SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

VOLTAIRE

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ÉDITION CRITIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION ET UN COMMENTAIRE

PAR

GUSTAVE LANSON

TROISIÈME ÉDITION

TOME II

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1924

10 FRANCS

LETTRES PHILOSOPHIQUES

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/voltairelettresp0002unse

THE SAINT MARY COLLEGE

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

VOLTAIRE

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ÉDITION CRITIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION ET UN COMMENTAIRE

PAR

GUSTAVE LANSON

TROISIÈME ÉDITION

TOME II.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1924

THE SAINT MARY COLLEGE
LEAVENWORTH, KANSAS

844
V88L
v.2

QUATORZIEME LETTRE [139]

Sur Descartes et Newton [1].

Un Français qui arrive à Londres trouve les choses bien changées en Philosophie comme dans tout le reste. Il a laissé le monde plein, il le trouve vuide ; à Paris on voit l'univers composé de tourbillons de matiere subtile ; à Londres on ne voit rien de cela ; chez nous c'est la pression de la Lune qui cause le flux de la mer, chez les Anglais c'est la mer qui gravite vers la lune ; de façon que quand vous croïez que la lune devroit nous don|ner [140] marée haute, ces Messieurs croient qu'on doit avoir marée basse, ce qui malheurcusement ne peut se vérifier, car il auroit fallu pour s'en éclaircir examiner la lune & les marées au premier instant de la création.

Vous remarquerez encore que le solcil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart [2] : chez vos Cartésiens tout se fait par une impulsion qu'on ne comprend guéres, chez Mr Newton c'est par une attraction dont on ne connoit pas mieux la cause ; à Paris vous vous figurez la terre faite comme un melon [3], à Londres, elle est aplatie des deux côtés. La lumiere pour un Cartésien existe dans l'air, pour un New-

Ligne 2. *K* Newton et Descartes. Section première (*Dict. phil.*). — 4. *K* (*note*) : Lorsque cet article a été écrit, c'est-à-dire vers 1730, plus de quarante ans après la publication du livre des *Principes*, toute la France était encore cartésienne. — 6. *34a-51* [tourbillons]. [de] — 7. *34a-K* [Chez] vous, *qui est mieux d'accord avec la suite du texte* (vous, *lig. 10 et 20* ; vos, *lig. 17* ; ici, *lig. 40*). — 22. *46*, *48* dans [un cartésien]

tonien elle vient | du soleil en six minutes & demie. [141]
Votre Chimie fait toutes ses opérations avec des Acides, des Alkalis & de la matiere subtile : l'Attraction domine jusques dans la Chimie Anglaise.

L'essence même des choses a totalement changé : vous ne vous accordez ni sur la définition de l'ame ni sur celle de la matiere. Descartes assure que l'ame est la même chose que la pensée, & Loke lui prouve assez bien le contraire.

Descartes assure encore que l'étendue seule fait la matiere, Newton y ajoute la solidité. Voilà de furieuses contrarietés.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux Newton, ce des|tructeur du sistême Car- [142]
tésien, mourut au mois de Mars de l'an passé 1727. Il a vécu honoré de ses compatriotes & a été enterré comme un Roi qui auroit fait du bien à ses Sujets [4].

On a lû ici avec avidité, & l'on a traduit en Anglais [5] l'Eloge que Mr de Fontenelle a prononcé de Mr Newton dans l'Académie des Sciences. On attendoit en Angleterre le jugement de Monsieur de Fontenelle comme une déclaration solemnelle de la supériorité de la Philosophie anglaise ; mais quand on a vû qu'il comparoit Descartes à Newton, toute la Societé roïale de Londres s'est soulevée[6]. Loin d'acquiescer au jugement, on a critiqué ce discours,

29. *34ª-39* Des Cartes *partout.* — 30. *34ª-K* Mr [Locke] (*sauf 71ª qui omet* Mr.)

33. *71*, *75*, *K* sérieuses — 37. *57*, *70-K* *suppriment* passé *Angl. 33* in March *anno* 1727. — 40. *42-K omettent* ici.

41. *34ª-K* [l'Éloge] de Mr. Newton que M. de Fontenelle a prononcé [dans. .] — 42. *34ª-46* [Sciences]. M. de Fontenelle est le juge des Philosophes, *34ª-K* [on attendoit en Angleterre] son [jugement comme] — 45. *48-K* que non seulement il s'étoit trompé en rendant compte de cette philosophie, mais [qu'il comparoit]... — 47. *52-K* fort [critiqué] — *34ª-K* le [discours]

plusieurs même (& ceux-là ne sont pas les plus Philo|sophes) ont été choqués de cette comparaison seulement parce que Descartes étoit Français. [143]

Il faut avouer que ces deux grands hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur Philosophie.

Descartes étoit né avec une imagination vive & forte, qui en fit un homme singulier dans la vie privée comme dans sa maniere de raisonner ; cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages philosophiques, où l'on voit à tout moment des comparaisons ingénieuses & brillantes [7] ; la nature en avoit presque fait un Poëte, & en effet il composa pour la Reine de Suede un divertissement en | vers, que pour l'honneur de sa mémoire on n'a pas fait imprimer [8]. [144]

Il essaia quelque tems du métier de la guerre, & depuis étant devenu tout à fait Philosophe [9], il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eût de sa maîtresse une fille nommée Francine qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte ; ainsi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité [10].

Il crut long-tems qu'il étoit nécessaire de fuir les hommes [11], & sur tout sa Patrie [12], pour philosopher en liberté. Il avoit raison, les hommes de son tems n'en sçavoient pas assez pour l'éclairer, & n'étoient guéres capables que de lui nuire.

Il quitta la France, parce | qu'il cherchoit la vérité qui y étoit persécutée alors par la misérable Philosophie de l'Ecole ; mais il ne trouva pas plus de raison dans les [145]

49. *51* dans [cette comparaison]
54. *34ª-K* brillante [et forte] (*34ᵇ se sèpare de 34 et donne* brillante : *cf. Introd., III*) — 55. *56-K* sa [vie] — 58. *34ª-K* (*sauf 51*) à tous momens
63. *34ᵇ omet* et.
72. *34 donne* éclaircir. *J'adopte* éclairer *qui est la leçon de 34ª-K.* —
74. *46-K omettent* y.

Universités de la Hollande, où il se retira : car dans le tems qu'on condamnoit en France les seules propositions de sa Philosophie qui fussent vraies[13], il fut aussi persécuté par les prétendus Philosophes [de Hollande] qui ne l'entendoient pas mieux, & qui voïant de plus près sa gloire, haïssoient davantage sa personne[14]. Il fut obligé de sortir d'Utrecht[15], il essuïa l'accusation d'Atheïsme[16], derniere ressource des calomniateurs, & lui qui avoit emploié toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existance d'un Dieu, fut soupçonné de n'en point reconnoître.

Tant de persécutions suposoient un très-grand mérite [146] & une réputation éclatante : aussi avoit-il l'un & l'autre. La raison perça même un peu dans le monde à travers les ténébres de l'Ecole & les préjugés de la superstition populaire ; son nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses ; on lui proposa une pension de mil écus ; il vint sur cette espérance, païa les frais de la patente qui se vendoit alors, n'eût point la pension[17], & s'en retourna philosopher dans sa solitude de Northolland[18], dans le tems que le grand Gallilée à l'âge de quatre-vingt ans gémissoit dans les prisons de l'Inquisition, pour avoir démontré le mouvement de la terre[19]. Enfin il mourut à Stokolm d'une mort prématurée, & causée [147] par un mauvais régime[20], au milieu de quelques Sçavans ses ennemis[21], & entre les mains d'un Médecin qui le haïssoit[22].

La carriere du Chevalier Newton a été toute différente,

80. *34ᵉ-K* [Philosophes] de Hollande *Angl. 33* Philosophers of Holland *Je supplée les deux mots dans mon texte ; leur omission rend le sens incomplet dans 34. Elle s'explique peut-être par le désir qu'eut Voltaire d'éviter la répétition du mot* Hollande (*ici et l. 77*) ; *mais il ne fit pas la correction entière, et laissa un sens tronqué.* — 86. *52-K* [fut] accusé [de]

87. *35-39ᵃ, 46-K* Nord-Hollande *42-42ᵃ* Nort-Holland *34ᵉ* (*par influence anglaise*) North-Holland.

il a vécu quatre-vingt cinq ans [23], toujours tranquille, heureux et honoré dans sa Patrie.

Son grand bonheur a été non-seulement d'être né dans un païs libre, mais dans un tems où les impertinences scolastiques étant bannies, la raison seule étoit cultivée, & le monde ne pouvoit être que son écolier, & non son ennemi.

Une oposition singuliere dans laquelle il se trouve avec Descar | tes, c'est que dans le cours d'une si longue [148] vie, il n'a eu ni passion, ni foiblesse, il n'a jamais aproché d'aucune femme : c'est ce qui m'a été confirmé par le Médecin & le Chirurgien, entre les bras de qui il est mort. On peut admirer en cela Newton ; mais il ne faut pas blâmer Descartes.

L'opinion publique en Angleterre sur ces deux Philosophes, est que le premier étoit un rêveur [24], & que l'autre étoit un sage.

Très-peu de personnes à Londres lisent Descartes, dont effectivement les ouvrages sont devenus inutiles, très-peu lisent aussi Newton, parce qu'il faut être fort sçavant pour le comprendre ; cependant tout le monde parle d'eux ; on n'accorde rien au Français, & on | donne tout à l'An- [149] glais. Quelques gens croient que si on ne s'en tient plus à l'horreur du Vuide, si on sçait que l'air est pesant, si on se sert de lunettes d'aproche, on en a l'obligation à Newton. Il est ici l'Hercule de la fable à qui les ignorans attribuoient tous les faits des autres Héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du discours de Monsieur de Fontenelle, on a osé avancer que Descartes n'étoit pas un grand Géomettre [25]. Ceux qui parlent ain-

104. *52-K* pres de [85 ans]
126-128. *394-K* si l'on.., si l'on... si l'on...
131. *46-56* fait

si peuvent se reprocher de battre leur nourice[26]; Descartes a fait un aussi grand chemin du point où il a trouvé la Géométrie jusqu'au point où il l'a poussée, que Newton en a fait après lui : il est le premier qui ait trouvé la maniére de donner les E|quations algébriques des Courbes. Sa [150] Géométrie, grace à lui, devenue aujourd'hui commune, étoit de son tems si profonde, qu'aucun Professeur n'osa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avoit en Hollande que Schooten & en France que Fermat qui l'entendissent[27].

Il porta cet esprit de géométrie & d'invention dans la Dioptrique[28], qui devint entre ses mains un art tout nouveau, & s'il s'y trompa en quelque chose, c'est qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout d'un coup en connoître toutes les propriétés : ceux qui viennent après lui & qui rendent ces terres fertiles, lui ont au moins l'obligation de la découverte[29]. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de Monsieur Descartes fourmillent d'erreurs.

La Géomé|trie étoit un guide que lui-même avoit en [151] quelque façon formé, & qui l'auroit conduit sûrement dans sa Phisique ; cependant il abandonna à la fin ce guide & se livra à l'esprit de sistême ; alors sa Philosophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, et tout au plus vrai-semblable pour les ignorans. Il se trompa sur

137. *46-75* [en] ait [fait] — *34ª-K* [qui ait] enseigné — 138. *34ª-48* algébraïques — 139. *34ª-K omettent* aujourd'hui.

141. *39ª-K* gueres [en Hollande] — 142. *34ª-39ª*, *46*, *48* Schotten *42*, *42ª*, *51* Scotten *52* Schoutten *56-K* Schouten — 145. *52-K* [s'y trompa] beaucoup — 147. *34ᵇomet* toutes. — *52-K* [propriétés]. Ceux qui le suivent [lui ont] — 150. *71ª* de Descartes

151. *52-K* ne [fourmillent]. — 156. *34ª-46* ingénieux tout au plus et vraisemblable *Dans 39ª* (*corr.*) *cette lecon est rectifiée conformément au texte de 34. Dans 42ª Errata* : tout au plus, *lis.* et tout au plus. *Angl. 33* an ingenious Romance fit only to amuse the Ignorant. — *34ª-46* pour les philosophes du même tems. *48-K* pour les philosophes ignorans du même tems : *ce qui semble une fusion des leçons de 34 et 34ª. Angl. 33 était conforme à 34* (*cf. la note précédente*).

la nature de l'âme, sur les preuves de l'existence de Dieu, sur la matiere, sur les loix du mouvement, sur la nature de la lumiére : il admit des idées innées, il inventa de nouveaux élémens, il créa un monde, il fit l'homme à sa mode, & on dit avec raison, que l'homme de Descartes n'est en effet que celui de Descartes, fort éloigné de l'homme véritable.

Il poussa ses erreurs métaphisiques jusqu'à prétendre que deux & deux ne font quatre que parce Dieu l'a voulu ainsi [30]. Mais ce n'est point trop dire qu'il étoit estimable même dans ses égaremens : il se trompa, mais ce fut au moins avec méthode & avec un esprit conséquent ; il détruisit les chimére absurdes dont on infatuoit la jeunesse depuis deux mille ans ; il aprit aux hommes de son tems à raisonner, & à se servir contre lui-même de ses armes ; s'il n'a pas paié en bonne monnoie, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse [31]. [152]

Je ne crois pas qu'on ose à la vérité comparer en rien sa Philosophie avec celle de Newton ; la premiere est un essai, la seconde est un chef-|d'œuvre ; mais celui qui nous a mis sur la voie de la vérité, vaut peut-être celui qui a été depuis au bout de cette carriere. [153]

Descartes donna la vue aux aveugles, ils virent les fautes de l'Antiquité & les siennes. La route qu'il ouvrit est depuis lui devenue immense. Le petit livre de Rohaut [32] a fait pendant quelque(s) tems une phisique complette ; aujourd'hui tous les recueils des Académies de l'Europe ne font pas même un commencement de sistême [33] : et

158. *394-K omettent* sur les preuves de l'existence de Dieu, sur la matière.

166. *394-K* [..deux] font quatre [parce que] — 169. *34ª-K* [methode] et de conséquence en conséquence. — *56-K* [conséquence]. S'il inventa de nouvelles chimères en physique, au moins il en détruisit d'anciennes; [il apprit]

175. *48-K omettent l'alinéa* Je ne crois pas... carrière. — 180. *56-75* un œil [aux aveugles]

182. *34ᵇ* devenue depuis lui — 185. *51-K* [ne] sont [pas]

aprofondissant cet abîme, il s'est trouvé infini. Il s'agit maintenant de voir ce que Mr Newton a creusé dans ce précipice.

COMMENTAIRE

1. La lettre XIV n'est pas du même ton que les suivantes. Elle est plus badine et ne prononce pas entre Descartes et Newton, si l'on excepte l'avant-dernier paragraphe. Elle semble n'avoir pas été écrite dans le même temps, et doit être antérieure à la conversion de Voltaire au Newtonianisme. C'est en oct.-nov. 1732 qu'il se convertit avec l'aide de Maupertuis (t. XXXIII, p. 298-302; cf. aussi les lettres publiées par F. Caussy, *R. bleue*, 25 avril 1908); il lit ou relit Newton à Fontainebleau. « J'ai refondu, écrit-il à Formont, les lettres où je parlais de lui et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de Descartes. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre René. J'ai la hardiesse de soutenir (ce qui contredit le *non nostrum* de la lettre XIV) le système d'Isaac qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres... » (XXXIII, 307 ; nov. 1732). Les lettres XV-XVII sont donc évidemment postérieures à octobre 1732. Voltaire les faisait corriger par Maupertuis à la fin de 1732 (XXXIII, 312 et 417) : il était flatté qu'on crût que Maupertuis y avait eu part (*Lettres de Madame du Chat let*, éd. Asse, p. 11, 28 avril 1734). La lettre XIV doit être antérieure à cette date : elle a pu subir des retouches et des additions. Je sais bien que Voltaire dit à Formont qu'il a tâché *d'égayer* sa matière : mais le badinage dans la lettre XIV consiste à rire de la contradiction des deux philosophies sans se prononcer, ce qui n'est plus la disposition de Voltaire à partir de la fin d'octobre 1732.

2. Pemberton (cf. p. 29, n. 1), 233 : « Our author (Newton) finds the power of the moon to bear to the power of the sun about the proportion of 4 1/2 to 1. »

186. *394-Komet ent la dernière phrase* : Il s'agit... précipice.

3. C'est-à-dire, comme dit Furetière, *ovale*. Certaines observations avaient fait croire « que la Terre, au lieu d'être un sphéroïde aplati vers les Pôles, est un sphéroïde allongé ». Mairan le soutenait encore et Maupertuis n'osait pas en nier la possibilité (*Disc.*, p. 8).

4. Cf. Fontenelle, éd. 1790, t. VII, *Eloge de Newton*, p. 284-285 et 290 (rapprochement avec les *têtes couronnées*).

5. *The Present state of the Republick of Letters*, 1728, janv. (t. I, p. 52-84) publia une traduction de Fontenelle, *a Panegyric upon sir Isaac Newton translated from the French pronounced by M. Fontenelle before the Royal Academy of Sciences at Paris, with Remarks*. Trois autres traductions parurent à Londres en janvier 1728, chez Tonson (2e éd. chez Warner), chez Woodman, et chez Roberts ; cf. le *Catalogue* du British Museum, au mot NEWTON, et les annonces du *Daily Journal* nos 2183, 2184, et 2187, 11, 12 et 15 janvier 1728. L'éd. Tonson a pour titre *The Elogium of sir Isaac Newton* ; les deux autres *The Life of sir I. N.*

6. Lesage (*Remarques sur l'Angleterre*, 1715, p. 76), disait au sujet de Descartes qu'il n'en avait « jamais entendu dire de bien en Angleterre ». — La comparaison de Newton avec Descartes est aux pp. 275-276 de l'éloge de Fontenelle. Elle avait choqué le rédacteur de *The Present state of the Republick of Letters*, qui faisait cette remarque (Janv. 1728, t. I, p. 67) : « A most strange comparison of persons very different. Cartes never used Geometry in his system of the world, but rashly pretended to solve all appearances by most extravagant conjectures » (cf. la suite, n. 20). Le *London Journal* (no 443, Saturday January 27, 1727-28, lettre signée *Philalethes*) ne fut pas moins choqué. « I cannot but observe to you that Natural Partiality or National Prejudice (or what is it to be called ?) has led him to make a Comparison betwixt sir Isaac Newton and Descartes « whose systems are... opposite ». This is just as if a Comparison was to be made betwixt a Romance and a real History (cf. l. XIII, n. 21), between a scheme of mere suppositions and a set of real Truths; between Conjectures, Imaginations, mere Reveries, and plain Facts, visible Laws and known Expe-

rience. » Voltaire avait certainement lu *The Present state* (cf. n. 25 de cette lettre et n. 28 de la l. XVI) : c'est à ce journal surtout qu'il fait allusion.

7. Baillet, *La Vie de Monsieur Descartes*, 1691, in 4°, t. II, pp. 401, 402 et 470-474, ne songe pas à louer le style de Descartes par ce côté. — A ce jugement de Voltaire sur Descartes, comparer celui du *Catal. des écriv. du siècle de L. XIV* (XIV, 62).

8. Baillet, II, 395 : « La Cour n'était occupée que des réjouissances qui s'y faisaient pour la paix de Munster, et la Reine qui voulut qu'il y jouât son rôle, voyant qu'elle ne pouvait obtenir de lui qu'il dansât des ballets, sut l'engager au moins à composer des vers français pour le bal. Il s'en acquitta d'une manière assez enjouée pour plaire à une Cour qui se piquait déjà de vouloir imiter la politesse de celle de France. Mais ces vers (*En manchette :* Ils étaient sur la paix et il en reste quelques fragments), ne dérogeaient point à la sagesse d'un Philosophe de son rang. Ils furent trouvés trop beaux pour être les fruits d'un âge si avancé, et pour venir d'une *imagination* dont il semblait depuis près de quarante ans avoir étouffé le *génie poétique* sous les épines de l'Algèbre et des autres sciences les plus sombres. Ce qui nous en est resté (*En manchette :* qu'on en juge par les fragments recueillis par H. Est.) sert encore à nous faire juger que M. Descartes aurait été plus heureux que n'ont été Thalès, Xénophane, Empédocle, Epicure, Cléanthe parmi les Grecs, Lucrèce, Varron et Boèce parmi les Latins, à mettre la philosophie en vers. » Il commença aussi une Comédie ou pastorale, en prose mêlée de vers (*Ibid.*, 407-408).

9. Baillet, I, 40-41 : « Il témoigne qu'il aimait véritablement la guerre à cet âge : mais il prétend que cette inclination n'était que l'effet d'une chaleur de foie, qui s'étant apaisée dans la suite des temps a fait tomber aussi cette inclination. » Suit un passage des *Lettres* de Descartes (p. 560, Let. 118, tom. 2) où il déclare son peu d'estime pour *le métier de la guerre*, quand il *le considère en philosophe*. Cf. encore Baillet, I, 98.

10. Baillet, II, 90 : « Il la pleura avec une tendresse qui lui fit éprouver que la vraie philosophie n'étouffe point le naturel. Il

protesta qu'elle lui avait laissé par sa mort le plus grand *regret* qu'il eût jamais senti de sa vie...» Sur les calomnies de Voet : « Il se contenta d'en rire et de répondre au reproche que lui en faisait son ennemi (*d'avoir plusieurs enfants*), que n'ayant point fait vœu de chasteté, et n'étant point exempt des faiblesses qui sont naturelles à l'homme, il ne ferait point difficulté de les avouer publiquement s'il en avait. » Mais Baillet a beaucoup de *déplaisir* de ne pouvoir distinguer le *mariage* de Descartes d'un *concubinage*, et c'est pour lui une *circonstance humiliante* de sa vie (91), une *faute*, une *chute* dont Descartes eut du *repentir* (502).

11. Baillet, I, 174 ; II, 98, 390, 463-466.

12. Voyez dans Baillet, I, 170, les raisons que donnait Descartes. Il n'avait garde d'énoncer celle que Voltaire expose. Cf. encore II, 219 et 368.

13. Descartes n'a jamais été *condamné* en France de son vivant. Cette réflexion de Voltaire vient-elle de la brouille de Descartes avec le P. Bourdin et les Jésuites au moment même où s'élevait Voetius contre lui (Baillet, II, 32 et 72) ? Ou, par *condamner*, Voltaire n'entend-il que les contradictions opposées à Descartes ? Ou, par un anachronisme, vise-t-il la condamnation de la philosophie cartésienne dans la plupart des Universités et la défense qui fut faite de l'enseigner, après que les œuvres de Descartes eurent été mises à l'*Index* en 1663 ?

14. Pour les persécutions des théologiens de Hollande, cf. Baillet, t. II, l. V, 4, 7; l. VI, 6, 7, 11 ; l. VII, 4 et 11.

15. Baillet (II, 51) est plus réservé sur les raisons qui éloignèrent Descartes d'Utrecht en 1640 : la prudence fut sans doute la principale, mais il n'y avait pas nécessité de partir ni péril à rester.

16. Baillet, II, 32, 57, 92, etc., et la *Table* du t. II. On y lit, notamment, ceci : « Il n'a été accusé d'Athéisme que pour avoir voulu prouver l'existence de Dieu », 283 ; *item*, 506, 507, 508.

17. Baillet (II, 327 et 461) affirme que Descartes toucha pendant deux ans une pension de *trois mille livres* qui lui fut accordée par lettres patentes du 6 sept. 1646, pendant un séjour qu'il fit en France. Mais Voltaire fait allusion à une autre offre qu'on fit, à Descartes, au début de 1648 et qui le ramena à

Paris. « On lui fit expédier par avance le brevet de la pension qui lui était offerte et il en reçut dès la fin du mois de Mars les lettres en beau parchemin et fort bien scellées... » Et Descartes se plaignit dans ses lettres qu'on en eût fait payer l'expédition à l'un de ses parents, qu'il dut rembourser, « de sorte qu'il semblait n'être venu à Paris que pour acheter un parchemin le plus cher et le plus inutile qui eût jamais été entre ses mains » (Baillet, II, 337-341). Baillet ne sait d'ailleurs comment concilier la contradiction de ces deux pensions.

18. « Sa chère solitude de Nort-Hollande » (Baillet, II, 47). « Trois jours après (après le 6 septembre 1648) il alla se renfermer dans son Egmond en Nord-Hollande, comme dans un port assuré contre les tempêtes dont il avait déjà vu les préludes dans son voyage » (*Ibid.*, 351). Descartes avait quitté Paris le lendemain de la Journée des barricades.

19. Galilée était mort en 1642. Sur l'*accident* de Galilée, cf. Baillet, l. III, ch. 11, sous la date 1633 ; et à la *Table* : « *Galilée est mis dans les prisons de l'Inquisition*, 241, etc. »

20. Baillet, VII, 21. La principale cause de la mort de Descartes a été le « dérangement qu'il fut obligé de mettre au régime de vie auquel il avait accoutumé son corps » (II, 416).

21. On accusa « les Grammairiens de la Reine d'avoir employé le poison pour se défaire d'un homme qu'ils ne voyaient au-dessus d'eux qu'avec peine » (II, 455).

22. Le second médecin de la Reine, « un Hollandais, M. Weulles, ennemi juré de M. Descartes dès le temps de la guerre que les Ministres et les Théologiens d'Utrecht et de Leyde lui avaient déclarée » (Baillet, II, 417).

23. « Il mourut le lundi suivant 20 mars (1727), *âgé de 85 ans* » (Fontenelle, p 290). Le *Daily Post* (n° 2337, Tuesday March 21, 1727) disait aussi « aged 85 ». Newton était né le 25 déc. 1642. Il était donc seulement dans sa 85e année. Voltaire ne s'est aperçu de l'inexactitude qu'en 1752. — « Newton a eu le bonheur singulier de jouir pendant sa vie de tout ce qu'il méritait, *bien différent* de Descartes qui n'a reçu que des honneurs posthumes. Les Anglais n'en *honorent* pas moins les grands talents *pour être nés chez eux*... Cette grande *liberté* qui

les divise sur les points les plus importants, ne les empêche point de se réunir sur celui-là » (Fontenelle, 284).

24. Cf. la n. 6 — « However clear he might conceive in his mind his own fancies, yet as they were only *chimaeras of his own brain*, he cannot be said to have at all understood anything of use for discovering the operations of Nature » (*The Present state*, 1728, t. I, p. 67).

25. Voltaire fait allusion aux notes qui accompagnent la traduction de l'*Eloge de Newton* donnée par *The Present state of the Republick of Letters* (1728, janvier, art. V, p. 52-84) : une de ces notes (p. 67) disait : « *Nor was he a great Geometer.* He indeed made some considerable improvements in the applications of Algebra ; but as to Geometry, he was unacquainted with its true Nature. M. Fermat who was really a great Geometer, has shewn some of his mistakes. » — «... Having nothing of geometry in it (*dans le Cartésianisme*) », écrit le *London Journal* (nº 443).

26. La Bruyère : «... semblables à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, *qui battent leur nourrice* » (*Des ouvr. de l'esprit*, éd. Rébelliau, 31).

27. Sur la difficulté de la Géométrie de Descartes, cf. Baillet, I, 288-295 : Fermat et Schooten sont cités (p. 292-293), mais parmi d'autres que Descartes estimait capables aussi de le comprendre. Schooten traduisit en latin avec des commentaires la géométrie de Descartes (Baillet, II, 374-376). « Ses commentaires sur la géométrie ne pouvaient être que très utiles à tout le monde : mais ils semblaient être absolument nécessaires à la plupart des mathématiciens, dont l'esprit ne pouvait atteindre celui de M. Descartes » (*Ibid.*, 376).

28. Baillet, I, 286-87. — Fontenelle (275) : « Tous deux (Descartes et Newton) géomètres excellents ont vu la nécessité de *transporter la géométrie dans la physique.* »

29. Fontenelle dit quelque chose d'analogue de l'*optique* de Newton (280) : « Il a du moins mis sur la voie autant qu'il a pu ceux qui voudront continuer son ouvrage... » Et dans sa *Préface* de l'*Hist. de l'Acad. des sciences* (VI, 3) : « En France le fameux Descartes a enseigné aux géomètres des routes qu'ils ne connais-

saient pas encore, et a donné aux physiciens une infinité de vues, ou qui peuvent suffire, ou qui peuvent en faire naître d'autres. »

30. « Quum enim omnis ratio veri et boni ab ejus omnipotentia dependeat, *ne quidem dicere ausim deum facere non posse* ut mons sit sine valle, vel *ut unum et duo non sint tria*... » (29 juin 1648, à Arnauld). Ce passage est traduit dans Baillet (II, 504) parmi d'autres textes relatifs à la même question.

31. Voyez dans Larroumet, *Marivaux*, 523, une belle paraphrase de ce jugement que Marivaux tourne tout à fait en éloge (dans le *Miroir* qui parut en 1755 dans le *Mercure*). — Voltaire écrivait en juin 1731 aux auteurs du *Nouvelliste du Parnasse* : « L'esprit de raison pénètre si bien dans les écoles qu'elles commencent à rejeter également et les absurdités inintelligibles d'Aristote et les chimères ingénieuses de Descartes. » Mais Fontenelle même avait écrit : « C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené *cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable* que sa philosophie même dont une bonne partie se trouve fausse ou incertaine, *selon les propres règles qu'il nous a apprises* » (*Digression sur les anc. et les mod.*, V, 290). L'auteur des *Voyages de Jacques Massé* (cf. l. XIII, t. I, p. 175), Simon Tyssot de Patot, dans ses *Lettres* (2 vol., 1727, t. I, p. 444), écrit dans le même sens au sujet de Descartes : « Il ne serait pas malaisé de prouver que la plupart des raisons qu'il allègue au sujet de la pensée, de l'âme, de sa réelle distinction d'avec le corps et même de l'existence d'un être souverainement parfait (cf. lig. 158-160), ne sont que de purs cercles et paralogismes de bonne logique : d'où il suivrait que sa *Métaphysique* ne serait qu'une chimère. Au lieu que sa *philosophie* est excellente en bien des endroits. »

32. *Traité de physique*, 1671 (dern. éd. citée par Quérard, 1730).

33. Fontenelle disait de l'Académie des sciences de Paris dans sa *Préface* sur l'utilité des mathématiques et de la physique (1699, VI, 76) : « Aussi l'Académie n'en est-elle encore qu'à faire une ample provision d'observations et de faits bien avérés qui *pourront être un jour les fondements d'un système*... Jusqu'à présent l'Académie des sciences ne prend la nature que par petites parcelles. *Nul système général*, de peur de tomber dans l'inconvénient des systèmes précipités. » Tout le passage est à voir.

QUINZIÉME LETTRE [154]

Sur le Sistême de l'Attraction.

Les découvertes du Chevalier Newton qui lui ont fait une réputation si universelle, regardent le sistême du monde, la lumiere, l'infini en géométrie, & enfin la cronologie à laquelle il s'est amusé pour se délasser.

Je vais vous dire, (si je puis, sans verbiage) le peu que j'ai pu attraper de toutes ces sublimes idées [1].

A l'égard du Sistême de notre monde, on disputoit de|puis long-tems sur la cause qui fait tourner & qui [155] retient dans leurs orbites toutes les Planettes, et sur celle qui fait descendre ici bas tous les corps vers la surface de la terre.

Ligne 2. *34ª-39* Sur l'Attraction *39ª-52* Histoire de l'Attraction. — *Dans 56-K, les lettres 15, 16, et le commencement de la 17ᵉ sont remplacés par un morceau intitulé* De Newton ; *on le trouvera à l'appendice II de la lettre XVII.* — 3. *Tout le début jusqu'à la ligne 17 est remplacé à partir de 39ª par le long morceau que voici :* Je n'entrerai point ici dans une explication Mathématique de ce qu'on appelle l'Attraction, ou la Gravitation : je me borne à l'Histoire de cette nouvelle propriété de la Matiére, devinée long-tems (*52* de long-tems) avant Newton et démontrée par lui ; c'est donner en quelque façon l'Histoire d'une création nouvelle.

Copernic, ce Cristophe Colomb de l'Astronomie [2], avoit à peine appris aux hommes le véritable ordre de l'Univers, si long-tems défiguré ; il avoit à peine fait voir que la Terre tourne, & sur elle-même, & dans un espace immense, lorsque tous les Docteurs firent à peu prés les mêmes objections que leurs devanciers avoient faites contre les Antipodes [3]. St. Augustin en niant ces Antipodes avoit dit : *Eh quoi ! ils auroient donc la tête en bas, & ils tomberoient dans le Ciel ?* Les (*51* Ces) Docteurs disoient à Copernic : *Si la Terre tournoit sur elle-même, toutes ses parties se détacheroient & tomberoient dans le Ciel.* « Il est certain que la Terre tourne, répondoit Copernic, et que ses parties ne s'envolent pas ; il faut donc

Le Sistême de Descartes expliqué & fort changé [4]
depuis lui, sembloit rendre une raison plausible de ces

qu'une puissance les dirige toutes vers le Centre de la Terre ; & probablement, dit-il, cette propriété existe dans tous les Globes, dans le Soleil, dans la Lune, dans les Etoiles ; c'est un attribut donné à la Matière par la divine Providence. » C'est ainsi qu'il s'explique dans son premier Livre *des Révolutions célestes*, sans avoir osé, ni peut-être pu aller plus loin [5].

Kepler, qui suivit Copernic & qui perfectionna l'admirable découverte du vrai Systême du Monde, approcha un peu du Systême de la Pesanteur universelle : on voit, dans son Traité de l'Etoile de Mars [6], des veines encore mal formées de cette Mine dont Newton a tiré son Or. Kepler admet non seulement une tendance de tous les Corps terrestres au centre, mais aussi des Astres les uns vers les autres. Il ose entrevoir & dire, que si la Terre et la Lune n'étoient pas retenues dans leurs Orbites, elles s'approcheroient l'une de l'autre, elles s'uniroient [7]. Cette vérité étonnante étoit obscurcie chez lui de tant de nuages, & de tant d'erreurs, qu'on a dit qu'il l'avoit devinée par instinct [8].

Cependant le grand Galilée, partant d'un principe plus méchanique, examinoit quelle est la chûte des corps sur la Terre. Il trouvoit que si un corps tombe dans le premier tems, par exemple, d'une seule toise, il parcourt trois toises dans le second tems, et que dans le troisième tems il parcourt cinq toises; & qu'ainsi, puisque 5, 3 & 1 font 9, et qu'au bout de ce troisième tems le corps a parcouru en tout 9 toises, il se trouve que 9 étant le quarré de trois, les espaces parcourus sont toujours comme le quarré des tems [9].

Il s'agissoit ensuite de savoir trois choses : 1° Si les corps tomboient également vite sur la Terre, abstraction faite de la résistance de l'Air ? 2° Quel espace parcouroient ces corps en effet dans une minute ? 3° Si à quelque distance que ce fût du centre de notre Globe, les chûtes seroient les mêmes ? Voilà en partie ce que le Chancelier Bacon proposait d'examiner [10].

51, 52, à la place des douze lignes Il trouvoit... examiner, *donnent :* comment & en quelle proportion cette chûte s'accélère ; & le Chancelier Bacon vouloit qu'on expérimenta[t] si ces chûtes se faisoient (*52* feraient) également aux plus grandes profondeurs & aux plus grandes hauteurs où l'on pût atteindre.

Puis 39-52 continuent : Il est bien singulier que Descartes, le plus grand Géomètre de son tems, ne se soit pas servi de ce fil dans le Labyrinthe qu'il s'étoit bâti lui-même. On ne trouve nulle trace de ces vérités dans ses Ouvrages ; aussi n'est-il pas surprenant qu'il se soit égaré.

Il voulut créer un Univers. Il fit une Philosophie comme on fait un bon Roman [11] ; tout parut vraisemblable [12] ; & rien ne fut vrai. Il imagina des Élémens, des Tourbillons, qui sembloient rendre une raison plausible de tous les Mystères de la Nature ; [mais en Philosophie]

14. *34*-*39*,[expliqué] et perfectionné [depuis] *Angl. 33* explained and improved

phénomènes, & cette raison paroissoit d'autant plus vraie qu'elle est simple & intelligible à tout le monde [13]. Mais en philosophie il faut se défier de ce qu'on croit entendre trop aisément, aussi bien que des choses qu'on n'entend pas.

La pesanteur, la chute accélérée des corps tombant sur la terre, la révolution des Planettes dans leurs orbites, leurs rotations autour de leur axe, tout cela n'est que du mouve|ment : or le mouvement ne peut-être conçu que [156] par impulsion, donc tous ces corps sont poussés. Mais par quoi le sont-ils ? tout l'espace est plein, donc il est rempli d'une matiere très-subtile, puisque nous ne l'apercevons pas [14], donc cette matiere va d'Occident en Orient, puisque c'est d'Occident en Orient que toutes les Planettes sont entraînées. Aussi de suposition en suposition & de vraisemblance en vraisemblance, on a imaginé un vaste tourbillon de matiere subtile, dans lequel les Planettes sont entraînées autour du soleil ; on crée encore un autre tourbillon particulier qui nage dans le grand, & qui tourne journellement autour de la planette [15]. Quand tout cela est fait, on prétend que la pesanteur | dépend [157] de ce mouvement journalier : car, dit-on, la matiere subtile qui tourne autour de notre petit tourbillon, doit aller dix-sept fois plus vîte que la terre : or si elle va dix-sept fois plus vîte que la terre, elle doit avoir incomparablement plus de force centrifuge & repousser par conséquent tous les corps vers la terre [16]. Voilà la cause de la pesanteur dans le Sistême Cartésien.

21. *Cf. la note de la lig. 90.* — *34ª-46 omettent* tombant. — 24. *39ª-48* [or], disoit Descartes. — 26. *46, 48* [par] qui... — 27. *42ª Errata :* d'une matière subtile, *lis.* d'une matière qui doit être très subtile.

31. *34ª-48* De suppositions en suppositions et de vraisemblances en vraisemblances *Angl. 33 donne le singulier.* — 33. *34ª-48* [on] a crée [encore] — 39. 40. *39-48 omettent les mots* aller... elle doit [avoir].

Mais avant que de calculer la force centrifuge & la vîtesse de cette matiere subtile, il falloit s'assurer qu'elle existât [17], & suposé qu'elle existe, il est encore démontré faux qu'elle puisse être la cause de la pesanteur.

M. Newton semble anéantir sans ressource tous ces tourbillons grands & petits, & | celui qui emporte les [15 planettes autour du soleil, & celui qui fait tourner chaque planette sur elle-même.

Premiérement, à l'égard du prétendu petit tourbillon de la terre, il est prouvé qu'il doit perdre petit à petit son mouvement, il est prouvé que si la terre nage dans un fluide, ce fluide doit être de la même densité que la terre, & si ce fluide est de la même densité, tous les corps que nous remuons doivent éprouver une résistance extrême [18], c'est-à-dire, qu'il faudroit un levier de la longueur de la terre pour soulever le poids d'une livre.

2° A l'égard des grands tourbillons, ils sont encore plus chimériques : il est impossible de les accorder avec les régles de Kepler dont la véri|té est démontrée. [15 Monsieur Newton fait voir que la révolution du fluide dans lequel Jupiter est suposé entraîné, n'est pas avec la révolution du fluide de la terre, comme la révolution de Jupiter est avec celle de la terre [19].

Il prouve que toutes les planettes faisant leurs révolutions dans des ellipses, & par conséquent étant bien plus éloignées les unes des autres dans leurs *aphélies* & bien

46. *34ª-39 omettent les mots* et suposé...; pesanteur. *Ils ne sont pas non plus dans Angl. 33.* — *39ª-48 omettent tout l'alinéa* Mais avant... pesanteur.

58. *34ª-48 omettent* c'est-à-dire... livre. *De même Angl. 33. Au lieu de ces mots, après* [extrême], *on lit dans 39ª-48 :* De plus tout solide, mu dans un fluide aussi dense que lui, perd toute (*39ª corr.* la moitié de) sa vitesse avant d'avoir parcouru 3 de ses diamètres ; & cela seul détruit sans ressource tout Tourbillon.

67. *34ª-48 omettent* toutes. — 69. *Je corrige ici 34, à l'aide de 34ª-48, confirmé par la trad. anglaise. La correction est indiquée par Voltaire*

plus proches dans leurs *périhélies*, la terre, par exemple, devroit aller plus vite quand elle est plus près de Vénus & de Mars, puisque le fluide qui l'emporte, étant alors plus pressé, doit avoir plus de mouvement, & cependant c'est alors même que le mouvement de la terre est plus ralenti[20].

Il prouve qu'il n'y a point de matiere céleste qui aille [160] d'Occident en Orient, puisque les Cométes traversent ces espaces tantôt de l'Orient à l'Occident, tantôt du Septentrion au Midi[21].

Enfin pour mieux trancher encore, s'il est possible, toute difficulté, il prouve ou du moins rend fort probable, & même par des expériences, que le Plein est impossible, & il nous raméne le Vuide, qu'Aristote & Descartes auoient banni du Monde[22].

Aïant par toutes ces raisons & par beaucoup d'autres encore, renversé les tourbillons du Cartésianisme, il désespéroit de pouvoir connoitre jamais s'il y a un principe secret dans la nature, qui cause à la fois le mouvement de tous | les corps célestes & qui fait la pesanteur [161] sur la terre. S'étant retiré en 1666 à la campagne près

lui-même (Lettre à Maupertuis, XXXIII, 319); *la faute qui était dans la copie lui échappa probablement sur les épreuves de Jore, quoique Maupertuis lui eût fait remarquer l'absurdité de la leçon du copiste :* [éloignées... dans leurs] périhélies [et... proches dans leurs] aphélies, *qui est la leçon de 34. — 34ª-48* : un peu [plus proches]

81. *34ª-48 omettent* ou du moins... probable *sans doute addition de Voltaire sur les épreuves de Jore.* — 90. *Tout ce qui précède depuis les mots,* La pesanteur (*p. 17, l. 21*), *est remplacé par les lignes suivantes dans 51-52:* M. Conduict (*52* Descartes était plus dangereux qu'Aristote parce qu'il avait l'air d'être plus raisonnable. M. Conduit), neveu du Chevalier Newton, m'a assuré que son oncle avoit lû Descartes à l'âge de vingt ans, qu'il crayonna les marges des premiéres pages ; & qu'il n'y mit qu'une seule note par tout (*52* souvent) répétée, consistant en ce mot, *error* ; mais qu'enfin (*52* que) las d'écrire *error* par tout, il jetta le livre & ne le lut (*52* relut) jamais[23].

Newton, ayant quitté les épines (*52* abîmes) de la Théologie[24] dans

de Cambridge[25], un jour qu'il se promenoit dans son jardin, & qu'il voïoit des fruits tomber d'un arbre, il se laissa aller à une méditation profonde sur cette pesanteur, dont tous les Philosophes ont cherché si long-tems la cause en vain, & dans laquelle le vulgaire ne soupçonne pas même de mistere[26]. Il se dit à lui-même : « De quelque hauteur dans notre hémisphére que tombassent ces corps, leur chute seroit certainement dans la progression découverte par Galilée ; & les espaces parcourus par eux seroient comme les quarrés des tems. Ce pouvoir qui fait descendre les corps graves, est le même sans au|cune [16
diminution sensible à quelque profondeur qu'on soit dans la terre, & sur la plus haute montagne. Pourquoi ce pouvoir ne s'étendroit-il pas jusqu'à la lune ? & s'il est vrai qu'il pénétre jusques-là, n'y a-t-il pas grande aparence que ce pouvoir la retient dans son orbite & détermine son mouvement ? Mais si la lune obéit à ce principe quel qu'il soit, n'est-il pas encore très-raisonnable de croire que les autres planettes y sont également soumises ?

Si ce pouvoir existe, il doit (ce qui est prouvé d'ailleurs) augmenter en raison renversée des quarrés des distances[27]. Il n'y a donc plus qu'à examiner le chemin que feroit un corps grave en tombant sur la terre d'une hauteur

laquelle il avoit été élevé pour les vérités mathématiques, avoit déjà trouvé à l'âge de vingt-trois ans son calcul infinitésimal, dont son Maitre Wallis lui avoit ouvert la route. Il s'appliquoit à chercher ce principe secret & universel de la nature, indiqué par Copernic, par Kepler, par Bacon, & déjà saisi par le célèbre Houk[28] (*52* Houc) c'est-à-dire cette cause de la pésanteur & du mouvement de toute la matiére. [S'étant retiré] — *34*[a]*-52* [en 1666] à cause de la peste [à la... *Angl. 33* upon account of the Plague.

92. *51* tomber des fruits — 100. *46-52* [quarrés] de [tems]
102. *51* que l'on [soit] — 108. *34*[a]*-52* tel qu'il scit
111. *34*[b]*-52* existe (ce qui... d'ailleurs), il doit [augmenter] *Angl. 33 de même. La leçon de 34 est seule bonne pour le sens.*

médiocre, & le | chemin que feroit dans le même tems [163]
un corps qui tomberoit de l'orbite de la lune. Pour en
être instruit, il ne s'agit plus que d'avoir la mesure de la
terre, & la distance de la lune à la terre. »

Voilà comment Mr Newton raisonna. Mais on n'avoit
alors en Angleterre que de très-fausses mesures de
notre globe ; on s'en raportoit à l'estime incertaine des
Pilotes qui comptoient soixante mille[s] d'Angleterre pour
un degré, au lieu qu'il en faloit compter près de soixante
& dix. Ce faux calcul ne s'accordant pas avec les
conclusions que Monsieur Newton vouloit tirer, il les
abandonna [29]. Un Philosophe médiocre & qui n'auroit eu
que de la vanité, eût fait quadrer comme il eût pû la
mesu|re de la terre avec son Sistême. Monsieur Newton [164]
aima mieux abandonner alors son projet. Mais depuis que
Monsieur Picart eût mesuré la terre exactement, en tra-
çant cette Méridiéne qui fait tant d'honneur à la France,
Mr Newton reprit ses premieres idées, & il trouva son
compte avec le calcul de Mr Picart [30] ; c'est une chose
qui me paroit toujours admirable, qu'on ait découvert de
si sublimes vérités avec l'aide d'un Quart de cercle,
& d'un peu d'aritmétique.

La circonférence de la terre est de cent vingt-trois
millions deux cens quarante-neuf mille six cent pieds de
Paris [31]. De cela seul peut suivre tout le Sistême de
l'Attraction.

On connoit la circonférence de la terre, on connoit
cel|le de l'orbite de la lune, & le diamétre de cet orbite. [165]
La révolution de la lune dans cet orbite, se fait en vingt-

139. *34ª-46 omettent* de Paris. *Angl. 33 de même.* — *34ª-46 omettent* tout.

141. *34ª-46* Dès qu'[on connoit] — 142. *34ª-394, 46* cette [orbite] — *42ª Errata : Lig. 2* et *22* (*c. à d. lig. 142-143 de notre éd.*), cet orbite *lis.* cette orbite.

sept jours, sept heures, quarante-trois minutes[32], donc il est démontré que la lune dans son mouvement moien parcourt cent quatre-vingt sept mille neuf cent soixante pieds de Paris par minute, & par un téoréme connu, il est démontré que la force centrale qui feroit tomber un corps de la hauteur de la lune, ne le feroit tomber que de quinze pieds de Paris dans la premiere minute.

Maintenant si la régle par laquelle les corps pésent, gravitent, s'atirent en raison inverse des quarrés des distances, est vraie ; si c'est le même pouvoir[33] qui agit suivant cette | régle dans toute la nature, il est évident [16
que la terre étant éloignée de la lune de soixante demi diamétres, un corps grave doit tomber sur la terre de quinze pieds dans la premiere seconde, & de cinquante quatre mille pieds dans la premiere minute [34].

Or est-il qu'un corps grave tombe en effet de quinze pieds dans la premiere seconde, & parcourt dans la premiere minute cinquante-quatre mille pieds, lequel nombre est le quarré de soixante multiplié par quinze, donc les corps pésent en raison inverse des quarrés des distances, donc le même pouvoir fait la pesanteur sur la terre, & retient la lune dans son orbite[35].

Etant donc démontré que la lune pése sur la terre[36], qui | est le centre de son mouvement particulier, il est [167
démontré que la terre & la lune pésent sur le soleil, qui est le centre de leur mouvement annuel[37].

166. *34-46 suppriment* donc *et ponctuent diversement. 34 met point et virgule après* orbite (*lig. 165*) *et virgule après* particulier (*lig. 167*). *35 met deux fois point et virgule ; 394-46 mettent virgule après* orbite, *point après* particulier. *et continuent :* [Il est démontré] d'ailleurs... *Angl. 33 ponctue dans le même sens que 34 :* [... power] ; it being demonstrated..., it is demonstrated.

169. *48 a ici un carton qui remplace les lignes 137-169 par le morceau suivant :* La Circonférence de la terre connuë fait connaitre à ce grand homme les loix de la gravitation (*Ici une note :* Voyez les Eléments de Newton : *ceux qu'a publiés Voltaire en 1738*). Il démontre que puisqu'un Corps grave tombant du haut d'une tour sur la terre parcourt quinze

Les autres planettes doivent être soumises à cette loi générale, & si cette loi existe, ces planettes doivent suivre les régles trouvées par Kepler. Toutes ces régles, tous ces raports sont en effet gardés par les planettes avec la derniere éxactitude[38], donc le pouvoir de la gravitation fait peser toutes les planettes vers[39] le soleil, de même que notre globe ; enfin la réaction de tous corps étant proportionnel[le] à l'action[40], il demeure certain que la terre pése à son tour sur la lune, & que le soleil pése sur l'une & sur l'autre, que cha[cun des Satellites de Saturne pése [186] sur les quatre, & les quatre sur lui, tous cinq sur Saturne, Saturne sur tous ; qu'il en est ainsi de Jupiter, & que tous ces globes sont attirés par le soleil, réciproquement attiré par eux[41].

Ce pouvoir de gravitation agit à proportion de la matiere que renferment les corps[42] ; c'est une vérité que Monsieur Newton a démontrée par des expériences. Cette nouvelle découverte a servi à faire voir que le soleil, centre de toutes les planettes, les attire toutes en raison directe de leurs masses combinées avec leur éloignement[43]. De-là s'élevant par degrés jusqu'à des connoissances qui sembloient n'être pas faites pour l'esprit

pieds dans la première seconde, le même Corps tombant du globe de la Lune parcourrait les mêmes quinze pieds en une seconde. C'est à quoi Mr de Fontenelle se méprit dans l'éloge qu'il prononça de Mr. Newton, tant on étoit peu instruit alors de cette sublime Théorie [44].

Il démontre, que le même pouvoir que (*lisez* qui) fait la pesanteur sur la terre retient la Lune dans son orbite (*cf. p. 22, l. 164-5*).

Il démontre, [que la Lune pèse sur la Terre, qui est le centre de son mouvement particulier].

Il démontre, [que la Terre et la Lune pésent sur le Soleil, qui est le centre de leur mouvement annuel].

[Les autres planètes] — *Dans 51-52, tout le passage entre* le calcul de M. Picart *et* Les autres planètes (*lignes 133-169*) *est simplement supprimé.*

174. *51-52 omettent les mots* avec la dernière exactitude *et tout ce qui suit jusqu'à* Son seul principe des lois... (*ligne 196*).

189. *34[A], 35, 37[A], 39 ont seuls* combinée. *La vraie leçon serait peut-être* de leur masse combinée.

humain[45], il ose calculer combien de ma|tiere contient [16
le soleil, & combien il s'en trouve dans chaque planette[46],
& ainsi il fait voir que par les simples loix de la méchanique, chaque globe céleste doit être nécessairement à la place où il est[47]. Son seul principe des loix de la gravitation rend raison de toutes les inégalités aparentes dans le cours des globes célestes[48]. Les variations de la lune deviennent une suite nécessaire de ces loix[49]. De plus on voit évidemment pourquoi les nœuds de la lune font leurs révolutions en dix-neuf ans[50], & ceux de la terre dans l'espace d'environ vingt-six mille années. Le flux & le reflux de la mer est encore un effet très-simple de cette Attraction. La proximité de la lune dans son plein, & quand elle est nou|velle, & son éloignement dans ses [17
quartiers, combinés avec l'action du soleil, rendent une raison sensible de l'élévation & de l'abaissement de l'Océan[51].

Après avoir rendu compte par sa sublime théorie[52] du cours & des inégalités des planettes, il assujettit les cométes au frein de la même loi[53]. Ces feux si long-tems inconnus, qui étoient la terreur du monde & l'écueil de la Philosophie, placés par Aristote au-dessous de la lune[54], & renvoïés par Descartes au-dessus de Saturne[55], sont mis enfin à leur véritable place par Newton.

Il prouve que ce sont des corps solides, qui se meuvent dans la sphére de l'action du soleil[56], & décrivent une Ellipse si excentrique & si aprochante | de la para- [171
bole[57], que certaines cométes doivent mettre plus de cinq cent ans dans leur révolution[58].

194. *39*[1]*-48 omettent les mots* et ainsi... où il est. *48 les remplace par :* & c'est probablement trop oser.

199-202. *39*[1]*-52 omettent la phrase* De plus... années.

211-215. *39*[1]*-52 omettent la phrase* Ces feux... par Newton. — 215. *34*[e]*-39* M. Newton

Monsieur Halley croit que la cométe de 1680 est la même qui parut du tems de Jules César [59] : celle-là surtout sert plus qu'une autre à faire voir que les cométes sont des corps durs & opaques ; car elle descendit si près du soleil, qu'elle n'en étoit éloignée que d'une sixiéme partie de son disque ; elle dût par conséquent acquérir un degré de chaleur deux mille fois plus violent que celui du fer le plus enflammé. Elle auroit été dissoute et consommée en peu de tems, si elle n'avoit pas été un corps opaque[60]. La mode commençoit alors de deviner le cours des cométes. Le célébre Ma|témáticien Jacques [172] Bernoulli conclut par son Sistême que cette fameuse Cométe de 1680 reparoitroit le 17 Mai 1719[61]. Aucun Astronôme de l'Europe ne se coucha cette nuit du 17 Mai, mais la fameuse cométe ne parut point. Il y a au moins plus d'adresse, s'il n'y a pas plus de sûreté, à lui donner cinq cent soixante & quinze ans pour revenir[62]. Un Géométre Anglais nommé Wilston, non moins chimérique que géométre, a sérieusement afirmé que du tems du Déluge, il y avoit eu une Cométe qui avoit inondé notre globe[63], & il a eu l'injustice de s'étonner qu'on se soit moqué [64] de lui. L'antiquité pensoit à peu près dans le goût de Wilston ; elle croïoit que les Cométes étoient tou|jours les avant-cou- [173] rieres de quelque grand malheur sur la terre[65]. Newton au contraire soupçonne qu'elles sont très-bienfaisantes, & que les fumées qui en sortent, ne servent qu'à secourir & vivifier les planettes qui s'imbibent dans leur cours de

221. *34ª-52* Le savant M. [Halley] — 226. *35-48, 52* [elle] put [par conséquent] *51* put acquérir (*en supprimant* par conséquent)
232. *42ª* Bernouilli — 233. *35-52* [Mai] 1729. *Angl. 33* 1719 *seule date exacte.* — 237. *34ª-52* soixante-quinze — 238. *34ª-52* Pour M. Whiston, il [a sérieusement]. *Angl. 33* As to Mr. Whiston *c'est le véritable nom.*
241. *39ª-52* un peu [moqué de] cette idée — 242. *34ª-52* [de] M. Whiston — 244. *34ª-52* M. Newton
247. *34ª-52* [et] à [vivifier]

toutes ces particules que le soleil a détachées des Cométes[66] Ce sentiment est du moins plus probable que l'autre.

Ce n'est pas tout, si cette force de gravitation, d'Attraction, agit dans tous les globes célestes, elle agit sans doute sur toutes les parties de ces globes [67] ; car si les corps s'atirent en raison de leurs masses, ce ne peut être qu'en raison de la quantité de leurs parties, & si ce pouvoir est logé dans le tout, il l'est sans doute dans la moitié, il l'est dans le quart, dans | la huitiéme partie, ainsi jusqu'à [17
l'infini [68] : de plus si ce pouvoir n'étoit pas également dans chaque partie, il y auroit toujours quelques côtés du globe qui graviteroient plus que les autres, ce qui n'arrive pas [69] ; donc ce pouvoir existe réellement dans toute la matiere, & dans les plus petites particules de la matiere [70].

Ainsi voilà l'Attraction qui est le grand ressort qui fait mouvoir toute la nature [71].

Newton avoit bien prévû, après avoir démontré l'existence de ce principe, qu'on se révolteroit contre ce seul nom ; dans plus d'un endroit de son livre il précautionne son lecteur contre l'Attraction même, il l'avertit de ne *la* pas confondre avec les qualités ocultes des anciens [72], & de se|contenter de connoître qu'il y a dans tous les corps [175
une force centrale qui agit d'un bout de l'Univers à l'autre sur les corps les plus proches, & sur les plus éloignés, suivant les loix immuables de la mécanique [73].

251. *34ª-39* il [agit]... — 257. *34ª-52 omettent le passage* De plus..... matiere

263. *52* Voilà donc [l'attraction] — 295. *34ª-52* M. Newton — 266. *34ª-52* son [seul nom] *Angl. 33* its very name — 268. *34ª-52* [contre] ce nom [même] *Angl. 33* about it — *Je corrige* le *en* la. *Ce* le *est la leçon de toutes les éd., leçon incorrecte pour 34, mais correcte pour 34ª-52 qui ont la leçon* ce nom même. *Voltaire a dû corriger sur les épreuves de Jore* ce nom même *en* l'Attraction même, *et il aura oublié de rectifier le genre du pronom.*

273. *Dans 394 corr. les mots* suivant... méchanique *sont biffés. 51, 52* [suivant] des [lois immuables] *en supprimant* de la méchanique.

Il est étonnant qu'après les protestations solemnelles de ce grand Philosophe, Mr Sorin & Mr de Fontenelles, qui eux-mêmes méritent ce nom, lui aient reproché nettement les chimères du Péripatétisme ; Mr Sorin dans les mémoires de l'Académie de 1709, & Mr de Fontenelle dans l'éloge même de Mr Newton [74].

Presque tous les Français, sçavans & autres, ont répeté ce reproche. On entend dire partout : « Pourquoi Newton ne s'est-il pas servi du mot d'impulsion que l'on com|prend [176] si bien, plutôt que du terme d'Attraction qu'on ne comprend pas [75]. »

Newton auroit pu répondre à ces critiques : « Premiérement vous n'entendez pas plus le mot d'impulsion que celui d'Attraction, & si vous ne concevez pas pourquoi un corps tend vers le centre d'un autre corps, vous n'imaginez pas plus par quelle vertu un corps en peut pousser un autre [76].

Secondement, je n'ai pas pû admettre l'impulsion ; car il faudroit pour cela que j'eusse connu qu'une matiere céleste pousse en effet les planettes ; or non-seulement je ne connois point cette matiere, mais j'ai prouvé qu'elle n'existe pas [77].

Troisiémement, je ne me | sers du mot d'Attraction que [177] pour exprimer un effet que j'ai découvert dans la nature, effet certain & indisputable d'un principe inconnu, qualité inhérente dans la matiere, dont de plus habiles que moi trouveront, s'ils peuvent, la cause [78]. »

Que (ne) nous avez-vous donc apris ? insiste-t-on encore,

275. *34*[a]*-52* [grand] homme — *34-52* Saurin (*ici et l.*277) —276.*39*[a] *52 omettent les mots* qui... ce nom, *déjà omis dans Angl. 33.*
281 *et* 285. *34*[a]*-52* M. Newton
291. *34*[a]*-52* n'ai pu
301. *Je corrige la faute évidente de 34 en supprimant* ce ne *qui n'a aucun sens. 34*[a]*-K* Que nous...

& pourquoi tant de calculs, pour nous dire ce que vous-même ne comprenez pas ?

« Je vous ai apris (pourroit continuer Newton) que la mécanique des forces centrales fait péser tous les corps à proportion de leur matiere, que ces forces centrales font seules mouvoir les Planettes & les Cométes dans des proportions marquées [79]. Je vous démontre qu'il est impossible qu'il y ait une autre cause de | la pesanteur & du [17
mouvement de tous les corps célestes : car les corps graves tombant sur la terre selon la proportion démontrée des forces centrales, & les planettes achevant leurs cours suivant ces mêmes proportions, s'il y avoit encore un autre pouvoir qui agît sur tous ces corps, il augmenteroit leurs vîtesses, ou changeroit leurs directions. Or jamais aucun de ces corps n'a un seul degré de mouvement, de vîtesse, de détermination, qui ne soit démontré être l'effet des forces centrales, donc il est impossible qu'il y ait un autre principe [80]. »

Qu'il me soit permis de faire encore parler un moment Newton. Ne sera-t-il pas bien reçu à dire : « Je suis dans un cas bien différent des | Anciens ; ils voïoient, par [179
exemple, l'eau monter dans les pompes, & ils disoient, l'eau monte parce qu'elle a horreur du vuide ; mais moi

304. *34ª-52* M. Newton — 305. *Les mots* fait peser ces forces centrales *sont omis dans 394-52. Dans 394, 42, 42ª on lit :* [la mécanique des forces centrales| font [seules...]; *394* (*corr.*) *biffe* la mécanique *et change* des *en* les; *42ª*, *errata :* font, *lis.* fait, *ce qui a entraîné dans 46-52 la leçon* fait seule. *La seule correction d'auteur qui soit certaine, est celle de 394* (*corr.*).

311. *34ª-39 donnent* tombent. *Il faut lire sans aucun doute* tombant, *qui se coordonne au participe* achevant. *Cf. la note suivante.* — 313. *34ª-39* suivent (*avec point après* proportions, *au lieu de virgule*) *: absurdité qui vient d'un effort pour rétablir la coordination avec* tombent. *La leçon fautive* tombent *devait être dans les deux mss. sur lesquels se sont imprimés 34 et 34ª.*

321. *34ª-39* M. Newton — *394-52 Le passage* Je vous démontre... reçu à dire (*lignes 308-321*) *manque. On lit :* [... marquées]. Je suis, continuerait-il, [dans un cas]

je suis dans le cas de celui qui auroit remarqué le premier que l'eau monte dans les pompes, & qui laisseroit à d'autres le soin d'expliquer la cause de cet effet [81]. L'Anatomiste qui a dit le premier que le bras se remue parce que les muscles se contractent, enseigna aux hommes une vérité incontestable; lui en aura-t-on moins d'obligation, parce qu'il n'a pas sçû pourquoi les muscles se contractent [82]? la cause du ressort de l'air est inconnue, mais celui qui a découvert ce ressort a rendu un grand service à la Phisique. Le ressort que j'ai découvert étoit plus caché, plus univer|sel, ainsi on doit m'en sçavoir plus [180] de gré. J'ai découvert une nouvelle propriété de la matiere [83], un des secrets du Créateur, j'en ai calculé, j'en ai démontré les effets, peut-on me chicaner sur le nom que je lui donne?

Ce sont les tourbillons qu'on peut apeller une qualité oculte [84], puisqu'on n'a jamais prouvé leur existence. L'Attraction au contraire est une chose réelle, puisqu'on en démontre les effets & qu'on en calcule les proportions [85]. La cause de cette cause est dans le sein de Dieu. »

Procedes huc, & non ibis amplius [86].

COMMENTAIRE

1. Voyez la note 1 de la lettre XIV, et les passages de la correspondance qui y sont indiqués : de plus, la lettre à Maupertuis (XXXIII, 419). — La matière de la lettre XV est prise de trois sources : *A view of sir Isaac Newton's philosophy*, by Dr Pemberton, Londres, 1728, in-8° (cf. la lettre du 27 mai 1727 où

335. 34^a-52 [plus caché] et [plus]

Voltaire annonce l'ouvrage à Thiériot, XXXIII, 171 ; je citerai l'éd. de Dublin, 1728) ; l'*Eloge de Newton*, par Fontenelle (*Œuvres*, éd. 1790, t. VII, p. 262), et le *Discours sur les différentes figures des astres* de Maupertuis, Paris, imp. Royale, 1732, in-8°. Il est difficile de dire si Voltaire a lu Newton autrement que dans Pemberton : il a sans doute regardé certaines des références de Pemberton aux *Principia*. Une source nous échappe, les lettres de Maupertuis à Voltaire, qui sont en grande partie perdues. (A celles que donne l'éd. Moland, ajoutez ce qu'a publié M. F. Caussy, *R. Bleue*, 25 avril 1908.) — Les *Principia* de Newton avaient fait l'objet d'un compte rendu de la *Bibliothèque Universelle*, 1688, t. VIII, p. 436. Lesage avait exposé le système de l'attraction dans l'ouvrage intitulé *Le mécanisme de l'esprit*, Genève, 1700.

2. C'est Newton qui est désigné ainsi dans une lettre du 3 nov. 1732 (XXXIII, 299).

3. Sur les Antipodes et saint Augustin, cf., au tome I, la Lettre XIII, Appendice I, ligne 270, et n. 8.

4. Maupertuis indique les *raccommodements* faits au système de Descartes (p. 21, 27, 30).

5. « Frustra ergo timet Ptolemæus *ne terra dissipetur*... » (Nic. Copernici, *De revolutionibus orbium cælestium*, Amst., 1617, in-4°, l. I, ch. 8, p. 13). — « Equidem existimo gravitatem non aliud esse quam *appetentiam quamdam naturalem partibus inditam a divina Providentia opificis universorum*, ut in unitatem integritatemque suam sese conferant in formam globi coeuntes. *Quam affectionem* credibile est *etiam soli, lunæ ceterisque errantium fulgoribus* inesse... » (*Ibid.*, c. 9, p. 17). — Voltaire a regardé Copernic en préparant sa *Philosophie de Newton* (1738). Cf. la note 7.

6. *J. Kepleri astronomi opera omnia*, éd. Ch. Frisch, Francfort, 1860, in-4°, t. 3 : *Astronomia nova seu de motu stellæ Martis* (1609), 3e P., ch. 34 et 39 ; 4e P., ch. 57. Kepler admet une force qui pousse la planète vers le soleil et une autre qui la retient : « lucta facultatis animalis ad retinendum axem magneticum comparatæ, cum magnetica virtute directionis in solem » (3e P., ch. 57, p. 396). « Magnetica facultas, hoc est consensus

naturalis inter corpora planetæ et solis » (*Ibid.*). — Pour la tendance au centre de la terre : 3e P., ch. 38, p. 314, « sic in flumine simplex aquæ proprietas est ad centrum terræ descendere ».

7. « Accederent enim (planetæ) ad solem tantisper donec cum pso *conjungerentur* penitus » (*Ibid.*, 3e P., ch. 34, p. 307). Mais Voltaire n'a pas fait attention que c'est là une conséquence que Kepler n'admet pas : il diminue pour l'éviter la force d'attraction du soleil.

8. Cf. *Elements de la Phil. de Newton*, 1738, III, 4 et 5 (XXII, 524, 527-530). Voltaire semble en avoir tiré l'idée du nouveau début de la 15e lettre qui se substitue en 1739 au texte primitif.

9. *El. de la Phil. de Newton*, 1738, III, 3 (XXII, 517-519).

10. *Ibid.*, p. 519. Cf. l. XII, ligne 143.

11. Cf. la lettre XIII, ligne 69 et n. 21, et lettre XIV, ligne 156 et n. 6. — Cf. Pemberton, p. 3, sur les devanciers de Newton : « The custom was to frame conjectures ; and if, upon comparing them with things, there appeared some kind of agreement, though very imperfect, it was held sufficient. Yet at the same time, nothing less was undertaken than entire systems, and fathoming at once the great depths of nature. »

12. Baillet (*Vie de M. Desc.*, II, 227-228) explique que Descartes ne prétendait qu'à la vraisemblance (par prudence sans doute).

13. « Les Cartésiens tâchent de tout expliquer par ce principe (l'impulsion), et de faire voir que la pesanteur même n'en est qu'une suite. En cela le fond de leur sistème a l'avantage de la simplicité ; mais il faut avouer que dans le détail des phénomènes, il se trouve de grandes difficultés » (Maupertuis, p. 11).

14. Pemberton, 140.

15. Maupertuis, p. 22-32. — Voyez aussi l'exposé de Fontenelle, *Pluralité des Mondes*, 4e soir, éd. 1790, t. II, p. 99-100.

16. Maupertuis, p. 29 (mais sans le chiffre précis *17 fois*).

17. Maupertuis, 33 : « Rien n'est plus beau que l'idée de M. Descartes, qui voulait qu'on expliquât tout en Physique par la matière et le mouvement ; mais si l'on veut conserver à cette idée sa beauté, il ne faut pas se permettre d'aller supposer des

matières et des mouvements, sans autre raison que le besoin qu'on en a. » — Cf. Fontenelle, *Hist. des oracles*, I, 4 et 5.

18. Pemberton, l. II, ch. 1, par. 11 et 13, p. 138-139.

19. Pemberton, *ibid.*, 11, p. 138. « Sir Isaac Newton...finds... that the time of one entire circulation of the fluid wherein Jupiter would swim, would bear a greater proportion to the time of one entire circulation of the fluid where the earth is, than the period of Jupiter bears to the period of the earth. »

20. Pemberton, *ibid.*, 12, p. 139. Voltaire le suit d'assez près, mais il a dû se reporter à Newton, *Prop. 53, scholie*, où Pemberton renvoie : il y a trouvé les termes *aphelie* et *perihelie*.

21. Cf. Pemberton, l. II, ch. 4, par. 2, p. 190-191. — Newton, *Principia*, éd. 1724, pp. 484, 527.

22. « According to the *Aristotelians*, all space was full without any the least vacuities whatever. *Descartes* embraced the same opinion » (Pemb., 140). « Sir Isaac Newton made also an *experiment...* » (*Ibid.*, 141). L'expérience ne fut pas décisive contre le plein, d'où l'atténuation de l'expression de Voltaire. — « L'attraction et le vide, *bannis* de la physique de Descartes, et *bannis* à jamais selon les apparences, y reviennent *ramenés* par Newton » (Fontenelle, VII, 275).

23. Brewster, *Memoirs of the Life... of sir Isaac Newton*, 1855, 2 vol. in-8°, t. I, p. 22, note 1 : « Newton's Copy of Descartes, Geometry I have seen among the family papers. It is marked in many places with his own hand : *Error, error, non est geom.* » Selon une note de Newton (*Ibid.*, 23), c'était vers 1664, à 22 ans, qu'il faisait cette lecture.

24. Je n'ai pas trouvé trace de cette préparation de Newton à la théologie. Est-ce parce que Voltaire a vu qu'il était allé à Trinity Collège, qu'il conclut à une éducation théologique ?

25. Tout le passage depuis *s'étant retiré...* jusqu'à *le calcul de M. Picart*, est pris de Pemberton, *Preface*. Voltaire suit de très près, le texte anglais, tout en modifiant gravement le raisonnement. Je donne les passages où l'emprunt est le plus évident. « The first thoughts which gave rise to his *Principia*, he had *when he retired from Cambridge in 1666 on account of the plague. As he sat alone in a garden, he fell into a speculation on the power*

of gravity : that as this power is not found *sensibly diminished* at the remotest distance from the center of the earth, to which we can rise, neither at the tops of the loftiest buildings, *nor even on the summits of the highest mountains* ; it appeared to him reasonable to conclude, that this power must extend much farther than was usually thought : *why not as high as the moon said he to himself* : and if so, *her motion* must be influenced by it ; perhaps she is retained in her orbit thereby... (Ici Voltaire coupe et change la chaine des idées) ...He considered with himself that if the moon be retained in her orbit by the force of gravity, *no doubt the primary planets are carried round the sun by the like power...* » — On voit que Pemberton ne fait pas allusion à l'anecdote fameuse de la pomme. Voltaire la rappelle. Il tenait ce détail, nous dit-il ailleurs (*Elements de la phil. de Newton*, III, 3 ; t. XXII, p. 520) de Mrs Conduit. Fontenelle n'en parle pas ; et le mémoire que Conduit avait envoyé à Fontenelle pour faire son *Eloge*, n'en dit rien non plus ; ce mémoire a été retrouvé et imprimé dans les *Collections for the history... of Grantham*, by Edm. Turner, London, 1806, in-4°, p. 158.

26. « Le Peuple n'est point étonné lorsqu'il voit un corps en mouvement communiquer ce mouvement à d'autres ; l'habitude qu'il a de voir ce phénomène l'empêche d'en apercevoir le merveilleux » (Maupertuis, 17). Et Maupertuis, un peu plus bas, prononce le mot de *mystères*.

27. Voltaire suit toujours Pemberton, mais en renversant l'idée. Il regarde le corps attiré, et Newton le corps qui attire. « And by comparing the periods of the several planets with their distances from the sun, he found that *if any power like gravity* held them in their courses, *its strenghth must decrease in the duplicate proportion of the increase of distance* » (*Preface*).

28. Le Dr Hook est nommé par Pemberton, *Preface*, comme ayant remis Newton dans la voie de ses découvertes. — Cf. Chaufepié, art. HOOKE, n. B.

29. Pemb., *Preface* : « In this computation, being absent from books, *he took the common estimate in use among geographers and our seamen*, before Norwood had measured the earth, *teat*

60 English miles were contained in one degree of latitude on the surface of the earth. But as this is a very faulty supposition, each degree containing about 69 1/2 of our miles, his computation did not answer expectation... On this account *he laid aside* for that time any farther thoughts upon this matter. »

30. « This (une lettre du Dr. Hook) gave occasion *to his resuming his former thoughts concerning the moon, and Picart in France having lately measured the earth, by using his measures* the moon appeared to be kept in her orbit purely by the power of gravity » (Pemb., *Preface*).

31. Ce nombre paraît pris directement dans Newton, *Principia*, *l.* III, prop. IV, théor. 4 (Ed. 1726, p. 397). Newton précise bien *pedum Parisiensium*.

32. Nombre fourni par Pemberton (II, III, 4, p. 156). Mais Pemberton au lieu de 15 pieds (de Paris) donne 16 1/2, mesure anglaise (*Ibid.*). Newton pose le calcul en pieds de Paris, mais il donne 15 1/2. Le paragraphe dans son ensemble suit plutôt Maupertuis (39-40) ou Fontenelle (VII, 268) : plus probablement Maupertuis, dont le développement esquisse plus nettement le mouvement que Voltaire donnera à la démonstration : « L'orbite de la Lune et le temps de sa révolution autour de la Terre sont connus ; on peut par là connaître, etc... L'on trouve, par un calcul facile, etc. » Il est vrai que c'est Fontenelle qui précise : *15 pieds de Paris*.

33. Fontenelle (VII, 268) et Maupertuis (40) disent *force* : *pouvoir* traduit l'anglais *power* (Pemberton, 156, 167, etc.).

34. Fontenelle (268), et Maupertuis (40) indiquent seulement la multiplication à faire (3600×15). Pemberton (156) donne le résultat en pieds anglais, 58.050. Cependant le dessin de ce paragraphe et du suivant paraît venir de Fontenelle : « Maintenant si l'on suppose que la force qui agissait sur la lune soit la même que celle que nous appelons pesanteur dans les corps terrestres, il s'ensuivra, etc... *Or on sait* par toutes les expériences, et on n'a pu les faire qu'à très petites distances de la surface de la terre, que les corps pesants tombent de 15 pieds dans la première seconde de leur chute. »

35. « But from hence it follows that the *power which retain.*

the moon in her orbit, is the same, as causes bodies near the surface of the earth to gravitate » (Pemberton, 157).

36. « Si, selon l'expression de Newton, elle (la lune) *pèse sur la terre...* » (Fontenelle, 170).

37. Pemberton, II, III, 7-8, p. 157-159.

38. Fontenelle, 267-268.

39. *Peser vers* est dans Maupertuis, p. 12 (cf. n. 36).

40. The third law of motion which makes *action and reaction equal* » (Pemberton, 208).

41. « Ainsi *chacun des cinq satellites de Saturne pèse sur les quatre autres, et les quatre autres sur lui ; tous les cinq pèsent sur Saturne, et Saturne sur eux : le tout ensemble pèse sur le soleil, et le soleil sur ce tout* » (Fontenelle 272). Fontenelle nomme Jupiter à la page suivante. Cf. Pemberton, 159, et 209-210, et la Préface de Cotes aux *Principia*, 1713.

42. Pemberton, 49, 204, 207-209 ; Maupertuis, 41.

43. Pemberton, II, v, 4, p. 206.

44. Faut-il lire « ...parcourrait les mêmes quinze pieds en une *minute* (au lieu de *seconde*) » ? En supposant ici un *lapsus* de Voltaire, on mettrait le texte de 1748 d'accord avec celui de 1734 (p. 22, l. 150) et avec la vérité : un corps tombant de la hauteur de la lune (1°) doit parcourir 15 pieds dans la première *minute*, (2°) et lorsqu'il arrive à la surface de la terre, à cause de l'accélération, infiniment plus de 15 pieds à la *seconde*. Mais cette correction mettrait le texte de 1748 d'accord aussi avec Fontenelle, si bien que la phrase suivante n'aurait plus de sens, et l'on ne verrait plus de quelle méprise Voltaire accuserait Fontenelle. Si l'on garde la leçon de 1748, Voltaire contredit Fontenelle, et se contredit lui-même ; mais alors c'est lui qui, dans ce nouveau texte, se méprend : il devait avoir oublié en 1748 ce qu'il avait su entre 1732-1740. Tout le morceau est plein de confusion. D'où lui vient l'idée de s'en prendre à l'*Eloge de Newton* ? Le passage qu'il vise (éd. Bastien, 1790, t. VII, p. 268-269) avait été critiqué par *The Present State of the Republick of Letters* (t. I, p. 59, n. *b*) comme contenant une erreur : d'ailleurs la critique paraît bien manquer de justesse, et le texte de Fontenelle, malgré quelques lignes embarrassées, résume exactement les démons-

trations de Newton. Faut-il supposer que Voltaire aura retrouvé une ancienne note, dont il aura fait usage, sans bien la comprendre ? Car Voltaire ne précise pas quelle est l'erreur de Fontenelle, et tout le passage, je le répète, manque de netteté : on ne voit pas s'il entend parler, pour le corps tombant de la lune, de la 1re seconde de la chute, ou de la dernière, lorsqu'il arrive à la surface de la terre ; et comme je viens de le dire, le nombre qu'il donne (15 pieds) ne convient ni à l'un ni à l'autre moment. Par suite on ne voit pas ce qu'il reprend dans Fontenelle. Je crois pourtant qu'il lui reproche d'avoir dit *15 pieds dans la 1re minute* (ce qui est exact), et qu'il entend lui-même *15 pieds dans la 1re seconde* (ce qui est faux). Un lecteur du XVIIIe siècle, dans *34b* (exemplaire de la Sorbonne), a ainsi (page 22, l. 150) biffé *minute* pour le remplacer par *seconde*. C'est probablement la même bévue que fait Voltaire en revenant à une matière dont il s'était bien détaché. En fut-il averti ? et est-ce pour cela que ce passage ne se rencontre que dans l'édition de 1748 ?

45. L'attraction « leads to the knowledge of things that it would have been reputed no less than madness for any one, before they had been discovered, even *to have conjectured that our faculties should ever have reached so far* » (Pemberton, 214).

46. Pemberton, II, v, 18, p. 215. Newton, *Principia*, 1726, 405 (III, pr. 8, cor. 2) : « Innotescit etiam *quantitas materiæ in planetis singulis*. »

47. Pemberton, II, II, p. 141-149. Maupertuis, 43 : « Les Planètes *doivent* décrire les courbes qu'elles décrivent. »

48. Pemberton, 144, 146, et surtout ceci (147) : « *This only principle* therefore... *explains all the irregularities* relating to the planets ever observed by astronomers. » Cf. aussi 150.

49. « Toutes les bizarreries de son cours (de la lune) y deviennent d'une *nécessité* qui les fait prédire » (Fontenelle, 273). — Pemberton, p. 164 et 188 (le mot technique *variation*), et par. 9-54 du ch. III du l. II.

50. Pemberton, II, III, 22-41, notamment p. 178 : « The nod is near 19 years in making one revolution. »

51. « Celle (l'explication) du flux et du reflux s'offre *si naturellement* par l'action de la lune sur les mers, *combinée avec celle*

du soleil, que ce merveilleux phénomène semble en être dégradé » (Fontenelle, 274). Pemberton (233) : « How the action of the sun and moon on the waters, by being *combined* together, produce all the appearances observed in the tides. » Et tout le passage, p. 232-243.

52. « Aidé de la plus *sublime* géométrie... » (Maupertuis, 36).

53. « ...That the very comets have the same gravitating faculty » (Pemberton, 21).

54. Cf. Bayle, *Pensées sur la Comète* (*Œuv. div.*, III, 128), ou peut-être Keill, *Introductio ad veram physicam et veram astronomiam*, 1725, in-4°, *Astron.*, Lec. 17, *De cometis*, p. 353.

55. « Les comètes si embarrasantes dans le système des tourbillons... » (Maupertuis, 48). « Descartes removed them far beyond the sphere of Saturn... » (Pemberton, 190). — Cf. Fontenelle, *Mondes*, 5e soir, éd. 1790, t. II, p. 128.

56. « *He proves* in the first place that they must necessarily be *solid* and compact bodies... Finding the comets to be evidently *within the sphere of the sun's action* » (Pemberton, 195 et 191).

57. « The *eccentricity* of the orbits of the comets is so great that, if they are really *elliptical, yet they approach so near parabolas* in that part of them where they come under our view, etc... » (Pemberton, 192). Cf. Maupertuis, 37.

58. Pemberton, 193, parlant de la comète de 1680.

59. Pemberton, 193.

60. « The forementioned comet of 1680 *descended so near the sun as to come within a sixth part of the sun's diameter* from the surface of it. In which situation it... might *have contracted a degree of heat 2000 times greater than that of red hot iron.* Now a substance, which could endure so intense a heat, without being *dispersed* in vapour, must needs be *firm and solid.* — It is shown likewise that the comets are *opake* substances » (Pemberton, 195). — *Ferri candentis*, disait Newton (*Principia*, 1726, p. 508).

61. « La Comète de 1680 doit selon le système et le calcul de Bernoulli, reparaître en 1719 dans le premier degré 12 de la Balance. Voilà une prédiction bien hardie par l'exactitude des circonstances » (Fontenelle, *Eloge de B.*, VI, 136). — Voyez Ant. J. Bernouilli, *Examen novi systematis cometarum*, 1682. I

y donne 38 ans 147 jours à la comète de 1680 pour parcourir son épicycle.

62. Comme fit Halley pour la Comète de la mort de César et de 1680 (Pemberton, p. 193).

63. Whiston avait publié en 1696, *A new theory of the Earth*. Il donna comme Appendice à sa 2e éd. une dissertation intitulée : *The Cause of the Deluge demonstrated* (1714), qu'il inséra dans sa 3e édition refondue (1722, p. 186 et suiv.) « A Comet, écrivait-il, cutting the Plain of the Ecliptick in its descent towards its Perihelion, on the first Day of the Deluge, passed before the Body of our Earth » (P. 182; l. II, Hyp. XI). Il insiste ailleurs encore sur le danger des comètes (l. IV, chap. IV, p. 443, 446, etc.).

64. Swift, par exemple, se moqua des prédictions de Whiston. On trouve à la fin du 3e volume des *Miscellanies* de Swift et Pope, une plaquette imprimée après le reste du volume, *A true and faithful narrative of what pass'd in London during the general consternation of all Ranks and Degress of Mankind, on Tuesday, Wednesday, Thursday and Friday last*, où il s'égaie de l'annonce que Whiston avait faite d'une comète et de ses effets : « On Friday next this world shall be no more. » — Je ne vois pas que Whiston se soit plaint des railleries. A la suite de *The Cause of the Deluge demonstrated*, on trouve un morceau où je lis cette phrase : « 'Tis very probable, Sir, you heard that proposal of ours sufficiently ridiculed. » Mais la phrase ne se rapporte pas à ses idées sur les Comètes : elle vise l'accueil fait à l'annonce des recherches qu'il faisait avec Humphley Ditton sur la Longitude, et à la lettre qu'ils avaient publiée à ce sujet dans *The Englishman*, Dec. 1713. Je n'oserais conjecturer une inadvertance de Voltaire qui aurait feuilleté la brochure un peu vite : l'indice est bien léger.

65. « De célèbres philosophes anglais, M. Halley et M. *Whiston* ont bien remarqué que si quelque comète rencontrait notre terre, elle y causerait de grands accidents, comme le changement de pôles, le bouleversement, le déluge ou l'embrasement » (Maupertuis, p. 82).

66. Dieu « has over and above provided a numerous train

of comets, far exceeding the number of planets, to rectify continually and restore their gradual decay... » (Pemberton, 201). *Fumées* traduit l'anglais *vapours*. Cf. Maupertuis, 82.

67. « Hence it follows that this attraction extends itself to every particle of matter in the attracted body » (Pemb., 207).

68. « And this lays open the way to prove that the attracting *power lodged* in the sun and planets *belongs likewise to every part of them* ; and that their respective powers upon the same body are proportional to the quantity of matter which they are composed » (Pemb., 208). Cf. 211, et 212-213.

69. Pemb., 212, aboutissant à « *which is contrary* to what was at first remarked ».

70. «... That this *power* in the great bodies of the universe is derived from the same power lodged *in every particle of the matter which* composes them... » (Pemb., 213).

71. «... And consequently that this property is no *less than universal* to all matter whatever... This therefore is *the universal law of matter* » (Pemb., 213). Cf. plus bas, lig. 334-337. « En général il comprit que l'attraction est le *principe agissant de toute la nature*, et la cause de tous les mouvements » (Fontenelle, 281).

72. « Le mot d'attraction *a effarouché* les esprits ; plusieurs ont craint de voir renaître dans la philosophie la doctrine des *qualités occultes* » (Maupertuis, 11). «... Hence has been taken an occasion to insinuate that we are led to miraculous causes and *the occult qualities of the schools* » (Pemb., 15). Le *London Journal* (nº 443) proteste aussi contre l'assimilation.

73. Pemberton, 15-18, en particulier 14 : « Sir Isaac Newton has further taught that this power of gravitation extends up to the moon and causes that planet to gravitate as much towards the earth as any of the bodies which are familiar tous, would, if placed at the same distance ; he has proved likewise that all the planets gravitate towards the sun and towards one another, and that their respective motions follows from this gravitation. All this he has demonstrated upon undisputable (cf. lig. 298) geometrical principles. » — *Dans plus d'un endroit de son livre* : cf. *Principia*, éd. 1726, p. 6, 160, et surtout 188. — *Force centrale* : Mau-

pertuis, 35 ; Fontenelle, 267 (il souligne, p. 268, le mot *centripete*, traduction du *centripetal* de Pemberton, du *centripeta* de Newton). — Voltaire aura biffé le mot *mécanique* (cf. *note crit.*, lig. 274) en raison d'une remarque de Newton (*Principia*, 530) qui oppose sa loi de l'attraction aux lois ordinaires de la mécanique.

74. Saurin, *Examen d'une difficulté considérable proposée par M. Huyghens contre le Système Cartésien sur la cause de la pesanteur*, Mém. de l'Ac. des sc., 1709, p. 131 et suiv. — Fontenelle, 281, auquel Pemberton (15-18) semble répondre.

75. «... Pourquoi *ce terme plus clair* (*d'impulsion*) n'aurait-il pas été préféré ?... » (Fontenelle, 271). Et condamnant « l'usage perpétuel du mot d'attraction », il ajoute (272) : « Il faut être présentement sur ses gardes pour ne lui pas imaginer quelque réalité : *on est exposé au péril de croire qu'on l'entend.* »

76. Maupertuis défend « de croire que la force impulsive soit plus concevable que l'attractive » (17).

77. Cet argument semble contredire Maupertuis (12), et Pemberton (18 et 332), et Newton même (*Principia*, 188). Newton n'a réfuté que la conception cartésienne de la matière subtile et de l'impulsion, et cela comme rendant raison des effets que l'observation constate. Mais après avoir rendu raison des effets par la loi de l'attraction, il ne s'oppose pas (160 et 188) à ce que, quand on veut faire des *hypothèses* (*Princip.*, 530, et Pemb., 332) sur la cause de l'attraction, on imagine une nouvelle sorte de matière subtile qui réduise l'attraction à l'impulsion. Mais pour lui, « hypotheses non fingo », écrit-il (530), et cette impulsion est quelque chose en dehors du domaine de la science.

78. « Il a souvent averti qu'il n'employait ce terme que pour désigner *un fait et non point une cause.....*, *laissant à des philosophes plus sublimes la recherche de la cause de cette tendance* » (Maupertuis, 12-13). — « Rationem vero harum gravitatis proprietatum ex phoenomenis nondum potui deducere, et hypotheses non fingo » (Newton, 530). — « What he says upon this head, was not intended by him as a philosophical explanation of any appearances, but only to point out a power in nature not hitherto distinctly observed, the cause of which, and the manner of his acting, he thought was worthy of a dili-

gent enquiry » (Pemberton, 332). « Sir Isaac Newton has demonstrated that the thing which he signifies by that word (*attraction*) is *a reality*, though we are not acquainted with its *cause* » (*The Present State of the Republick of Letters*, t. I, p. 63, n. *e* ; cf. n. *p*, p. 72).

79. Pemberton, 14 (cf. n. 73), et 21-22.

80. « For since the power by which the earth acts on the moon will cause bodies near the surface of the earth to descend with all the velocity they are found to do, it is certain *no other power can act upon them besides* ; because, if it did, they must of necessity descend swifter » (Pemberton, 157. Cf. p. 20).

81. Exemple suggéré par Pemberton, 16.

82. « It was no trifling discovery that *the contraction of the muscles of animals puts their limbs in motion*, though the original cause of that contraction remains a secret » (Pemberton, 13).

83. « A property universally belonging... to every particle of matter » (Pemberton, 18). Cf. Maupertuis, 17-21.

84. « Gravitas ergo non erit occulta causa motuum cœlestium, siquidem ex phœnomenis ostensum est, hanc virtutem revera existere. *Hi petius ad occultas confugiunt causas, qui nescio quos vortices* materiæ prorsus fictitiæ et sensibus omnino ignotæ motibus iisdem regendis præficiunt » (Roger Cotes, Préface à la 2e éd. des *Principia*, 1713).

85. « We are ignorant of the cause which makes bodies gravitate. But although we are unacquainted with the spring, whence this power in nature is derived, nevertheless *we can estimate its effects* » (Pemberton, 13-14). Cf. n. 78.

86. Par les deux dernières lignes de la lettre, Voltaire a voulu certainement représenter la conclusion religieuse des *Principia* (528-529). — « Usque huc venies et non procedes amplius » (Job, XXVII, 11). Cette citation plaisait à Voltaire ; il la reprit trente ans plus tard, avec une inexactitude pareille : *Hucusque venies et non ibis amplius* ; ce qui lui attira la raillerie de Guénée (*Lettres de qqs Juifs*, 4e éd., 1776, t. II, p. 393) : « *Non ibis amplius !* Si vous nous donnez ce Latin, Monsieur, pour du latin de la Vulgate, c'est une petite méchanceté que vous faites à la Vulgate. La Vulgate, quoique *barbare*, selon vous, n'a pas

poussé la barbarie jusque-là. Nous l'avons bien lue, et nous n'y avons jamais rien trouvé de pareil. Ce latin serait-il donc du vôtre. Il est un peu plat. Ah! Monsieur, *Non ibis, non ibis amplius!* C'est le latin qu'on entend en prenant des chevaux aux postes de Pologne. »

SEIZIÉME LETTRE [181]

Sur l'optique de Mr Newton.

Un nouvel Univers a été découvert par les Philosophes du dernier siécle, & ce monde nouveau étoit d'autant plus difficile à connoitre, qu'on ne se doutoit pas même qu'il existât. Il sembloit aux plus sages que c'étoit une témérité d'oser seulement songer qu'on pût deviner par quelles loix les corps célestes se meuvent[1], & comment la lumiere agit.

Galilée par ses découvertes, astronomiques, Kepler [182] par ses calculs, Descartes au moins dans sa Dioptrique, & Newton dans tous ses ouvrages, ont vû la mécanique des ressorts du monde. Dans la Géométrie on a assujetti l'infini au calcul. La circulation du sang[2] dans les animaux & de la séve dans les végétables, a changé pour nous la nature. Une nouvelle maniére d'exister a été donnée aux corps dans la machine Pneumatique; les objets se sont raprochés de nos yeux à l'aide des Télescopes; enfin ce que Newton a découvert sur la lumiere, est digne de tout ce que la curiosité des hommes pouvoit attendre de plus hardi, aprés tant de nouveautés.

Jusqu'à Antonio de Dominis, l'arc-en-ciel avoit paru

Ligne 2. Cf. la note de la l. XV, lig. 2. — 4. *34ª-39* le [monde] — 7. *34ª-52* [une témérité] insensée *Angl. 33* a frantic Bashness
11. *39ª-52* [au moins] en partie — 15. *34ª-52* ont [changé] *Angl. 33* The circulation of the Blood in Animals and of the sap in Vegetables have changed... — 17. *34ª-52* au corps — 19. *34ª-52* M. Newton

un | miracle inexplicable : ce Philosophe devina que c'étoit [1
un effet nécessaire de la pluie & du soleil. Descartes
rendit son nom immortel par l'explication mathématique
de ce phénoméne si naturel[3] ; il calcula les réflections &
les réfractions de la lumiere dans les gouttes de pluie, &
cette sagacité eut alors quelque chose de divin.

Mais qu'auroit-il dit si on lui avoit fait connoître qu'il
se trompoit sur la nature de la lumiere ? Qu'il n'avoit
aucune raison d'assurer que c'étoit un corps globuleux,
qu'il est faux que cette matiere s'étendant par tout l'Uni-
vers, n'attende pour être mise en action que d'être poussée
par le soleil, ainsi qu'un long bâton qui agit à un bout
quand il est pressé | par l'autre ; qu'il est très-vrai qu'elle [1
est dardée par le soleil, & qu'enfin la lumiere est trans-
mise du soleil à la terre en près de sept minutes, quoi-
qu'un boulet de canon conservant toujours sa vîtesse ne
puisse faire ce chemin qu'en vingt-cinq années.

Quel eût été son étonnement, si on lui avoit dit : Il
est faux que la lumiere se réflechisse directement en
rebondissant sur les parties solides du corps : il est
faux que les corps soient transparens quand ils ont
des pores larges ; & il viendra un homme qui démontrera
ces paradoxes & qui anatomisera un seul raïon de lumiere
avec plus de dextérité que le plus habile artiste ne dis-
sèque le corps humain[4].

23. *39*[4]*-52* [devina] et expliqua — 25. *39*[4]*-52* [par] un exposé encore plus [mathématique]

32. *39*[4]*-52* [globuleux] s'étendant [... univers], qui n'attend [pour être] mis [en... d'être] poussé — 37. *39*[4] *corr.* huit *42*[a], *Errata :* sept, *lis.* huit. *La leçon de 34 s'explique par le texte de Newton*, septem circiter (*Optic.*, I, I, éd. 1773, p. 2) : « environ sept minutes », *traduit Coste* (1722, p. 3). *L'approximation était par défaut, et non, comme a cru Voltaire, par excès.* — 40. *34*[a]*-52* [lui] eût [dit]

41. *39*[4]*-52* régulièrement — 42. *34*[a]*-52* sur les corps solides *Angl. 33* the solid parts of Bodies

Cet homme est venu. Newton avec le seul secours du [185]
Prisme a démontré aux yeux que la lumiere est un amas
de raïons colorés, qui tous ensemble donnent la couleur
blanche. Un seul raïon est divisé par lui en sept raïons
qui viennent tous se placer sur un linge ou sur un
papier blanc dans leur ordre, l'un au-dessus de l'autre
& à d'inégales distances ; le premier est couleur de feu,
le second citron, le troisiéme jaune, le quatriéme verd,
le cinquiéme bleu, le sixiéme indigo, le septiéme violet [5] ;
chacun de ces raïons tamisé ensuite par cent autres
Prismes ne changera jamais la couleur qu'il porte, de
même qu'un or épuré ne change plus dans les creusets [6] ;
& pour surabondance de preuve que cha | cun de ces raïons [186]
élémentaires porte en soi ce qui fait sa couleur à nos
yeux, prenez un petit morceau de bois jaune, par exemple,
& exposez-le au raïon couleur de feu, ce bois se teint à
l'instant en couleur de feu, exposez-le au raïon verd, il
prend la couleur verte, et ainsi du reste [7].

Quelle est donc la cause des couleurs dans la nature ?
rien autre chose que la disposition des corps à réfléchir
les raïons d'un certain ordre, & à absorber tous les
autres [8]. Quelle est cette secrette disposition ? il démontre
que c'est uniquement l'épaisseur des petites parties cons-
tituantes dont un corps est composé [9]. Et comment se
fait cette réflexion ? On pensoit que c'étoit parce que les
raïons rebondissoient comme | une balle sur la surface [187]
d'un corps solide [10]. Point du tout ; Newton enseigne aux

48. *51* Cet homme est venu. M. Newton, a si bien vu *et la suite p. 47, l. 113. 52 omet depuis* Cet homme *jusqu'à* Il a si bien vu — *34ª-48* M. Newton

59. *34ª-48* s'altère plus — 60. *34 donne* ses. *J'écris, avec 34ª-48*, ces. — *46, suivi par 48, omet* que *devant* chacun, *et met un point après* yeux : *leçon fautive.*

63. *34ª-48* et le [bois] — 69. *34ª-46* [Quelle est] donc *Dans 394 (corr.)* donc *est biffé.*

74. *34ª-48* M. Newton — *34ª-39* a appris [aux Phil. ét.] *394-48*

Philosophes étonnés que les corps ne sont opaques, que parce que leurs pores sont larges, que la lumiere se réflechit à nos yeux du sein de ces pores mêmes ; que plus les pores d'un corps sont petits, plus le corps est transparent[11] ; ainsi le papier qui réflechit la lumiere quand il est sec, la transmet quand il est huilé, parce que l'huile remplissant ses pores les rend beaucoup plus petits[12].

C'est là qu'examinant l'extrême porosité des corps, chaque partie aïant ses pores, & chaque partie de ses parties aïant les siens, il fait voir qu'on n'est point assuré qu'il y ait une pouce cubique de ma|tiere solide dans l'Univers[13] ; [18
tant notre esprit est éloigné de concevoir ce que c'est que la matiere.

Aïant ainsi décomposé la lumiere, & aïant porté la sagacité de ses découvertes jusqu'à démontrer le moïen de connoître la couleur composée par les couleurs primitives[14], il fait voir que ces raïons élémentaires séparés par le moïen du Prisme, ne sont arrangés dans leur ordre que parce qu'elles sont réfractées en cet ordre même[15] ; & c'est cette propriété inconnue jusqu'à lui de se rompre dans cette proportion, c'est cette réfraction inégale des raïons, ce pouvoir de réfracter le rouge moins que la couleur orangée, &c. qu'il nomme réfrangibilité[16].

Les raïons les plus réflexi | bles sont les plus réfran- [18
gibles[17], delà il fait voir que le même pouvoir cause la réflection & la réfraction de la lumiere.

Tant de merveilles ne sont que le commencement de ses découvertes ; il a trouvé le secret de voir les vibra-

a appris [aux Phil. ét.] que la lumière se réfléchit, non des surfaces mêmes, mais sans toucher aux surfaces : qu'elle rejaillit du sein des pores, & enfin du vuide même. Il leur a appris que les corps sont opaques en partie parce que leurs pores sont larges, que [plus les pores]...

84. *46-48* [qu']il [n'est point assuré] — 87. *46-48 omettent* la.

93. *34ª-48* [parce qu'] ils [sont] réfractés.

tions & les secousses de la lumiere qui vont & viennent sans fin, & qui transmettent la lumiere ou la réflechissent selon l'épaisseur des parties qu'elles rencontrent [18]; il a osé calculer l'épaisseur des particules d'air nécessaire entre deux verres posés l'un sur l'autre, l'un plat, l'autre convexe d'un côté, pour opérer telle transmission ou réflection, & pour faire telle ou telle couleur [19].

De toutes ces combinaisons il trouve en quelle proportion | la lumiere agit sur les corps & les corps agissent [190] sur elle [20].

Il a si bien vû la lumiere, qu'il a déterminé à quel point l'art de l'augmenter & d'aider nos yeux par des Télescopes, doit se borner.

Descartes par une noble confiance, bien pardonnable

116. *Toute la fin de la lettre est remplacée dans 42a par le morceau suivant.*

Il est tout naturel d'imputer des erreurs à ceux qui ont trouvé des vérités. Une de ces vérités contre laquelle on s'est le plus récrié, c'est la rapidité de la lumiere que le Soleil & les Etoiles dardent dans l'Univers; cette course si precipitée révolte les Philosophes qui se reposoient de tout sur la Matiere subtile de Descartes. Comment fait-on, disent-ils, un chemin de trente-trois millions de lieues dans sept minutes & demi? Mais il n'y a là que l'imagination de révoltée, l'esprit ne doit pas l'être; n'est-il pas démontré que plusieurs boules sou-doubles, contiguës, étant rangées en ligne droite, et la premiere étant poussée, la derniere peut avoir un mouvement cent mille fois plus rapide que la premiere? Osera-t-on après cela décider que Dieu n'a pû donner un cours impétueux a la lumiere? On est surpris des sept à huit minutes; mais si le Soleil étoit deux fois aussi gros qu'il est, & qu'il tournât deux fois aussi rapidement, la lumiere viendroit probablement en deux minutes.

Quand Newton, l'an 1675, eut fait, redoublé, constaté ses expériences d'optique, un Italien indigné que de telles découvertes eussent été faites chez des Anglo-saxons, & chez des hérétiques, écrivoit qu'il étoit honteux de recevoir la loi d'un Anglais. C'est dommage que l'Inquisition ne s'en soit mêlé[e]; mais depuis l'avanture de Galilée, ce Tribunal n'ose plus juger les Physiciens [21].

Ce grand homme fut long-tems combattu ou ignoré. Il existe un Livre dans lequel on le prend pour un Lunetier. L'Auteur, en parlant du Télescope de réflexion que Newton a inventé, s'exprime ainsi: *Artifex quidam nomine Newton.* Un certain ouvrier nommé Newton: la Renommée l'a bien vengé depuis [22] (*cf. plus loin, note critique à la l. 143*).

Le Docteur Clarke avouoit à qui vouloit l'entendre, que dans le tems

à l'ardeur que lui donnoient les commencemens d'un art presque découvert par lui, Descartes espéroit voir dans les astres avec des lunettes d'aproche, des objets aussi petits que ceux qu'on discerne sur la terre[24].

Newton a montré qu'on ne peut plus perfectionner les lunettes à cause de cette réfraction & de cette réfrangibilité même, qui en nous raprochant les objets, écartent trop les raïons élémentaires ; il a | calculé dans ces verres [1
la proportion de l'écartement des raïons rouges & des raïons bleus, & portant la démonstration dans des choses dont on ne soupçonnoit pas même l'existence, il examine les inégalités que produit la figure du verre, & celle que fait la réfrangibilité[25]. Il trouve que le verre objectif de la lunette étant convexe d'un côté & plat de l'autre, si le côté plat est tourné vers l'objet, le défaut qui vient de la construction & de la position du verre, est cinq mille fois moindre que le défaut qui vient par la réfrangibilité[26] ; & qu'ainsi ce n'est pas la figure des verres qui fait qu'on ne peut perfectionner les lunettes d'aproche ; mais qu'il faut s'en prendre à la matiere même de la lumiere.

Voilà pourquoi il inventa un Télescope qui montre les [19
objets par réflection & non point par réfraction[27]. Cette nouvelle sorte de lunette est trés-difficile à faire, & n'est pas d'un usage bien aisé ; mais on dit en Angleterre, qu'un Télescope de réflection de cinq pieds fait le même effet qu'une lunette d'aproche de cent pieds[28].

qu'il n'etoit même que Chapelain, & pauvre, il traduisit l'Optique de Newton en Latin, et que l'Auteur fit présent au Traducteur de douze mille livres de notre monnoye. Le Lunetier agissoit en Roi[23]. *Aucune édition n'a encore recueilli ce passage de 42*[a].

118. *39*[a], *46-52 ne répètent pas le nom de* Descartes.

121. *51*, démontré. — 122-123. *51*, la [réfraction et] la [réfrangibilité]. *52* [à cause de] la réfraction même, qui... écartent

136. *34*-*52*, nature *qui est peut-être la vraie leçon. Angl. 33* From the nature of Light. Matière *peut être une faute du copiste ou de l'imprimeur.* — 139-143. *39*[a]-*42*,*46-52 omettent la fin :* Cette nouvelle... cent pieds, *et*

COMMENTAIRE.

1. Cf. lettre XV, n. 45. La source principale de cette lettre est le livre III de Pemberton.

2. Exemple indiqué par Pemberton, p. 9, mais dans un autre sens. Cf. la *Préface* de Fontenelle *sur l'utilité des mathématiques*, 1699 (éd. 1790, t. VI. p. 71).

3. « The first person who expressly shewed the rainbow to be formed by the reflections of the sun-beam from drops of falling rain was Antonio de Dominis. But this was afterwards more fully and distinctly explained by Descartes » (Pemberton, 323). — J'ignore si Voltaire avait déjà une connaissance directe de l'ouvrage d'Ant. de Dominis, *De radiis visus et lucis in vitris perspectivis et iride tractatus*, Venise, 1611, in-4°. Un peu plus tard il empruntera cet ouvrage, avec ceux de Kircher et de Grimaldi, à la Bibliothèque Royale (*Registre commencé en 1735*, prêt inscrit le 18 octobre).

4. « L'objet perpétuel de l'optique de Newton est l'*anatomie* de la lumière... Un très petit rayon de lumière... est divisé, *disséqué*... » (Fontenelle, VII, 277.)

5. Pemberton, 261 ; mais Pemberton dit *red* et *orange* où Voltare écrit *couleur de feu* et *citron* ; Newton (*Optices libri*, III, 1, 1, exp. VII, éd. 1773, p. 15) disait *ruber* et *aureus* ; Coste, dans sa traduction française, éd. 1722, p. 53, *rouge* et *orangé*. J'ignore si la terminologie de Voltaire doit s'expliquer par une source que

en revanche ajoutent cet alinéa : Il etoit encore peu connu en Europe quand il fit cette Découverte. J'ai vu un petit Livre composé environ ce (52 environ vers ce) tems là, dans lequel, en parlant du Télesc pe de Newton, on le prend pour un Lunetier : *Artifex quidam Anglus nomine Newton*. La renommée l'a bien vengé depuis (46 *omet la dernière phrase, mais aux* Fautes à corriger, *donne cette note :* Ajoutez au bas de la Page : « la Postérité l'a bien vengé », *leçon qui a passé dans 48-52*). — *Après cet alinéa*, 51-52 *ajoutent le passage commençant par* De tous ceux qui *et finissant par* nous méprisent *qui dans 56-75 a été transporté vers la fin du morceau intitulé :* de Newton. *Voyez p. 75, l. 52.*

je n'ai pas découverte, par une mauvaise traduction des termes de Newton, ou par une inexactitude de mémoire. — Pour le mot *divisé*, cf. la n. 4, et Pemberton (264, divided). — *A sheet of paper*, dans Pemberton (264).

6. Pemberton, 267-268.

7. Pemberton, 269. — Voltaire a-t-il lu dans l'Optique de Newton (trad. Coste, éd. 1722, p. 216) l'expérience faite avec l'infusion du Bois Néphrétique ?

8. Pemberton, 269 et 277.

9. Pemberton, p. 292.

10. « It has been the received opinion... that light is reflected from bodies *by its impinging against their solid parts, rebounding* from them as *a tennis ball* or other elastic substance would do when struck against any hard and resisting surface » (Pemberton, 277).

11. Pemberton, 277-280.

12. Pemberton, 281.

13. « Which shews that this whole globe of earth, nay all the known bodies in the universe together, as far as we know, may be compounded of no greater a portion *of solid matter* than might be reduced into a globe of *one inch* only *in diameter*, or even less » (Pemberton, 291).

14. Pemberton, 274.

15. Pemberton, 293-296.

16. « This *disposition* of the different coloured rays to be refracted some more than others (p. 293 : the *orange-making rays more than the red-making*), our author calls their respective degrees of *refrangibility* » (Pemberton, 296). — « Propriété qu'on n'avait jamais soupçonnée » (Fontenelle, 278).

17. « Those rays being most reflexible which are most refrangible... And (Newton) collects from this... that *the refraction and reflection are produced by the same cause* » (Pemberton, 303).

18. Pemberton, 308, 292.

19. Pemberton, 284-285 et 304-306.

20. Pemberton, 302-303.

21. Cet Italien est-il celui dont parle Algarotti dans le 2e Dialogue de son *Newtonianisme pour les dames* : « un fameux

adversaire qu'il a eu depuis peu en Italie » (*Œuvres*, t. I, p. 118)? « Il était de la secte de ceux qui parmi nous font profession de jurer une éternelle inimitié à toutes les connaissances qui peuvent nous venir des étrangers » (*Ibid.*, 131-132). Cf. encore p. 293. Algarotti fait allusion à Rizzetti, *De Luminis affectionibus Specimen Physico-Mathematicum*, 1727. (Cf. *The Present State of the Rep. of Lett.*, Oct. et Dec. 1728, art. 33 et 40.) Mais ni le *Present state* ne cite, ni je n'ai moi-même trouvé dans l'ouvrage aucun passage qui contienne rien de semblable à ce que dit Voltaire. Il y a un autre Italien, C. Cominale, auteur d'un ouvrage intitulé *Anti-Newtonianismi Pars prima,...Pars secunda*, où on lit à propos des verres de lunettes : « O gentis nostræ abjectio ! O æternum dedecus ! Igitur non optimum, nisi ex Transalpinis regionibus aut ex Anglia advectum ! O servitus Italis præsertim indigna ! » (*Pars sec., Præfatio.*) Mais ces deux parties ne parurent qu'en 1754 et 1756. Il faut donc chercher autre chose.

22. Je n'ai pu trouver le nom du livre ni du Jésuite.

23. « In the year 1709 Mr. Clarke *translated* sir Isaac Newton's Opticks *into* elegant *Latin* : which was a thing so acceptable to him, that, *as the Doctor informed Mr. Jackson*, sir Isaac gave him for it no less a sum than 500 l., the Doctor having then five Children, or 100 l. for each Child. » (Whiston, *Hist. Mem. of the life of Dr. S. Cl.*, p. 9.)

24. Voy. Descartes, *Discours de la Méthode... Plus la Dioptrique*, 1637. Il pense qu'on pourra arriver à voir Jupiter, une des planètes de Jupiter, une région de cette planète, avec trois lunettes combinées, et ajouter encore plusieurs lunettes, « en sorte que, si la main des ouvriers ne nous manque, nous pourrons par cette invention voir des objets aussi particuliers et aussi petits dans les astres que ceux que nous voyons communément sur la terre. » (*Dioptrique*, Disc. 9, *La description des lunettes.* P. 232-233 de l'éd. in-4° de 1668. Le Discours dixième traitait « de la façon de tailler les verres ».)

25. Pemberton, 319-320.

26. Pemberton, 321.

27. Pemberton, 322.

28. Ni Pemberton (p. 322), ni Fontenelle (p. 279) ne four-

nissent la vraie source de ce passage. Elle se trouve dans une note de la traduction de Fontenelle publiée par *The Present State of the Republick of Letters*. « Telescopes of this sort made in England *of 5 feet* magnify as much as the common ones *of 100 feet*; and it is reported that the very Telescope here mentioned magnifies as much as one of 40 feet at least » (T. I, p. 70, n. *n*).

Sur l'infini et sur la Cronologie.

Le labirinthe & l'abime de l'Infini est aussi une carriere nouvelle parcourue par Newton, & on tient de lui le fil avec lequel on s'y peut conduire.

Descartes se trouve encore son précurseur dans cette étonnante nouveauté, il alloit à grands pas dans sa géométrie jusques vers l'Infini; mais il s'arrêta sur le bord [1]. M^r Wallis vers le milieu du dernier siecle fut le premier [194] qui réduisit une fraction par une division perpétuelle, à une suite infinie [2].

Milord Brounker se servit de cette suite pour quarrer l'hiperbole [3].

Mercator publia une démonstration de cette quadrature [4]. Ce fut à peu près dans ce tems que Newton à l'âge de vingt-trois ans, avoit inventé une méthode générale pour faire sur toutes les courbes ce qu'on venoit d'essaïer sur l'hiperbole [5].

C'est cette méthode de soumettre par tout l'Infini au calcul algébrique [6], que l'on apelle calcul différentiel, ou des fluxions, & calcul intégral. C'est l'art de nombrer &

Ligne 2. *34^a-39* Sur l'infiny de la géométrie et sur la chronologie de M. Newton. — *Dans 39^a-51 la lettre est coupée en deux. La 1^e partie est intitulée* Histoire de l'infini ; *la rédaction en a été complètement renouvelée et amplifiée ; on la trouvera dans l'appendice I, p. 66. La seconde partie est formée des réflexions sur la chronologie de Newton, et conserve avec quelques variantes la rédaction primitive. Dans 52-75,* l'Histoire de l'infini *a disparu, ainsi que dans K.* — 9. *34^a-39* Le docteur Wallis

17. *34^a-39* [courbes] géométriques — 20. *34^a-39* algébraïque

de mesurer avec exactitude ce dont on ne peut pas même concevoir l'existence [7].

En effet ne croiriez-vous pas qu'on veut se moquer de [19
vous, quand on vous dit qu'il y a des lignes infiniment grandes qui forment un angle infiniment petit?

Qu'une droite qui est droite tant qu'elle est finie, changeant infiniment [peu] de direction, devient courbe infinie : qu'une courbe peut devenir infiniment moins courbe ?

Qu'il y a des quarrés d'infini, des cubes d'infini & des infinis d'infini, dont le pénultiéme n'est rien par raport au dernier [8] ?

Tout cela qui paroit d'abord l'excès de la déraison, est en effet l'effort de la finesse & de l'étendue de l'esprit humain, & la méthode de trouver des vérités qui étoient jusqu'alors inconnues [9].

Cet édifice si hardi est même fondé sur des idées simples. [196
Il s'agit de mesurer la Diagonale d'un quarré [10], d'avoir l'aire d'une courbe, de trouver une racine quarrée à un nombre qui n'en a point dans l'arithmétique ordinaire.

Et après tout, tant d'ordres d'Infinis ne doivent pas plus révolter l'imagination que cette proposition si connue, qu'entre un cercle & une tangente, on peut toujours faire passer des courbes [11] ; ou cette autre, que la matiere est toujours divisible [12]. Ces deux vérités sont depuis longtems démontrées, & ne sont pas plus compréhensibles que le reste.

28. *Le mot* peu *manque dans 34 par une faute de copie ou d'impression. Je le supplée d'après 34*[a]*-39 et d'après Angl. 33* by changing infinitely little its Direction. — *34*[a]*-39* [devient] une [courbe]

32. *34*[a]*-39* plus grands les uns que les autres, et [dont] *leçon conforme à Angl. 33.*

43. *34*[a]*-35* Après tout (*sans* et)

On a disputé long-tems à Newton l'invention de ce fameux calcul. Mr Leibnits a passé en Allemagne pour l'inventeur des différences que Newton apelle fluxions, & Bernoulli a révendiqué le calcul intégral, mais l'honneur de la premiere découverte a demeuré à Newton, & il est resté aux autres la gloire d'avoir pû faire douter entr'eux & lui[13]. [197]

C'est ainsi que l'on contesta à Hervey la découverte de la circulation du sang[14] ; à Mr Perrault celle de la circulation de la séve[15]. Hartsoeker & Leewenhok se sont contesté(s) l'honneur d'avoir vû le premier les petits vermisseaux dont nous sommes faits[16]. Ce même Hartsoeker a disputé à Mr Huguens l'invention d'une nouvelle maniere de calculer l'éloignement d'une étoile fixe[17]. On ne sçait encore quel Philosophe trouva le problême de la roulette[18].

Quoi qu'il en soit, c'est par cette géométrie de l'Infini que Newton est parvenu aux plus sublimes connoissances[19]. [198]

Il me reste à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre humain, mais qui se sent toujours de cet esprit créateur que Newton portoit dans toutes ses recherches ; c'est une cronologie toute nouvelle, car dans tout ce qu'il entreprenoit, il falloit qu'il changeat les idées reçûes par les autres hommes.

50 *et* 52. Mr. Newton — 53. *34ª-39* Mr. Bernoulli — 57. *34ª-39* Harvey — 58. *34ª-39* et [à M. Perrault]. — 59. *34ª-39* Hartsoecker *et l. 61* — *34ª-39* Leeuwenhoeck *34 estropie le nom :* Lecwenkok, *d'où j'ai tiré par conjecture la forme que Voltaire a dû employer.*

62. *34ª-39* Huygens. - - 67. *34ª-39* M. Newton — 69. *Ici commence dans 394-75 le chapitre intitulé :* De la Chronologie de Newton (*56-75* réformée par N.) qui fait le monde moins vieux de 500 ans. *K en fait la section* III *de l'article* Newton *dans le* Dict. phil., *sous le même titre que les éd. 56-75.* — 69. *46, 48, 52 omettent* plus.

71. *394-K* Mr Newton

Accoutumé à débrouiller des cahos, il a voulu porter au moins quelque lumiere dans celui de ces fables anciennes confondues avec l'Histoire, & fixer une Cronologie incertaine[20]. Il est vrai qu'il n'y a point de famille, de ville, de | nation qui ne cherche à reculer son origine : [199] de plus les premiers Historiens sont les plus négligens à marquer les dattes ; les livres étoient moins communs mille fois qu'aujourd'hui ; par conséquent étant moins exposé(s) à la critique, on trompoit le monde plus impunément ; & puisqu'on a évidemment suposé des faits, il est assez probable qu'on a aussi suposé des dattes.

En général il parut à Newton que le monde étoit de cinq cent ans plus jeune que les Cronologistes ne le disent ; il fonde son idée sur le cours ordinaire de la nature & sur les observations astronomiques.

On entend ici par le cours de la nature le tems de cha|que génération des hommes. Les Egiptiens s'étoient [200] servis les premiers de cette maniere incertaine de compter. Quand ils voulurent écrire les commencemens de leur histoire, ils comptoient trois cent quarante & une générations depuis Ménes jusqu'à Seton[21], & n'aïant pas de dattes fixes, ils évaluérent trois générations à cent ans[22] ; ainsi ils comptoient du régne de Ménes au régne de Seton onze mille trois cent quarante années[23].

Les Grecs avant de compter par Olimpiades suivirent

76. *34ª-K* des [fables]
81. *51* [moins] connus — *K* [Les livres] étant [moins... qu aujourd'hui], et [par conséquent] *correction déterminée par la faute indiquée dans la note suivante.* — 83. exposés *est la leçon de toutes les éditions, et sans doute une faute d'impression. Je lis* exposé. — 86. *34ª-K.* M Newton
94. *34ª-K ponctuent* [compter], [quand... histoire...]. Ils... *ce qui fait une phrase moins correcte.* — 95. *51*, *56-K* trois cens (cent, cents) quarante-une. *Les autres éd. écrivent en chiffres* 341. — 95 *et* 98. *34ª-K* Séthon — 97. *34ª-K* comptèrent

la méthode des Egiptiens[24], & étendirent même un peu la durée des générations, poussant chaque génération jusqu'à quarante années[25].

Or en cela les Egiptiens & les Grecs se trompérent dans | leur calcul. Il est bien vrai que selon le cours [201] ordinaire de la nature, trois générations font environ cent à six vingt ans ; mais il s'en faut bien que trois régnes tiennent ce nombre d'années. Il est très-évident qu'en général les hommes vivent plus long-temps que les Rois ne régnent ; ainsi un homme qui voudra écrire l'Histoire sans avoir de dattes précises, & qui sçaura qu'il y a eu neuf Rois chez une Nation, aura grand tort s'il compte trois cent ans pour ces neuf Rois. Chaque génération est d'environ trente-six ans[26], chaque régne est environ de vingt l'un portant l'autre. Prenez les trente Rois d'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Georges Premier, ils ont régné six cens qua|rante-huit ans, ce qui [202] réparti sur les trente Rois, donne à chacun vingt & un an & demi de régne[27]. Soixante-trois Rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu pres vingt ans[28]. Voilà le cours ordinaire de la nature ; donc les anciens se sont trompés quand ils ont égalé en général la durée des régnes à la durée des générations[29] ; donc ils ont trop compté, donc il est à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les observations astronomiques semblent prêter encore un plus grand secours à notre Philosophe, il en paroit plus fort en combattant sur son terrain.

Vous sçavez, Monsieur, que la terre, outre son mou-

100. *34ª-K omettent* même.
101. *56-K* en [poussant] — 110. *34ª-75* des [dates]. *K revient à la leçon de 34.*
113. *34ª-K* trente [ans] — 114. *34ª-K* d'environ [vingt]
126. *34ª-K* il paroit — 128. *34ª-K omettent* Monsieur.

vement annuel qui l'emporte autour du | soleil d'Occi- [2C
dent en Orient dans l'espace d'une année, a encore une révolution singuliére, tout à fait inconnue jusqu'à ces derniers tems. Ses pôles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'Orient en Occident, qui fait que chaque jour leur position ne répond pas précisément aux mêmes points du Ciel. Cette différence insensible en une année devient assez forte avec le tems, & au bout de soixante & douze ans on trouve que la différence est d'un degré, c'est-à-dire de la trois cent soixantiéme partie de tout le Ciel. Ainsi après soixante & douze années le colure de l'équinoxe du Printemps qui passoit par une fixe, répond à une autre fixe; de là vient, que le soleil au lieu d'être dans | la partie du Ciel où étoit le Belier du tems d'Hi- [20
parque, se trouve répondre à cette partie du Ciel où étoit le Taureau, & les Gemeaux sont à la place où le Taureau étoit alors. Tous les signes ont changé de place; cependant nous retenons toujours la maniere de parler des Anciens; nous disons que le soleil est dans le Belier au Printems par la même condescendence que nous disons que le soleil tourne.

Hiparque fut le premier [30] chez les Grecs qui s'aperçut de quelques changemens dans les constellations, par raport aux équinoxes [31], ou plûtôt qui l'aprit des Egiptiens [32]. Les Philosophes attribuérent ce mouvement aux

131. *K* [singulière], plutôt soupçonnée que connue... — 135. *34ª-K* au même point — 136, 139, 203 *et* 205. *51* soixante-douze; *34ª-52* 72; *56-K, comme 34* (*71ª s'accorde avec 51, l. 136 et avec 34, l. 139, 203 et 205*. — 137. *51* est] un [degré, c'est-à-dire de la...] *Ce* de *prouve que la variante n'est qu'une faute typographique.*

141. *46, 48, 52* [par] un [fixe... à une autre fixe] *51* pour un [fixe... à] un [autre fixe]. *D'où s'est dégagée la leçon de 56-75* [par] un [fixe... à] un [autre fixe]. — *K* [une autre fixe], éloignée de la première d'un degré. — 144. *56-75* [où] est [le Taureau] — *51, 75 cart., K* où sont les Poissons. — 144. *394-K* [et] que [les Gemeaux (*51 supprime la proposition* et les Gemeaux... alors). — 146. *42-42ª*; de [la manière]

151. *34ª-K* **quelque changement**

étoilles ; car alors on étoit bien loin d'imaginer | une telle [205]
revolution dans la terre, on la croïoit en tous sens immobile. Ils créérent donc un Ciel où ils attachérent toutes les étoiles, & donnérent à ce Ciel un mouvement particulier qui le faisoit avancer vers l'Orient, pendant que toutes les étoiles sembloient faire leur route journaliére d'Orient en Occident. A cette erreur ils en ajoutérent une seconde bien plus essentielle, ils crurent que le Ciel prétendu des étoiles fixes, avançoit vers l'Orient d'un degré en cent années[53] ; ainsi ils se trompérent dans leur calcul astronomique aussi bien que dans leur sistême phisique. Par exemple, un Astronome auroit dit alors : « L'équi-
» noxe du Printems a été du tems d'un tel observateur
» dans un tel signe, à une telle étoille ; il a fait deux [206]
» degrés de chemin depuis cet observateur jusqu'à nous ;
» or deux degrés valent deux cent ans, donc cet Obser-
» vateur vivoit deux cent ans avant moi. » Il est certain qu'un Astronome qui eût raisonné ainsi, se seroit trompé justement de cinquante quatre ans. Voilà pourquoi les Anciens, doublement trompés, composérent leur grande année du monde, c'est à dire, de la révolution de tout le Ciel, d'environ trente-six mille ans. Mais les Modernes sçavent que cette révolution imaginaire du Ciel des étoilles, n'est autre chose que la révolution des póles de la terre, qui se fait en vingt-cinq mille neuf cent années. Il est bon de remarquer ici | en passant que Newton en déter- [207]
minant la figure de la terre, a très-heureusement expliqué la raison de cette révolution.

155. *34ᵃ-48, 52* dans [tous sens] *51* dans tout [sens] *71ᵃ-K* en tout sens
162. *34ᵃ-K* d'un degré vers l'orient
171. *34ᵃ-K* [qui] auroit — 172. *48-K* environ[de] *46-K* cinquante [ans] *La faute de 46 a entraîné la correction précédente de 48.* — 176. *34ᵃ-42ᵃ* du ciel, des étoiles *ponctuation qui fausse le sens.* — 179. *34ᵃ-ᵛ* M. Newton

Tout ceci posé, il reste pour fixer la Cronologie, de voir par quelle étoille le colure de l'équinoxe coupe aujourd'hui l'écliptique au Printems, & de sçavoir s'il ne se trouve point quelqu'Ancien qui nous ait dit en quel point l'écliptique étoit coupé de son temps par le même colure des équinoxes [34].

Clément Alexandrin raporte que Chiron qui étoit de l'expédition des Argonautes, observa les constellations au tems de cette fameuse expédition [35], & fixa l'équinoxe du Printems au milieu du Belier, l'équinoxe de l'Automne au | milieu de la Balance, le solstice de notre Eté [2
au milieu du Cancer, & le solstice d'Hiver au milieu du Capricorne [36].

Long tems après l'expédition des Argonautes, & un an avant la guerre du Peloponése, Meton observa que le point du solstice d'Eté, passoit par le huitiéme degré du Cancer [37].

Or chaque signe du Zodiaque est de trente degrés. Du tems de Chiron le solstice étoit à la moitié du signe, c'est à dire, au quinziéme degré ; un an avant la guerre du Péloponése [38], il étoit au huitiéme, donc il avoit retardé de sept degrés [39]. Un degré vaut soixante & douze ans, donc du commencement de la guerre du Péloponése à l'entreprise des Argonautes, il n'y a que | sept fois soi- [20
xante & douze ans qui font cinq cens quatre ans [40], & non pas sept cent années comme le disoient les Grecs : ainsi en comparant l'état du Ciel d'aujourd'hui à l'état où il étoit alors, nous voïons que l'expédition des Argonautes

183. *34ª-K* des équinoxes — 186. *52-K* coupée
191. *34ª-K* [l'équinoxe] d'automne — 193 et 198. *34ª-K* Cancre — 196. *34ª-39* Metton — 197. *34ª-K* sixiéme (*mais plus bas, l. 202,* huitiéme *dans toutes ces éd.*) *Dans 39ª (corr.)* sixiéme *est biffé et remplacé par* huitiéme.
202. *56-K* rétrogradé — 206. *34ª-K mettent à tort cette proposition entre parenthèse.*

o doit être placée environ neuf cent ans avant Jesus-Christ[41], & non pas environ quatorze cent ans, & que par conséquent le monde est moins vieux d'environ cinq cent ans qu'on ne pensoit[42]. Par là toutes les époques sont raprochées, & tout s'est fait plus tard qu'on ne le dit. Je ne 5 sçai si ce sistême ingénieux fera une grande fortune, & si on voudra se résoudre sur ces idées à réformer la Cronologie du monde : peut-être les sçavans trouveroient-ils que c'en seroit trop | d'accorder à un même homme [210] l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la Phisique, la o Géométrie & l'Histoire : ce seroit une espece de Monarchie universelle dont l'amour propre s'accommode mal aisément ; aussi dans le tems que de très-grands Philosophes l'attaquoient sur l'Attraction, d'autres combattoient son Sistéme cronologique[43]. Le tems qui devroit 5 faire voir à qui la victoire est dûe, ne fera peut-être que laisser la dispute plus indécise.

210. *34ª-K omettent* environ. — *35-46* 209 [ans], *42ª errata* 209 ans *lis.* 902 ans. *46, Fautes à corriger* 209 lis. 909 : *leçon qui a passé* dans *48-71ª*. *75* cent neuf ans *mais 75 cart.* neuf cent ans *K* neuf cents *Angl. 33* about nine hundred

211. *51* mille quatre cens (*34ª-48* 1400) — 214. *34ª-K* [tout] est [fait] — 215. *56-K* [dit]. Ce sistéme paroit vrai ; [je ne sais] s'il [fera] fortune [et si] — 216. *394-K* si l'on

222. *56-K substituent à cette fin la rédaction suivante :* Aussi, dans le tems que les Partisans des tourbillons & de la matière canellée attaquaient la gravitation démontrée, le Révérend Père Souciet & M. Fréret[44] écrivaient contre la Cronologie de Newton avant qu'elle fût imprimée. — 226. *34ª-52 omettent* plus. — *394-52 ajoutent cet alinéa :* Il est bon avant de (*46-52* que de) quitter Newton d'avertir que l'Infini, l'Attraction & le Cahos de la Chronologie ne sont pas les seuls abimes où il ait fouillé. Il s'est avisé de commenter l'Apocalypse. Il y trouve que le Pape est l'Antechrist, & il explique ce Livre incompréhensible à peu prés comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment qu'il a voulu par ce Commentaire consoler la race humaine de la supériorité qu'il avoit (*42, 42ª* qu'il a) sur elle. (*Cf. Appendice II, p. 74, l. 14-19*) — *Enfin 56-70 et 71ª ajoutent cette note à la fin de la lettre XVII :* N. B. On a retranché les Chapitres qui regardaient l'attraction & la lumière ; on les retrouve (*70, 71ª* trouve) dans le tome de la Philosophie qui est leur place véritable. *Je ne les ai pas retrouvés.*

COMMENTAIRE

1. « *Descartes...*, Fermat..., Pascal..., etc. : tous ces grands hommes... se trouvaient conduits ou à l'infini ou *sur le bord* de l'infini » (Fontenelle, *Préface* des *Eléments de la géométrie de l'infini*, 1727 ; éd. 1790, t. VI, p. 41-42. Cf. aussi VI, 26-27).

2. Fontenelle (VI, 41) nomme l'*arithmétique des infinis* de Wallis (1655), mais il en parle en termes tout à fait différents. Cf. aussi son *Eloge de Bernoulli*, VI, 141.

3. Les *Phil. Transactions* de la Royal Society (nº 34, 13 avril 1668) contiennent un morceau du vicomte Brouncker sur la quadrature de l'hyperbole.

4. Nommé par Fontenelle, VI, 42, mais surtout VII, 263 (*Eloge de Newton*).

5. Fontenelle, VII, 264 : «... La même théorie (que celle de Mercator)..., *non pas bornée à l'hyperbole, mais étendue par des formules générales à toutes sortes de courbes.* » Et p. 265, Fontenelle conjecture que Newton avait au plus 24 ans quand il fit cette découverte.

6. Suggéré peut-être par Fontenelle, VI, 42 : « Cet infini..., on ne savait point l'employer dans un calcul algébrique, sans quoi il avait très peu d'usage. »

7. « Si la certitude est entière, il semble que l'évidence ne le soit pas... Une infinité d'autres merveilles, *incompréhensibles par elles-mêmes*, naissent à chaque moment sous les pas des géomètres » (Fontenelle, VI, 48-49). « On tient toujours le fil du calcul, guide infaillible : il n'importe où l'on arrive ; il y fallait arriver, quelques ténèbres qu'on y trouve » (*Ibid.*, 50).

8. Sur la *courbure infinie*, cf. Fontenelle, VI, 49 ; sur les rapports de nombres entre les infinis, *ibid.*, 46-48. Cf. aussi p. 22, *l'infini de l'infini ou une infinité d'infinis*.

9. « On sait que cette découverte porte nos connaissances jusque dans l'infini, et presque au delà des bornes prescrites à l'esprit humain... » (Fontenelle, *Éloge de Leibniz*, VI, 472).

10. Fontenelle, VI, 35.

11. Fontenelle, VI, 36.

12. Newton, *Principia*, éd. 1726, p. 388.

13. Fontenelle, VII, 266. « *Newton est constamment le premier inventeur*, et de plusieurs années le premier. Leibniz de son côté est le premier qui ait publié ce calcul. » — Pour l'histoire de la dispute, cf. Fontenelle, VI, 472-480 (*Eloge de Leibniz*), et 139 (*Eloge de Bernouilli*).

14. Sur ces contestations, cf. la lettre à Mairan, mai 1733, t. XXXIII, p. 347. — « Harvée se disait l'auteur de la découverte touchant la circulation du sang, et le P. Fabri prétendait l'avoir enseignée en France avant que cet Anglais en eût rien écrit, quoique l'un et l'autre n'ignorassent peut-être pas que Fra Paolo s'en était avisé devant eux » (Baillet, *Vie de M. Descartes*, II, p. 547).

15. *Essays de Physique*, par M. Perrault (le médecin), 3 vol. in-12, 1680 : au t. I, *De la circulation de la sève dans les plantes*. Cf. *Journal des savants*, Lundi 5 juin, 1680, p. 94.

16. « Il (Hartsoeker) fut le premier à qui se dévoila le spectacle du monde le plus imprévu pour les physiciens..., *ces petits animaux jusque là invisibles, qui doivent se transformer en hommes...*» (Fontenelle, VII, 212). Cf. p. 213, 216, et, pour la revendication de Leuvenhoeck, p. 214.

17. Le *Journal des Savants* (août 1730, p. 465), rendant compte du *Cours de physique, accompagné de plusieurs pièces concernant la Physique qui ont déjà paru, et d'un Extrait critique des Lettres de M. Leewenhoek, par feu M. Hartsoeker, à La Haye, 1730, in-4°*, signale une lettre de celui-ci où il dit que Huygens lui a enlevé « un moyen de connaître la distance immense des étoiles fixes ».

18. « Les Florentins prétendent qu'il n'a point été impossible à Torricelli d'inventer la roulette chez eux, quoique le P. Mersenne et M. de Roberval l'eussent inventée à Paris avant lui » (Baillet, *Vie de M. Desc.*, II, 545. Cf. t. I, p. 373-387).

19. « L'infini *éleva tout à une sublimité* et en même temps amena tout à une facilité dont on n'eût pas osé auparavant concevoir l'espérance » (Fontenelle, VI, 43).

20. Cf. *Is. Newtoni opuscula*, Lausanne et Genève, 1744, in-4°, t. III ; je citerai d'après cette édition les deux ouvrages intitulés :

Brevia chronica (traduction latine de l'abrégé traduit en français et publié par Fréret en 1725, et qui parut en anglais en 1728) et *Chronologia veterum regnorum emendata*, 1728, publiée à Londres à la fin de 1727. Ajoutez les *Animadversiones in observationes factas in ejusdem Brevia Chronica.* — « J'ai dressé, disait Newton dans l'Abrégé traduit par Fréret, la chronologie suivante que j'ai rendue conforme *à l'ordre de la nature, à l'astronomie* (cf. lig. 88-89) et à l'histoire sainte. »

21. Newton, *Chronol.*, p. 36.

22. *Ibid.*

23. *Ibid.* Voltaire dans ce passage sur les Égyptiens suit d'assez près le texte de Newton.

24. « Aegyptios imitati » (*Ibid.*, 43).

25. *Ibid.*, p. 42.

26. *Ibid.*, p. 43. Newton dit 33 à 34; trois pour cent ans.

27. *Ibid.*, 42. Voltaire supprime les exemples tirés des dynasties anciennes de Babylone, Perse, Syrie, Égypte, Macédoine.

28. *Ibid.*, 43. Newton compte exactement 19 ans 1/2 pour chacun. Mais dans les *Animadversiones* (p. 279), en ajoutant Louis XIV, il élève la moyenne à 20 ans pour 64 rois.

29. ... Regna pro generationibus acceperunt » (*Ibid.*, 43). « Regnorum diuturnitas *ad naturam* revocetur » (*Ibid.*).

30. « Fixarum motum quotannis antrorsum esse primus exploravit Hipparchus » (Flamsteed, *Historia cœlestis Britannica*, 1725, t. III, *Præf.*, p. 16).

31. *Chron.*, 69. — Cf. aussi l'analyse faite dans *The Present St. of the Rep. of Let.*, t. I, p. 281.

32. J. Keill, *Introductio ad veram physicam et veram astronomiam*, La Haye, 1725, in-4°, *Præf.* de l'*Astron.*, p. 220 : « Ab Aegypto omnem doctrinam suam astronomicam hauserunt Græci. » Hipparque était un astronome d'Alexandrie en Égypte. — Voyez aussi la préface de Flamsteed, p. 11 : on y lit que les Grecs tiraient de l'Égypte leur géométrie et leur astronomie des Chaldéens; mais en lisant vite, l'œil pourrait rapporter tout à l'Égypte, par la disposition de la phrase de Flamsteed.

33. Newton, p. 69. — Flamsteed, t. III, p. 16.

34. Raisonnement mis en lumière dans Fontenelle (VII, 287)

35. *Chronol.*, 63.
36. *Ibid.*, 64. — Cf. *Brevia chronica*, p. 20.
37. *Chronol.*, p. 68 ; *Brev. chron.*, p. 20.
38. *Chron.*, 68.
39. *Ibid.*, 68-69.
40. *Ibid.*, 69.

41. « Expeditio Argonautarum recidere perspicitur in annum, ante Christum, nonagentesimum tricesimum sextum circiter » (*Brev. chron.*, p. 20). Cf. *Chron.*, 67-69 (où il dit 43 ans environ après la mort de Salomon qu'il fixe à 979). « Unde patet, quod Græci fecerant expeditionem Argonauticam *tercentis* annis circiter æquo antiquiorem » (*Ibid.*, 70). — Le P. Souciet plaçait l'expédition des Argonautes en 1467 (*J. des Sav.*, 1727, p. 17).

42. « Newton les met (la guerre de Troie et l'expédition des Argonautes) de 500 ans plus proches de l'ère chrétienne que ne font ordinairement les autres chronologistes » (Fontenelle, VII, 287). Le P. Souciet donnait 531 ans de plus au monde que Newton (*J. des Savants*, 1727, t. XXI, p. 16 et suiv.).

43. Fontenelle, VII, 287. — Il est difficile de dire avec certitude si Voltaire a pris directement à Newton ce qu'il dit de la chronologie. Il n'a regardé que la méthode, qu'il lui a fallu, s'il a travaillé d'original, extraire de la masse des résultats exposés par le savant anglais. Il me paraît probable qu'il a vu les opuscules de Newton. Mais, outre Fontenelle, il a pu voir l'*Abrégé de la Chronologie de M. le chevalier Isaac Newton, fait par lui-même, et traduit* (par Fréret) *sur le manuscrit anglais*, 1725. Il a pu, pour découvrir les deux caractéristiques de cette méthode (la considération des moyennes de la vie et des règnes, et celle des observations astronomiques), être guidé par les journaux anglais et français qui ont rendu compte de la chronologie de Newton et des discussions qu'elle souleva. L'expédition des Argonautes était mise en avant comme une époque décisive dans Fontenelle, et, dès 1726, dans le *Journal des Savants* (p. 459 et suiv.). Plus nettement, les deux moyens de la méthode sont dégagés dans le même journal en 1728 (p. 695-696), dans le compte rendu de la traduction française de la *Chronologie*, et dans la *Préface* de cette même traduction (1728, in-4°). Le seul

indice que Voltaire ait pu faire usage de cette Préface est d'ailleurs cette phrase : « Il n'étoit guères possible que M. Newton s'appliquât à la Chronologie sans s'écarter de la route ordinaire. Un génie supérieur se contente rarement d'être copiste. » Comparez Voltaire, p. 55, l. 70-74. Mais n'est-ce pas une simple rencontre, aisément explicable ? Peut-être aussi Voltaire a-t-il employé le résumé copieux et précis qui remplit le n.° d'avril 1728 de *The Present State of the Republick of Letters* (t. I, art. XXII, p. 249-352). Je n'en trouve pas de preuve certaine. — Je ne crois pas que Voltaire ait connu ou utilisé l'ouvrage de Le Gendre, marquis de Saint-Aubin, *Traité de l'opinion*, où l'on donne une idée de la chronologie de Newton (I, VII, 18 ; t. I, p. 300, éd. 1733).

44. Chaufepié (art. NEWTON, 1753) nomme Fréret et Souciet dont Voltaire n'introduit les noms qu'en 1756. — Le *Journal des Savants* avait analysé en janv. 1727 (p. 16) le *Recueil des Dissertations du P. Estienne Souciet, de la C. de J.*, t. II, *contenant un abrégé de Chronologie, cinq dissertations contre la Chronologie de M. Newton*, etc..., in-4°. Fréret avait ajouté des *Observations* à sa traduction de l'*Abrégé de la Chronologie de Newton* (1725). La Nauze (*Mélanges de litt.*, t. V, 2e p.) défendit Newton. Il est possible que, dans sa 1re éd., Voltaire ait pensé aux contradictions que la chronologie de Newton rencontra même en Angleterre. (Cf. *The Present State of the Republick of Letters*, Février 1729, art. XI et XII, t. III, p. 98-110 ; Avril 1729, art. XXVIII-XXX, p. 245-288, et XXXIII, p. 314 ; Juin 1729, art. XLI, p. 401-417 ; Juillet 1729, art. III, t. IV, p. 35-53 ; Août 1729, art. XII, p. 136-142 ; Sept. 1730, art. XVIII, t. VI, p. 173-185.) Le Rév. Arthur Bedford et Will. Whiston attaquèrent fortement le nouveau système.

APPENDICE PREMIER

Histoire de l'infini [1].

CHAPITRE XIX.

Les premiers géomètres se sont apperçus, sans doute, dès l'onzième ou douzième proposition, que s'ils marchoient sans s'égarer, ils étoient sur le bord d'un abîme, & que les petites vérités incontestables qu'ils trouvoient, étoient entourées de l'Infini. On l'entrevoyoit, dès qu'on songeoit qu'un côté d'un quarré ne peut jamais mesurer la diagonale, ou que des circonférences de Cercles différens passeront toujours entre un Cercle et sa tangente, etc...[2].

Quiconque cherchoit seulement la racine du nombre 6, voyoit bien que c'étoit un nombre entre deux & trois, mais quelque division qu'il pût faire, cette racine dont il approchoit toujours ne se trouvoit jamais. Si l'on considéroit une ligne droite coupant une autre ligne droite perpendiculairement, on les voyoit se couper en un point indivisible ; mais si elles se coupoient obliquement, on étoit forcé, ou d'admettre un point plus grand qu'un autre, ou de ne rien comprendre dans la nature des points & dans le commencement de toute grandeur.

La seule inspection d'un Cone *doit étonner* l'esprit ;

Ligne 1. *Rédaction des éd. 394-51, qui disparaît dans 52-K.* — 4. *46, 48, 51* et [douzième] — 9. *51* le diagonal

23. *394-46 donnent l'absurdité* cône droit étonnoit. *Le mot* droit *est biffé dans 394 (corr.)* ; *48 en conséquence porte :* [cone] étonnoit. *42ª et*

car la base, qui est un Cercle, contient un nombre infini de lignes. Son sommet est quelque chose qui diffère infiniment de la ligne. Si on coupoit ce Cone parallèlement à son axe, on trouvoit une figure qui s'approchoit toujours de plus en plus des côtés du triangle formé par le Cone sans jamais le rencontrer. L'Infini étoit partout ; comment connoître l'aire d'un cercle ? Comment celle d'une courbe quelconque ?

Avant Apollonius, le Cercle n'avoit été étudié que comme mesure des Angles, & comme pouvant donner certaines moyennes proportionnelles. Ce qui prouve en passant que les Egyptiens, qui avoient enseigné la Géométrie aux Grecs, avoient été de très-médiocres Géomètres, quoiqu'assez bons Astronomes. Apollonius entra dans le détail des Sections coniques. Archimède considéra le Cercle comme une figure d'une infinité de côtés, & donna le rapport du diamètre à la circonférence, tel que l'Esprit humain peut le donner. Il quarra la parabole ; Hypocrate de Chio quarra les lunules du Cercle.

La duplication du cube, la trisection de l'angle, inabordables à la Géométrie ordinaire, & la quadrature du Cercle impossible à toute Géométrie, furent l'inutile objet des recherches des Anciens. Ils trouvèrent quelques secrets sur leur route, comme les Chercheurs de la Pierre philosophale. On connoît la Cissoïde de Dioclès, qui approche de sa directrice sans jamais l'atteindre, la Concoïde de Nicomède qui est dans le même cas, la Spirale d'Archimède. Tout cela fut trouvé sans Algèbre, sans ce calcul qui aide si fort l'Esprit humain, & qui semble le conduire sans l'éclairer.

46, en Errata, donnent la vraie leçon : doit *au lieu de* droit ; *et 48 (corr.) rétablit dans le texte :* doit étonner. *J'adopte cette leçon nécessaire.*

29. *394 (corr.)* les [rencontrer]

Que deux Arithméticiens, par exemple, ayent un compte à faire, que le premier le fasse de tête voyant toujours ses nombres présens à son esprit : & que l'autre opére sur le papier par une règle de routine, mais sûre, dans laquelle il ne voit jamais la vérité qu'il cherche qu'après le résultat, & comme un homme qui y est arrivé les yeux fermés; voilà à peu près la différence qui est entre un Géomètre sans calcul, qui considère des figures & voit leurs rapports, & un Algébriste qui cherche ces rapports par des opérations qui ne parlent point à l'esprit. Mais on ne peut aller loin avec la premiére méthode : elle est peut-être réservée pour des Etres supérieurs à nous. Il nous faut des secours qui aident & qui prouvent notre foiblesse. A mesure que la Géométrie s'est étendue, il a fallu plus de ces secours [4].

Hariot Anglais, Viette Poitevin [5], et surtout le fameux Descartes, employérent les signes, les lettres. Descartes soumit les courbes à l'Algèbre & réduisit tout en équations algébraïques [6].

Du tems de Descartes, Cavallicro, Religieux d'un Ordre des Jésuates qui ne subsiste plus, donna au public en 1635 la Géométrie des indivisibles : Géométrie toute nouvelle dans laquelle les plans sont composés d'une infinité de lignes, & les solides d'une infinité de plans [7]. Il est vrai qu'il n'osoit pas plus prononcer le mot d'Infini en Mathématiques que Descartes en Physique. Ils se servoient l'un & l'autre du terme adouci d'*Indéfini* [8] ; cependant Roberval en France avoit les mêmes idées [9], & il y avoit alors à Bruges un Jésuite qui marchoit à pas de Géant [10] dans cette carriére par un chemin différent.

54. *48*, *51* Je dis sans l'éclairer, car [que deux...]
72. *51* Algébriques. — 74. *46*, *51* de [Jésuates] — 79. *48* en Mathématique

C'étoit Grégoire de St. Vincent qui, en prenant pour but une erreur, & croyant avoir trouvé la Quadrature du Cercle, trouva en effet des choses admirables [11]. Il réduisit l'Infini même à des rapports finis, il connut l'Infini en petit & en grand. Mais ces recherches étoient noyées dans trois *in folio*[12] : elles manquoient de méthode ; &, qui pis est, une erreur palpable qui terminoit le Livre nuisit à toutes les vérités qu'il contenoit.

On cherchoit toujours à quarrer des courbes. Descartes se servoit des tangentes : Fermat, Conseiller de Toulouse, employoit sa règle de *maximis & minimis* [13] ; règle qui méritoit plus de justice que Descartes ne lui en rendit. Wallis Anglais, en 1655, donna hardiment l'Arithmétique des infinis, & des suites infinies en nombre [14].

Mylord Brounker se servit de cette suite pour quarrer une hyperbole. Mercator de Holstein eut grande part à cette invention ; mais il s'agissoit de faire sur toutes les courbes ce que le Lord Brounker avoit si heureusement tenté. On cherchoit une méthode générale d'assujetir l'Infini à l'Algèbre, comme Descartes y avoit assujeti le Fini : c'est cette méthode que trouva Newton à l'âge de vingt-trois ans ; aussi admirable en cela que notre jeune Mr. Cléraut, qui, à l'âge de treize ans, vient de faire imprimer un *Traité de la mesure des Courbes à double courbure* [15]. La méthode de Newton a deux parties, le calcul différentiel & le calcul intégral.

Le différentiel consiste à trouver une quantité plus petite qu'aucune assignable, laquelle prise une infinité de fois égale la quantité donnée ; & c'est ce qu'en Angle-

100. *Cette phrase* Milord ... hyperbole *est la seule phrase conservée de la rédaction de* 1734.

109. *48, 51 omettent la phrase* aussi ... courbure.

terre on appelle la méthode des fluentes ou des fluxions. L'intégral consiste à prendre la somme totale des quantités différentielles.

Le célèbre Philosophe Leibnitz et le profond Mathématicien Bernoulli ont tous deux revendiqué, l'un le calcul différentiel, l'autre le calcul intégral ; il faut être capable d'inventer des choses si sublimes pour oser s'en attribuer l'honneur[16]. Pourquoi trois grands Mathématiciens cherchant tous la vérité ne l'auront-ils pas trouvée ? Torricelli, la Loubére, Descartes, Roberval, Pascal, n'ont-ils pas tous démontré, chacun de leur côté, les propriétés de la Cicloïde, nommée alors la roulette[17] ? N'a-t-on pas vu souvent des Orateurs, traitant le même sujet, employer les mêmes pensées sous des termes différens ? Les signes dont Newton & Leibnitz se servoient étoient différens, & les pensées étoient les mêmes[18].

Quoi qu'il en soit, l'Infini commença alors à être traité par le calcul. On s'accoutuma insensiblement à recevoir des infinis plus grands les uns que les autres. Cet Edifice si hardi effraya un des Architectes. Leibnitz n'osa appeller ces infinis que des incomparables[19] ; mais Mr. de Fontenelles vient enfin d'établir ces différens ordres d'infinis sans aucun ménagement[20], & il faut qu'il ait été bien sûr de *son fait* pour l'avoir ôsé.

118. *42*, *42*ª Bernouilli
123. *46-51* Paschal — 126. *46* traitans ; *51* en [traitant]
137. *48*, *51 remplacent la fin :* mais Mr... . l'avoir osé *par ceci :* Ceux qui ne savent pas de quoi il est question, pensent, qu'on connait l'Infini comme on connait que dix & dix font vingt : mais cet Infini n'est au fonds que l'impuissance de compter jusqu'au bout, & la hardiesse de mettre en ligne de compte ce qu'on ne saurait comprendre.

COMMENTAIRE

1. « ...Cette petite histoire de l'infini » (Fontenelle, VI, 40). Voltaire dans cette nouvelle rédaction serre de bien plus près la *Préface* de Fontenelle aux *Éléments de la géométrie de l'infini* (1727).

2. « *Les premiers géomètres* n'avaient fait encore que très peu de chemin, lorsqu'ils s'aperçurent que *le côté d'un carré et sa diagonale* étaient incommensurables... » (Fontenelle, VI, 35). Le cas de la tangente est exposé p. 36.

3. Cette formule résume les p. 35-37 de Fontenelle.

4. Il y a quelque chose de pareil à ces réflexions dans Baillet, *Vie de Desc.*, I, 28.

5. Sur Harriot et Viète, cf. Baillet, *Vie de Desc.*, II, 540-542 et 539, et I, 30.

6. Baillet, I, 28-30 et 291.

7. Fontenelle, VI, 38 (suivi de très près).

8. « Ce n'est pas qu'*effrayé* lui-même de l'infini ou craignant d'effrayer ses lecteurs, il ne le dissimule autant qu'il peut ; il le masque le plus souvent sous le nom d'indéfini ; terme *plus doux* en apparence... » (Fontenelle, VI, 38).

9. *Ibid.*, 39.

10. « Tous les grands géomètres entrèrent avec ardeur dans les routes qui venaient d'être ouvertes, *et y marchèrent à pas de géants* » (*Ibid.*, 43).

11. Grégoire de Saint-Vincent est nommé par Fontenelle dans l'*Eloge de Leibniz* (VI, 447). — Il est curieux que Voltaire ne nomme pas Pascal que Fontenelle n'oubliait pas (VI, 41 et 477).

12. « Il en fit un fort gros livre imprimé deux ou *trois* ans après *in folio* » (Baillet, *Vie de M. Descartes*, II, 275). Serait-ce de cette phrase, par une mauvaise lecture, que viendrait l'assertion de Voltaire.

13. Fontenelle, VI, 41, et surtout Baillet, I, 325 ; et pour le jugement de Descartes, 325, 343-344.

14. Fontenelle, VI, 41. « L'Anglais, plus *hardi* que l'Italien (Cavalliero)... »

15. Le *Journal littéraire* annonçant l'ouvrage (t. XVIII, 1re p., 1731, p. 24) dit : « Cet ouvrage est considérable non seulement par la jeunesse de son auteur qui l'a composé *à l'âge de 16 ans*, mais encore par le sujet qui y est traité. » Cependant Voltaire confond peut-être Clairaut avec son cadet dont les *Diverses quadratures circulaires elliptiques et hyperboliques* sont ainsi annoncées par le même journal (*ibid.*, 1731, 2e p., p. 488) : « L'esprit géométrique se fait sentir de bonne heure dans cette famille ; car ce jeune homme n'a que 14 ans. » Il mourut en 1734. Son aîné en 1739, avait 26 ans.

16. « Il est vrai que le vol ne peut avoir été que très subtil et qu'il ne faudrait pas d'autre preuve d'un grand génie que de l'avoir fait » (Fontenelle, VI, 475).

17. Cf. l. 17, n. 18.

18. Fontenelle, VI, 473.

19. « Il semble qu'il (Leibniz) en ait ensuite été *effrayé* lui-même et qu'il ait cru que ces différents ordres d'infiniment petits n'étaient que des grandeurs *incomparables*... *Un architecte* a fait un bâtiment si hardi qu'il n'ose lui-même s'y loger » (Fontenelle, VI, 480). Et VI, 129 : « ... l'*édifice* le plus hardi que l'esprit humain ait jamais osé imaginer. »

20. Fontenelle, VI, 44, 50, 53.

APPENDICE II

De Newton.

Newton fut d'abord destiné à l'Église. Il commença par être Théologien [1], & il lui en resta des marques toute sa vie. Il prit sérieusement le parti d'Arius contre Atha-

Ligne 1. *Ce morceau, de 56 à 75, remplace les lettres XV et XVI et le commencement de la XVII^e ; K en fait la section* II *de l'art.* Newton *dans le* Dict. phil.

nase. Il alla même un peu plus loin qu'Arius, ainsi que tous les Sociniens. Il y a aujourd'hui en Europe beaucoup de savants de cette opinion ; je ne dirai pas de cette communion, car ils ne font point de corps. Il sont même partagés, et plusieurs d'entr'eux réduisent leur sistême au pur Déisme, accommodé avec la morale du Christ. Newton n'était pas de ces derniers. Il ne différait de l'Église Anglicane que sur le point de la *Consubstantialité*, & il croyait tout le reste [2].

Une preuve de sa bonne foi, c'est qu'il a commenté l'Apocalipse. Il y trouve clairement que le Pape est l'Antechrist, & il explique d'ailleurs ce Livre comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment qu'il a voulu par ce Commentaire consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle.

Bien des gens en lisant le peu de Métaphysique que Newton a mis à la fin de ses *Principes Mathématiques*, y ont trouvé quelque chose d'aussi obscur que l'Apocalipse [3]. Les Métaphysiciens & les Théologiens ressemblent assez à cette espèce de gladiateurs qu'on faisait combattre les yeux couverts d'un bandeau. Mais quand Newton travailla les yeux ouverts à ses Mathématiques, sa vue porta aux bornes du Monde.

Il a inventé le calcul qu'on appelle de l'infini ; il a découvert & démontré un principe nouveau qui fait mouvoir toute la nature. On ne connaissait point la lumière avant lui. On n'en avait que des idées confuses et fausses. Il a dit, « Que la lumière soit connue », et elle l'a été.

12. *Je donne la forme* consubstancialité *qui est la leçon de 71². Les autres éd., même K, portent* consubstantiabilité, *faute typographique.* — 19. *Cet alinéa reproduit avec des variantes notables les dernières lignes de la lettre XVII dans les éd. 394-52.*

Les télescopes de réflexion ont été inventés par lui. Le premier a été fait de ses mains ; & il a fait voir pourquoi on ne peut pas augmenter la force et la portée des télescopes ordinaires. Ce fut à l'occasion de son nouveau télescope qu'un Jésuite Allemand prit Newton pour un ouvrier, pour un faiseur de lunettes. *Artifex quidam nomine Newton*, dit-il dans un petit livre. La postérité l'a bien vengé depuis. On lui faisait en France plus d'injustice ; on le prenait pour un faiseur d'expériences qui s'était trompé ; & parce que Mariotte se servit de mauvais prismes, on rejetta les découvertes de Newton [4].

Il fut admiré de ses compatriotes dès qu'il eut écrit & opéré. Il n'a été bien connu en France qu'au bout de quarante années. Mais en récompense nous avions la matiére cannellée et la matiére rameuse de Descartes, & les petits tourbillons molasses [5] du Révérend Père Malebranche ; et le sistéme de Mr. Privat de Molière [6], qui ne vaut pas pourtant Poquelin de Molière.

De tous ceux qui ont un peu vécu avec M. le Cardinal de Polignac, il n'y a personne qui ne lui ait entendu dire, que Newton était Péripatéticien, & que ses rayons colorifiques et sur tout son attraction, sentaient beaucoup l'Athéisme [7]. Le Cardinal de Polignac joignait à tous les avantages qu'il avait reçus de la nature une très grande éloquence. Il faisait des vers latins avec une facilité heureuse & étonnante, mais il ne savait que la Philosophie de Descartes, & il avait retenu par cœur ses raisonnemens comme on retient des dattes. Il n'étoit point devenu Géo-

41. *Ces lignes se retrouvent à la fin de la lettre XVI (éd. 394-48) et avant l'addition qui la termine dans 51-52.*

52. *Le passage qui suit* (De tous ceux... *jusqu'à* J'avais cru) *avait déjà été imprimé dans les éditions 51-52 où il terminait la lettre XVI. Je donne le texte de 56, et en note les variantes des éd. 51-52, 70-K.* — 55. *51* sentoit — 56. *51 omet les mots* de Polignac. — 57. *51* reçu

métre, & il n'était pas né Philosophe. Il pouvait juger les Catilinaires & l'Enéide, mais non pas Newton et Locke.

Quand on considère que Newton, Locke, Clarke, Leibnitz auraient été persécutés en France, emprisonnés à Rome, brulés à Lisbonne, que faut-il penser de la raison humaine? Elle est née dans ce siécle en Angleterre. Il y avait eu du tems de la Reine Marie une persécution assez forte sur la façon de prononcer le Grec, & les persécuteurs se trompaient. Ceux qui mirent Galilée en pénitence se trompaient encor plus. Tout Inquisiteur devrait rougir jusqu'au fond de l'ame en voyant seulement une sphére de Copernic. Cependant si Newton était né en Portugal, & qu'un Dominicain eût vu une hérésie dans la raison inverse du quarré des distances, on aurait revêtu le chevalier Isaac Newton d'un Sanbenite dans un Auto da Fé.

On a souvent demandé pourquoi ceux que leur ministère engage à être savans & indulgens ont été si souvent ignorans et impitoyables. Ils ont été ignorans parce qu'ils avaient longtems étudié, & ils ont été cruels parce qu'ils sentaient que leurs mauvaises études étaient l'objet du mépris des sages. Certainement les Inquisiteurs qui eurent l'effronterie de condamner le sistême de Copernic, non seulement comme hérétique, mais comme absurde, n'avaient rien à craindre de ce sistême. La terre a beau être emportée autour du Soleil ainsi que les autres planétes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même est toujours en sûreté, quand il n'est com-

62. *51* point [né] — 64. *51 omet le mot* Locke. — 69. *K* manière [de prononcer]

71. *51-52, au lieu de :* Elle est née.... encore plus, *donnent :* & en quoi notre vulgaire d'Europe, j'entens celui qui est gouverné & celui qui gouverne, est-il au-dessus des Habitans de la Caffrerie & des Topinamboux ? Il sembleroit que l'avanture de Galilée auroit du corriger les hommes. [Tout Inquisiteur.....] — 76. *51 omet le mot* Isaac. — *51 70-K* san-benito

83. *51 omet les mots* le sistême de [Copernic]. — 87. *52* leur revenu

battu que par des Philosophes ; toutes les Académies de l'Univers ne changeront rien à la croyance du peuple [8]. Quel est donc le principe de cette rage, qui a tant de fois animé les Anitus contre les Socrates ? C'est que les Anitus disent dans le fond de leur cœur : « Les Socrates nous méprisent ».

J'avais cru dans ma jeunesse que Newton avait fait sa fortune par son extrême mérite. Je m'étais imaginé que la Cour & la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation Grand Maître des Monnoies du Royaume. Point du tout. Isaac Newton avait une niéce assez aimable nommée Madame Conduit. Elle plut beaucoup au grand trésorier Hallifax. Le calcul infinitesimal & la gravitation ne lui auraient servi de rien sans une jolie nièce[9].

COMMENTAIRE

1. Cf. l. XV, n. 24.

2. Cf. l. VII.

3. *Principia*, éd. 1726, p. 528-529.

4. Fontenelle, 278. — Coste, Préface de sa trad. de l'*Optique*. — Cf. Voltaire, *Eléments de la Phil. de Newton*, II, 10, t. XXII, p. 486.

5. Cf. *Éléments de la Phil. de Newton*, II, 2, t. XXII, p. 446, et *Correspondance*, XXXV, 9.

6. *Leçons de physique, dictées au Collège Royal, contenant les éléments de la physique déterminés par les seules lois des mécaniques.* 4 vol., 1733-1739. Cf. aussi ses Mémoires imprimés dans le recueil de l'Acad. des sciences de 1724 à 1733. L'abbé Le Corgne de Launay avait publié en 1743 les *Principes du système des petits*

90. *51* changent
95. *Cette fin* (J'avois cru... nièce) *date de 56 comme le début du morceau.*

tourbillons ou Abrégé de la physique de l'abbé Privat de Molières. — Sur ses *tourbillons souples et à ressorts*, cf. Voltaire, XXXV, 9.

7. Le poème du card. de Polignac, *Antilucretius sive de Deo et natura libri IX*, avait paru après sa mort par les soins de l'abbé de Rothelin (Paris, 1747, 2 v. in-8°). Il fut traduit en français par M. de Bougainville (1751). Rothelin, dans sa *Préface*, Bougainville dans son *Discours préliminaire*, attestent tous les deux la ferveur cartésienne de Polignac (*Præf.*, XII, XXVI, *Disc. prél.*, XXXVI). « Quin et in causa religionis suspiciosus, atque *omnia tuta timens*, Lockium et Neutonum perstrinxit » (*Præf.*, XV). On lit au ch. IV, v. 1067:

> Virtutem occultam et cæcos in corpore sensus
> Debet (Neutonus) Aristoteli ; vacuum trahit ex Epicuro.

Cf. encore II, 865 ; IV, 933.

8. Cf. fin de la let. XIII.

9. Miss Barton, nièce de Newton, n'avait que 16 ans quand Newton fut nommé aux Monnaies. Sur son intimité avec Halifax et les bruits qui en coururent, cf. Sir David Brewster, *Memoirs of the life... of sir Isaac Newton*, 2 vol., 1855, t. II, p. 273-281 (il cite, p. 273, une vie anonyme de Halifax parue en 1715 où l'on fait allusion à Miss Barton), et le *Dict. of Nat. Biogr.*, art. MONTAGU, CHARLES, EARL OF HALIFAX. J'ignore d'où Voltaire tint ce méchant propos, peut-être de quelque voyageur anglais.

Sur la tragédie [1].

Les Anglais avoient déjà un Théatre aussi bien que les Espagnols, quand les Français n'avoient que des Tréteaux [2]. Shakespear [3] qui passoit pour le Corneille des Anglais [4], fleurissoit à peu près dans le tems de Lopez de Vega; il créa le théatre; il avoit un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, & sans la moindre connoissance des régles [5]. Je vais vous dire une chose hasardée mais vraie, | c'est que le mérite de cet Auteur a perdu le [212] théatre anglais; il y a de si belles scénes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses Farces monstrueuses, qu'on apelle Tragédies [6], que *ces* pieces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le tems qui seul fait la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plûpart des idées bizarres & gigantesques [7] de cet auteur, ont acquis au bout de deux cens ans le droit de passer pour sublimes; les auteurs

Ligne 2. *39*[4]*-56* De la tragédie. *70-75 et K* (*aux* Mélanges littéraires *t. 47, p. 272*) De la Tragédie Anglaise. — 4, *34*[a]*-K* [n'avoient] encore [que] — 5. *K* Shakespeare *34*[1], *34*[e], *37*[b], *38* Shakespéar *partout*. — *56-K* que les Anglais prennent pour un Sophocle — 6. *51, 56-75* florissait 14. *34* ses *34*[a]*-K* ces *qui est la vraie leçon ; je l'ai reçue dans le texte.* — 16. *75, K* [qui] fait seul — 18-19. *34*[a]*-K* 150 ans *sans doute correction de Thieriot, dont Voltaire semble avoir reconnu la justesse* (XXXIII, 545).

modernes l'ont presque tous copié ; mais ce qui réussissoit dans Shakespear, est sifflé chez eux, & vous croïez bien que la vénération qu'on a pour cet ancien, augmente à mesure qu'on méprise les modernes [8]. On ne | fait pas [213] réflexion qu'il ne faudroit pas l'imiter, & le mauvais succès de ses copistes fait seulement qu'on le croit inimitable [9].

Vous sçavez [10] que dans la Tragédie du More de Venise [11], piece très-touchante, un mari étrangle sa femme sur le théatre, & quand la pauvre femme est étranglée elle s'écrie qu'elle meurt très-injustement [12]. Vous n'ignorez pas que dans Hamlet, des fossoieurs creusent une fosse en bûvant, en chantant des vaudevilles, & en faisant sur les têtes de mort qu'ils rencontrent, des plaisanteries convenables à gens de leur métier [13] ; mais ce qui vous surprendra, c'est qu'on a imité ces sottises sous le règne de Charles Second, qui étoit celui de la politesse, & l'âge d'or des beaux arts [14].

Otway, dans sa Venise sauvée [15], introduit le Senateur [214] Antonio & la courtisanne Naki au milieu des horreurs de la conspiration du Marquis de Bedmar. Le vieux Sénateur Antonio fait auprès de sa courtisanne toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant & hors du bon sens ; il contrefait le taureau & le chien, il mord les jambes de sa maitresse qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet [16]. On a retranché de la piece d'Otway ces boufonneries faites pour la plus vile canaille [17] ; mais on a laissé

21. *34ª-46*, en Shakespear (*42ª*, *Errata :* en Sh., *lis.* dans Sh.) — 23. *34ª-K* que l'on — 22. *46-K* auteur — 25. *34ª-K* des [copistes] — 29. *34ª-K* [et] que [quand]

33. *34ª-K* [têtes] des morts. *K errata* (t. LXX, p. 508) : de morts. — 36. *34ª-K ponctuent mal :* [sottises]. Sous..... [beaux-arts], Otway... — 37. *34ª-K* l'age des beaux arts. *Angl. 33* the golden age. — 39. *34ª-K* sa [courtisane] — 40. *34ª-56, 71ª* Bedemar

dans le Jules César de Shakespear les plaisanteries des cordonniers et des savetiers Romains introduits sur la scène avec Brutus & Cassius[18]. C'est que la sottise d'Otway est moderne, & que | celle de Shakespear est ancienne. [215]

Vous vous plaindrez sans doute que ceux qui jusqu'à present vous ont parlé du théatre anglais, & sur tout de ce fameux Shakespear, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs, & que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frapans qui demandent grace pour toutes ses fautes. Je vous répondrai qu'il est bien aisé de raporter en prose les erreurs d'un poëte, mais très-difficile de traduire ses beaux vers[19]. Tous les grimauds qui s'érigent en critiques des Écrivains célébres, compilent des volumes : j'aimerois mieux deux pages qui nous fissent connoître quelques beautés ; car je maintiendrai toujours avec les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homére & de Virgile, | que dans toutes les critiques [216] qu'on a faites de ces deux grands hommes.

J'ai hasardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes anglais : en voici un de Shakespear. Faites grace à la copie en faveur de l'original, & souvenez-vous toujours quand vous voïez une traduction, que vous ne voïez qu'une foible estampe d'un beau tableau.

J'ai choisi le monologue de la tragédie d'Hamlet, qui qui est sçu de tout le monde[20] & qui commence par ce Vers.

To be, or not to be, that is the question.

49. *34ª-K* [avec] Cassius et Brutus. Vous vous plaindrez *La boutade qui manque dans 34ª a-t-elle été retranchée par Thieriot ? ou a-t-elle été ajoutée par Voltaire sur l'épreuve de Jore ?*
57. *34ª-K* [les] sotises — 58. *56-K* [tous] ceux [qui]
61. *34ª-52* quelque beauté — 61. *34ª-K* tous [les gens] — 64. *34ª-39* fait — 70. *34ª-K* de Hamlet
71. *42-K* ces [vers] —72. *394-K* [question] ! etc.

C'est Hamlet Prince de Danemark qui parle.

Demeure ; il faut choisir & passer à l'instant
De la vie à la mort, ou de l'être au néant :
Dieux cruels ! s'il en est, éclairez mon courage [21]. [217]
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Suporter ou finir mon malheur et mon sort ?
Qui suis-je ? qui m'arrête ? & qu'est-ce que la mort ?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile ;
Après de longs transports c'est un sommeil tranquile ;
On s'endort & tout meurt ; mais un affreux réveil,
Doit succeder peut-être aux douceurs du som meil.
On nous menace, on dit que cette courte vie, [218]
De tourments éternels est aussi-tôt suivie.
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité,
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh qui pourroit sans toi suporter cette vie,
De nos Prêtres menteurs benir l'hipocrisie ;
D'une indigne maitresse encenser les erreurs,
Ramper sous un Ministre, adorer ses hauteurs,
Et montrer les langueurs de son âme abatue,
A des amis ingrats qui détournent la vue ?
La mort seroit trop douce en ces extrémités ;
Mais le scrupule parle et nous crie, Arrêtez ;
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un Héros guerrier, fait un chrétien timide, &c.

Ne croïez pas que j'aie rendu ici l'Anglais mot pour

73. *34*[a]*-39, 46, 48, 52, 56, 71* Dannemark *71*[a] *K* Danemarck *39*[a], *42*[a], *51, 70, 75* Dannemarck — *75. K* et [de l'être] — *76. 48* (*corr*). *51-K* [Dieux] justes !

89. *K* [De nos] fourbes puissans...

97. *Ici K intercale une phrase de transition et une traduction littérale empruntées à l'*Appel à toutes les Nations, 1761, *ce qui rompt la suite du morceau ; après cette version littérale, les mots* Ne croïez pas... *font un non-sens. Je ne donne pas ce morceau qui n'a jamais appartenu aux* Lettres Anglaises. *On le trouvera dans l'ed. Moland, t. XXII, p. 151* (Lettre XVIII), *et t. XXIV, p. 202-203* (Appel à toutes les Nations).

mot ; malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui en traduisant chaque parole, énervent le sens. C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue & que l'esprit vivifie [22].

Voici encore un passage d'un fameux tragique anglais, Dryden poéte du tems de Charles Second, auteur plus fécond que judicieux qui auroit une réputation sans mélange, s'il n'avoit fait que la dixième partie de ses ouvrages. & dont le grand défaut est d'avoir voulu être universel [23]. [219]

Ce morceau commence ainsi :

When I consider life, t'is all a cheat.
Yet fool'd by hope, men favour the deceit [24].

De desseins en regrets, & d'erreurs en desirs,
Les mortels insensés promènent leur folie.
Dans les malheurs presens, dans l'espoir des plaisirs,
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain dit-on, va combler tous nos vœux ;
Demain vient, & nous laisse encor plus malheureux. [220]
Quelle est l'erreur, hélas ! du soin qui nous dévore ?
Nul de nous ne voudrait recommencer son cours :
De nos premiers momens nous maudissons l'aurore,
Et de la nuit qui vient, nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques

100. *34ª-K* qui traduisant (*ou* traduisans)
104. *34ª-K* c'est (Dryden) — 108. *39ª-K suppriment* et dont... universel.
111. *34ª-K* [deceit], etc. — 113 *46-K suppriment le point après* folie, *et en mettent un après* plaisirs, *à tort.*
122. *42ª intercale ici ce passage :* Voici un morceau de son Montézume, dans lequel cet infortuné Monarque réfute les argumens du Jacobin qui veut le rendre Chrétien pour le préparer doucement au supplice qu'on lui destine [25].

Cessez de nous vanter vos faibles avantages,
Nous avons comme vous nos Martyrs & nos Sages,
Il en est en tous tems, il en est en tous lieux ;

Anglais ont jusqu'ici excellé : leurs pieces presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre, de vrai-semblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le stile est trop ampoulé, trop | hors de la nature [26], trop [221] copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique ; mais aussi il faut avouer que les échasses du stile figuré, sur lesquelles la langue anglaise est guindée, élévent aussi l'esprit bien haut, quoique par une marche irréguliére.

Le premier Anglais qui ait fait une piece raisonnable

> Toute secte eut ses Saints, tout Empire a ses Dieux,
> Nous naissons ignorans ; l'erreur de notre mère,
> Sucée avec le lait, nous en devient plus chère ;
> Au joug des préjugés le tems nous endurcit ;
> La Nourrice commence, & le Prêtre finit.
> On se fait de l'erreur une triste science.
> L'âge mûr est chez nous la dupe de l'enfance ;
> La superstition qui commence au berceau,
> Tirannise la vie & nous suit au tombeau.

Dans la même pièce Pizare dit à Montezume :

> L'envoyé du Très-Haut, le maître de ma loi,
> Le Pape a transporté ton Empire à mon Roi.

L'Empereur Mexiquain répond :

> Le Pape est l'ennemi du Dieu qu'il représente,
> S'il autorise ainsi ton audace insolente ;
> Et c'est un insensé s'il donne mes États,
> Dont il n'est point le maître, & qu'il ne connoit pas.

[C'est dans ces morceaux détachés]que les Anglois déployent leur hardiesse, & quelquefois leur licence. [Leurs piéces...] *Ce morceau n'avait jamais été recueilli.*

124. *39*[4]*-42*, *51* jusques ici — *126. 34*[a]*-42*, *46-K* et [de vraisemblance] *42*[a] [dépourvues] d'ordre, de bienséance, de vraisemblance, de naturel, ainsi que la plûpart des Tragédies Espagnoles, ont pourtant [des lueurs] — 129. *56-K suppriment les mots* il faut avouer que

131. *39*[4]*-K suppriment* aussi — 132. *56-K ajoutent :* Il semble quelquefois que la nature ne soit pas faite en Angleterre comme ailleurs [27]. Ce même Dryden, dans sa farce de *Don Sébastien Roi de Portugal*, qu'il appelle Tragédie, fait parler ainsi un Officier à ce Monarque [28].

LE ROI SÉBASTIEN.

Ne me connais-tu pas, traitre, insolent ?

& écrite d'un bout à l'autre avec élégance, est l'illustre Mr Adisson [29]. Son Caton d'Utique est un chef-d'œuvre pour la diction, & pour la beauté des vers. Le rôle de Caton est à mon gré fort au-dessus de celui de Cornelie dans le Pompée de Corneille : car Caton est grand sans enflure, & Cornelie qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, vise quelques-fois au galimatias. Le Caton | de [222] Mr Adisson me paroit le plus beau personnage qui soit sur aucun théatre, mais les autres rôles de la piece n'y répondent pas, & cet ouvrage si bien écrit est défiguré par une intrigue froide d'amour, qui répand sur la piece une langueur qui la tue.

ALONZE.

Qui, moi ?
Je te connais fort bien, mais non pas pour mon Roi.
Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta Cour méprisable,
Nourrissait de ton cœur l'orgueil insuportable.
Un tas d'illustres sots & de fripons titrés,
Et de gueux du bel air, & d'esclaves dorés,
Chatouillait ton oreille & fascinait ta vue ;
On t'entourait en cercle ainsi qu'une statue.
Quand tu disais un mot, chacun, le cou tendu,
S'empressait d'applaudir sans t'avoir entendu ;
Et ce troupeau servile admirait en silence
Ta royale sottise & ta noble arrogance :
Mais te voilà réduit à ta juste valeur.....

Ce discours est un peu Anglais ; la pièce d'ailleurs est boufonne. Comment concilier, disent nos critiques, tant de ridicule & de raison, tant de bassesse & de sublime ? Rien n'est plus aisé à concevoir ; il faut songer que ce sont des hommes qui ont écrit. La scène Espagnole a tous les défauts de l'Anglaise, & n'en a peut être pas les beautés. Et de bonne foi qu'étaient donc les Grecs [30] ? qu'était donc Euripide, qui dans la même piéce, fait un tableau si touchant, si noble, d'Alceste s'immolant à son époux, & met dans la bouche d'Admète & de son père des puérilités si grossiéres que les Commentateurs mêmes en sont embarassés [31] ? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le sommeil d'Homère quelquefois un peu long, & les rêves de ce sommeil assez insipides ? Il faut bien des siècles pour que le bon goût s'épure. Virgile, chez les Romains, Racine, chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

[Monsieur Addisson...]

134. *34-48* c'est [l'illustre]. — 135. *42*, *42ª*, *48-56*, *70*, *71*, *71ª*, *K* Addisson *34ª-39*, *39ª-46* Addison *75 seul conserve* Adisson.

145.*48* (*corr.*) *dans une longue addition manuscrite* (*cf. n. crit. à la lig. 145*),

La coutume d'introduire de l'amour à tort & à travers dans les ouvrages dramatiques, passa de Paris à Londres

puis 51-K remplacent l'alinéa Le premier anglais... qui la tue (*lig. 132-145*) *par le développement suivant qui n'en conserve que quelques expressions :* Monsieur Addisson est le premier Anglais qui ait fait une tragédie raisonnable. Je le plaindrois s'il n'y avoit mis que de la raison. Sa tragédie de *Caton* est écritte d'un bout à l'autre avec cette elegance male et energique dont Corneille le premier donna chez nous de si beaux exemples dans son stile inégal. Il me semble que cette piece est faitte pour un auditoire un peu philosophe et tres Républicain[32]. Je doute que nos jeunes Dames et nos Petits Maitres eussent aimé Caton en robe de Chambre lisant les Dialogues de Platon, et faisant ses reflexions sur l'immortalité de l'ame. Mais ceux qui s'elevent au-dessus des usages, des préjugés, des faiblesses de leur nation, ceux qui sont de tous les tems et de tous les païs, ceux qui preferent la grandeur philosophique à des déclarations d'amour, seront bien aises de trouver ici une Copie quoiqu'imparfaite de ce morceau sublime. Il semble qu'Addisson, dans ce beau monologue de Caton, ait voulu lutter contre Shakespear. Je traduirai l'un comme l'autre, c'est à dire avec cette liberté sans laquelle on s'écarteroit trop de son original à force de vouloir (*71ª* lui vouloir *K* vouloir lui) ressembler. Le fonds est tres fidele ; j'y ajoute peu de détails. Il m'a fallu encherir sur lui ne pouvant l'egaler [33].

Oui Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle,
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle,
Eh ! d'où vien droit sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux-biens, cette horreur du neant ?
Vers des siecles sans fin je sens que tu m'entraînes.
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
O lumiere ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je et d'où suis-je tiré ?
Dans quel climat nouveau (*51-K* quels climats nouveaux),
[dans quel monde ignoré
Le moment du trepas va-t-il plonger mon être ?
Ou sera cet esprit qui ne peut se connaitre ?
Que me préparez-vous, abîmes tenebreux ?
Allons, s'il est un dieu, Caton doit être heureux.
Il en est un sans doute et je suis son ouvrage.
Lui meme au cœur du juste il empreint son image.
Il doit vanger sa cause et punir les pervers.
Mais comment ? dans quel tems et dans quel Univers?
Ici la vertu pleure et l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime :
La fortune y domine et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César :
Hatons-nous de sortir d'une prison funeste ;

vers l'an 1600 avec nos rubans & nos perruques[34]. Les femmes qui parent les spectacles, comme ici, ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autre chose que d'amour. Le sage Adisson eut la molle complaisance de plier la sévérité de son caractere aux mœurs de son tems, & gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui les pieces sont devenues plus réguliéres, [223] le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects & moins hardis. J'ai vû des pieces nouvelles fort sages, mais froides[35]. Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irréguliéres. Les monstres brillans de Shakespear plaisent mille fois plus que la sagesse moderne[36]. Le génie poëtique des Anglais ressemble jusqu'à present à un arbre touffu planté par la nature, jetant au hazard mille rameaux & croissant iné-

> Je te verrai sans ombre, o verité céleste!
> Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil,
> Cette vie est un songe et la mort un réveil[37].

Dans cette Tragédie d'un Patriote et d'un Philosophe, le role de Caton me parait surtout un des plus beaux personnages qui soyent sur aucun Téâtre. Le Caton d'Addisson est, je crois, fort au-dessus de la Cornelie de Pierre Corneille. Car il est continuellement grand sans enflure, et le rôle de Cornelie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage necessaire, sent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toujours etre heroïne et Caton ne s'apperçoit jamais qu'il est un heros. (*Comparez 34-48, ci-dessus l. 136-140.*)

Il est bien triste que quelque chose de si beau ne soit pas une belle tragédie, des scenes decousues, qui laissent souvent le téâtre vide, des *à parté* trop longs et sans art, des amours froids et insipides, une conspiration inutile à la Piéce, un certain Sempronius déguisé et tué sur le téâtre, tout cela fait de la fameuse tragédie de *Caton* une piece que nos Comédiens n'oseroient jamais jouer, quand même nous penserions à la Romaine ou à l'Anglaise. La barbarie et l'irrégularité du téâtre de Londres ont percé jusques dans la sagesse d'Addisson. Il me semble que je vois le Czar Pierre qui en réformant les Russes tenait encore quelque chose de son education et des mœurs de son pais[38].

149. *394-K* [qui] y [parent] — 150. *34ª-K* d'autres choses (*mais 17ª* d'autre chose)

162. *52* craissant

galement & avec force; il meurt, si vous voulez forcer sa nature & le tailler en arbre des jardins de Marly [39].

COMMENTAIRE

1. Pour cette lettre et les suivantes qui sont des causeries sur la littérature, il ne saurait guère être question d'une recherche de *sources* au sens étroit du mot, si ce n'est pour un petit nombre de faits. Les jugements de goût de Voltaire sur les Anglais ont leur source dans sa culture esthétique et dans son attachement à l'art français. Cependant il dépendent aussi dans une large mesure des conversations qu'il a eues avec les Anglais, littérateurs et *gentlemen*, dont il avait fait la connaissance. Un certain nombre des textes que je citerai sont à prendre moins comme des *sources* directes de Voltaire que comme des témoins des états de l'opinion anglaise sur les écrivains anglais. On verra ainsi que les réserves du goût français de Voltaire ne sont souvent que l'écho des réserves de la bonne compagnie anglaise du premier tiers du XVIII[e] siècle. — Sur l'ensemble des lettres XVIII-XXII, cf. A. Beljame, *Le public et les hommes de lettres en Angleterre*, 2[e] éd., 1897. — Sur la matière de la XVIII[e] lettre, cf. Lacroix, *l'Influence de Shakespeare dans le théâtre français*; Jusserand, *Shakespeare en France*, 1898; Lounsbury, *Shakespeare and Voltaire*, 1902; *The first editors of Shakespeare, Pope and Theobald*, 1906 (la contro-

163. *34[a]-K omettent* et *devant* avec — 164. *42, 51* Marli — *42[a] remplace toute la fin de la lettre depuis* Le style est trop ampoulé (*l.* 227), *par ce morceau qui n'a jamais depuis été recueilli :*

Autrefois on ne connaissoit l'amour sur aucun Theâtre tragique de l'Europe. Malheureusement pour les Critiques qui condamnent l'amour, il n'etoit banni de la Scène que dans les tems de barbarie[40]. La coutume de l'introduire à tort et à travers dans les Poëmes [Dramatiques passa de Paris à Londres vers l'an 1660 avec nos rubans et nos perruques.] Le sage Addisson a rendu depuis par son Caton ce Theâtre plus régulier; mais un amour languissant dépare sa Pièce sublime. Les Anglais sont froids depuis qu'ils observent les règles. Leur génie poétique a ressemblé jusqu'à présent à un arbre touffu planté par la nature, jettant au hazard mille rameaux, croissant avec inégalité, mais avec force : il meurt si vous voulez le tailler en arbre des jardins de Marly.

verse de Pope et Theobald est de 1728-1729) ; G. Saintsbury, *A History of Criticism*, 1902, t. II, p. 365-395 ; R. Huchon, *Mrs Montagu, an Essay...*, 1906, p. 84 suiv. ; J.-G. Robertson, *The knowledge of Shakespeare on the Continent at the beginning of the 18th Century*, dans *The Modern Language Review*, July, 1906. — Sur Shakespeare en France avant Voltaire, cf. le *Journal littéraire*, 1717 (Diss. sur la poésie anglaise) ; Muralt, *Lettres sur les Anglais*, 1725 (éd. Ritter, p. 35) ; le *Mercure de France*, Juin 1727 et Janv. 1728, Lettre sur Shakespeare (analyses d'Hamlet et d'Othello) ; l'abbé Prévost, *Mémoires d'un homme de qualité*, l. X (cf. Jusserand, p. 156-157). — Pour le jugement des Anglais sur Shakespeare avant 1730, cf. Dryden, *Of Dramatick Poesie an Essay*, 1668, et *The grounds of criticism in Tragedy*, en tête de son *Troilus* ; Th. Rymer, *The Tragedies of the last age consider'd and examin'd by the practice of the ancients and by the common sense of all ages*, 1678 ; *A short view of tragedy ; its original, excellency and corruption, with some reflections on Shakespeare*, 1693 ; Dennis, *Impartial Critick, or Observations on M. Rymer's short view...*, 1693 ; *Letters on the Genius and writings of Shak.*, 1711 ; Nic. Rowe, *Préface* à son éd. de Shak., 1709 ; le *Spectateur*, nos 22, 29, 40, 44, 141, 160, 208, 285, 396, 400, 419, 468, 485, 541, etc. ; Pope, *Préface* à son éd. de Shakespeare, 1725. Addison, en 1694, dans son *Account of the greatest English Poets*, n'avait pas nommé Shakespeare. Swift ne l'a nommé qu'une fois dans toute son œuvre (Beljame, p. 316). Bolingbroke pensait que les Anglais n'avaient pas une bonne tragédie (cf. Voltaire, *Disc.* en tête de *Brutus*, éd. Moland, II, 314).

2. Cf. Rymer, *A Short view*, p. 85. — Miss Ruutz Rees a bien voulu lire pour moi au British Museum les deux opuscules de Rymer. Il n'est pas tout à fait sûr que Voltaire les ait connus alors : il les connut certainement plus tard.

3. Sur la manière dont les Français du XVIIIe siècle écrivirent et prononcèrent le nom de Shakespeare, cf. F. Baldensperger. *La Prononciation française du nom de Shakespeare* dans l'*Archiv für neuere Sprachen und Literaturen*, 1905. — Il est fort possible que l'orthographe « Shakespéar » ne soit qu'une orthographe d'imprimeur, et que l'accent aigu ne vise à y représen-

ter qu'une prononciation française. Dans plusieurs contrefaçons et réimpressions de *34* (*34*[d], *34*[e], *37*[b], 38), où Voltaire n'est pour rien, on lit « Shakespéar, Méad » (cf. *N. C.*, lettre XVIII, lig. 4, lettre XIX, lig. 131, et *Introd.*, p. XXII).

4. « Sasper è *il Cornelio* degl' Inglesi, ma molto piú irregolare del Cornelio, sebbene al pari di lui pregno di grandi idee e di nobili sentimenti » (L'abbé Ant. Conti, Lettre à Jacopo Martelli, en tête de sa trag. *Il Cesare*, 1726; cité par J.-G. Robertson, *The Modern Language Review*, I, 319). Voltaire connaissait le *Cesar* de l'abbé Conti (cf. III, 307; XXXIII, 551). Il connaissait aussi l'auteur (XXIII, 69). L'abbé Conti avait apporté en France l'abrégé de la Chronologie de Newton. Il devait traduire la *Mérope* de Voltaire en italien. Mais rien ne prouve que Conti et Voltaire ne répètent pas tous les deux une formule courante en Angleterre. « Shakespeare, le Corneille de Londres, grand fou d'ailleurs et ressemblant plus souvent à Gilles qu'à Corneille; mais il a des morceaux admirables » (Voltaire à Cideville, 3 nov. 1735; XXXIII, 545).

5. Rymer, *A short view*, 161 : « One would not talk of *rules* or what is regular, with Shakespeare... » Pour Dennis, Rowe et Pope, cf. Huchon, p. 93, 97 et 101, et le *Journal littéraire*, 1717, p. 202. « He lived under a kind of mere light of nature, and *had never been acquainted with the regularity* of those written precepts; so it would be hard to judge him by a law he *knew nothing of* » (Rowe, cité par Huchon). Dennis (*Original Letters*, II, 372-374) concède qu'on trouve dans Shakespeare un « want of Poetical Art » et l'ignorance totale des règles. Pope disait : « Of all English Poets Shakespear must be confessed to be the fairest and fullest subject for criticism, and to afford the most numerous as well as most conspicuous instances both of beauties and faults of all sorts » (Préf. de son éd.). — Pour le manque de goût, cf. Dryden, *Dram. Poesie*, 47; *Grounds of crit.* (I will not say of so great a Poet that the distinguish'd not the blown pussy style from true sublimity, but I may venture to maintain that the fury of his fancy often transported him beyond the bounds of judgment, *et toute la suite*); le *Spectator*, nº 285 (swell in a false sublime); nº 39 (sounding phrases, hard metaphors and forced expressions); nº 396 (points and quibbles). Pope appelait le style de

Shakespeare un « style d'une mauvaise époque » (Beljame, 316). Le *British Journal* (nº 207, Sat. Sept. 3, 1726) blâme les « Puns and quibbles » de Shakespeare. — Quant aux qualités de Shak., voyez surtout Dryden. *Dram. Po.* : « He was the man who of all Modern and perhaps ancient Poets had the largest and most comprehensive soul... He is always *great* when some great occasion is presented to him (47) : et *Grounds* (éloge des caractères de Skakespeare). Pope : « He is not so much an imitator as an instrument of nature... He seems to have known the world by intuition » (Huchon, p. 100). — Voltaire interprète avec son goût français ces jugements des Anglais sur Shakespeare.

6. *Monsters* et *farces* étaient dans Rymer, *Trag. of the last age*, 142 (monsters enough for one Bartholomew fair); *A short view*, 110 (along rabble of Jack-pudders farce) ; 146 (*Othello*, a bloody farce), 111, 158. Il refusait aussi le nom « sacré » de *tragédie* aux pièces de Shakespeare (*A short view*, 111 et 164). — « Sur ce pied à (que sans les règles une tragédie n'est pas tragédie), ce ne sont point des tragédies que les pièces de théâtre faites par Shakespear. » (*Journal litt.*, 1717, p. 202.) Muralt aussi (p. 36) ne donnait à Shakespeare et à la tragédie anglaise que d' « excellents endroits » : il ajoutait, il est vrai, « en grand nombre ». — Comparez dans l'*Essai sur la poésie épique*, le passage où Voltaire rapproche Shakespeare d'Homère.

7. « 'Tis an extravagant thought instead of a sublime one ; 'tis roaring madness instead of vehemence... » (Dryden, *Grounds*...). « Tragical extravagancies » (*Spectator*, nº 485).

8. « 'Tis our fault, who succeeded him (*Shak.*) *in an age more refined*, if we imitate him so ill that *we copy his failings only* and make a virtue of that in our writings, which in his was an imperfection » (Dryden, *Grounds*...). Pour la critique des tragédies anglaises modernes, cf. le *Babillard*, tr. La Chapelle, I, 280, et le *Spectateur*, nº 40.

9. The inimitable Shakespeare (ironiquement, dans Rymer, *A short view*, p. 17 ; sérieusement, dans le *Spectateur*, nº 141).

10. J'ai relevé dans le *Daily Post* et le *Daily Journal* les titres des tragédies de divers auteurs et des pièces de Shakespeare qui furent jouées pendant le séjour de Voltaire à Londres, de septembre 1726 à février 1729.

Drury Lane	*Lincoln's Inn Fields*	*Haymarket*

1726 (Sept.-Déc.).

OTHELLO.	HAMLET.
HAMLET.	KING LEAR.
MACBETH.	HENRY THE IV^th^ (I^st^ P.).
KING LEAR.	MACBETH.
	THE MERRY WIVES OF WINDSOR.
	RICHARD THE III^d^.
	HENRY THE VIII^th^.
	Tamerlane.
	JULIUS CÆSAR.

1727.

The Distress'd mother (Andromaque).	HAMLET.
RICHARD THE III^d^.	KING HENRY THE IV^th^.
Cato.	MEASURE FOR MEASURE.
The Orphan.	A new tragedy called the *Fall of Saguntun.*
THE TEMPEST OR THE INCHANTED ISLAND, as it was altered from Shakespeare by sir Will. Davenant and Mr. Dryden.	HENRY THE VIII^th^.
The Mourning Bride.	*Oroonoko.*
Jane Shore.	THE MERRY WIVES OF WINDSOR.
The fatal Marriage, or the Innocent Adultery.	*Venice preserved.*
Tamerlane.	KING LEAR.
The fair Penitent.	MACBETH.
	THE JEW OF VENICE.
	A New Tragedy called *Philip of Macedon.*
	The true and ancient history of Caradoc the

Drury Lane	*Lincoln's Inn Fields*	*Haymarket*
HENRY THE IV^th^, 2^d^ P. (altered from Shaks. by the late Mr. Betterton).	*great, or the valient Welshman,* alter'd from an ancient play.	
Aureng Zebe.	OTHELLO.	
Mithridates, King of Pontus.	*Œdipus King of Thebes.*	
JULIUS CÆSAR.	*Marianna.*	
The Albion Queens or the death of Mary Queen of Scotland.	*The Rival Queens, or the Death of Alexander the Great.*	
HAMLET.	*The Spanish Fryar.*	
Theodosius or the Force of Love.	RICHARD THE III^d^.	
The unhappy Favourite, of the Earl of Essex.		
Virtue betrayed, or Anna Bullen.		
The history and Fall of Caius Marius.		
The Spanish Fryar or the Double Discovery.		
KING LEAR.		
MACBETH.		
All for Love or the World well lost (Antoine et Cléopâtre).		
HENRY THE VIII^th^.		
A Play call'd Double False hood or the Distrest Lovers written originally by Shakespear (?).		

Drury Lane	*Lincoln's Inn Fields*	*Haymarket*
	1728.	
Œdipus.	*Sesostris or Royalty in disguise, a new Tragedy.*	*The Orphan.*
JULIUS CÆSAR.	HAMLET.	*The Spanish Fryar.*
Anna Bullen.	*Mariamna.*	RICHARD THE III[d].
Tamerlane.	THE JEW OF VENICE.	*The Earl of Essex.*
HAMLET.	*Sophonisba, or Hannibal's overthrow.*	*Don Carlos.*
The Earl of Essex.	KING LEAR.	
Double Falshood.	MACBETH.	
The Albion Queens.	OTHELLO.	
The Orphan.	THE MERRY WIVES OF WINDSOR.	
Mithridates.	*Tamerlane.*	
The Fair Penitent.	*Œdipus.*	
RICHARD THE III[d].	HENRY THE IV[th].	
The Fatal Marriage.	JULIUS CÆSAR.	
HENRY THE VIII[th].	A New Tragedy called	
The Spanish Fryar.	*The Virgin Queen or the Captive Princess.*	
HENRY THE IV[th].	*The Earl of Essex.*	
Oroonoko.		
Theodosius.		
The Mourning Bride.		
The Distrest Mother.		
OTHELLO.		
The Maid's Tragedy.		
All for Love.		
MACBETH.		
Cato.		
	1729 (Janv.-Fév.).	
THE TEMPEST	MEASURE FOR MEASURE.	*Venice preserved.*
The Orphan	THE MERRY WIVES OF WINDSOR.	*Oroonoko.*
KING LEAR	THE JEW OF VENICE.	*The Orphan.*
Theodosius.	MACBETH.	
The Distrest Mother.		
Mithridates.		

Drury Lane	*Lincoln's Inn Fields*	*Haymarket*
HENRY THE IV^th^.	OTHELLO.	
Tamerlane.	*The Spanish Fryar.*	
The Fair Penitent.	*Venice preserved.*	
HENRY THE VIII^th^.	*Themistocles or The Lover of his Country*, a New Tragedy.	
Cato.		
The fatal Marriage.		
Anna Bullen.		

Voyez aussi Genest, *Some account of the English stage*, 1832, t. III, p. 182-241. — Il ne faudrait pas conclure de ce tableau que Voltaire a vu et qu'il connaît toutes ces pièces.

11. *Othello* avait été très attaqué par Rymer, *A short view*, pp. 5, 110, 134, 146.

Le *Spectateur* même était sévère (n° 485). Le *Guardian* (n° 37) résumait son jugement dans un vers de Waller.

Great are its faults ; but glorious is its flame.

12. « We may learn here that a woman never loses her tongue even tho' after she is stifled » (Rymer, *A short view*, 134). — Le *Mercure de France* trouvait Othello bien grossier.

13. Le *Spectateur* (n° 468) juge que Hamlet, tenant un crâne dans la main, « falls into very pleasing reflections ». Le *Guardian* loue l' « humour » des fossoyeurs d'Hamlet (n° 144). Mais le *Mercure de France* n'était pas de cet avis.

14. Cf. n. 8.

15. Le *Spectateur* (n° 39) ne critique que l'intrigue de *Venise sauvée*.

16. Laplace (*Théâtre anglais*, V, 351) n'osait traduire cette scène (acte III, sc. 1) et la résumait en quelques lignes. Naki est le petit nom de tendresse que le sénateur donne à Aquilina (cf. Taine, *Hist. de la litt. angl.*, III, 211).

17. J'ai sous les yeux une éd. de *Venice preserved* « with the variations in the Manager's books », London, 1790 ; le rôle d'Aquilina est supprimé.

18. Cette critique se retrouve dans Rymer, Dennis et Pope (Huchon, 91, 94, 100). « He must please, disait Pope, his audience of *tradesman and mechanics* (*his masters, the coblers and parish clerks*, disait Rymer), by showing them their own image, even in *Coriolanus* and in *Julius Cæsar* » (Huchon, 100). — Cf. Dennis, *Original Letters*, II, 374 et 384.

19. « The business of a Critick is mightily mistaken among us ; for our Town-sparks think it consists in nothing but finding fault, which is but the least half of their work. Every man who drinks his pot, can judge a paultry picture in an alehouse to be worth nothing ; but how few can discern the best touches, and judge of a good collection » (Lord Mulgrave, *Works*, 1723, in-4°, p. 260). Addison aussi annonçait « l'intention plutôt de découvrir des beautés et des mérites dans les écrivains de *son* temps que de faire voir leurs défauts et leurs imperfections » (*Spect.*, n° 262 ; Beljame, p. 313). Le *Guardian* : « It would be a poor employment in a critick to observe upon the faults and show no taste for the beauties » (n° 37).

20. « That celebrated speech of *Hamlet* » (*Spectator*, n° 541).

21. Voltaire a changé en 1770 ces trois premiers vers dans l'art. *Art dramatique* des *Questions de l'Encyclopédie* (auj. *Dict. phil.*, éd. Moland, XVII, 403). Il y a maintenu un peu plus loin *Prêtres menteurs*.

— « Voilà un blasphème que le traducteur prête gratuitement à l'auteur » (Prévost, *le Pour et le Contre*, t. I, p. 280). — Il n'y a rien non plus dans le texte du monologue qui autorise le trait contre l'hypocrisie des Prêtres menteurs : dans la scène qui précède, Polonius a fait une réflexion sur les manières hypocrites dont on use dans le monde.

> We are oft to blame in this,
> 'Tis too much prov'd, that with devotion's visage
> And pious action, we do sugar over
> The devil himself.....
>
> (2e éd. de Pope, Tonson, 1728, t. VIII, p. 255.)

Mais Voltaire, sur ce sujet, avait-il besoin d'une suggestion ?

22. « I conceive it, says he (John Denham), a vulgar *error* in translating poets to affect to be *fidus interpres*. Let that care be with them who deal in matters of fact or matters of faith... It is not his business alone to translate language into language, but poesy into poesy... » (Cité par le *Guardian*, nº 164).

23. Dryden fut vivement attaqué par Langbaine, *The Lives and Characters of the English Dramatick Poets... First begun by Mr. Langbain, improved and continued down to this time by a Careful Hand* (Mr Gildon), London, 1698, p. 40. Jacob le défendit, *The Lives and Characters of all the English Poets*, 1719-1720, 2 vol. in-8º (t. I, p. 72); dans cette apologie, il cite Congreve qui disait de Dryden : « I may venture to say in general Terms that no Man hath written in our Language so much and so various Matter and in so various Manners so well. »

24. Voici le texte de Dryden tel que le donne la traduction anglaise des *Lettres* de 1733.

> When I consider Life, 'tis all a Cheat,
> Yet fool'd by Hope, Men favour the Deceit;
> Trust on and think, To-Morrow will repay;
> To-Morrow's falser than the former Day,
> Lies more; and whilst it says we shall be blest
> With some new Joy, cuts off what we possest;
> Strange Cozenage! none wou'd live past Years again;
> Yet all hope Pleasure in what yet remain,
> And from the Dregs of Life think to receive
> What the first sprightly Running could not give.
> I'm tir'd with waiting for this chymic Gold,
> Which fools us young, and beggars us when old.
> (*Aureng Zeb*, IV, 1.)

Addison disait de Dryden (*Guardian*, nº 110) : « The poet seems to think he may make every person in his play know so much as himself and talk as well as he could have done on the same occasion. »

25. Voici le texte anglais des deux passages que Voltaire imite.

> CHRISTIAN PRIEST.
>
> But we by martyrdom our faith avow. —
>
> MONTEZUMA.
>
> You do no more than I for ours do now.
> To prove religion true,

If either wit or sufferings would suffice,
All faiths afford the constant and the wise.
And yet even they, by education swayed,
In age defend what infancy obeyed.
(*The Indian Emperor*, V, 2.)

PIZARRO.

The sovereign priest,
Who represents on earth the power of heaven,
Has this your empire to our monarch given.

MONTEZUMA.

Ill does he represent the powers above,
Who nourishes debate, not preaches love;
Besides, what greater folly can be shown?
He gives another what is not his own.
(*Ibid.*, I, 2.)

26. Voyez Ch. Gildon sur le style de Dryden, dans *Laws of poetry... illustrated*, 1721 (cf. Chaufepié, Dic., art. DRYDEN, n. 1). — Et sur la tragédie en général : « Unnatural exclamations, curses, vows, blasphemies, a defiance of mankind and an outraging of gods frequently pass upon the audience for tow'-ring thoughts and have accordingly met with infinite applause » (*Spectator*, nº 40). *Rants, bombast, swelling*, (*Ibid.*) *sounding phrases, hard metaphors, forced expressions* (nº 39) sont les caractéristiques du style tragique anglais.

27. C'est en d'autres termes ce que disait Rymer (*Trag. of the last. age*, p. 7) « But were it to be supposed that *nature with us is a corrupt and depraved nature*,... shall our Poet therefore pamper this corrupt nature.. ? »

28. Sebastian appelle Dorax-Alonso « traitor, renegade » et continue ainsi :

... and know me for thy king.

DOR.

Too well I know thee, but for king no more.
This is not Lisbon ; nor the circle this,
Where, like a statue, thou hast stood besieged
By sycophants and fools, the growth of courts;
Where thy gulled eyes, in all the gaudy round
Met nothing but a lie in every face;
And the gross flattery of a gaping crowd,
Envious who first should catch, and first applaud,
The stuff of royal nonsense...
(DON SEBASTIAN, IV, 3.)

29. « No nation represents History so naturally, so much to the life, and so close to truth, as the English... One Shakespear who lived in the last century, laid down a masterly foundation for this in his excellent plays, and *the late Mr Addisson hath improved that taste by his admirable Cato* » (*A Journey through England*, 2e éd. 1722, t. I, p. 172). — Bolingbroke dut être un de ceux qui recommandèrent le plus le *Caton* à Voltaire : « Cette tragédie, lui dira Voltaire en 1731, la seule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même » (*Disc. sur la trag.*, éd. Moland, II, 322).

30. Raisonnement inverse de celui de Rymer (*Trag. of the last age*, p. 29) : « But certainly examine the kings of their Tragedies (Greek tragedies), they appear all Heroes, and ours but Dogs in comparison of them. So respectful they seem to kings in their Democracy, and so unthinking and unpolitick are our Poets under a Monarchy. » — Cette addition, qui paraît en 1756, se rapporte à l'idée de la tragédie grecque que Voltaire explique dans les dissertations en tête de *Sémiramis* et d'*Oreste*, et plus satiriquement dans le chap. XII de l'*Ingénu*. On la trouve d'ailleurs déjà dans le *Disc. sur la Tragédie*, en tête de *Brutus* (II, 318).

31. Le commentateur embarrassé est le P. Brumoy, qui invite le lecteur à oublier les sentiments modernes pour lire la scène d'Admète avec son père. « Cette idée que nous ne pouvons goûter fait bien voir que l'idée même de la vertu n'est pas à l'épreuve du changement » (*Théâtre des Grecs*, éd 1821, t. VI, p. 179). « Si cette scène nous paraît défectueuse ; elle ne l'est pas au point de blesser le bon sens universel de tous les siècles, puisqu'elle n'a pas blessé celui d'Athènes, quelle qu'en puisse être la cause, nous fût-elle inconnue... » (*Ibid.*, p. 279). Voltaire s'est moqué de l'apologie de Brumoy dans l'article *Anciens et modernes* (*Dict. phil.*).

32. « Mylord Bolingbroke sent for Booth who played Cato, into the box, between one of the acts, and presented him with fifty guineas, in acknowledgment (as he expressed it) *for defending the cause of liberty so well* against a perpetual dictator » (Pope, *Works*, 1764, t. V, p. 178).

33. La tragédie de Caton avait été traduite dès 1749 par

Laplace (*Théâtre anglais*, t. VIII) qui avait rendu en vers le Monologue (V, 1). Voici sa traduction.

CATON, seul.

Il est assis et rêveur, tenant dans sa main le Livre de Platon, de l'Immortalité de l'âme. On voit une épée nuë sur la table.

Oui, Platon, je t'en crois... Ta science sublime
Eclaire ce chaos où l'œil humain s'abîme !...
Eh, qui donne à nos vœux ce cours illimité,
Qui les porte sans cesse à l'immortalité ?
D'où naît ce sentiment, qu'on ne peut méconnoître,
Et qu'inspire à nos cœurs l'effroi de ne plus être ;
Cette terreur de l'ame, en cédant aux efforts
Destructeurs des liens qui l'attachent au corps ?
C'est la Divinité, oui sans doute, c'est elle
Qui m'instruit, qui m'apprend que l'âme est immortelle ;
C'est elle dont la voix fait éclore en mon sein
L'espoir d'un avenir qui n'aura point de fin.
Eternité flatteuse, autant que redoutable !
Si ce que tu promets est à jamais durable,
Quels seront ces climats, et ces mondes nouveaux,
Reproduisant sans cesse et les biens et les maux ?
Spectacles variés, peines toujours nouvelles,
Délices sans ennui, cependant éternelles !...
J'y réfléchis en vain : l'esprit le plus profond
Dans ce vaste infini se perd ou se confond.
Pour atteindre à ce but, quand je cherche un passage
Chaque instant sous mes yeux épaissit un nuage :
Je crois, mais sans connoître ! Eh bien, si sous les Cieux
Tout annonce aux Mortels qu'il doit être des Dieux,
Caton peut espérer, sans être téméraire :
Il ne peut qu'être heureux, la vertu doit leur plaire.
Mais quand ? par quels chemins ? Ce n'est point le hazard
Qui fit, malgré les Dieux, ce monde pour César...
Je suis las d'épuiser de vaines conjectures :
Bien mieux que moi, les Dieux connoissent mes injures ;
Ils ont prévu les maux que je dois prévenir,
Ceux que je sens déjà... Ce fer va les finir.
(Il porte la main sur l'épée.)
Appui de la vertu par le crime opprimée,
Ma main, grâce à vos soins, est doublement armée ;
Dieux justes ! en dépit de César, et du sort,
Caton a sous ses yeux et sa vie, et sa mort.
Sûre de l'avenir, et de son existence,
Mon âme du trépas méprise l'apparence ;
Et loin de les blesser, ce fer plaît à mes yeux.
Sources de la lumière, astres brillants des Cieux,
Nature, à recréer sans relâche appliquée,
Dans les fastes des tems votre chute est marquée !
Mais mon âme, à travers le choc des élémens,

Tranquille et jouissant d'un éternel Printems,
Survivant au trépas de la nature entière,
Verra de l'Univers dissoudre la matiere.

Au milieu de ces réflexions, Caton se sent appesanti, et se détermine à céder pour la dernière fois aux douceurs du sommeil. Quand ses forces seront réparées, mon âme (dit-il) prendra son essor vers le Ciel avec plus de vigueur : l'offrande en sera plus digne des Dieux. Que le crime et la crainte troublent à leur gré le repos des mortels : Caton ne les connut jamais. Le sommeil et la mort lui sont également indifférents.

34. « ...Je souhaiterais que l'on songeât à nous faire donner de nouvelles tragédies. Si l'on voulait m'y employer, j'ai déjà sur mes tablettes et dans un recueil de quoi en composer une des plus tragiques... J'ai représenté en six vers *un général mourant d'amour qui dit adieu à sa maîtresse en tenant à la main son bâton de commandement*... J'ai aussi préparé tous les serments nécessaires, et il ne manque rien à mes comparaisons que des endroits à les appliquer » (*Le Babillard*, tr. La Chapelle, 1725, t. I, p. 280 ; cf. 24 *bis*). — « Comme nos héros de théâtre sont généralement amoureux, leur emphase et leurs rodomontades les recommandent grandement à la plus belle partie de leur auditoire. *Les dames* sont merveilleusement charmées de voir un homme qui dans une scène insulte les rois et tient tête aux Dieux, et dans une autre se jette aux pieds de sa maîtresse » (*Spectateur*, n° 40, cité par Beljame, p. 47). Dennis aussi se plaint de l'amour qui gâte les tragédies modernes (*Orig. Letters*, t. II, p. 72 et 372). Blackmore (*Essays*, t. II, p. 266) disait que le faux goût s'introduisit « *from the numerous romances that were the great delight of Gentlemen and Ladies, after the return of king Charles* ». Même indication dans Gildon, *Laws of poetry... illustrated*, 1721 (cf. Chaufepié, art. DRYDEN, n. 1). Voyez tout le développement de Beljame, p. 40-48. Voltaire a été bien renseigné.

35. Est-ce à Rowe que pense Voltaire ? (Cf. Beljame, p. 259.)

36. Cf. la n. 29. Lord Mulgrave disait (*An Essay on Poetry*, *Works*, 1713, in-4°, t. I, p. 141) :

For tho'in many things they (Shakspeare and Fletcher)
[grossly fail,
Over our Passions still they so prevail,
That our own Grief by theirs is rock'd asleep,
The dull are forced to feel, the wise to weep.

Gildon, dans *an Essay on the Art, Rise and progress of the stage in Greece, Rome and England* (*The works of W. Shakespeare*, 2e éd. de Rowe, 1714, vol. IX, p. 2-3) parlait de la magie (witchery) de Shakespeare.

Le *Gentleman's Magazine* (June 1732, p. 786) donnait un extrait d'*Applebee's Journal* (June 3), contenant *A critique on English Poets*, où on lit : « The tragedies of the first (Shakespeare), however irregular in Form and Conduct, boast the noblest sentiments, and best adapted to the speakers. »

37. « La vie est un songe et la mort un réveil » (*Dialogue de M. le baron de la Hontan et d'un sauvage de l'Amérique* (1704), à la suite de ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, t. III, p. 2-3).

38. Voyez sur le *Caton* d'Addison l'art. *Art dramatique* des *Questions sur l'Encyclopédie*, 1770 (*Dict. phil.*, XVII, 404). Voltaire y conclut en faveur de Shakespeare contre Addison : « (Au théâtre) il faut des passions, un dialogue vif, de l'action. On revint bientôt aux irrégularités grossières, mais attachantes de Shakespeare. » — Pour les jugements anglais sur le *Caton* d'Addison, voyez les nos 33, 43, et 64 du *Guardian*. Dennis l'a vivement critiqué (*Orig. Letters*, t. II, p. 303-305).

39. Cette lettre sur Shakespeare et la tragédie anglaise doit être complétée par la *Dissertation sur la poésie épique*, la *Préface* de 1730 pour *Œdipe*, le *Discours sur la tragédie* en tête de *Brutus* (1731), les deux *Préfaces* de *Zaïre* de 1732 et 1736, et les lettres à l'abbé Asselin (4 nov. 1735) et à Desfontaines (14 nov. 1735) sur *Jules César*. On connaîtra ainsi tout le travail de l'esprit de Voltaire sur les impressions qu'il avait reçues du théâtre anglais.

40. Réserve imprévue, suggérée sans doute par un retour sur *Zaïre*, *Alzire* et *Adélaïde du Guesclin*, sans doute aussi sur Racine.

Sur la comédie.

Je ne sçai comment le sage & ingénieux Mr de Muralt dont nous avons les lettres sur les Anglais & sur les

Ligne 2. *56-75 et K (Mél. litt.*, t. XLVII, p. 282) Sur la Comédie anglaise. — 3. *Tout le début, jusqu'à* mais aussi ils ont (*l. 23*), *est remplacé dans 48 (corr.) et 51-K, par le morceau suivant :*

Si dans la plûpart des Tragédies anglaises, les Heros sont empoulez et les Heroines extravagantes, en récompense le stile est plus naturel dans la Comédie. Mais ce naturel nous paroitroit souvent celui de la débauche plutôt que celui de l'honneteté; on y appelle chaque chose par son nom. Une femme fâchée contre son Amant lui souhaite la vérole (*K* la v...) [1]. Un ivrogne dans une pièce qu'on joue tous les jours [2] se masque en prêtre, fait du tapage, est arrêté par le guét. Il se dit curé; on lui demande s'il a une cure : il répond qu'il en a une excellente pour la chaude pisse (*51* chaude p...; *56-K* chaude...). Une des comédies les plus décentes, intitulée *le mary negligent*, représente d'abord ce mari qui se fait gratter la tête par une servante assise à côté de lui. Sa femme survient, et s'écrie : « A quelle autorité ne parvient-on pas par être putain [3] (*K* p ..) ? » Quelques ciniques prennent le parti de ces expressions grossiéres; ils (*51* et) s'appuient sur l'exemple d'Horace, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps (*52-K* corps humain) et (*mot omis par 51*) tous les plaisirs qu'elles donnent. Ce sont des images qui gagnent chéz nous à être voilées. Mais Horace qui semble fait pour les mauvais lieux ainsi que pour la cour, et qui entend parfaitement les usages de ces deux empires, parle aussi franchement de ce qu'un honette homme dans ses besoins peut faire à une jeune fille ou à un beau jeune garçon (*52-K ometteni les mots* ou... garçon) que s'il parlait d'une promenade ou d'un soupé; on ajoute que les Romains du tems d'Auguste étaient aussi polis que les Parisiens et que (*51 omet* et) ce même Horace qui loue l'empereur Auguste d'avoir réformé les mœurs, se conformoit sans honte à l'usage de son siècle qui permettait les filles, les garçons et les noms propres : chose étrange (si quelque chose pouvoit l'être) qu'Horace, en parlant le langage de la débauche, fut le favori d'un réformateur, et qu'Ovide, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fut exilé par (*51-K* un débauché,) un fourbe, un assassin nommé Octave, parvenu à l'empire par des crimes qui méritoient le dernier supplice [a].

a. Voyez les causes de la persécution faite par Octave à Ovide, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. (*Note de 75 cart.*) — *Cf. t. XX, p. 160.*

5 Français, s'est borné, en parlant de la comédie, à critiquer un comique nommé Shadwal[4]. Cet Auteur [5] étoit

Quoi qu'il en soit, Baile prétend que les expressions sont indifférentes[6], en quoi lui et les ciniques (*52-K* lui, les c.), et les stoïciens semblent se tromper; car chaque chose a des noms différens qui la peignent sous divers aspects et qui donnent d'elle des idées fort diferentes. Les mots de Magistrat et de Robin, de Gentilhomme et de Gentilatre, d'Officier et d'Egrefin, de Religieux et de Moine, ne signifient pas la même chose. La consommation du mariage et tout ce qui sert à ce grand œuvre, sera differament exprimé par le Curé, par le Mari, par le Médecin, et par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci se servira réveillera l'image du plaisir, les termes du Médecin ne présenteront que des figures anatomiques, le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret (*48 corr.* etourdi, *biffé*) aura dit avec audace; et le Curé tachera de donner l'idée d'un sacrement; les mots ne sont donc pas indiferents, puisqu'il n'y a point de sinonimes.

Il faut encore considérer que, si les Romains permettoient des expressions grossieres dans des Satires qui n'étoient lues que de peu de personnes, ils ne souffroient pas des mots deshonétes sur le theatre. Car, comme dit La Fontaine,

Chastes sont les oreilles
Encor que les yeux soient fripons[7].

En un mot, il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honête femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguisé, ont gaté la plûpart des pièces de Molière. Ils ont voulu faire un *Tartuffe*. Il etoit impossible que ce sujet réussit à Londres; la raison en est qu'on ne se plaît guéres aux portraits des gens qu'on ne connoit pas. Un des grands avantages de la nation Anglaise, c'est qu'il n'y a point de tartuffes chés elle. Pour qu'il y eut de faux dévots, il faudroit qu'il y en eut de veritables[8]. On n'y connoit presque point (*56-75* pas) le nom de dévot, mais beaucoup celui d'honête homme. On n'y voit point d'imbéciles qui mettent leurs ames en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établissent dans un quartier de la ville un Empire despotique sur quelques femmelettes autrefois galantes et toujours faibles, et sur quelques hommes plus faibles et plus méprisables qu'elles. S'il n'y a point de tartuffes chés cette nation libre et audacieuse; en revanche il y a plus de misantropes que dans tout le reste de l'Europe. (*56-K à la place de* S'il n'y a... Europe, *donnent :* La Philosophie, la liberté, & le climat conduisent à la Misantropie. Londres, qui n'a point de Tartuffes, est plein de Timons.) Aussi *le Misantrope* ou *l'Homme au franc procédé* est une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du tems que Charle second et sa cour brillante tachoient de défaire la Nation de son humeur noire. Wicherley, auteur de cet ouvrage, étoit [l'amant déclaré de la] duchesse de Cleveland, Maîtresse du Roi. [Cet homme qui passait sa vie dans le plus grand monde, en] peignoit [les ridicules] et les faiblesses avec les [couleurs les plus] fortes. [Les traits] de la pièce de Wicherley sont plus [hardis que ceux de] Molière : mais aussi...] — 6. *34-38* Shadwell

assez méprisé de son temps ; il n'étoit point le poëte des honnêtes gens : ses pieces goûtées pendant quelques représentations par le peuple, étoient dédaignées par tous les gens de bon goût & ressembloient à tant de pièces que j'ai vûes en France attirer la foule & révolter les Lecteurs, & dont on a pû dire : [225]

Tout Paris les condamne & tout Paris les court [9].

Mr de Muralt auroit dû, ce semble, nous parler d'un auteur excellent qui vivoit alors, c'étoit Mr Wicharley qui fut long-tems l'amant déclaré de la maitresse la plus illustre [10] de Charles Second. Cet homme qui passoit sa vie dans le plus grand monde [11], en connoissoit parfaitement les vices & les ridicules, & les peignoit du pinceau le plus ferme & des couleurs les plus vraies.

Il a fait un misantrope [12] qu'il a imité de Moliere. Tous les traits de Wicharley sont plus forts & plus hardis que ceux de notre misantrope ; mais aussi ils ont moins de finesse & de bienséance. L'auteur Anglais a corrigé [226] le seul défaut qui soit dans la piece de Moliere ; ce défaut est le manque d'intrigue & d'intérêt ; la piece anglaise est interessante & l'intrigue en est ingénieuse : elle est trop hardie sans doute pour nos mœurs. C'est un capitaine de vaisseau plein de valeur, de franchise, & de mépris pour le genre humain ; il a un ami sage & sincère dont il se défie, & une maitresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jetter les yeux ;

11. *34*[a]-48 vû — 13. *39*[a], *42*, *46* [dire] Tout Paris les court. *Cf. le Comm., n. 9.* — 15. *34*[a] *mêle les deux orthographes :* Wicherley, *p. 105, l. 15 et 23, et* Wycherley, *p. 107, l. 68 ; p. 109, l. 124 et 141 ;* *35* Wycherley *39-K* Wicherley

26. *46* intrique (*mais l. 27* intrigue) *: ce n'est sans nul doute qu'une faute typographique, et non pas un archaïsme.* — 28. *56-K* [ingénieuse], mais trop hardie [pour nos mœurs.]

au contraire il a mis toute sa confiance dans un faux ami qui est le plus indigne homme qui respire, & il a donné son cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes ; il est bien assuré que cette femme est une Pénelope, | & ce faux ami un Caton. Il part pour s'aller [227] battre contre les Hollandois, & laisse tout son argent, ses pierreries, & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recommande cette femme elle-même à cet ami fidéle, sur lequel il compte si fort. Cependant le véritable honnête homme dont il se défie tant, s'embarque avec lui, & la maitresse qu'il n'a pas seulement daigné regarder, se déguise en Page & fait le voïage sans que le Capitaine s'aperçoive de son sexe de toute la campagne.

Le Capitaine aïant fait sauter son vaisseau dans un combat, revient à Londres, sans secours, sans vaisseau & sans argent, avec son page & son ami, ne connoissant ni l'a|mitié de l'un, ni l'amour de l'autre. Il va droit chez [228] la perle des femmes qu'il compte retrouver avec sa cassette & sa fidélité : il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'étoit confié, & on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours ; mais pour l'en convaincre mieux, cette honnête Dame devient amoureuse du petit page & veut le prendre à force ; mais comme il faut que justice se fasse, & que dans une piece de théatre le vice soit puni & la vertu récompensée, il se trouve à fin de compte que le Capitaine se met à la place du Page, couche avec son infi|déle, fait cocu son traitre ami, lui donne un bon [229]

52. *42ª* trouve [mariée]
60. *34 donne* alin (*en un seul mot*), *je corrige cette faute*. *34ª* à fin du
35-K [a] la [fin] du [compte]

coup d'épée au travers du corps, reprend sa cassette & épouse son page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette piece d'une Comtesse de Pimbesche, vieille plaideuse parente du Capitaine, laquelle est bien la plus plaisante créature & le meilleur caractére qui soit au théatre.

Wicharley a encore tiré de Moliere une piece non moins singuliere & non moins hardie, c'est une espece d'école des Femmes[13].

Le principal personnage de la piece est un drole à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui, pour être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit que dans sa derniere maladie, les Chi|rurgiens ont [230] trouvé à propos de le faire Eunuque. Avec cette belle réputation, tous les maris lui aménent leurs femmes, & le pauvre homme n'est plus embarassé que du choix ; il donne sur tout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence & de tempérament, & qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des Dames les plus expertes. Cette piece n'est pas, si vous voulez, l'école des bonnes mœurs, mais en vérité c'est l'école de l'esprit [et] du bon Comique.

Un chevalier Vanbrouck a fait des Comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce Chevalier étoit un homme de plaisir, par dessus cela, poëte & architecte : on | prétend qu'il écrivoit comme il bâtissoit[14], un [231] peu grossierement. C'est lui qui a bâti ce fameux château

63. *42*, *42*ª un coup [d'épée] — *34*ª-*39*⁴ à travers [du]
77. *34*ª-*39*⁴ *omettent* homme. *Mais dans 39*⁴ (*corr.*) homme *a été rajouté*. — *42*, *42*ª [le pauvre] drôle
83. *34 omet* et, *que je rétablis d'après les autres éditions collationnées*. — 84. *34-56* Vanbrugh *70*, *71*, *71*ª, *K* van Brugh *75* Van Brugh *Angl. 33* Sir John Vanbrugh — 85. *34*ª-*39* Le [chevalier] — 86. *34*ª-*K* et [par dessus] — 87. *34*ª-*K* [ecrivoit] avec autant de delicatesse et d'élegance qu'il batissoit grossierement. *Angl. 33* that he is as sprightly in his writings as he is heavy in his Buildings. — 88. *34*ª-*K* le [fameux]

de Blenheim[15], pesant & durable monument de notre malheureuse bataille d'Hochstet. Si les apartemens étoient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce château seroit assez commode [16].

On a mis dans l'épitaphe de Vanbrouck, qu'on *souhaitoit que la terre ne lui fut point legére, attendu que de son vivant il l'avoit si inhumainement chargée* [17].

Ce Chevalier aïant fait un tour en France avant la guerre de 1701 fut mis à la Bastille & y resta quelque tems, sans avoir jamais pû sçavoir ce qui lui avoit attiré cette distinction de la part de notre Ministere[18]. Il fit | une [232] Comédie à la Bastille, & ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette piece aucun trait contre le païs dans lequel il essuïa cette violence [19].

Celui de tous les Anglais, qui a porté le plus loin la gloire du théatre comique, est feu Mr Congreve. Il n'a fait que peu de pieces, mais toutes sont excellentes dans leur genre[20]. Les régles du théatre y sont rigoureusement observées, elles sont pleines de caracteres nuancés avec une extrême finesse ; on n'y essuië pas la [moindre] mauvaise plaisanterie[21] ; vous y voïez par tout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon, ce qui prouve qu'il connoissoit bien son monde, & qu'il vivoit dans ce qu'on appelle la bonne | compagnie. Il étoit infirme & [233] presque mourant quand je l'ai connu [22] ; il avoit un défaut, c'étoit de ne pas assez estimer son premier métier d'auteur, qui avoit fait sa réputation & sa fortune. Il me

90. *34ª-36* Hocstet
97. *34ª-K* [la] belle [guerre] *Angl. 33* the glorious war
103. *39* [porté] plus loin — 104. *33ª* Congrave (*mais p. 109, l. 131* Congreve) *39, 42-56* Congréve *70-K* Congrève *35, 394* Congreve. — 108. *J'écris, d'après 34ª-K*, la moindre mauvaise, *qui est sans doute la vraie leçon. 34 omet le mot* moindre.
112-122. *394-K suppriment tout le passage* Il étoit infirme... si mal placée.

parloit de ses ouvrages comme de bagatelles au-dessous de lui, & me dit à la premiere conversation de ne le voir que sur le pied d'un gentilhomme qui vivoit très-uniment ; je lui répondis que s'il avoit eu le malheur de n'être qu'un gentilhomme comme un autre, je ne le serois jamais venu voir, & je fus très-choqué de cette vanité si mal placée.

Ses pieces sont les plus spirituelles & les plus exactes ; celles de Vanbrouck les plus gaies, & celles de Wicherley les plus fortes.

Il est à remarquer qu'aucun de ces beaux esprits n'a [234] mal parlé de Moliere. Il n'y a que les mauvais auteurs Anglais qui aient dit du mal de ce grand homme[23]. Ce sont les mauvais musiciens d'Italie qui méprisent Lully, mais un Bononcini[24] l'estime & lui rend justice, de même qu'un Mead[25] fait cas d'un Helvetius & d'un Silva[26].

L'Angleterre a encore de bons Poëtes comiques, tels que le Chevalier Steele[27], & Mr Cibber[28] excellent Comédien, & d'ailleurs poëte du Roi[29], titre qui paroit ridicule, mais qui ne laisse pas de donner mille écus de rente & de beaux priviléges. Notre grand Corneille n'en a pas eu tant.

Au reste ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pieces anglaises dont je suis si grand | partisan, ni que je vous raporte un bon mot ou [235] une plaisanterie des Wicharley[s] & des Congreves ; on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez con-

130. *34ᵃ-52* Buononcini

131. *34ᵃ-52 ne donnent pas le membre de phrase* de même... Silva. *34 (Ex. de l'Arsenal. T. 8359 in-12) donne en deux états les p. 233-234. Dans le premier état, le membre de phrase manque comme dans 34ᵃ. Le carton l'introduit. 34ᵇ, 34ᵈ, 34ᵉ sont conformes au texte cartonné. Tout ce passage* Ce sont... Silva *est retranché dans 56-K.* — *34ᵃ, 34ᵉ, 37ᵇ, 38* Méad. — *137.56-K retranchent l'alinéa* L'Angleterre... eu tant.

noître la Comédie Anglaise, il n'y a d'autre moien pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'aprendre bien l'anglais, & de voir la Comédie tous les jours [30]; je n'ai pas grand plaisir en lisant Plaute et Aristophane : pourquoi ? c'est que je ne suis ni Grec ni Romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'apropos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la Tragédie, il n'est question chez elle que de grandes passions, & de sottises héroïques consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire. | Œdipe, Electre apartiennent aux Espagnols, [236
aux Anglais, & à nous comme aux Grecs; mais la bonne Comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation, & si vous ne connoissez pas la nation à fonds, vous ne pouvez juger de la peinture.

152. *34ª-71, 75* [de] fables (*71ª, K* fable) *Angl. 33* of Fable — 157. *39ª-K* pouvez guères — *52-K ajoutent ces deux alinéas :*

On reproche aux Anglais leur scène souvent ensanglantée & ornée de corps morts [31], on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nuds devant de jeunes filles, & qui s'en retournent quelque fois avec un nés & une joue de moins [32]. Ils disent pour leurs raisons qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie & les Romains dans l'art de couper des nés. Mais leur théâtre est un peu loin de celui des Sophocles & des Euripides, & à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nés & une joue sont bien peu de chose en comparaison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le Cirque pour le plaisir des dames romaines.

Ils ont eu quelques fois des danses dans leurs comédies, & ces danses ont été des allégories d'un goût singulier. Le pouvoir despotique et l'état républicain furent représentés en 1709 par une danse tout à fait galante. On voyait d'abord un roi qui (*56-75* après un entrechat) donnait un grand coup de pied dans le derrière à son premier ministre ; celui-ci le rendait à un second, le second à un troisiéme ; & enfin celui qui recevait le dernier coup figurait le gros de la nation, qui ne se vengeait sur personne : le tout se faisait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danse ronde, où chacun donnait & recevait également. C'est pourtant là le pais qui a produit des Addissons (*75, K* Adissons), des Popes, des Lokes (*56-K* Lockes), et de Newtons [33].

COMMENTAIRE

1. Voltaire a pris cette idée soit dans Jeremy Collier, l'auteur du pamphlet *A short view of the immorality and profaneness of the English stage*, soit dans Ch. Wilson, *Memoirs of the Life of Will. Congreve*, qui cite et discute l'attaque de Collier (p. 98). Collier disait : « If any one would understand what the Curse of all tender hearted women is, Bellmour (dans *An old Bachelor*) will inform him. What is it then ? 'Tis the Pox. » Wilson remarque là-dessus : « The whole matter of fact is no more than this : LUCY TO BELLMOUR, act. V, sc. II : *If you do deceive me, the Curse of all Kind tender-hearted women light upon you.* — BELLMOUR. *That's as much as to say, The Pox take me.* It is interpretation ; and it is agreeable to his character. »

2. *The Provok'd wife*, par Vanbrugh, act. IV, sc. III. Vanbrugh remania pour l'adoucir un peu la scène dont on parle ici (Beljame, p. 257-258). *The Provok'd wife* est une des pièces que Voltaire avait pu voir à Londres (cf. l. XVIII, n. 10). Elle figurait sur l'affiche fréquemment.

3. *The Careless Husband*, de Colley Cibber, pièce que Voltaire dut voir à Londres : elle se jouait souvent. « La scène indiquée par Voltaire ne se trouve pas dans cette pièce, bien qu'il y ait un mari qui a pour maîtresse la femme de chambre de sa femme. Il est vrai que j'ai vu une édition de 1750. Mais en 1705, il est douteux qu'elle ait pu passer, à cause du livre de Collier » (Note communiquée par M. Al. Beljame). — En consultant l'éd. de 1705, j'ai trouvé les passages auxquels Voltaire fait allusion : il y a seulement un peu d'inexactitude dans ses souvenirs. Il a mêlé deux scènes, et transporté à la femme une exclamation du mari. A l'acte I, sir Charles Easy dit à la femme de chambre Edging : « *Kiss me* », et comme Edging le querelle, il s'écrie : « *What an unlimited Privilege has this Jade got from being a whore.* » A l'acte V, « the scene opens and discovers sir Charles without his Periwig and Edging by him, both asleep in two easy Chairs. And then enter lady Easy ».

4. Toute la 2e *lettre sur les Anglais* de Muralt est consacrée au théâtre anglais, et la plus grande partie à la comédie. Il y parle de Ben Johnson (éd. Ritter, p. 22-24), et de la Comédie de la Restauration (p. 24-26 et 34) : il est vrai qu'il ne nomme que Shadwell, dont il critique longuement l'adaptation de l'*Avare* (p. 27-34). — Saint-Evremond (*Œuvres div.*, 1706, t. III, p. 224) dans son opuscule de la *Comédie anglaise*, n'avait parlé aussi que de Ben Johnson et de Shadwell. Comme Muralt, il était fort préoccupé de comparer les comiques anglais avec Molière.

5. Dryden avait porté à la réputation littéraire de Shadwell, par sa satire *Mac Flecknoe ou satire sur le vrai Poète protestant T. S.*, 1682, un coup dont il ne se releva jamais (Beljame, *Le public et les hommes de lettres en Angleterre*, p. 186; cf. *ibid.*, 135, 139-140, 142). Le fils du poète essaya de le réhabiliter dans l'édition qu'il fit de ses œuvres en 1720 : il invoquait en faveur de son père les témoignages de Langbaine et de Rochester. On joua encore souvent à Londres entre 1726 et 1729 le *Don Juan* de Shadwell.

6. Voltaire vise ici Bayle, *Eclaircissement sur les obsénités* (à la fin du *Dict. crit.*, éd. 1730, IV, 637-654) : « Je sais bien que les stoïques se moquaient de la distinction des mots et qu'ils soutenaient que chaque chose doit être nommée par son nom, et que n'y ayant rien de malhonnête dans le devoir conjugal, il ne pouvait point être signifié par aucun mot déshonnête, et qu'ainsi le mot dont les paysans se servent pour le désigner est aussi bon qu'aucun autre » (p. 646). Bayle cependant admet qu'on se conforme aux délicatesses de l'usage, quoique « mal entendues » (*ibid.*), et qu'on ménage les oreilles des dames (640). Mais il maintient « qu'il n'est pas vrai qu'il faille bannir d'un Livre tous les mots que l'on n'oserait prononcer en présence des honnêtes femmes » (p. 647). — Bayle renvoie (p. 646) à son article HIPPARCHIA, n. D, où il expose l'impudeur des *cyniques* et défend son droit de la déclarer sans circonlocutions ni « obliquités de style ».

7. *Le Tableau*, vers 33-34.

8. Cf. l. IV, n. 49, et l. VII, n. 15. Voyez aussi Montesquieu, éd. Laboulaye, t. VII, p. 195. — « Vous diriez presque... que

leur pays, à la distinction de tous les autres, est *sans hypocrites* » (Muralt, p. 18). — A une date difficile à fixer, mais peut-être voisine de 1730, Voltaire nota cette réflexion : « Dans les pays où l'on a liberté de conscience, on est délivré d'un grand fléau, il n'y a point d'hypocrites » (T. XXXII, *Sottisier*, p. 512).

9. La *Bibliothèque Française* (1739, p. 310), dans un *Mémoire* sans doute fourni par Voltaire, relevait sur ce passage une faute de l'éd. de 1738-39 (39 ?) : « P. 293, l'auteur, en parlant des mauvaises pièces de théâtre qui ont un succès passager, citait ce vers assez connu :

Tout Paris les condamne et tout Paris les court.

L'éditeur a mis : *pièces que j'ai vues en France attirer la foule et révolter les lecteurs, et dont on a pu dire : Tout Paris les court.* » Cf. Bengesco, IV, 8. — Je n'ai pu trouver de qui est *ce vers assez connu.*

10. A la fin du volume *A New Collection of Miscellanies in Prose and Verse* par R. Pack, 1725, se trouve (p. 111-128) un petit écrit de Dennis, daté du 1er sept. 1720, *Some Remarkable Passages of the Life of Mr. Wycherley.* C'est là sans doute (p. 115-117) que Voltaire a pris ses renseignements sur la liaison de Wycherley avec la duchesse de Cleveland, plutôt que dans les *Memoirs of Mr. Wycherley's Life by Major Pack* qui sont en tête de *The Posthumous Works of W. W.*, London, 1728, in-8 : l'allusion aux maîtresses de Charles II est bien plus voilée dans ce dernier écrit. Il est possible d'ailleurs que Voltaire ait été informé par la conversation de ses amis anglais.

11. « It was not long before he became universally known and as generally caressed by whatever there were of Persons eminent for their Quality or Politeness » (Pack, p. 6).

12. *The Plain Dealer.*

13. *The Country Wife.*

14. Swift dans les *Miscellanies* qu'il donna avec Pope (t. IV 1727), s'égaya aux dépens du poète-architecte : voyez, p. 68, *V...'s House*, et p. 77, *The History of V...s House.* On lit dans cette dernière pièce :

V...'s Genius, without Thought or Lecture,
Is *hugely* turn'd to architecture.
He built up *such a monstrous Pile* (sa maison)...

Cf. Ashton, *Social Life in the reign of Queen Anne*, 1904, p. 47.

15. Voltaire avait visité à Blenheim la duchesse de Marlborough (Churton Collins, *Voltaire... in England*, 2e éd., p. 36-38). Voyez la description du château dans l'ouvrage de Beeverell.

16. On trouvera l'explication des impressions de Voltaire sur l'art de Vanbrugh et sur le château de Blenheim dans G. H. Lovegrove, *The Life, Work and Influence of sir G. Vanbrugh*, in-8, 1902. « The great height of the largeur rooms (à Blenheim) diminishes their apparent size, while the smaller rooms — up to 30 feet square — give the impression of being at the bottom of a short tunnel » (p. 20). « Huge Palace » (24). « The grant façade, known as the Park front, is so vast that it must be seen from a considerable distance in order to include the whole in one view » (22). « Vanbrugh, totally unacquainted with the Roman architecture..., produced buildings which, though pleasing from a distance, are, on closer examination, found wanting, owing to the lack of adherence to accepted rules of design and the coarseness of the details » (34).

17. L'épitaphe est d'un certain Dr Evans. Je ne sais où Voltaire l'a trouvée.

> Under this stone, reader, survey
> Dead sir John Vanbrugh's house of clay.
> Lie heavy on him, earth, for he
> Laid many heavy loads on thee !

(Leigh Hunt, *Dramatic Works of Wycherley, Van Brugh...*, 1849, p. XLV).

18. Il fut d'abord prisonnier à Calais, avant le 18 sept. 1690, puis il fut transféré à Vincennes, et le 30 janvier 1692, à la Bastille. Il fut relâché le 22 nov. 1692 sur caution de 1000 pistoles et un engagement de ne pas sortir de Paris (*Archives de la Bastille*, XII, 338-346). M. Funck-Brentano (*Les lettres de cachet à Paris*, 1903, in-fol., p. 107) dit qu'il fut arrêté « pour espionnage ». Les documents portent seulement qu'il fut arrêté « sur un avis que donna une femme de Paris que cet homme s'en allait sans passeport après la déclaration de guerre » (*Arch. Bast.*, XII, 339), et qu'on le garda « pour pouvoir être échangé contre un homme que l'on avait envoyé en Angleterre par ordre de S. M. et qui y avait

été arrêté » (p. 340). La lettre de Pontchartrain du 21 nov. 1691 ajoute ce renseignement de police, « qu'il a paru par les notions que l'on a eues depuis ce temps-là, que cet homme avait produit cette femme de Paris à un mylord, et que ce mylord avait fort à cœur la liberté de Van Brugh ». — Les détails que donne ici Voltaire étaient encore inconnus de Leigh Hunt en 1849.

19. « He occupied his enforced leisure in writing two comedies » (Lovegrove, p. 4). Les deux premières pièces de Van Brugh sont *The Relapse* (1695) et *The Provoked wife* (1697).

20. Cf. Beljame, p. 243. — La Place traduisit dans son *Théâtre anglais*, *Amour pour amour* et *l'Epouse en deuil* de Congreve : il n'osa rien y introduire de Wycherley, Vanbrugh et Farquar.

21. « He does not show so much the Poet as *the Gentleman*... He is genteel and *regular* in œconomy » (Jacob, t. I, p. 42). « Congreve of all Moderns seems to me to have the rightest Tune for Comedy. In all his Plays, there is a great deal of lively and uncommon Humour, and *such as yet*, for the most part, *is a Picture of true Life*. Besides, *he has raised the vein of Ridicule*, and made the stage, which had been too much prostituted to the Mob, edifying to Persons of the first Condition. And as his Fable is diverting, *so is it wrought accordingly to the strictest Rules* » (Major Pack's *Sentiments in his Essay on study*, cité dans *Mr. Congreve's Last will and Testament*, 2e éd., 1730, p. 23).

22. Congreve mourut le 19 janvier 1728; sur ses infirmités et ses dernières années, voy. Ch. Wilson, *Memoirs of the Life of W. C.*, 1730, et les journaux, *The Daily Journal*, nº 1790, Monday October 10, 1726; *The Daily Post*, nº 2817, Tuesday October 1, 1728; *The London Evening Post*, nº 168, from Thursday Jan. 2 to Sat. Jan. 4, 1729. *The Universal Spectator*, nº 16, Saturday Jan. 25, 1729, et nº 17, Sat. Febr. 1, 1729. Dès la fin de 1726, il était « emaciated... to that degree that his life is in great Danger ». En outre il était goutteux. En septembre 1728, il eut un accident de voiture aux courses de Bath (*The Daily Post*, nº 2817). Il habitait à Londres dans Surrey Street.

23. Allusion à Shadwell (cf. Muralt, p. 27).

24. Buononcini résida plusieurs années en Angleterre à partir

de 1720. Il y eut une grande réputation et fit jouer plusieurs opéras au théâtre de Haymarket. La duchesse de Marlborough le protégea. Cf. Lady Mary W. Montague, *Lettres*, t. I, p. 459 et 484 ; *A Journey through England*, éd. 1722, I, 119 ; *The Weekly Journal or the British Gazeteer*, n° 98, Saturday March 25, 1727, et n° 103 Sat. April 29, 1727. Voltaire lui avait d'abord fait place dans son *Temple du goût* (VIII, 553).

25, Cf. éd. Moland, XXI, 576 ; XXIX, 303. — Il était médecin de la reine Caroline. Voltaire l'avait connu à Londres.

26. Sur Helvetius et Silva, cf. le *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*. Voltaire connaissait et consultait Silva (X, 488, et XXXIII, 140).

27. Sa comédie *The Conscious lovers*, jouée à Drury Lane, avait été imprimée en 1723, avec une dédicace à Georges Ier.

28. Sur les rapports de Voltaire et de Cibber, voyez Ballantyne, p. 48-49.

29. Le titre de *Poète lauréat* valait 100 livres sterling (2.500 fr.). Cf. Beljame, p. 129. — Colley Cibber succéda au poète Eusden le 3 décembre 1730 (*Read's Weekly Journal*, Saturday December 5, 1730, n° 298). Ce détail peut aider à dater la lettre XIX.

30. Comme il avait fait lui-même. Cf. Ballantyne, p. 48-49.

31. « Among all our methods of moving pity or terror, there is none so absurd and barbarous, and which more exposes us to the contempt and ridicule of our neighbours, than that *dreadful butchering* of one another, which is so very frequent upon the English stage. To delight in seeing men stabbed, poisoned, racked, or impaled, is certainly the sign of a cruel temper : and as this is often practised before the British audience, several French critics, who think these are grateful spectacles to us, take occasion from them to represent us as a people that delight in blood. It is indeed very odd to see *our stage strewed with carcasses* in the last scene of tragedy » (*Spectator*, n° 44). Cf. Le Pays, *Amitiés, amours et amourettes*, éd. 1685, p. 173 ; Saint-Evremond, éd. 1706, t. III, p. 207-208 ; Muralt, p. 36 (...le théâtre... quelquefois tout *jonché de corps morts*) ; César de Saussure, *Lettres et voyages*, p. 273-274 ; Jusserand, *Shakespeare en France*, p. 128 et suiv.

32. Le Pays et Sorbière, dans Jusserand, 114 et 116. Misson, 1698, p. 256-257 : « Ces sortes de combats se font rarement depuis huit ou dix ans. » Guy Miège, 1728, I, 262; Lesage, p. 130; La Mottraye, I, 167; Muralt, p. 46 et 50; Dubos, *Réflexions sur la poésie et la peinture*, Ie P., s. 2; *Voyages et aventures de Martin Nogal*, 1728, p. 365; César de Saussure, 277-283; Prévost, *Mém. d'un H. de qualité*, éd. 1808, t. 3, p. 75.

33. Sur les danses dans le théâtre anglais depuis 1660, cf. Beljame, p. 34 et 37; et Dennis, *Selected Works*, t. I, *an Essay upon Publick spirit*; il y cite (p. 429) ces deux vers :

1st KING. — Come, now to serious Counsel w'll advance.
2d KING. — I do agree, but first let's have a Dance.

et (p. 470) il remercie « une jeune dame de la première qualité » pour avoir donné des ordres très rigoureux « that the Julius Caesar of Shakspeare which was acted at her Request, should be done without any Performance either of Singing or Dancing ». — Quant à l'anecdote racontée ici par Voltaire, il y a une méprise de sa part. Il a pris pour des danses réellement exécutées une fantaisie satirique du *Tatler*. Annonçant une comédie de d'Urfey, *les Prophètes modernes*, le journaliste anglais imaginait qu'un de ses amis devait faire jouer l'hiver suivant les *Poètes modernes* avec sept chansons et plusieurs intermèdes, et que la représentation qui se ferait à son profit serait accompagnée de deux Danses nouvelles de son invention. « Le dessin en est curieux, l'exécution n'en pourra être que fort utile au public. Dans la Ire, on introduit le *pouvoir Despotique*. C'est un homme (de) fort haut de taille et qui porte un grand chapeau tout couvert de plumes. Cet homme mène le branle, *en donnant un coup de pied au derrière de son premier ministre*, qui est placé devant lui. Le ministre rend le coup à quelqu'un qui suit dans la même posture, et les coups passent ainsi de l'un à l'autre jusqu'à la dernière personne qui paraît sur la scène. Il ne faut pas être sorcier pour deviner ce que cela veut dire : c'est que dans le gouvernement monarchique, la plus grande douceur que les sujets puissent se promettre, est de donner eux-mêmes à leurs inférieurs les coups qu'ils ont eux-mêmes reçus de leurs Maîtres. *Cette danse se fait sur un air grave et triste*, mais aussitôt qu'elle

est finie, la note change et devient plus vive et plus gaie. La Compagnie *se place en rond*, et tous les danseurs se prennent par la main. Quand on est placé de la sorte, la musique devient un peu plus aiguë, et voilà nos gens qui vont toujours en tournant et qui se donnent de grands coups à la ronde. Cette danse a cela d'agréable qu'il ne tient presque qu'à vous de vous y divertir en divertissant les autres. Vous n'avez qu'à bien observer la cadence, et qu'à mesurer les pas que vous faites. Même sans cela, *vous avez toujours le plaisir de donner autant de coups que vous en recevez*, comme étant avec des amis et des égaux. Peut-on mieux représenter l'État républicain ? » (*Le Babillard*, nº 11, 3 mai 1709, tr. La Chapelle, 1725, I, 160). Voltaire n'a pas dû prendre l'anecdote dans la traduction française qui avertissait que le passage n'était qu'une plaisanterie. — Ce passage de la XIXe lettre est sans doute la source de la comédie des *Ricochets* de Picard.

VINGTIÉME LETTRE [237]

Sur les seigneurs qui cultivent les Lettres.

Il a été un tems en France où les beaux Arts étoient cultivés par les premiers de l'État. Les Courtisans sur tout s'en mêloient, malgré la dissipation, le goût des riens, la passion pour l'intrigue, toutes divinités du païs.

Il me paroit qu'on est actuellement à la Cour dans tout un autre goût que celui des* Lettres [1], peut-être dans peu de tems la mode de penser reviendra-t-elle : un Roi n'a | qu'à vouloir ; on fait de cette Nation-ci tout ce qu'on [238] veut. En Angleterre communément on pense [2], & les lettres y sont plus en honneur qu'en France. Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur gouvernement [3]. Il y a à Londres environ huit cent personnes [4] qui ont le droit de parler en public, & de soutenir les intérêts de la Nation : environ cinq ou six mille prétendent au même honneur à leur tour, tout le reste s'érige en juge de ceux-ci, & chacun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques ; ainsi toute la Nation est

* *L'Auteur écrivoit cela en 1727* [5].

Ligne 2. *48-75* [sur les] Courtisans [qui...] *K* (*Dic. phil.*) Courtisans Lettrés. — 8. *71 omet* un

12. *34ª-K* qu'ici. *Cette leçon, certainement primitive, prouve que la lettre est écrite en France, donc après 1728. Voltaire se sera aperçu de son étourderie en corrigeant les épreuves de Jore.* — 17. *46, 48, 52-K* bonheur *Mais 46 aux* Fautes à corriger, *portait* bonheur, *lis.* honneur. 18. *34ª-K* [de] tous [ceux-ci]

Note. *Cette note se trouve que dans 34 et ses contrefaçons* (*34ᵇ* écrivoit ces choses) ; *elle manque dans 34ª-K.*

dans la nécessité de s'instruire. On n'entend parler que des gouvernemens d'Athénes & de Rome [6] ; il faut bien malgré qu'on en ait, lire les Auteurs qui en ont traité ; cette [239] étude conduit naturellement aux belles Lettres. En général les hommes ont l'esprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos Magistrats, nos Avocats, nos Médecins, & beaucoup d'Ecclésiastiques, ont-ils plus de lettres, de goût & d'esprit, que l'on n'en trouve dans toutes les autres professions ? C'est que réellement leur état est d'avoir l'esprit cultivé, comme celui d'un Marchand est de connoître son négoce. Il n'y a pas long-tems [7] qu'un Seigneur Anglais fort jeune [8] me vint voir à Paris en revenant d'Italie : il avoit fait en vers une description de ce païs-là aussi poliment écrite, que tout ce qu'ont fait le Comte de Rochester & nos Chaulieux, nos Sarrasins & nos Chapelles.

La traduction que j'en ai faite est si loin d'atteindre à [240] la force & à la bonne plaisanterie de l'original, que je suis obligé d'en demander sérieusement pardon à l'auteur & à ceux qui entendent l'anglais; cependant comme je n'ai pas d'autre moien de faire connoître les vers de Milord... [9], les voici dans ma langue ?

Qu'ai-je donc vû dans l'Italie,
Orgueuil, astuce, & pauvreté,
Grands complimens, peu de bonté,
Et beaucoup de cérémonie :
L'extravagante Comédie
Que souvent l'Inquisition*,

* *Il entend sans doute les farces que certains Prédicateurs jouent dans les places publiques.*

30. *K met ici cette note :* Ceci a été écrit vers 1730.

34. *34ª-K* Sarasins — 40. *34ª-39⁴, 46-71* Mylord — *39⁴-K* [Milord] Harvey

41. *34ª-K divisent cette pièce en quatrains, en donnant cinq vers à l'avant-dernière stance.*

Veut qu'on nomme religion,
Mais qu'ici nous nommons folie.
La nature en vain bienfaisante, [241]
Veut enrichir ces lieux charmans :
Des Prêtres la main désolante
Etouffe ses plus beaux présens.
Les Monsignors, soi-disant grands,
Seuls dans leurs palais magnifiques,
Y sont d'illustres fainéants,
Sans argent & sans domestiques.
Pour les petits, sans liberté,
Martirs du joug qui les domine,
Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant Dieu par oisiveté,
Et toujours jeunant par famine.
Ces beaux lieux du Pape benis,
Semblent habités par les diables,
Et les habitans misérables
Sont damnés dans le paradis.

Peut-être, dira-t-on que ces vers sont d'un hérétique ; mais on traduit tous les jours, & même assez mal, ceux d'Horace | & de Juvenal qui avoient le malheur d'être [242]

53. *39* Monseignors
65. *34ª-48 terminent ici la lettre. A la place du dernier alinéa, 48 (corr.) et 51 (en petits caractères au bas de la page avec la mention* Nota*) ajoutent* : Je ne suis pas de l'avis de Milord Harvey. Il y a des Païs en Italie qui sont tres malheureux, parce que des étrangers s'y battent depuis long tems à qui les gouvernera, mais il y en a d'autres où l'on n'est ni si gueux ni si sot qu'il le dit. *52-K font entrer cette note dans le texte. — L'édition de Genève* 1742 *(42ª) donne encore ici une variante originale qui n'a jamais été reproduite :* C'est ainsi que la plus grande partie des Anglais pense de plusieurs peuples de l'Italie, & sur-tout des Sujets du Pape. Cicéron, César, Lucrece, Caton, Pompée, Virgile, Auguste, ne croyoient pas qu'un jour leur postérité seroit un objet de mépris pour les descendans des Sauvages d'une Isle au Nord de la Gaule ; ces Sauvages traitent aujourd'hui les Romains de Barbares en fait de Gouvernement & de Philosophie ; & s'ils ont encore quelque estime pour Rome, c'est parce qu'elle produit des Musiciens & des Peintres.

païens. Vous sçavez bien qu'un traducteur ne doit pas répondre des sentimens de son autheur, tout ce qu'il peut faire, c'est de prier Dieu pour sa conversion, & c'est ce que je ne manque pas de faire pour celle du Mylord.

COMMENTAIRE

1. Cette comparaison avec le XVII^e^ siècle et la cour de Louis XV est l'un des sentiments qui ont inspiré à Voltaire le premier dessein de son *Siècle de Louis XIV* (cf. éd. Ém. Bourgeois, *Introd.*, p. VII).

2. « Les Anglais pensent profondément » (La Fontaine, *Le Renard Anglais*, 1685). C'était une opinion déjà reçue en France. « L'Angleterre est le pays du monde où les profonds raisonnements métaphysiques et physiques, assaisonnés d'érudition, sont le plus goûtés et à la mode » (Bayle, *Œuv. div.*, IV, 798). « Parmi les Anglais il y a des gens qui pensent plus fortement et qui ont de ces pensées fortes en plus grand nombre que les gens d'esprit des autres nations... La plupart négligent les manières et les agréments ; mais ils cultivent leur raison... » (Muralt, p. 10 et 11). Voyez dans le *Français à Londres* de Boissy (19 juillet 1727), le type du *Milord*, et dans la riposte de Marivaux, le *Prologue* de *l'Ile de la Raison* (11 sept. 1727), la concession qu'il fait, que *les Anglais pensent*.

3. « Ils se sentent libres », dit sommairement Muralt (p. 10). « Ils jouissent d'une liberté qui élève l'esprit » (p. 61).

4. Guy Miège (*État présent de la G^de^ Bret.*, 1728, t. II, p. 135) compte 170 Pairs environ, 513 membres des Communes, plus 14 pairs et 45 membres des Communes pour l'Écosse : en tout 742 personnes.

5. Date suspecte. Cf. n. 7. Par prudence, Voltaire voulait qu'on pût croire qu'il pensait que les choses avaient changé depuis 1727. La note manquant dans les éditions anglaise et française de Londres (*Angl. 33* et *34^a^*), il est probable qu'elle fut ajoutée sur les épreuves de Jore.

6. Cf. l. VIII, n. 1, et X, n. 11. — Voyez en outre Addison, *Spectator* (n° 297) ; Swift. *Of the contest and dissensions between the Nobles and Commons in Athens and Rome*, 1701 (t. III, éd. 1883).

7. La note de l'éd. de Kehl contredit celle de Voltaire (cf. p. 119 et n. 5). C'est l'éd. de Kehl qui a raison. John Hervey fit son voyage d'Italie en 1728, il revint en Angleterre en septembre ou octobre 1729 : lui-même, dans ses *Mémoirs*, 1848, p. 128, dit septembre ; mais John Hervey, son père, dans son *Diary*, 1894, in-4°, p. 79, note ce retour seulement à la date du *25 octobre*. Le texte de Voltaire indique explicitement Paris comme le lieu de la rencontre. Voltaire était donc revenu d'Angleterre quand il écrivit la fin de cette lettre. Faut-il croire que le début ait été rédigé dès 1727 ? N'est-il pas plus vraisemblable qu'il a été fait pour amener la citation ? Si Voltaire avait en 1727 dirigé son attention sur le mérite qu'ont les Anglais de penser profondément, il eût dès lors trouvé des exemples particuliers.

8. John Hervey, le futur garde des sceaux d'Angleterre à qui Voltaire adressera en 1740 une lettre fameuse sur Louis XIV, était né le 15 oct. 1696. Il avait donc 34 ans. Est-ce pour dérouter les conjectures que Voltaire le dit fort jeune ? ou pour ôter de la gravité à la satire du catholicisme italien ? — Cf. Voltaire, *Œuvres*, éd. Moland, XXIV, 225 et X, 522.

9. Je n'ai pu trouver les vers de Lord Hervey ni dans Dodsley, *Collection of Poems*, in-12, t. III, IV, V, 1782, ni dans *The Laurel, containing the Poetical Works of Collins, Dr Johnson, Pomfret, and Hammond* (and Hervey), London, 1808, in-14. Le Catalogue du British Museum ne m'a rien fourni où je pusse faire d'autres recherches, non plus que le *Dict. of Nat. Biogr.* Le traducteur anglais de 1733 ne connaissait pas sans doute la pièce originale : car, contrairement à son habitude, il ne la cite pas à côté de l'imitation de Voltaire. — Hervey n'épargnait pas Voltaire dans sa raillerie. Il envoya le *Temple du goût* à son père, qui l'en remercia, mais « much more for the entertaining criticisms upon the book and the author ». (*Letterbooks of John Hervey, first Earl of Bristol*, 1894, t. III, p. 97, let. 968.)

VINGT ET UNIÉME LETTRE

Sur le comte de Rochester et Mr Waller.

Tout le monde connoit de réputation le Comte de Rochester. Mr de Saint-Evremont en a beaucoup parlé; mais il ne nous a fait connoître du fameux Rochester, que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes[1]: je voudrois faire connoître en lui l'homme de génie & le grand poëte. Entr'autres ouvrages qui brilloient de cette imagination ardente qui n'aparte|noit qu'à lui, il a fait [244] quelques satires sur les mêmes sujets que notre célébre Despreaux avoit choisis[2]. Je ne sçai rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies qui se sont exercés sur les mêmes matieres.

Voici comme Mr Despreaux parle contre la raison humaine dans sa satire sur l'homme[3].

> Cependant à le voir plein de vapeurs legéres,
> Soi-même se bercer de ses propres chimeres,
> Lui seul de la nature est la base & l'apui,
> Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
> De tous les animaux il est ici le maître;

Ligne 2. *K* (*Dict. phil.*) Rochester et Waller. — 3. *34ª-K* la [réputation] du — 4. *34ª-48, 52-71ª* M. de Saint-Evremond *51, 75, K conservent* Saint-Evremont. *De même plus loin l. 65.*

20. tourne *leçon de toutes les éditions, y compris K; c'est la leçon de Boileau:* brille *est une faute de quelques éditions modernes.*

21. ici *leçon de toutes les éditions, y compris K. Des éd. modernes donnent* dit-il, *qui est le texte authentique de Boileau.*

Qui pourroit le nier, poursuis-tu ? Moi peut-être :
Ce maître prétendu qui leur donne des loix,
Ce Roi des animaux combien a-t-il de Rois ?

Voici à peu près comme s'exprime le comte de Ro- [245]
chester dans sa satire sur l'homme ; mais il faut que le lecteur se resouvienne toujours que ce sont ici des traductions libres de poëtes anglais, & que la géne de notre versification & les bienséances délicates de notre langue ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuse du stile anglais.

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,
Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, Docteur [4],
C'est ta raison frivole, inquiette, orgueilleuse,
Des sages animaux rivale dédaigneuse,
Qui croit entr'eux & l'Ange occuper le milieu, |246|
Et pense être ici bas l'image de son Dieu.
Vil atome importun, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'éleve, tombe, & nie encor sa chute,
Qui nous dit : « je suis libre », en nous montrant ses fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'Univers [5] ;
Allez, réverends fous, bien-heureux fanatiques,
Compilez bien l'amas de vos riens scolastiques ;
Peres de visions, & d'énigmes sacrés,
Auteurs du labirinthe où vous vous égarez,
Allez obscurément éclaircir vos misteres,
Et courez dans l'école adorer vos chimeres [6].
Il est d'autres erreurs, il est de ces dévots,

28. *34*[a]-*75* des [poëtes] — 26. *42*-*42*[a] *omettent les mots* et les bienséances délicates de notre langue. — 30. *42*[a] *Errata :* ne peuvent, *lis.* ne peut.
34. *34*[2]-*K* [c'est] la [raison frivole] *Angl. 33 donne aussi cette mauvaise leçon.* — 38. *34*[3]-*K* [atôme] imparfait *Même leçon dans Angl. 33. La leçon de 34, moins naturelle, peut cependant se défendre.*
43-45. *34 ponctue :* scolastiques, ...sacrés ; ...egarez, *séparant ainsi les vers 44 et 45. La ponctuation que j'adopte me paraît donner un meilleur mouvement à la phrase.*

Condamnés par eux-même à l'ennui du repos.
Ce mistique encloître, fier de son indolence,
Tranquille au sein de Dieu, qu'y peut-il faire ? il pense. [247]
Non, tu ne penses point, misérable, tu dors :
Inutile à la terre, & mis au rang des morts,
Ton esprit énervé croupit dans ta molesse,
Réveille-toi, sois homme, & sors de ton yvresse.
L'homme est né pour agir, & tu prétens penser[7] !

Que ces idées soient vraies ou fausses, il est toujours certain qu'elles sont exprimées avec une énergie qui fait le poëte.

Je me garderai bien d'examiner la chose en philosophe, & de quitter ici le pinceau pour le compas. Mon unique but dans cette lettre, est de faire connoître le génie des poëtes anglais, & je vais continuer sur ce ton.

On a beaucoup entendu parler du célébre Waller en [248] France[8]. Messieurs de la Fontaine, Saint-Evremond, & Bayle, ont fait son éloge[9] ; mais on ne connoit de lui que son nom. Il eut à peu prés à Londres la même réputation que Voiture eut à Paris, & je crois qu'il la méritoit mieux. Voiture vint dans un tems où l'on sortoit de la barbarie, & où l'on étoit encore dans l'ignorance. On vouloit avoir de l'esprit, & on n'en avoit pas encore ; on cherchoit des tours au lieu de pensées : les faux brillans se trouvent plus aisément que les pierres précieuses. Voiture, né avec un génie frivole & facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la littérature française ; s'il étoit venu aprés les grands hommes | qui ont illustré le [249] siécle de Louis XIV, ou il auroit été inconnu, ou l'on

49. *51* Livrés au lâche ennui d'un indigne [repos.]
52. *56-K* tu végètes, [tu dors] — 54. *34ª-K* la [mollesse]
63. *K supprime les mots* et je... ton. — 65. *34ª-39* Mr de la Fontaine *39ª-K* [en France]. La Fontaine (*sans* M. de)
71. *34ª-K* point [encore] — 72. *51* [au lieu de] des [pensées] — 77. *56-K* [Louis XIV], il auroit été obligé d'avoir plus que de l'esprit.

n'auroit parlé de lui que pour le mépriser, ou il auroit corrigé son stile. Mr Despreaux le loue, mais c'est dans ses premieres satires, c'est dans le tems où le goût de Despreaux n'étoit pas encore formé [10]; il étoit jeune & dans l'âge où l'on juge des hommes par la réputation, & non pas par eux-mêmes; d'ailleurs Despreaux étoit souvent bien injuste dans ses louanges & dans ses censures. Il louoit Segrais, que personne ne lit [11]; il insultoit Quinaut que tout le monde sçait par cœur [12], & il ne dit rien de la Fontaine [13]. Waller, meilleur que Voiture, n'étoit pas encore parfait : ses ouvrages galans respirent la grace; mais la négligence les fait languir, & souvent les [250] pensées fausses les défigurent [14]. Les Anglais n'étoient pas encore parvenus de son tems à écrire avec correction. Ses ouvrages sérieux sont pleins d'une vigueur qu'on n'attendroit pas de la molesse de ses autres pieces. Il a fait un éloge funébre de Cromwell, qui avec ses défauts passe pour un chef-d'œuvre : pour entendre cet ouvrage, il faut sçavoir que Cromwel mourut le jour d'une tempête extraordinaire.

La piece commence ainsi.

Il n'est plus, c'en est fait, soumettons-nous au sort :
Le Ciel a signalé ce jour par des tempêtes,
Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes,
Vient d'annoncer sa mort.
Par ses derniers soupirs, il ébranle cette Isle,
Cette Isle que son bras fit trembler tant de fois, [251]
Quand dans le cours de ses exploits,

C'en était assez pour l'hôtel de Rambouillet, et non pour la postérité. Despréaux [le loue]. — *43ª-42ª* [ou]on — 80. *34ª-K* [dans le temps] que 83. *K* [non] point — *34ª-49* M. [Despréaux] — 85. *46-K* Ségrais — *394-K* Quinault

94. *42, 42ª, 75* Cromwell — 98. *34ª-39 divisent ce morceau en couplets de 4, 5, 3, 5 vers ; 394-75 en trois parties de 4, 5 et 8 vers.*

Il brisoit la tête des Rois,
Et soumettoit un peuple à son joug seul docile.
Mer, tu t'en es troublée. O mer ! tes flots émus
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages,
Que l'éfroi de la terre, & ton maître n'est plus.
Tel au Ciel autrefois s'envola Romulus,
Tel il quitta la terre au milieu des orages,
Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages :
Obéi dans sa vie, à sa mort adoré,
Son palais fut un temple, &c[15].

C'est à propos de cet éloge de Cromwell, que Waller fit au Roi Charles second cette ré|ponse qu on trouve [252]
dans le dictionnaire de Baile[16]. Le Roi pour qui Waller venoit, selon l'usage des Rois & des Poëtes, de presenter une piece farcie de louanges, lui reprocha qu'il avoit fait mieux pour Cromwel : Waller répondit, « Sire, nous autres poëtes nous réus[s]issons mieux dans les fictions que dans les vérités ». Cette réponse n'étoit pas si sincére que celle de l'Ambassadeur Hollandois qui, lorsque le même Roi se plaignoit que l'on avoit moins d'égard pour lui que pour Cromwell, répondit : « Ah ! Sire, ce Cromwell étoit tout autre chose. »

Mon but n'est pas de faire un commentaire sur le caractere de Waller ni de personne ; je ne considére les gens après leur mort que par leurs | ouvrages ; tout le [253]
reste est pour moi anéanti ; je remarque seulement que Waller, né à la cour[17] avec soixante mille livres de rente, n'eut jamais ni le sot orgueuil ni la non chalance d'aban-

118. *34ᵉ-K* Bayle — *34ᵉ-K* à qui...
125. *34ᵉ-K* égards — 128. *56-K*, *au lieu de* Mon but... personne, *donnent :* Il y a des Courtisans même en Angleterre, et Waller l'était ; mais [je ne considère]
131. *K* anéanti pour moi — 132. *Angl. 33* an Estate of five or six thousand Pounds sterling a year...

donner son talent. Les Comtes de Dorset & de Roscommon, les deux Ducs de Boukinkam, Milord Halifax & tant d'autres [18], n'ont pas cru déroger en devenant de très-grands poëtes & d'illustres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leur nom. Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en eussent attendu leur fortune : ils ont de plus rendu les arts respectables aux yeux du peuple, qui en tout a besoin d'être mené par les Grands, & qui pourtant se régle moins sur eux en Angleterre qu'en aucun lieu du monde [19].

COMMENTAIRE

1. Des *Memoirs of the Life of the R. H. John late Earl of Rochester, written by* Monsieur St.-Evremont *in a letter to her Grace the Dutchess of Mazarine*, sont imprimés en tête des œuvres de Rochester (*The Works, of.... Rochester and Roscommon*, 1709, in-8°; et *The Works of... Rochester, Roscommon and Dorset*, etc., 1731, 2 vol. in-12). Le morceau a été attribué à Saint-Evremond, mais on n'est pas sûr qu'il soit de lui. Il n'a pas été recueilli dans ses *Œuvres* (1706, 5 vol. in-12). Quel qu'il soit, l'auteur de ces *Mémoires*, après avoir parlé des *bonnes fortunes* de Rochester, loue en lui « a strengh of expression and a happiness of thought peculiar to himself »; il le met au-dessus de Boileau chez qui, dans ses emprunts aux anciens, « it smells too much of the lamp » (Ed. 1731, t. I, p. XXIV). Son génie est « powerful » (*Ibid.*). Voyez aussi (*ibid.*, p. XXVIII-XXX, et XXXII-XXXIII) l'éloge que fait Mr. Wolsley de ses facultés littéraires, et les jugements de Wood et Burnet. Jacob (*The Lives*, etc., t. II, p. 231) dit de lui : « He had a strange

135. *56-K* Roscomon — *34a-K* Buckingham — *35-39*[4], *48*, *51*, *70-75* Mylord — *70-K* Hallifax — 138. *34a-K* leurs noms — 139. *34a-71*, *75* leurs fortunes

vivacity of thought and vigour of expression ; his Style was clear and strong, and his Figures very lively, and *few Men ever had a bolder Flight of Fancy*, more steadily govern'd by Judgment, than his Lordship. »

2. Satires contre l'homme, sur la noblesse, contre le mariage.

3. *Sat.* VII.

4. And 'tis this very Reason I despise...
... 'Tis not true Reason I despise, but yours.·.
(*Satire against Man*, ed. 1731, I, 4 et 5).

5. Les vers 3 à 10 sont un résumé de longs développements de Rochester (*ibid.*, p. 1-3) ; je relève quelques traits seulement :

...that vain animal
Who is so proud of being rational...
Reason, an *Ignis fatuus* in the Mind...

et ceci, sous forme d'objection :

Bless'd, glorious Man to whom alone kind Heav'n
An everlasting soul has freely giv'n ;
Whom his great Maker took such Care to make,
That from himself he did the Image take,
And thit fair Frame in shining Reason drest,
To dignify his Nature above beast...
(We) Dive into mysteries ; then, soaring, pierce
The flaming limits of the Universe.

Plus loin, après *I despise* (cf. n. 4).

This supernatural Gift, that make a ***mite***
Think he's the image of the Infinite...

6. ... This busie puzzling stirrer up of Doubt
That frames deep Mysteries, then finds'em out;
Filling with frantic Crowds of thinking Fools,
These rev'rend Bedlams, Colleges and Schools;
Borne on those wings, each heavy sot can pierce
The limits of the boundless Universe... (cf. v. 10).

7. And we have modern cloister'd Coxcombs, who
Retire to think, 'cause they have nought to do:
But thoughts are given for Action's Government;
Where Action ceases, Thought is impertinent.
Our sphere of action is life's happiness;
And he who thinks beyond, thinks like an Ass.

8. Voltaire pouvait lire Waller dans une édition de 1711, ou dans celle de 1730 que donna Fenton, toutes les deux avec une *Vie*.

9. La Fontaine, *Œuvres*, éd. Hachette, in-8°, IX, 385, 396, 408 ; Saint-Evremond, *Œuv. div.*, 1706, in-12, III, 71 ; V, 44, 180-181. Les lettres de la Fontaine où il est question de Waller avaient paru dans les *Œuvres posthumes* et se trouvaient réimprimées au t. V de Saint-Evremond. Ni l'index du *Dictionnaire*, ni celui des *Œuvres diverses* de Bayle ne font mention de Waller. Voltaire confond peut-être avec le *Menagiana*, cf. n. 16.

10. *Sat.* III, v. 181 ; et aussi dans la *Sat.* IV, v. 27. Il l'a jugé dans sa vieillesse plus rigoureusement (*Sat.* XII, v. 41-48).

11. *Art Poétique*, IV, 201-202.

12. *Sat.*, II, v. 20; III, 187-199 ; IX, 98 et 288.

13. Dans l'*Art Poétique*, où il n'est pas question de la Fable.

14. Pour le jugement des Anglais sur Waller, cf. Addison, *An account of the greatest English Poets* (éd. 1854, t. I, p. 22-27). Il y cite, à côté de Milton, Waller, « the courtly Waller ». — Blackmore (*Essays*, éd. 1716, II, 267) : « The two great reformers, Denham and Waller » (réformateurs du style et du goût). — On lit dans la *Preface to the second part of Mr. Waller's Poems*, 1690 : « He was indeed the parent of English verse, and the first that shew'd us our tongue had beauty and numbers in it. Our language owes more to him than the French does to Cardinal Richelieu and the whole Academy... The tongue came into his hands like a rough diamond. He polish'd it first » (Ed. Fenton). — Cette réputation de Waller était encore intacte en 1726. « Waller who was the most remarkable and successful Refiner of the English Tongue, and since whose Time it has received very little Amendment... » (*The Weekly Journal or the British Gazeteer*, n° 71, Sat. Sept. 3, 1726, lettre signée *Modernus*).

15. Voici le texte de Waller tel que le donne le traducteur anglais des *Lettres* en 1733 :

> We must resign ! Heav'n his great soul does claim
> In Storms as loud as his immortal Fame :
> His dying Groans, his last Breath shakes our Isle,
> And Trees uncut fall for his fun'ral pile :
> About his Palace their broad roots are tost
> Into the air ; so Romulus was lost !

New Rome in such a Tempest miss'd her King.
And from obeying fell to worshipping :
On Œta's top thus Hercules lay dead,
With ruin'd Oaks and Pines about him spread.
... Nature herself took Notice of his death,
And, sighing, swell'd the Sea with such a breath,
That to remotest Shores the billows roul'd,
Th' approaching Fate of his great Ruler told.

16. Voltaire se souvient mal. L'anecdote n'est pas dans Bayle, mais dans le *Menagiana* (éd. 1715, II, 46), dont le texte est : « en [fictions] qu'en [vérités] ». Fenton, dans les *Observations on some of Mr. W.'s Poems* qui sont à la fin de son édition : (p. CXVIII), donne le mot de Waller en renvoyant au *Menagiana* ; c'est peut-être dans Fenton que Voltaire l'a pris.

17. Il n'était pas né à la cour, mais il y passa sa vie. Il était d'une bonne famille. Voyez la vie de Waller dans l'éd. de 1711 et dans celle de Fenton de 1730.

18. Presque tous ces noms sont réunis dans le recueil intitulé *The works of the earls of Rochester, Roscommon and Dorset ; the dukes of Devonshire, Buckinghamshire*, etc., London, 1731, 2 vol. in-12. Les deux ducs de Buckingham étaient Georges Villiers, duke of Buckingham (*Miscellaneous works*, London, 1704, in-8) et John Sheffield, earl of Mulgrave, marquis of Normanby and duke of Buckingham ou plutôt Buckinghamshire (*Works*, London, 1713, 2 v., 4°). — Les vers de Halifax furent imprimés dans *The works and life of the R. H. Charles, late earl of Halifax*, 1715.

19. « Ce peuple... n'a pas beaucoup d'égard pour les grands, et... n'est pas prêt à leur céder aussi facilement qu'on fait partout ailleurs » (Muralt, p. 3). « Les petits tiennent peu aux grands ; il semble que personne n'ait pour eux cette crainte ni cette admiration si ordinaires chez les autres peuples » (*Ibid.*, p. 5).

Sur Mr Pope et quelques autres Poetes fameux.

Je voulois vous parler de Mr Prior, un des plus aimables poëtes d'Angleterre, que vous avez vû à Paris plénipo-

Ligne 2. *56-K* (Dict. phil.) *coupent cette lettre en deux articles intitulés l'un :* De Prior, du poeme singulier d'Hudibras, et du Doyen Swift, *et l'autre :* De Pope (*K* Pope). — 4. *34ᵉ-52* [vu] ici — *56-K donnent à la place de la première phrase la page que voici :*

On n'imaginait pas en France que Prior, qui vint de la part de la Reine Anne donner la paix à Louis XIV, avant que le baron Bollingbrooke (*70-71ᵃ* Bolingbrooke *75*, *K* Bolingbroke) vint la signer, on ne devinait pas, dis-je, que ce Plénipotentiaire fût un Poëte. La France paya depuis l'Angleterre en même monnoie ; car le cardinal Du Bois (*71-75*, *K* Dubois) envoya notre Des Touches (*71-75*, *K* Destouches) à Londres, & il ne passa pas plus pour Poëte parmi les Anglais que Prior parmi les Français. Le Plénipotentiaire Prior était originairement un garçon cabaretier, que le Comte de Dorset, bon Poëte lui-même, & un peu ivrogne, rencontra un jour lisant Horace sur le banc de la taverne[1], de même que Mylord Aïla trouva son garçon jardinier lisant Newton. Aïla fit du jardinier un grand Philosophe (*K* un bon géomètre), & Dorset fit un très-agréable Poëte du cabaretier[2].

C'est de Prior qu'est l'*Histoire de l'ame* : cette histoire est la plus naturelle qu'on ait faite jusqu'à présent de cet être si bien senti & si mal connu. L'ame est d'abord aux extrémités du corps, dans les pieds & dans les mains des enfans ; de là (*70-K* & de là) elle se place insensiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté : ensuite elle monte au cœur, & là elle produit les sentiments de l'amour & de l'héroïsme : elle s'élève jusqu'à la tête dans un âge plus mûr ; elle y raisonne comme elle peut, & dans la vieillesse, on ne sait plus ce qu'elle devient : c'est la sève d'un vieil arbre qui s'évapore, & qui ne se répare plus. Peut-être cet ouvrage est-il trop long : toute plaisanterie doit être courte, & même le sérieux devrait bien être court aussi[3].

Ce même Prior fit un Petit Poëme sur la fameuse bataille de Hochsted (*70-K* d'Hochstet). Cela ne vaut pas son *Histoire de l'ame* ; il n'y a de bon que cette apostrophe à Boileau :

> Satirique flateur, toi qui pris tant de peine
> Pour chanter que Louis n'a point passé le Rhin[4].

tentiaire & Envoïé extraordinaire en 1712. Je comptois vous donner aussi quelqu'idée des poësies de Milord Roscommon, de Milord Dorset, &c. mais je sens qu'il me faudroit faire un gros livre, & qu'après bien de la peine, je ne vous donnerois qu'une idée fort imparfaite | de tous [25
ces ouvrages. La poësie est une espece de musique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces poësies étrangéres, je vous note imparfaitement leur musique ; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Il y a sur tout un poëme anglais que je désespérerois de vous faire connoître ; il s'apelle Hudibras [5], le sujet est la guerre civile & la secte des Puritains tournée en ridicule. C'est Dom-Guichote, c'est notre Satire Ménipée fondus ensemble : c'est de tous les livres que j'ai jamais lûs, celui où j'ai trouvé le plus d'esprit ; mais c'est aussi le plus intraduisible. Qui croiroit qu'un livre qui saisit tous les ridicules du genre humain, & qui a | plus de [256
pensées que de mots, ne peut souffrir la traduction ? C'est que presque tout y fait alliusion à des avantures particulieres : le plus grand ridicule tombe principalement sur les Théologiens que peu de gens du monde entendent : il faudroit à tout moment un commentaire[6], & la plai-

Notre Plénipotentiaire finit par paraphraser en quinze-cent vers ces mots attribués à Salomon, que *tout est vanité*. On en pourrait faire quinze mille sur ce sujet. Mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire[7].

Enfin la reine Anne étant morte, le ministère ayant changé, la paix que Prior avait entamée, étant en horreur, Prior n'eut de ressource qu'une édition de ses œuvres par une souscription de son parti[8] ; après quoi il mourut en Philosophe, comme meurt ou croit mourir tout honnête Anglais.

6. *56-75* Je voudrais vous donner [aussi] *K omet* vous. — *39*, *46-71*, *75-K* quelques idées — 6 *et* 7. *39-75* Mylord — 7. *56-K* Roscomon — *39* et mylord [Dorset] — *34ª-K omettent* etc. *après* Dorset. — 9. *K omet* vous.

14. *K met, après ce paragraphe, un titre :* Poème d'Hudibras. — 18. *34ª-52* don Quichotte — 20. *34ª-39* lu

22. *48-52* Autant [de pensées] — 23. *34ª-52* [ne] pût — 25. *34ª-52* surtout

santerie expliquée cesse d'être plaisanterie : tout commentateur de bons mots est un sot.

Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux Docteur Suift, qu'on apelle le Rabelais d'Angleterre. Il a l'honneur d'être Prêtre comme Rabelais, & de se moquer de tout comme lui ; mais on lui fait grand tort, selon mon petit sens, de l'apeller de ce nom. Rabelais dans son extravagant & inin | telligible [257] livre a répandu une extrême gaieté & une plus grande impertinence : il a prodigué l'érudition, les ordures & l'ennui ; un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises : il n'y a que quelques personnes d'un goût bisarre[9] qui se piquent d'entendre et d'estimer tout cet ouvrage, le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais & mépr:se le livre[10]. On le regarde comme le premier des boufons, on est fâché qu'un homme qui avoit tant d'esprit, en ait fait un si misérable usage ; c'est un Philosophe ivre qui n'a écrit que dans le tems de son ivresse.

Mr Suift est Rabelais dans son bon sens, & vivant en bonne compagnie ; il n'a pas à la vérité la gaieté du premier, | mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le [258] bon goût qui manque à notre Curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier & presque inimitable ; la bonne plaisanterie est son partage en vers & en prose, mais pour

29. *56-K, à la place de ce paragraphe sur* Hudibras (*depuis* Il y a surtout *jusqu'à* un sot), *donnent un long développement qu'on trouvera à l'appendice de cette lettre.* — 30. *K met, avant ce paragraphe, un titre :* Du doyen Swift.

31. *34ª-K* Swift (*dans toute la lettre*) — 32. *56-K omettent les mots* comme Rabelais. — 33-35. *56-K* [comme lui ; mais] Rabelais n'était pas au-dessus de son siècle, & Swift est fort au dessus de Rabelais. Notre Curé de Meudon, [dans...]

50. *71ª* qui manquent

le bien entendre, il faut faire un petit voïage dans son païs [11].

Vous pouvez plus aisément vous former quelqu'idée de Mr Pope; c'est, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre[12]. Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette anglaise aux sons doux de la flute: on peut le traduire parce qu'il est extrêmement clair, & que ses sujets pour la plûpart sont généraux & du ressort de toutes les nations.

54. *Ici 56-K ajoutent les trois alinéas suivants :*

Dans ce pays, qui paraît si étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange [13] que le Révérend Swift, Doyen d'une cathédrale, se soit moqué dans son *Conte du Tonneau* du Catholicisme, du Lutheranisme, & du Calvinisme : il dit pour ses raisons qu'il n'a pas touché au Christianisme. Il prétend avoir respecté le Père en donnant cent coups de fouet aux trois enfants. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient si longues qu'elles allaient jusqu'au Père.

Ce fameux *Conte du Tonneau* est une imitation de l'ancien Conte des trois Anneaux indiscernables qu'un père légua à ses trois enfans[14]. Ces trois Anneaux étaient la Religion Juive, la Chrétienne & la Mahométane. C'est encor une imitation de l'*Histoire de Méro et d'Enégu*, par Fontenelle [15]. Méro était l'anagramme de Rome, & Enégu (*70-K* : celie) de Genéve. Ce sont deux sœurs qui prétendent à la succession du Royaume de leur père. Méro règne la première. Fontenelle la représente comme une Sorciére qui escamotait le pain, & qui faisait des conjurations avec des cadavres. C'est-là précisément le milord Pierre de Swift qui présente un morceau de pain à ses deux frères, & qui leur dit : *Voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis; voilà des perdrix d'un fumet admirable.* Le même Milord Pierre dans Swift, joue en tout le rolle que Méro joûe dans Fontenelle.

Ainsi presque tout est imitation. L'idée des *Lettres persanes* est prise de celle de l'*Espion Turc* [16]. Le Boiardo a imité le Pulci, l'Arioste a imité le Boiardo. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres [17]. Michel Cervantes fait un fou de son *Don Quichotte;* mais Roland (*70, 71* Rolland) est-il autre chose qu'un fou ? Il serait difficile de décider si la Chevalerie errante est plus tournée en ridicule par les peintures grotesques de Cervantes que par la féconde imagination de l'Arioste. Métastase a pris la plupart de ses Opera dans nos Tragédies Françaises [18]. Plusieurs Auteurs Anglais nous ont copiés, & n'en ont rien dit [19]. Il en est des livres comme du feu dans nos foyers; on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, & il appartient à tous.

55. *Ici commence dans 56-75 le second morceau :* De Pope *dont K fait l'article* Pope *du* Dict. phil. — 56. *K omet la première phrase :* Vous pouvez... de M. Pope.

On connoitra bien-tôt en France son essai sur la critique, par la traduction en vers qu'en fait Mr l'Abbé du Rénel[20]. [259]

Voici un morceau de son poëme de la boucle de cheveux[21] que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire : car encore une fois je ne sais rien de pis que de traduire un poëte mot pour mot.

Umbriel à l'instant, vieux Gnome rechigné,
Va d'une aile pesante & d'un air renfrongné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux raïons que répand l'œil du monde,
La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes Aquilons y siffient à l'entour,
Et le souffle mal sain de leur aride haleine,
Y porte aux environs la fiévre & la migraine. [260]
Sur un riche sopha, derriere un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuse Déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrins, sans en sçavoir la cause,
N'aïant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hipocondre enflé.
La médisante envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrepite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs, négligemment panchée,
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée :
C'est l'Affectation qui grasseie en parlant, [261]
Ecoute sans entendre, & lorgne en regardant,
Qui rougit sans pudeur, & rit de tout sans joie,

63. *70-75* [connaitra] bien — 64. *70-K* [qu'en] a fait *K est incohérent en combinant la leçon* bientôt *avec la leçon* a fait. — 65. *51* du Resnel. *34a-48*, *52-K* du Renel *sans accent*. — 69. *34a-K* poëme — 70. *34a-46*, *51* Vieil *394* (*corr.*) vieux *42a*, *Errata*, vieil, *lis.* vieux.
82. *70-K* [N'ayant] jamais pensé

De cent maux différens prétend qu'elle est la proie,
Et pleine de santé sous le rouge & le fard,
Se plaint avec molesse & se pâme avec art[22].

Si vous lisiez ce morceau dans l'original, au lieu de le lire dans cette foible traduction, vous le compareriez à la description de la Molesse dans le Lutrin[23].

En voilà bien honnêtement pour les poëtes anglais, je vous ai touché un petit mot de leurs philosophes : pour de bons historiens, je ne leur en connois pas encore ; il a fallu qu'un Français | ait écrit leur histoire[24]. Peut-être [262
le génie anglais qui est ou froid ou impétueux, n'a pas encore saisi cette éloquence naïve & cet air noble & simple de l'Histoire : peut-être aussi l'esprit de parti qui fait voir trouble, a décredité tous leurs historiens : la moitié de la nation est toujours l'ennemie de l'autre[25]. J'ai trouvé des gens qui m'ont assuré que Milord Malboroug étoit un poltron, & que Mr Pope étoit un sot[26] : comme en France quelques Jésuites trouvent Pascal un petit esprit, & quelques Jansénistes disent que le Pere Bourdaloue n'étoit qu'un bavard. Marie Stuard est une sainte Héroïne pour les Jacobites ; pour les autres, c'est une débauchée, une adultere, une homicide[27] : ain|si en [263
Angleterre on a des factums & point d'histoire. Il est vrai qu'il y a à présent un Mr Gordon excellent traducteur de Tacite, très-capable d'écrire l'histoire de son païs[28], mais Mr Rapin de Thoiras l'a prévenu. Enfin il me paroit que les Anglais n'ont point de si bons historiens que nous,

96. *46*, *48*, *52* si vous lisez
102. *Dans 39⁴ (corr.) la leçon imprimée* François *est rectifiée en* Français. — 109. *34ª-52* Marlborough
112. *34ª-52* Stuart — 114. *34ª-52* [une débauchée], adultère, homicide *Angl. 33* as a Prostitute, an Adulteress, a Murtherer *confirmation du texte de 34*. — 118. *34ª-52* Thoyras

qu'ils n'ont point de véritables tragédies, qu'ils ont des comédies charmantes, des morceaux de poësie admirables, & des philosophes qui devroient être les précepteurs du genre humain.

Les Anglais ont beaucoup profité des ouvrages de notre langue, nous devrions à notre tour emprunter d'eux après leur avoir prêté : nous ne sommes venus, les Anglais & nous, qu'après les Italiens qui | en tout ont été nos [264] maitres, & que nous avons surpassés en quelque chose. Je ne sçai à laquelle des trois nations il faudra donner la préférence ; mais heureux celui qui sait sentir leurs différens mérites [29].

121. *34^a-48, 52* et [des morceaux] — *Dans certains exemplaires de 39^a (cf. t. I, Introduction, p. XX-XXI)* et *est biffé.*

128. *34^b-52* en quelques choses — 130. *34^c-39* [heureux] est [celui] — 130. *34^b* [qui] fait *Angl. 33* who could display their various Merits *leçon qui répond au français* qui fait.

131. *39^a-52* [merites], & qui n'a point la sottise (*42^a* l'amour propre mal entendu) de n'aimer que ce qui vient de son Païs. — *Dans 56-K la fin de la lettre, depuis les mots :* Si vous lisiez... (ligne 96-131), *est remplacée par le morceau suivant* [30] *:*

L'*Essai sur l'Homme* de Pope me paraît le plus beau Poëme didactique, le plus utile, le plus sublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il est vrai que le fonds s'en trouve tout entier dans les *Caractéristiques* du Lord Shaftesbury (*K* Shaftesbury) : et je ne sais pourquoi M^r Pope en fait uniquement honneur à Monsieur de Bollingbrooke (*70-71^a* Bolingbrooke, *75-K* Bolingbroke), sans dire un mot du célèbre Shaftersbury, élève de Locke [31].

Comme tout ce qui tient à la Métaphysique a été pensé de tous les tems et chez tous les Peuples qui cultivent leur esprit, ce sistème tient beaucoup de celui de Leibnitz, qui prétend que de tous les Mondes possibles Dieu a dû choisir le meilleur, & que, dans ce meilleur, il fallait bien que les irrégularités de notre globe et les sottises de ses habitans tinssent leur place. Il ressemble encor à cette idée de Platon, que dans la chaîne infinie des êtres, notre terre, notre corps, notre ame, sont au nombre des chainons nécessaires. Mais ni Leibnitz ni Pope n'admettent les changements que Platon imagine être arrivés à ces chaînons, à nos ames, & à nos corps; Platon parlait en Poëte dans sa prose peu intelligible ; & Pope parle en Philosophe dans ses admirables vers [32]. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être, & comme il est [33].

J'ai été flatté, je l'avoue, de voir qu'il s'est rencontré avec moi dans une chose que j'avais dite il y a plusieurs années. « Vous vous étonnez

COMMENTAIRE

1. Voltaire est bien renseigné sur Dorset (Beljame, p. 5 ; cf. aussi la dédicace des *Poems* de Prior au fils de Dorset, éd. de 1718 et suivantes). Sur Prior, cf. Beljame, p. 340, n. 2. Il avait été recueilli par un oncle qui tenait « the Rummer Tavern near Charing Cross » : c'est là que Dorset le découvrit assis au comptoir. Voltaire tient l'anecdote de source orale, s'il ne l'a pas prise dans une vie en tête des *Poems on several occasions*, 3e éd., 1733, p. 1, ou simplement dans Chaufepié, *Dict.*, 1753, art. PRIOR. Sur la carrière de Prior, cf. Beljame, pp. 232 et 346. — L'abbé Prévost (*Mémoires d'un homme de qualité*, l. X, éd. 1808, in-12, t. III, p. 43) nomme les principaux poètes anglais : Milton, Spenser, Prior, Addison, Thomson.

2. Il s'agit d'Edmond Stone († 1768), fils d'un jardinier du second duc d'Argyll à Inverary. « Mylord Aïla » ne peut être qu'Archibald Campbell, créé *Earl of Islay* en 1705, frère de John, deuxième duc d'Argyll dont il hérita ce titre en 1743. Le fait n'a pas dû être fourni à Voltaire par les *Mémoires de Trévoux*, janv. 1732 (p. 109 et suiv., Lettre de Ramsay, à la suite de l'*Extrait d'un ouvrage* de Stone), ni par le *Journal des savants* (1735,

que Dieu ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, & plus malheureux [34] ? » Quand un Français & un Anglais pensent de même, il faut bien qu'ils ayent raison.

Le fils du célèbre Racine a fait imprimer une lettre de Pope, à lui adressée, dans laquelle Pope se rétracte [35]. Cette lettre est écrite dans le goût & dans le stile de M. de Fénélon ; elle lui fut remise, dit-il, par Ramzai [36] (*71*, *75* Ramsay) l'éditeur du *Télémaque* ; Ramzai, l'imitateur du *Télémaque*, comme Boyer l'était de Corneille, Ramzai, l'Ecossais, qui voulait être de l'Académie française, Ramzai qui regrettait de n'être pas docteur de Sorbonne [37]. Ce que je sais, ainsi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'est que Pope, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le Français, qu'il ne parlait pas un mot de notre langue, qu'il n'a jamais écrit une lettre en Français, qu'il en était incapable, & que, s'il a écrit cette lettre au fils de notre Racine il faut que Dieu sur la fin de sa vie lui ait donné subitement le don des langues pour le récompenser d'avoir fait un aussi admirable ouvrage que son *Essai sur l'homme* [38].

p. 326) qui renvoie à Ramsay. Dans ces deux endroits, il est rapporté au duc d'Argyll alors vivant, c'est-à-dire comme dans le *Dictionary of Nat. biogr.*, au 2^e, et non au 3^e duc. La graphie Aila (pour Islay) trahit une source orale : ou bien Voltaire a repris l'anecdote dans les notes inutilisées d'un ancien carnet, ou bien quelque voyageur anglais qui passait aux Délices la lui aura contée.

3. Il s'agit du poème intitulé *Alma or the progress of the Mind in three Cantos*. Voltaire semble viser surtout le passage suivant du I^er chant (éd. 1741, p. 262).

> My simple system suppose
> That Alma enters at the toes ;
> That then she mounts by just degrees
> Up to the ankles, legs and knees :
> Next as the sap of life does rise,
> She lends her vigor to the thighs,
> And, all these under-regions past,
> She nestles somewhere near the waste,
> Gives pain or pleasure, grief or laughter,
> As we shall show at large hereafter.
> Mature, if not improved by time,
> Up to the heart she loves to climb ;
> From thence, compell'd by craft and age.
> She makes the head her latest stage.

4. *A letter to Mr. Boileau Despréaux occasioned by the victory at Blenheim*, 1704.

> ... When thy young Muse invok'd the tuneful Nine,
> To say how Louis did not pass the Rhine...

5. *Hudibras* avait été cité par Dubos, *Réflexions sur la poésie et la peinture* (1^e P., s. 18, éd. 1760, t. I, p. 134), où il était rapproché de don Quichotte. La *Dissert. sur la poésie anglaise* (*Journal littéraire*, 1717) le comparait à Scarron. — Cf. le *Spectateur*, n^os 59, 249 et 332. — Voyez les notes de l'appendice.

6. Cf. la note 8 de l'appendice.

7. *Salomon, on the vanity of the world, a poem in three books* (Knowledge ; pleasure ; power), éd. 1741, p. 305-402, plus de 2700 vers.

8. Beljame, 363. — Johnson (*Lifes...*) raconte le fait de l'édition par souscription.

9. Le Régent par exemple (Voltaire, *Corresp.*, t. XL, p. 192);

cf. aussi *Les Correspondants de la Mse de Balleroy* (pour le ton rabelaisien), t. II, p. 55 ; Dufresny, *Parallèle d'Homère et de Rabelais* ; l'abbé de Bordelon, *Gongam, ou l'Homme prodigieux*, 1711, ch. 3.

10. Cependant Voltaire avait lu Rabelais de près et l'imitait (cf. ici même, l. V, lig. 100 ; l. XIII, lig. 50, et n. 17. ; et *Corresp.* 1716, t. XXXIII, p. 39). Il reviendra plus tard de son aversion pour Rabelais (cf. t. XL, p. 350, et les *Lettres au Prince de* ***, 1767). Autres jugements analogues à celui de la l. XXII : *Sottisier*, XXXII, 556 ; *Temple du Goût*, 1733, VIII, 600.

11. « C'est le Rabelais de l'Angleterre, comme je vous l'ai déjà mandé ; mais c'est un Rabelais sans fatras, et ce livre (*Gulliver*) serait amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain » (Voltaire à Thieriot, 2 févr. 1727, XXXIII, 165). Voltaire fit des réserves sur la seconde partie de *Gulliver* (*ibid.*, et 167). Il n'est nullement vraisemblable que la lettre antérieure à laquelle Voltaire fait allusion le 2 février 1727, soit le passage de notre XXII^e^ lettre sur les Anglais. Il l'est bien plus que la lettre du 2 février est le premier germe, le court canevas du parallèle de Swift et de Rabelais. Il en résulte, en tout cas, que ce jugement sur Swift est dicté par l'impression récente de *Gulliver*, et non par le *Conte du Tonneau* sur lequel Voltaire, au temps où il sera surtout occupé de la lutte contre l'Église, s'étendra dans une longue addition (1756). Voltaire alors continuait de goûter Swift (lettre du 13 oct. 1759), et s'en inspirait parfois dans ses facéties (*Le Pot pourri*, etc.). Le *Sottisier* (XXXII, p. 513) nous a conservé un propos de Swift à Voltaire.

12. Sur les relations de Voltaire et de Pope, cf. J. Churton Collins, *Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England*, 1908, p. 19-22, 112-113, etc., et Ballantyne, p. 74-79.

13. *Pas trop étrange* peut-être, mais assez étrange au sentiment de quelques-uns. Blackmore (*Essays*, 1717, I, 217) s'indigne contre le *Tale of a Tub* : aucun pays papiste ou protestant ne l'eût laissé impuni, tandis qu'en Angleterre « at last the reputed writer is not only gone off with impunity, but triumphs in his

dignity and preferment ». Le *Conte du Tonneau* contribua pour sa part à empêcher Swift de devenir évêque (Beljame, 231). Cf. aussi Chaufepié, art. SWIFT.

14. Ce conte fameux au XVIIIe siècle, et qui inspira à Lessing son drame de *Nathan le Sage*, est dans le *Décaméron* de Boccace (1er J., nouv. 3). — Cf. Gaston Paris, *La Poésie du Moyen Age*, 2e série, pp. 131 sqq.

15. « M. Bayle publia cette petite pièce dans ses *Nouvelles de la Rép. des lettres* du mois de janvier 1686, art. X, comme étant l'*Extrait d'une lettre écrite de Batavia dans les Indes Orientales, le 27 novembre 1684, contenu dans une lettre de M. de Fontenelle, reçue à Rotterdam par M. Basnage* » (Bayle, *Œuv. div.*, IV, 854, n. 6). Bayle écrit *Mréo* et *Eenegu*.

16. Cf. *Œuvres de Voltaire*, t. XIV, p. 106. — *L'Espion du grand seigneur dans la cour des princes chrétiens*, 1684 et suiv., est du Génois Marana ; l'ouvrage fut continué à partir du 4e vol. par Cotolendi et autres ; l'éd. de 1756 comprend 9 vol. in-12.

17. N'est-ce pas ici la source du passage bien connu de Musset (*Namouna*, II, 8 et 9) ?

> Rien n'appartient à rien : tout appartient à tous...
> C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

18. Dejob (*Etudes sur la tragédie*, p. 145-147) en donne le détail.

19. « S'il y a quelque chose qui me chagrine sur l'article des Comédies anglaises, c'est que j'y vois tous nos gens pillés, copiés et en même temps insultés. Tout ce qu'ils ont de meilleur vient de nous, et au lieu de nous savoir gré de notre bien, ils nous méprisent de la manière la plus outrageante. En vérité, cela n'est pas trop honnête » (Misson, p. 65).

20. Ce futur *on connaîtra*, nous donne la date approximative de la rédaction de la lettre, ou du passage qui concerne Pope. La trad. de l'abbé Du Resnel, *Essai sur la critique, Poème traduit de l'Anglais* [en vers] *avec un discours et des remarques* parut à Paris, in-8°, en 1730 (*J. des Sav.*, juin 1730, p. 336). Donc le morceau est antérieur à cette date. La traduction de du Resnel

avait été précédée en 1713 d'une traduction en vers par Hamilton, qui demeura inédite (*Pope's Works*, 1764, t. V, p. 203); en 1717, Robeton imprima la sienne à Amsterdam. Silhouette en publia une autre en 1741. Voltaire, dans une lettre du 26 févr. 1769 à M. de Thibouville, avouait avoir fait la moitié des vers de du Resnel.

21. Le poème de Pope avait été traduit dès 1728 par Mme de Caylus. Desfontaines le retraduisit en 1738.

22. Voici le texte de Pope que donne le traducteur anglais de 1733 :

> Umbriel a dusky, melancholy Sprite,
> As ever sullied the fair Face of Light,
> Down to the central Earth, his proper Scene,
> Repairs to search the gloomy Cave of Spleen.
> Swift on his forty Pinions flits the Gnome,
> And in a Vapour reach'd the dismal Dome.
> No cheerful Breeze this sullen Region knows,
> The dreaded East is all the Wind that blows.
> Here, in a Grotto, shelter'd close from Air,
> And screen'd in Shades from Day's detested Glare,
> She sighs for ever on her pensive Bed,
> Pain at her Side and Megrim at her Head,
> Two Handmaids wait the Throne : alike in Place,
> But diff'ring far in Figure and in Face,
> Here stood Ill-nature like an ancient Maid,
> Her wrinkled Form in black and white array'd;
> With Store of Prayers for Mornings, Nights and Noons,
> Her Hand is fill'd; her Bosom with Lampoons.
> There Affectation, with a sickly Mein,
> Shows in her Cheek the Roses of eighteen,
> Practis'd to lisp, and hang the Head aside,
> Faints into Airs, and languishes with Pride;
> On the rich Quilt sinks with becoming Woe,
> Wrapt in a Gown, for Sickness and for Show.

23. Voyez la contre-partie de cet éloge, t. XXIV, p. 225 et suiv., où la même description de la Mollesse sert à accabler Pope.

24. Rapin Thoyras, *Histoire d'Angleterre* (continuée par Dav. Durand), 1724-1735, 13 vol. in-4°; 2e éd. 1726-1736; autre 1749, 16 vol. in-4°.

25. Addison (*Spectateur*, n° 125) se plaint de l'esprit de parti en Angleterre, qui, lorsqu'il n'aboutit pas à la guerre civile, « naturally breaks out in falsehood, detraction, calumny, and a partial administration of justice ». Et dans le *Freeholder*

(trad. franç., p. 308) : « Ce serait un grand bonheur pour nous si nous pouvions assez nous rendre maîtres de nous-mêmes pour nous persuader que, quoiqu'un homme soit d'une opinion différente de la nôtre, cela n'empêche pas qu'il ne puisse être un fort honnête homme. »

26. Cf. plus loin, p. 263. Je n'ai pas trouvé que Marlborough ait été traité de poltron, mais d'avare ; et il avait été accusé de haute trahison. Le *Guardian* (nº 80, 9 juin 1713) reprochait à l'*Examiner* ses attaques. Voltaire a pu lire l'expression de l'indignation du *British Journal* sur cette ingratitude (nº 275, Sat. Dec. 30, 1727). Quant à Pope, c'est journellement, en 1728, que les journaux l'insultent : « The stupidity of the vilest scribbler was never so notorious as A. P's in the 6th chapter of his Treatise (of the Profound) » (*The Daily Journal*, nº 2287, Sat. May 11, 1728 ; cf. le même journal, Tuesday April 23).

27. On trouve dans les *News Memoirs of Literature* (July 1725, t. II, art. 7, p. 45) un compte rendu de *The History of the Life and Reign of Mary, Queen of Scots and Dowager of France*... London, 1725, in-8. On y lit (p. 46) : « The several writers, says the author, who have undertaken to give us the history of Mary Queen of Scots, have been either so extravagant in her praises, as to allow no human errors to have fallen to her share, or have heaped upon her such a load of infamy as to make her appear a very monster in wickedness. »

28. Le *Tacite* de Gordon, en 2 vol. in-fol., parut en 1728 et 1731. (Cf. *Journal littéraire*, 1729, t. XIII, 2e P., p. 476 ; *Bibl. raisonnée*, avril-juin 1732, t. VIII, p. 34 ; *The Gentleman's Magazine*, 1734, p. 35, 203 et 252). D'ailleurs Thomas Gordon était un pamphlétaire, auteur avec Trenchard des *Lettres de Caton* parues en 1720 et 1721.

29. Voyez les *Conseils à un Journaliste*, 10 mai 1737, *sur les langues*, t. XXII, p. 261.

30. Ce morceau sort en 1756 de la même préoccupation qui dicte à Voltaire le *Poème sur le Désastre de Lisbonne* et *Candide*.

31. Voyez le morceau *Bien, tout est bien* (*Dict. phil.*, XVII, 584).

32. Cf. pour le rapport de Pope à Platon et à Shaftesbury, Voltaire, *Œuvres*, éd. Moland, t. IX, pp. 397, 415-6, et 465.

33. Cf. *Rem. sur Pascal*, 3, p. 186, et 6, p. 192.

34. *Ibid.*, p. 209, Rem. 29a.

35. Voltaire avait tort de suspecter cette lettre. Louis Racine qui l'avait donnée d'abord en français, en publia le texte anglais en 1756 dans la 7e éd. de sa *Religion* (voyez dans la 8e éd., 1763, p. 629). D'ailleurs Louis Racine ne méconnaît pas le déisme de l'*Essai sur l'homme* (*Ibid.*, 8e éd., p. 274 et 287).

36. Louis Racine donne la lettre de Ramsay (*ibid.*, p. 265), qui lui transmet celle de Pope.

37. Ramsay mit un *Discours sur la poésie épique* en tête de l'éd. de *Télémaque* de 1717 ; mais l'édition était faite par le marquis de Fénelon. Ramsay est l'*imitateur* du *Télémaque* par ses *Voyages du jeune Cyrus*, 1727, 2 v. in-8o.

38. Voltaire écrivait à Thieriot le 24 juillet 1733 : « Dites à M. Pope que je l'ai très bien reconnu *in his Essay on Man* ; *'tis certainly his style. Now and then, there is some obscurity : but the whole is charming.* » Les *Lettres philosophiques* étaient déjà imprimées en juillet 1733, quand Voltaire faisait connaissance avec l'*Essai sur l'homme* qui venait de paraître. On s'explique ainsi qu'il n'en ait rien dit dans sa première édition.

APPENDICE

Il y a surtout un Poëme anglais [1] difficile à vous faire connaitre ; il s'appelle *Hudibras*. C'est un ouvrage tout comique, & cependant le sujet est la guerre civile du tems de Cromwel. Ce qui a fait verser tant de sang, & tant de larmes, a produit un Poëme qui force le lecteur le plus sérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraste dans notre *Satire Ménippée* [2]. Certainement les Romains n'auraient point fait un Poëme burlesque sur les guerres de César & de Pompée, & sur les proscriptions d'Octave & d'Antoine. Pourquoi donc les malheurs affreux que causa la Ligue en France, & ceux que les guerres du Roi et du Parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaisanteries ? C'est qu'au fonds il y avait un ridicule caché dans ces querelles funestes. Les Bourgeois de Paris à la tête de la faction des Seize, mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du Légat & des Moines, avaient un côté comique malgré les calamités qu'elles aportèrent. Les disputes Théologiques & l'entousiasme des Puritains en Angleterre étaient très-susceptibles de railleries ; & ce fonds de ridicule bien dévelopé pouvait devenir plaisant, en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la Bulle *Unigenitus* faisait répandre du

Ligne 1. *Cet appendice contient le morceau qui, dans 56-K, remplace les lignes 15-29 de la lettre XXII (Voyez p. 132-133). Dans K ce morceau est précédé d'un titre particulier :* Poëme d'Hudibras. — *K omet* surtout. — *K* à faire connaitre aux étrangers — 4. 70-*K* Cromwell

sang, le petit Poëme de *Philolanus*[3] n'en serait pas moins convenable au sujet, & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas aussi gai, aussi plaisant, aussi varié qu'il pouvait l'être, & de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le poëme d'*Hudibras*, dont je vous parle, semble être un composé de la *Satire Ménippée* & de *Don Quichotte* ; il a sur eux l'avantage des vers ; il a celui de l'esprit : la *Satire Ménippée* n'en approche pas ; elle n'est qu'un ouvrage très-médiocre. Mais à force d'esprit l'auteur d'*Hudibras* a trouvé le secret d'être fort au-dessous de *Don Quichotte*. Le goût, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, valent bien mieux que de l'esprit : aussi *Don Quichotte* est lû de toutes les Nations, & *Hudibras* n'est lû que des Anglais.

L'auteur de ce Poëme si extraordinaire s'appelait Butler: il était contemporain de Milton, & eut infiniment plus de réputation que lui, parce qu'il était plaisant, & que le Poëme de Milton était fort triste. Butler tournait les ennemis du Roi Charles II en ridicule; & toute la récompense qu'il en eut fut que le Roi citait souvent ses vers. Les combats du Chevalier Hudibras furent plus connus que les combats des Anges & des Diables du *Paradis perdu*. Mais la Cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaisant Butler, que la cour céleste ne traita le sérieux Milton ; & tous deux moururent de faim, ou à peu près[4].

Le Héros du Poëme de Butler n'était pas un personnage feint comme le *Don Quichotte* de Michel Cervantes : c'était un Chevalier Baronet trés-réel, qui avait été un des enthousiastes de Cromwel, & un de ses colonels. Il

30. *K écrit partout* dom Quichotte.
54. 70-*K* Cromwell

s'appelait sire Samuel Luke[5]. Pour faire connaître l'esprit de ce Poëme unique en son genre, il faut retrancher les trois quarts de tout passage qu'on veut traduire ; car ce Butler ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingt vers les quatre cent premiers vers d'*Hudibras*, pour éviter la prolixité.

Quand les profanes & les Saints
Dans l'Angleterre étaient aux prises,
Qu'on se battait pour des églises,
Aussi fort que pour des catins,
Lorsqu'Anglicans & Puritains
Faisaient une si rude guerre,
Et qu'au sortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caisse en chaire ;
Que partout, sans savoir pourquoi,
Au nom du Ciel, au nom du Roi,
Les gens d'armes couvraient la terre ;
Alors Monsieur le Chevalier,
Longtemps oisif ainsi qu'Achille,
Tout rempli d'une sainte bile,
Suivi de son grand écuyer,
S'échappa de son poulailler,
Avec son sabre & l'Evangile,
Et s'avisa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare,
Etait, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'esprit & du cœur :
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs, par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainsi qu'à la guerre cruelle ;

55. 70, 71, 75, *K* sir *leçon plus exacte.*

Grand sur les bancs, grand sur la selle,
Dans les camps & dans un bureau ;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraissant avoir deux vies
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré sa grande éloquence,
Et son mérite, & sa prudence,
Il passa chez quelques savans
Pour être un de ces instrumens,
Dont les fripons avec adresse
Savent user sans dire mot,
Et qu'ils tournent avec souplesse :
Cet instrument s'appelle un sot.
Ce n'est pas qu'en Théologie,
En Logique, en Astrologie,
Il ne fût un Docteur subtil,
En quatre il séparait un fil,
Disputant sans jamais se rendre,
Changeant de thèse tout-à-coup,
Toujours prêt à parler beaucoup,
Quand il fallait ne point s'étendre.

D'Hudibras la Religion
Etait tout comme sa raison,
Vuide de sens & fort profonde :
Le Puritanisme divin,
La meilleure secte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain ;
La vraye Église militante,
Qui prêche un pistolet en main,
Pour mieux convertir son prochain
A grands coups de sabre argumente,
Qui promet les célestes biens

107. *K* [ne point] s'entendre, *correction spirituelle et superflue.*
115-116. *56-71, 75-K ponctuent :* main,... prochain, — 71ª main ; .. prochain, *ce qui équivaut à la ponctuation que j'adopte.*

Par le gibet & par la corde,
Et damne sans miséricorde
Les péchés des autres Chrétiens,
Pour se mieux pardonner les siens ;
Secte qui toujours détruisante
Se détruit elle-même enfin :
Tel Samson, de sa main puissante,
Brisa le temple Philistin ;
Mais il périt par sa vengeance,
Et lui-même il s'ensevelit,
Écrasé sous la chute immense
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du Chevalier antique
Deux grandes moustaches pendaient,
A qui les Parques attachaient
Le destin de la République.
Il les garde soigneusement,
Et si jamais on les arrache,
C'est la chute du Parlement :
L'État entier, en ce moment,
Doit tomber avec sa moustache.
Ainsi Taliacotius,
Grand Esculape d'Étrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle industrie :
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cu d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement ;
Enfin il arrivait qu'en somme,
Tout juste à la mort du prêteur
Tombait le nez de l'emprunteur :
Et souvent dans la même bière,
Par justice & par bon accord,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de son derrière 7.

[Notre grand héros d'Albion,
Grimpé dessus sa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de sa selle
Deux pistolets & du jambon ;
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout temps sa manière ;
Sachant que si sa talonnière
Pique une moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne resterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti ;
Que Dieu bénisse son voyage,
Ses arguments & son parti,
Sa barbe rousse & son courage.]

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixiéme partie de l'esprit comique, bon ou mauvais, qui régne dans cet ouvrage, serait encore très-plaisant : mais il se donnerait bien de garde de traduire *Hudibras*. Le moyen de faire rire des Lecteurs étrangers des ridicules déja oubliés chez la nation même où ils ont été célébres [8] ! On ne lit plus le Dante [9] dans l'Europe, parce que tout y est allusion à des faits ignorés : il en est de même d'*Hudibras*. La plupart des railleries de ce livre tombent sur la Théologie et les Théologiens du tems. Il faudrait à tout moment un Commentaire. La plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie ; & un Commentateur de bons mots n'est guères capable d'en dire.

154-168. *Ces derniers vers manquent en 1756 ; je les prends dans 70.* — 155. *71* grimpait — 159. *70-75 omettent ce vers que 75 (cart.)* et *K fournissent, et qui est nécessaire au sens.*

161. *K* la [talonnière].

175-181. *Ces dernières lignes sont la reprise, avec des variantes, du texte primitif ; cf. p. 134-135, l. 24-29.*

COMMENTAIRE

1. La traduction de Towneley ne parut qu'en 1757 (3 vol. in-12).

2. Le rapprochement avec la *Ménippée* et avec Scarron a été fait dans la *Dissertation upon Burlesque Poetry* de Montagu Bacon (p. 2, 3 et 15), qui parut en tête des *Critical, Historical and Explanatory Notes upon Hudibras*, Londres, 1752, in-8°.

3. *Philotanus* est un poème de Grécourt qui parut en 1720 après avoir circulé en manuscrit. Sur son succès dans sa nouveauté, voyez le jugement de Caumartin de Boissy (*Les Correspondants de la marquise de Balleroy*, t. II, p. 55-56). Ce poème, en 1756, venait d'être réimprimé dans un *Recueil de pièces et anecdotes intéressantes*, 2 vol., Aix en Provence (Utrecht, 1755).

4. « It (*Hudibras*) soon became the chief entertainment of thee King, who *often* pleasantly *quoted* it in conversation... But, alas ! upon the strictest enquiry, we shall find that he met with neglect instead of regard, and empty delusive promises in the room of real performances... This great and inimitable Poet was suffered to live and die in want and obscurity » (*Hudibras*, éd. Zachary Grey, 2 vol. in-8°, 1744, t. I, *Preface*, XXV). Et Zach. Grey cite des vers de Butler dans son *Hudibras at court*, où le poète reproche au roi

> To leave his friends *to starve and die*,
> A poor reward for loyalty.

— Cf. aussi Beljame, p. 23, 24 et 136 ; *Wycherley's Posthumous Works*, 1728 ; *Some Memoirs of Mr. W's Life*, p. 6-7 ; et *A collection of Epigrams*, 1727, n° CCLXXVI (*starv'd to death*).

5. Cf. les *Questions sur l'Encyclopédie*, 1770 (*Dict. phil.*, art. *Bouffons*). Une *clef* imprimée en 1715 et attribuée à Boyer L'Estrange, *The Author's Life* dans l'éd. de 1716 et dans celle de Zachary Grey, indiquaient sir Samuel Luke, of Coople Hoo near Bedford, presbytérien fanatique et l'un des généraux de Cromwell,

comme le modèle de Hudibras. Butler avait été à son service comme « clerk » ou « attendant ». Zach. Grey, dans sa *Prefaee*, p. 3-4, faisait des objections à cette identification, et inclinait à reconnaître dans *Hudibras* sir Henry Rosewell of Ford Abbey in Devonshire, chez qui Butler avait aussi vécu. Cf. *Dict. of Nat. biogr.*, art BUTLER, et *Hudibras*, éd. A. Milnes, 1881, in-12, t. I, p. 108.

6. Dans une lettre à M. Bertrand (30 sept. 1755 ; t. XXXVIII, p. 476), Voltaire dit avoir commencé cette traduction à 30 ans : il faut sans doute entendre vers la trentaine, c'est-à-dire pendant le séjour en Angleterre. — Je donnerai quelques vers du long passage que condense Voltaire, pour qu'on se rende compte de sa méthode de traduction.

When civil fury first grew high
And men fell out they knew not why,
When hard Words, Jealousies and Fears
Set folks together by the ears,
And made them fight, like mad or drunk,
For Dame Religion as for Punk,
Whose honesty they all durst swear for,
Though not a man of them knew wherefore :
When *Gospel-Trumpeter* surrounded
With long ear'd rout to battle sounded,
And pulpit, Drum Ecclesiastick,
Was beat with fist, instead of a stick :
Then did sir Knigh abandon dwelling, (cf. l. 63-81)
And out he rode a Colonelling...

Great on the bench, great in the saddle... (cf. l. 89)

He could distinguish and divide
A hair'twixt south and south-west side... (cf. l. 105)

Voltaire retranche les longs développements sur l'habileté du Chevalier en Logique, Rhétorique, Mathématiques, Philosophie, comme sur sa connaissance du Grec, du Latin et de l'Hébreu.

La religion d'Hudibras (cf. l. 110-121) :

Twas *Presbyterian* true blew :
For he was of that stubborn crew
Of Errant Saints, whom all men grant
To be the true Church Militant :
Such as do build their Faith upon
The holy Text of Pike and Gun ;
Decide all controversies by
Infallible artillery, etc...

La comparaison de Samson (l. 127-132) est de Voltaire, qui en revanche, un peu plus loin, a retranché une comparaison de la barbe d'Hudibras aux cheveux de Samson.

> His tawny beard was th'equal grace
> Both of his wisdom and his face :
> In cut and dy so like a tile,
> A sudden view it would beguile :
> The upper part whereof was whey,
> The nether orange mixed with grey.
> This hairy meteor did denounce
> The fall of scepters and crowns...
> Maugre all which, 'twas to stand fast
> As long as Monarchy should last.
> But when the state should hap to reel,
> 'Twas to submit to fatal steel,
> And fall, as it was consecrate
> A sacrifice to fall of state (cf. 133-141).

Puis Voltaire développe (l. 142-155) :

> So learned Taliacotius from
> The brawny part of Porter's Bum,
> Cut supplemental noses, which
> Would last as long as parent breech :
> But when the date of Nock was out,
> Off dropt the sympathetick snout

Voltaire retranche deux pages de description de l'équipement du Chevalier, ne gardant que ceci :

> In th'holsters, at his saddle-bow,
> Two aged pistols he did stow,
> Among the surplus of such meat
> As in his he ose he could not get (cf. l. 156-160).

La description du cheval est supprimée par Voltaire ; puis vient ce détail :

> For Hudibras wore but one spur,
> As wisely knowing, could he stir
> To active trot one side of's horse,
> The other would not hang an arse (cf. l. 161-166).

7. Ce passage de Voltaire est probablement la source du roman d'Edmond About, *le Nez d'un notaire*, 1862. Ce n'est pas que le conte ne se retrouve ailleurs, par exemple dans l'ou-

vrage anonyme intitulé *Commerce savant et curieux* qui tire (p. 70) d'une dissertation de Schwenderus l'anecdote que voici. « Un homme fort riche ayant perdu son nez par un accident et ne voulant pas le raccommoder avec la chair de son propre bras, engagea un pauvre, moyennant de l'argent, à lui prêter le sien. Le chirurgien ouvre le bras du pauvre, met dans cette ouverture le nez ou plutôt la place du nez du riche, qui se reforma peu à peu de la chair du pauvre, et enfin se trouva bien refait : mais peu de temps après, le pauvre étant tombé malade, meurt ; et alors le nez du riche commença à se corrompre de telle manière qu'il lui fallut tout rendre ce qu'il avait emprunté du pauvre. » Mais About avait assez pratiqué Voltaire pour qu'il ne faille sans doute pas chercher d'autre source à son roman.

8. « Butler has had a Monument erected to his Memory in Westminster Abbey ; how much more emphatically might it be said to be erected to his memory, if it wore a Comment upon his excellent *Hudibras*, which for want of such illustration grows every day less pleasing to his readers, who lose half his Wit and Pleasantry, while they are ignorant of the Facts he alludes to » (*The London Journal*, nº 371, Sat. Sept. 4, 1726).

9. Cf. E. Bouvy, *Voltaire et les polémiques italiennes sur Dante*, *Rev. des Univ. du Midi*, 1895 ; *Dante en France*, *Rev. des litt. fr. et étrang.*, 1899 ; *Voltaire et l'Italie*, 1898, in-8 ; — Farinelli, *Dante et Voltaire*, *Studien fur vergl. Lit.*, 1906; *Dante in Francia*, 1908 ; — A. Counson, *Dante en France*, 1906, in-8. — Pour l'opinion de Voltaire sur Dante, cf. encore l'*Essai sur les mœurs*, 1756, ch. 82 ; le morceau intitulé *le Dante* dans la *Suite des Mélanges*, 4e Partie, 1765 (*Dict. phil.*, t. XVIII, p. 312). — On ne lisait plus Dante en effet, et on ne recommença à lire Dante en France qu'après 1770 (*Vie de Dante* par Chabanon, 1773 ; trad. de Rivarol, 1783) ; on en lut surtout quelques épisodes fameux. — On notera que pour des raisons analogues à celle que Voltaire donne ici, il dit dans le *Siècle de Louis XIV* (ch. 32) que le succès des *Provinciales* ne pouvait pas se maintenir, et qu'on les lit moins.

Sur la consideration qu'on doit aux gens de lettres.

Ni en Angleterre ni en aucun païs du monde, on ne trouve des établissemens en faveur des beaux arts comme en France [1]. Il y a presque par tout des Universités; mais c'est en France seule qu'on trouve ces utiles encouragemens pour l'Astronomie, pour toutes les parties des Mathématiques, pour celle de la Médecine, pour les recherches de l'Antiquité, pour la | Peinture, la Sculture [266] & l'Architecture [2]. Louis XIV s'est immortalisé par toutes ces fondations, & cette immortalité ne lui a pas coûté deux cent mille francs par an.

J'avoue que c'est un de mes étonnemens, que le Parlement d'Angleterre qui s'est avisé de promettre vingt mille guinées à celui qui feroit l'impossible découverte des Longitudes [3], n'ait jamais pensé à imiter Louis XIV dans sa magnificence envers les Arts.

Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenses plus honorables pour la nation [4] ; tel est le respect que ce peuple a pour les talens, qu'un homme

Ligne 2. *Cette lettre ne se retrouve pas dans les éditions 394-75. Dans K, elle est placée au t. 49 (t. III des* Mélanges littéraires*), p. 3-7, avec addition du sous-titre :* fragment d'une lettre. — 4. *K* On ne trouve, ni en Angleterre, ni en aucun pays du monde des établissements... — 6. *K* dans la [France seule] — 8. *K* celles — 9. *34a-39* [peinture], pour [la sculpture] 14. *K* [qui] a promis — 15. *34a-39*, *K* la découverte *Angl. 33* who may discover the Longitude — 17. *34a-39* munificence — 18. *34a-39* parmi les Anglois *Angl. 33* in England

de mérite y fait toujours fortune [5]. Mr Adisson en France eût été de quelque Académie, & au|roit pû obtenir, par [267]
le crédit de quelque femme, une pension de douze cent livres, ou plûtôt on lui auroit fait des affaires, sous prétexte qu'on auroit aperçu dans sa tragédie de *Caton* quelques traits contre le portier d'un homme en place ; en Angleterre il a été Secretaire d'Etat. Monsieur Newton étoit Intendant des Monnoies du Roïaume : Mr Congreve avoit une charge importante [6] : Mr Prior a été Plénipotentiaire : le Docteur Suift est Doien d'Irlande & y est beaucoup plus consideré que le Primat [7]. Si la religion de Mr Pope ne lui permet pas d'avoir une place [8], elle n'empêche pas [au] moins que sa traduction d'Homere ne lui ait valu deux cens mille francs [9]. J'ai vû long-tems en France | l'Auteur de *Rhadamiste* [10] prêt de mourir de [268]
faim, & le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eû, & qui commençoit à marcher sur les traces de son pere [11], étoit réduit à la misere sans Monsieur Fagon. Ce qui encourage le plus les arts en Angleterre, c'est la considération où ils sont : le portrait du premier Ministre se trouve sur la cheminée de son cabinet, mais j'ai vû celui de Mr Pope dans vingt maisons.

Mr Newton étoit honoré de son vivant, & l'a été après sa mort comme il devoit l'être. Les principaux de la nation se sont disputé(s) l'honneur de porter le Poêle à

21. *34ª, 35, 37ª, 39* Addison *K* Addisson — 23. *34ª-39* quelques femmes *Angl. 33* some women — 24. *34ª-39* ou bien on l'auroit mis à la Bastille, [sous prétexte] — 30. *34ª-39, K* Swift — 30. *34ª-39* doyen de Saint Patrice à Dublin *Angl. 33* Dean of S. Patrick in Dublin

33. *34* pas moins *qui est un non-sens. 34ª-39 donnent* au moins *qui est la seule leçon acceptable. Je l'introduis dans mon texte. K supprime* moins. — *34ª-35* [sa] belle [traduction] — 34. *34-39* 200.000 livres. — 35. *34ª-39, K* près de — 36. *K omet* et. — 39. *34ª-39* Mais [ce qui] *Angl. 33* But the Circumstance — *K* [le plus les] gens de lettres

41. *34ª-39 omettent* mais *Angl. 33* But I have seen

son convoi[12]. Entrez à Westminster, ce ne sont pas les tombeaux des Rois qu'on y admire, ce sont | les monu- [269]
mens que la reconnoissance de la nation a érigés aux plus grands hommes qui ont contribué à sa gloire ; vous y voïez leurs statues comme on voïoit dans Athénes celles des Sophocles & des Platons, & je suis persuadé que la seule vûe de ces glorieux monumens a excité plus d'un esprit & a formé plus d'un grand homme.

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au simple mérite[13] ; on a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Westminster la célébre comédienne Mademoiselle Ofils, à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à Mr Newton: quelques uns ont prétendu qu'ils avoient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette Actrice, | afin de nous [270]
faire sentir davantage la barbare & lâche injustice qu'ils nous reprochent, d'avoir jetté à la voirie le corps de Mademoiselle le Couvreur[14].

Mais je puis vous assurer que les Anglais dans la pompe funébre de Mademoiselle Ofils, enterrée dans leur Saint-Denis, n'ont rien consulté que leur goût ; ils sont bien loin d'attacher l'infamie à l'art des Sophocles & des Euripides, & de retrancher du corps de leurs Citoïens, ceux qui se dévouent à réciter devant eux des ouvrages dont leur nation se glorifie.

Du tems de Charles Premier, & dans le commence-

51. *K* des Sophocle et des Platon — 53. *34ª-39* et formé — 57. *34ª-39*, Mrs Oldfield *K* Mademoiselle Oldfied — 58. *34ª* rendu — 60. *34ª-39* sa mémoire, [afin]

61. *K omet* davantage. — 65. *34ª-39*, *K* Oldfield — 67. *34ª-39* [bien] eloignés — *34ª-39*, *K* de l'infamie — *K* des Sophocle et des Euripide

71. *K transpose l'alinéa* Mais je puis... se glorifie *avant* Quelques uns ont prétendu (*l. 59*), *et rejette les deux paragraphes* Du temps de Charles I *et* Un docteur nommé Prynn *à la fin de la lettre après les mots* de Molière, de Quinault ?

ment de *ces* guerres civiles commencées par des Rigoristes fanatiques, qui eux-mêmes en furent enfin les victimes, on écri|voit beaucoup contre les spectacles[15] ⌈27
d'autant plus que Charles Premier & sa femme, fille de notre Henri le Grand, les aimoient extrémement.

Un Docteur nommé Prynn, scrupuleux à toute outrance, qui se seroit cru damné s'il avoit porté *une soutane au lieu d'un manteau court*[16], & qui auroit voulu que la moitié des hommes eût massacré l'autre pour la gloire de Dieu[17], & la *propaganda fide*, s'avisa d'écrire un fort mauvais livre contre d'assez bonnes comédies[18] qu'on jouoit tous les jours très-innocemment devant le Roi et la Reine. Il cita l'autorité des Rabins & quelques passages de saint Bonaventure pour prouver que l'Oedipe de Sophocle étoit l'ouvrage du Malin, que Térence étoit ex|communié ⌈27
ipso facto, & il ajouta que sans doute Brutus qui étoit un Janséniste très-sévére n'avoit assassiné César, que parce que César, qui étoit Grand-Prêtre, avoit composé une tragédie d'Oedipe ; enfin il dit que tous ceux qui assistoient à un spectacle, étoient des excommuniés qui renioient leur Crême & leur Baptême[19]. C'étoit outrager le Roi & toute la famille Roïale[20]. Les Anglais respectoient alors Charles Premier, ils ne voulurent pas souffrir qu'on parlât d'excommunier ce même Prince, à qui ils firent

72. *34* ses *faute typographique. Je corrige d'après 34ᵃ-39 et K.* — 72. *K* suscitées — 74-98. *Les pp. 271-272, dans l'ex. de 34 qui appartient à la Bibliothèque de l'Arsenal* (Y 8359) *sont un carton.* — 77. *Angl. 33* One Mr. Prynne — 79. *Je corrige le texte fautif de 34 :* un manteau court au lieu d'une soutane, *34ᵃ-39* une soutane au lieu d'un manteau court, selon l'usage des Presbytériens *Angl. 33* had he wore a Cassock instead of a short Cloak (*sans rien qui traduise* selon l'usage des Presbytériens). *Ce texte nous rend la vraie leçon. Cf. la n. 15.*

81. *K* [et] de [la propaganda...], *correction déjà faite dans 34ᵉ, 37ᵇ et 38.* — 87 *K* sans doute que

92. *K* croyance *Angl. 33* They thereby renounc'd their Baptism. — 95. *K* [on] excommuniât

depuis couper la tête. Monsieur Prynn fut cité devant la Chambre étoilée, condamné à voir son beau livre brûlé par la main du boureau, & lui à avoir les | oreilles cou- [273]
pées ; son procès se voit dans les actes publics[21].

On se garde bien en Italie de flétrir l'Opéra & d'excommunier le Signor Senozini ou la Signora Cuzzoni[22] ; pour moi, j'oserois souhaiter qu'on pût suprimer[23] en France je ne sçai quels mauvais livres qu'on a imprimés contre nos spectacles ; car lorsque les Italiens & les Anglais aprennent que nous flétrissons de la plus grande infamie un art dans lequel nous excellons, que l'on condamne comme impie un spectacle représenté chez des Religieux[24] & dans les Convents[25], qu'on deshonore des jeux où Louis XIV & Louis XV ont été acteurs[26], qu'on déclare œuvre du démon des pieces revûes par les Magistrats les | plus sévéres[27], & représentées devant une Reine [274]
vertueuse[28] ; quand, dis-je, des étrangers aprennent cette insolence, ce manque de respect à l'Autorité Roïale, cette barbarie Gotique qu'on ose nommer sévérité chrétienne, que voulez-vous qu'ils pensent de notre nation, & comment peuvent-ils concevoir, ou que nos loix autorisent

96. *34*[a]*-39* à qui depuis ils firent — 97. *34*[a]*-39*, *K* [livre], dont le père le Brun (*K* le B. .) a emprunté le sien. *Cette phrase est dans Angl. 33. Voltaire a dû la retrancher sur épreuve* [29].

101. *34*[e]*-39* Senesini *Angl. 33* Senesino *K* Tenezini — *K* Cazzoni — 103. *34*[e]*-35* imprimé — 104. *K omet* car. — 108. *K* les — 109. *34*[a]*-39*, dans des *34*[a]*-39*, *K* Couvents — 110 *K* où de grands princes

111. *34*[a]*-39*, *K* œuvres — 111. *34*[a]*-37* reçues *Angl. 33* received *Il n'est pas sûr, malgré l'accord de Thiériot et de la traduction anglaise, que 34 ne donne pas ici la vraie leçon de Voltaire.* Revues *est fort juste pour exprimer la révision des censeurs.* — 112. *34*[a]*-39* sincères *Angl. 33* by magistrates of the most severe character *confirmation du texte de 34.* — 114. *3 f*[o]*-39* [cette insolence] et [manque de respect à l'autorité royale, et [cette] *Angl. 33* This insolent Conduct, this Contempt for the Royal Authority and this Gothic Rusticity *K supprime* ce manque de respect à l'autorité royale.

un art déclaré si infame, ou qu'on ose marquer de tant d'infamie un art autorisé par les loix, récompensé par les Souverains, cultivé par les plus grands hommes, & admiré des nations [30] ; & qu'on trouve chez le même Libraire la déclamation du Pere le Brun contre nos spectacles [31], à côté des ouvrages immortels des Racines, des Corneilles, des Molieres, &c [32] ?

COMMENTAIRE

1. Cf. *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXI.

2. Observatoire ; Académies des sciences (1666), des belles-lettres (1663 et 1701), de peinture et de sculpture (1648), d'architecture (1671); Académie française de Rome (1667). L'Académie de chirurgie ne datait que de 1731, et ne fut définitivement organisée qu'en 1748 et 1751. — Swift, dans l'opuscule cité plus loin (l. XXIV, n. 6), avait dit : « The French King bestows about half a dozen pensions to learned men in several parts of Europe, and perhaps a dozen in his own Kingdom ; which, in the whole, do probably not amount to half the income of many a private commoner in England, yet have more contributed to the glory of their prince, than any million he has otherwise employed » (Éd. 1885, t. IX, p. 154).

3. Dès 1634, Morin avait cru les avoir trouvées (Bayle, art. Morin, n. H). « Les Hollandais avaient promis cent mille francs à celui qui pourrait faire cette découverte ; le roi d'Espagne en avait promis trois cent mille » (Bayle, *ibid.*). Si toutes les puis-

122. *34*[A]*-39* l'impertinent libelle [du Pere Le Brun] *Angl. 33* Fathers Le Brun's impertinent libel *K* l'impertinente déclamation contre (*en omettant* du P. Le Brun) — 124. *34*[A]*-39* [des] Racine, [des] Corneille, [des] Molière [, etc. ?] *K* de Corneille, de Racine, de Molière, de Quinault ? *Est-ce d'après un texte, manuscrit ou imprimé, révisé par l'auteur ?*

rances *s'avisaient* de promettre de si fortes primes, c'est que la connaissance exacte de la longitude avait une importance pratique considérable pour la navigation. La raillerie de Voltaire ici va contre la pensée qu'il exprime lettre XXIV, p. 173. Le problème était resté pour les savants à l'ordre du jour ; il suffit de parcourir les journaux littéraires et scientifiques, anglais et français, pour s'en apercevoir : à chaque instant l'on voit annoncer des solutions prétendues (par exemple, *The Gentleman's Magazine*, August 1731, p. 353). En 1736, un astronome français considérait encore la découverte comme impossible (*Mém. de Trévoux*, 1736, p. 2382). — Pour les récompenses promises en Angleterre, le *Guardian* les rappelait en 1713 : « Great rewards are said to be publicly offered for its supply » (N° 107 ; éd. 1808, t. II, p. 270). « The great Importance of the Discovery of the Longitude and the Advantage which must attend it for the security of our navigation have engaged a British Parliament to promise a very considerable reward to any Person who shall favour the world with the long desired secret » (*The Present state of the Rep. of Let.*, Oct. 1732, t. X, art. 19, p. 263). Le *Mercure* de juin 1726 (p. 1390-1393) avait donné une traduction de l'acte du Parlement, daté de la douzième année du règne de la Reine Anne (1714). Cet acte promettait 10.000, 15.000 ou 20.000 guinées, selon la précision plus ou moins grande du résultat qui serait obtenu.

4. Cf. lettre à Thieriot du 12 août 1726 (XXXIII, 159).

5. Voyez le commentaire et la confirmation de tout ce passage dans Beljame, p. 229-233.

6. Après avoir occupé divers emplois, il devint secrétaire de la Jamaïque (Beljame, *ibid.*).

7. Cf. plus haut, p. 137, et l'article de Chaufepié, qui dément cette assertion.

8. Cf. Beljame, p. 403-404 et n. 1. Il était déiste, mais catholique, et refusa de se convertir.

9. L'*Iliade* et l'*Odyssée* valurent environ 9.000 livres st. (225.000 fr.) à Pope. C'est probablement l'exemple de ce succès qui donna à Voltaire l'idée de publier sa *Henriade* à Londres par souscription : ce qui lui rapporta 150.000 fr. (Beljame, 394-5).

10. Crébillon : cf. l'*Éloge* de d'Alembert (éd. 1821, t. III, 1re P., p. 551 et suiv.).

11. La trad. angl. de 1733 met ici en note : « Racine » c'est-à-dire Louis, l'auteur de la *Religion*. Il fut nommé en 1722 à un emploi dans les fermes en Provence. Voici comment il raconte son affaire à J.-B. Rousseau : « Quoique la médiocre succession de mon père partagée entre plusieurs enfants eût essuyé dans la suite l'orage de ce fameux système, heureux pour plusieurs personnes et fatal à tant d'autres, au lieu de songer à réparer ces malheurs, je ne songeais qu'à cultiver les Muses et je regardais comme ma fortune une place à l'Académie Française à laquelle les anciens amis de mon père étaient résolus de me nommer. M. l'ancien évêque de Fréjus (Fleury) qui le sut, me demanda, et m'ayant parlé avec bonté me représenta que je perdais mon temps, et que je ferais bien mieux de songer à avoir de quoi vivre ; qu'enfin il me procurerait une place plus utile qu'une place d'académicien, à laquelle pour le présent, je ferais sagement de renoncer. M. de Valincour me conseilla de m'abandonner à mon protecteur, aujourd'huy M. le Cardinal de Fleury, qui en effet parla pour moi à M. Fagon ; et au lieu d'être nommé à l'Académie, je fus nommé inspecteur des fermes, et depuis directeur. » — Voltaire est revenu sur ces deux faits en 1769 (*Épître à Boileau*, X, 399).

> Je l'ai vu (Fleury) refuser poliment inhumain
> Une place à Racine, à Crébillon du pain.

Il faut noter que Fleury n'était pas ministre en 1722 quand Racine s'en allait en Provence, et que le découragement et les embarras de Crébillon remontent au moins à 1717, date de l'insuccès de *Sémiramis*. C'est au contraire sous le ministère de Fleury qu'il devient académicien (1731) et censeur royal (1733). Mais il semble que Voltaire l'ait aidé en 1731 à vaincre l'indifférence de la cour (A Cideville, 19 août, XXXIII, 227). C'est sous l'impression des difficultés que rencontra la candidature académique de Crébillon, que le passage de la 23e lettre est écrit : il est sans doute à peu près contemporain de la phrase : « Il est honteux qu'on le laisse dans la misère : *laudatur et alget* » (Lettre du 19 août 1731).

12. Le poêle fut porté par les plus qualifiés des Membres de la Société Royale. « *Sir Isaac's funeral, from the* Gazette *of Tuesday 4th April 1727*. On the 28th past, the corpse of sir I. N. lay in state in the Jerusalem chamber, and was buried from thence in Westminster Abbey, near the entry into the choir. The pall was supported by the Lord High Chancellor, the Dukes of Montrose and Roxborough, and the Earls of Pembroke, Sussex and Macclesfield, *being fellows of the Royal Society*... » (Edm. Turner, *Collections for the History of Grantham*, p. 167). Ainsi c'était le confrère qu'on honorait. Mais, si le confrère n'eût pas été Newton, les pairs se seraient-ils dérangés? Le *Daily Post* (no 2345, Thursday March 30, 1727) disait : « The Corpse..... wass follow'd to the Grave by a great many Persons of Quality and Distinction *to shew the Respect they bore to so unquestionably great Man, and six noble Peers supported the Pall.* »

13. J'ignore à quoi et à qui Voltaire fait allusion. Le *Mercure* enregistre sans malveillance les honneurs rendus à cette actrice (nov. 1730, p. 2494-2496). Desfontaines (*Nouvelliste du Parnasse*, I. 6) publie avec une remarque sympathique, en faisant le rapprochement avec Mlle Lecouvreur, deux épitaphes, l'une latine et l'autre anglaise, qu'on avait faites à Mrs Oldfield.

14. Mrs Oldfield mourut le 22 oct. 1730, et fut portée à Westminster le 26 (*The Craftsman*, no 226, Saturday Oct. 31). On put lire cinq épitaphes en son honneur, deux en anglais, trois en latin, dans *The Gentleman's Magazine*, 1731, janvier, p. 23. Ce passage de la lettre put être écrit dès novembre 1730. Mais il doit être plutôt contemporain des vers et des lettres familières où Voltaire parle de la mort de Mlle Lecouvreur (IX, 369, XXXIII, 212-213 : 1er mai-1er juin 1731), ou peut-être même peu antérieure à la 1re Préface de *Zaïre* (écrite à la fin de 1732). On sait que le ministère prit mal la liberté de cette *Préface* : cela n'empêcha point Voltaire de revenir à la charge en imprimant ceci.

15. Cf. Harold S. Symmes, *Les débuts de la critique dramatique en Angleterre*, in-8o, 1903, ch. IV, L'attaque puritaine; et Elbert N. S. Thompson, *The controversy between the Puritans and the stage*, New-York, 1903, in-8.

16. Seuls les anglicans avaient droit de porter en public le

costume ecclésiastique. Le texte de *34* est sans doute une correction maladroite de l'imprimeur, ignorant des usages d'Angleterre, qui aura compris que Prynne avait en horreur le costume laïque : tandis que Voltaire veut dire que ce non-conformiste tenait l'anglicanisme pour une idolâtrie. Voltaire ne remarqua point ce contresens qui fut réparé, avec addition d'une glose explicative, par Thieriot. Le traducteur anglais rendit simplement la leçon de l'auteur. — « Les ecclésiastiques (anglicans) sont toujours vêtus d'une longue soutane (noire) qui descend jusqu'à la cheville du pied boutonnée de haut en bas avec des petits boutons, et ceinte d'une large ceinture de taffetas, pardessus laquelle ils ont une robe de ministre fort ample, ouverte par devant et dont les manches sont fort larges » (*Lettres et voyages de Monsr César de Saussure...*, 1903, in-8). — Sur les scrupules de Prynne, cf. Bayle, et Chaufepié (art. PRYNNE). C'était « un puritain rigide qui ne pouvait pas même souffrir que l'on bût à la santé les uns des autres » (Bayle, art. PRYNNE, n. E). Il fit des traités contre la coutume de boire à la santé, contre celle de se friser, de se farder, de porter perruque.

17. « Il avait déjà fait un livre pour amener le Parlement à exterminer par les lois pénales tous les sectaires qui formaient l'indépendentisme » (Bayle, art. PRYNNE). *Guilhelmi Prynn..., Fulcimentum gladii Christianorum regum, principum et magistratuum, quo ipsorum Hæreticos, Idolatras, Schismaticos, Sectarum authores et Blasphemos pro criminis gravitate puniendi authoritas, jus ac potestas testimoniis Veteris et Novi Testamenti... vindicatur.*

18. J. Rushworth (*Historical Collections*, t. II, 1680, p. 220) écrit : « Although he knew well that His Majesties Royal Queen, Lords of the Council, etc., were in their publick Festivals and other times, present spectators of some Masques and Dances, and many Recreations *that were tolerable*, and in themselves sinless... His book is of above 1000 Pages. » — Voltaire entend *tolerable* au sens littéraire, si c'est de Rushworth qu'il s'inspire ici.

19. Ce compte rendu de l'*Histrio-Mastix* est assez fantaisiste et n'est peut-être pas fait de première main. Prynne condamne *Œdipe* comme le *Roi Lear*, dit M. E. N. S. Thompson (p. 167).

Il condamne aussi Térence, en rappelant qu'il avait été exclu des écoles même des Jésuites (Prynne, éd. 1633, p. 916-917). Mais je n'ai guère trouvé de citations de rabbins (*Jewish Authors*, p. 6; *Raban Maur*, fol. 524 et p. 562); je n'en ai pas rencontré de saint Bonaventure. Je n'ai pas découvert d'allusion à César. Peut-être Voltaire transporte-t-il à César ce qui est dit de Néron (p. 451); le lord Chief Justice Richardson, dans Rushworth (p. 235-236), résumait ainsi le passage : « He writeth thus, that Nero's acting and frequenting Plays was the chiefest Cause that stirred others to conspire his death... He speaketh of these three, that they were three worthy Romans that did conspire to murder Nero. » Pour le Malin, il est partout dans le livre de Prynne.

20. Comme le rappelle Chaufepié, la reine ayant joué dans une pastorale, à Somerset House, on accusa Prynne de l'avoir visée par ces mots : « Les actrices sont des p... publiques (notorious whores). » Mais la fête de Somerset House eut lieu six semaines après la publication du livre.

21. Bayle croit que c'est pour ses livres contre l'épiscopat que Prynne eut les oreilles coupées. Ce n'est donc pas chez lui que Voltaire s'est informé, mais plutôt chez Rapin Thoyras (VII, 384-385). « Dans le mois de février de l'année 1634, on plaide devant la *Chambre étoilée* une cause criminelle qui fit beaucoup de bruit... Un avocat nommé Guillaume Prynn *s'était avisé de faire un gros livre* in-folio contenant environ 1000 pages et intitulé *Histrio-Mastix*. Le but principal de l'auteur était de faire voir que les Comédies, les bals, les Mascarades étaient illégitimes et contraires au christianisme. Mais en traitant la matière, il y avait semé diverses réflexions qui portaient sur le Roi, sur la Reine, sur l'Eglise qui approuvaient ou toléraient ces abus..... Enfin après une audience solennelle, *le livre fut condamné à être brûlé par le bourreau*, quoique jusqu'alors ce fût une chose inusitée en Angleterre. Pour l'auteur, il fut condamné à être chassé de la Société des Arts, privé du degré qu'il avait reçu à Oxford, à être mis au pilori, *à avoir les oreilles coupées*, à une prison perpétuelle et à une amende envers le roi de 5000 l. st. Le libraire qui avait imprimé le livre fut condamné à une amende

de 500 l., et celui qui avait donné la licence pour l'imprimer à une amende de 50 l. »

22. Senesino était un castrat et la signora Cuzzoni une chanteuse de l'opéra de Londres. Senesino y arriva en 1721, en partit en 1726, y revint, et y était encore en 1733. La signora Cuzzoni y était en 1726 et partit en 1728. Cf. *Lady Mary W. Montague's Letters*, t. I, 476, et t. II, 58; et encore le *Dict. of Nat. Biography* (art. MORDAUNT, 3d earl of Peterborough); les lettres de Swift et de Bolingbroke et les journaux du temps (*The Daily Post*, no 2094; *The Daily Journal*, nos 1682, 1698, 1849, 1881; *The Weekly Journal*, nos 66, 163 et 164).

23. *Supprimer* au sens judiciaire. Voltaire vise sans doute les écrits publiés au XVIIe siècle, ceux des jansénistes Nicole et le Prince de Conti, ceux qui parurent dans la querelle de 1694, Bossuet, Le Brun, etc. De 1694 à 1733, il ne parut rien de nouveau qui eût de l'importance. Cf. Desprez de Boissy, *Lettres sur les spectacles*, éd. 1774, t. II.

24. Le théâtre des Jésuites principalement.

25. La *Mort de César*, de Voltaire, fut représentée en 1748 par les pensionnaires de la Visitation de Beaune; on a le prologue que l'auteur fit pour la circonstance (X, 539; XXXVI, 511).

26. Louis XV enfant dansa aux Tuileries.

27. Les censeurs. Sur leurs opérations, cf. Ch. Nisard, *Mém. et corresp. hist. et litt.*, 1858, ch. 5, et Hallays-Dabot, *Histoire de la Censure théâtrale en France*, 1862.

28. Ces mots désignent le théâtre de la cour. Mais quelle est cette reine? Est-ce Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, ou Marie Leczinska, femme de Louis XV? Celle-ci sans doute : Voltaire regarde ici principalement son temps. Au milieu d'octobre 1732, la Comédie allait à Fontainebleau pour jouer *Zaïre* devant le roi et la reine.

29. L'assertion relative au P. Le Brun est téméraire. Le petit volume de ses *Discours sur la Comédie*, Paris, 1694, in-12, ne me paraît rien emprunter à l'*Histrio-Mastix*. Il venait d'être réimprimé en 1731 : c'est ce qui a sans doute attiré l'attention de Voltaire. Cf. *Mém. de Trévoux*, 1732, mars, p. 403 et suiv.

30. Voltaire reviendra souvent sur ce sujet : cf. la *Conversation de M. l'intendant des Menus en exercice avec l'abbé Grizel*, 1761 (t. XXIV).

31. Cf. n. 29.

32. On doit rapprocher de cette lettre et de la suivante la 1re *Épître dédicatoire* de *Zaire* (fin 1732 ou début 1733), qui peut leur être un peu postérieure de rédaction. Cf. pour la date de la rédaction de cette lettre les notes 11 et 14.

VINGT-QUATRIÉME LETTRE

Sur les Académies.

Les Anglais [1] ont eu long-tems avant nous [2] une Académie des sciences ; mais elle n'est pas si bien reglée que la nôtre, & cela par la seule raison peut-être qu'elle est plus ancienne ; car si elle avoit été formée après l'Académie de Paris, elle en auroit adopté quelques sages loix & eût perfectionné les autres.

La Société Roïale de Londres manque des deux choses

Ligne 2. *34ª-75* sur la Société royale et [sur les Académies] *K* (Dict. phil.) Société royale de Londres, et des Académies. — 3. *48-K donnent au lieu des quatre premiers alinéas* (*jusqu'à* Le fameux docteur Swift) *le début que voici :*

Les grands hommes se sont tous formez ou avant les Academies ou indépendemment d'elles. Homére & Phidias, Sophocle & Apelle; Virgile & Vitruve; l'Arioste et Michel Ange n'étaient d'aucunes Academies (*48 corr.*, *51* aucune Académie *70* aucune académies), le Tasse n'eut que des Critiques injustes de la Crusca, et Newton ne dut point à la Société Royale de Londres ses découvertes sur l'optique, sur la gravitation, sur le calcul intégral & sur la chronologie. A quoi peuvent donc servir les Academies ? à entretenir le feu, que les grands génies ont allumé.

La Société Royale de Londres fut formée en 1660, six ans avant notre Academie des sciences. Elle n'a point de récompenses (*51* récompense) comme la notre. Mais aussi elle est libre Point de ces distinctions désagréables, inventées par l'abbé Bignon, qui distribua l'Academie des Sciences en savans qu'on payait, & en honoraires, qui n'étaient pas savans. La Société de Londres est indépendante & n'étant encouragée que par elle même, a été composée de sujets qui ont trouvé, comme je l'ai dit (*K omet ces cinq mots*), le calcul de l'Infini, les lois de la lumière, celles de la pesanteur, l'aberration des étoiles, le Télescope de réflexion, la pompe à feu, le microscope solaire, et beaucoup d'autres inventions aussi utiles qu'admirables. Qu'auroient fait de plus ces grands hommes, s'ils avaient été pensionaires ou honoraires? *Voyez plus loin* (*note à la l. 42*) *les premières esquisses de cette réduction*. — *39ª-46* quelque tems — 6. *34ª-46 omettent* plus *devant* ancienne. — 9. *34ª-46* de [deux]

les plus nécessaires aux hommes, de récompenses & de régles[3]. C'est une petite fortune sûre à Paris pour un [276]
Géométre, pour un Chimiste, qu'une place à l'Académie ; au contraire il en coûte à Londres pour être de la Société Roïale. Quiconque dit en Angleterre, *J'aime les arts*, [et] veut être de la Société, en est dans l'instant[4] ; mais en France pour être membre & pensionnaire de l'Académie, ce n'est pas assez d'être amateur, il faut être sçavant & disputer la place contre des concurrens d'autant plus redoutables, qu'ils sont animés par la gloire, par l'intérêt, par la difficulté même, & par cette inflexibilité d'esprit que donne d'ordinaire l'étude opiniâtre des sciences de calcul.

L'Académie des sciences est sagement bornée à l'étude de la nature, & en vérité c'est un champ assez vaste [277]
pour occuper cinquante ou soixante personnes. Celle de Londres mêle indifféremment la littérature à la phisique : il me semble qu'il est mieux d'avoir une Académie particuliére pour les belles lettres, afin que rien ne soit confondu, & qu'on ne voie point une dissertation sur les coëffures des Romaines, à côté d'une centaine de courbes nouvelles[5].

Puisque la Société de Londres a peu d'ordre & nul encouragement, & que celle de Paris est sur un pied tout oposé, il n'est pas étonnant que les mémoires de notre Académie soient supérieurs aux leurs : des soldats bien disciplinés & bien païés, doivent à la longue l'emporter

10. *34ª-39, 46* des [récompenses] et des [règles] — 13. *34ᵇ* et [au contraire] — 15. *34ª-39. 42ª* et [veut être] *34ª*, *394-46* et veux [être], *qui est la leçon de 34ª*, *37ᵇ et 38. Il faut suppléer* et *dans le texte de 34* — 18. *42, 42ª omettent* et.

25. *Je corrige la leçon fautive de 34 :* celles — 26. *394-46* a mêlé long-tems — 30. *34ª-46* des Romains *Angl. 33* on the Head dresses of the Roman ladies

34-35. *394* (*corr.*) ne seroit pas... fussent — 36. *394* (*corr.*) devroient

sur des volontaires. Il est vrai que la Socié|té Roïale a [2
eu un Newton, mais elle ne l'a pas produit : il y avoit même peu de ses confreres qui l'entendissent ; un génie comme Mr Newton apartenoit à toutes les Académies de l'Europe, parce que toutes avoient beaucoup à aprendre de lui.

Le fameux Docteur Suift forma le dessein dans les dernieres années du régne de la Reine Anne, d'établir une Académie pour la langue à l'exemple de l'Académie Française [6] : ce projet étoit apuié par le Comte d'Oxford grand Trésorier, & encore plus par le Vicomte Bollinbrooke Secrétaire d'Etat, qui avoit le don de parler sur le champ dans le Parlement avec autant de pureté, que Suift écri-
voit dans son cabinet, & qui auroit été le pro | tecteur & [27
l'ornement de cette Académie. Les membres qui la devoient composer étoient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue anglaise ; c'étoient le Docteur Suift, Mr Prior que nous avons vû ici Ministre public, & qui en Angleterre a la même réputation que la Fontaine a parmi nous : c'étoient Mr Pope le Boileau d'Angleterre, Mr Congréve qu'on peut en apeller le Moliere : plusieurs

42. *39*[4] (*corr.*) *remplace la phrase* Il est vrai... de lui *par celle-ci :* Cependant c'est de l'Académie de Londres que nous tenons les expériences sur l'Electricité, la téorie du feu, celle des fluides, les Loix de la gravitation, les Expériences sur la lumière, celles sur la pesanteur, la réfraction dans le vuide, les phosphores, l'aberration de la lumière, les Telescopes de(s) réflexion(s), le Plomb laminé, la machine qui tourne par le moyen du feu, les sphéres qu'on nomme oreri 7, etc., que de sujets d'Emulation! — *42*[a] *remplace tout le paragraphe* Puisque..... de lui *par ceci :* Quoique la Société Royale de Londres manque d'encouragemens, c'est elle cependant qui nous a fait connaître la nature de la lumiere, les loix de la pésanteur, la réfraction dans le vuide, l'étendue de l'électricité, l'aberration de la lumiere, le secret du Phosfore, la machine Hidraulique à feu, le calcul de l'infini, etc. Cette Compagnie auroit-elle mieux fait, si elle eut été bien payée [8] ? — 43 (*et partout*). *34*[a]-*K* Swift. — 47. *34*[a]-*48*, *52*, *75*, *K* Bolingbroke *42*[a] vicomte de Bolingbroke *51* Bolingbrocke *56* Bollingbrooke *70-71*[a] Bolingbrocke

53. *70*, *71*, *75*, *K* C'était — 54. *34*[a]*K* ce [Docteur]

autres dont les noms m'échapent ici, auroient tous fait fleurir cette compagnie dans sa naissance, mais la Reine mourut subitement : les Wigs se mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'Académie, ce qui, comme vous croïez bien, fut mortel aux belles lettres. Les membres de ce corps auroient eu un grand avantage [280] sur les premiers qui composérent l'Académie Française ; car Suift, Prior, Congréve, Driden, Pope, Adisson, &c. avoient fixé la langue Anglaise par leurs écrits ; au lieu que (le) Chapelain, Colletet, Cassaigne, Faret, Perrin [9], Cotin, vos premiers Académiciens étoient l'oprobre de votre nation, & que leurs noms sont devenus si ridicules, que si quelqu'auteur passable avoit le malheur de s'apeller Chapelain ou Cotin, il seroit obligé de changer de nom. Il auroit falu sur tout que l'Académie Anglaise se proposat des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un bel esprit de ce païs-là me demanda les mémoires, de l'Acadé|mie Française ; elle n'écrit point de [281] mémoires, lui répondis-je ; mais elle a fait imprimer soixante ou quatre-vingt volumes de complimens [10] : il en parcourut un ou deux, il ne put jamais entendre ce stile, quoiqu'il entendit fort bien tous nos bons auteurs. « Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux discours, c'est que le Récipiendaire aïant assuré que son prédecesseur étoit un grand homme, que le Cardinal de Richelieu étoit un très-grand homme, le Chancelier Seguier un assez grand homme, Louis XIV un plus que grand

58. *51* et qui [auroient] — 60. *34ª-K* Whigs (*42, 42ª, K* Wihgs)
61. *34ª-39* de perdre *Angl. 33* to ruin — 62. *34ª-K* voyez *Dans Angl. 33 le membre de phrase* comme... bien *est omis.* — 65. *34ª-K omettent* car. — *48-71ª, K* Addisson *34ª-46* Addisson *75* Adisson — 67. *34ª-K* Chapelain (*sans* le, *qui est une faute de 34*) — *34ª-K* Faret, Cotin (*71ª* Cottin) *Angl. 33* Faret, Perrin, Cotin *Donc* Perrin *est une leçon primitive. Cf. le Commentaire, note 9.* — 68-69. *34ª-K* nos... notre — 69. *51 omet* que.
73. *39ª-K* se fût proposé

homme, le Directeur lui répond la même chose, & ajoûte que le Récipiendaire pouroit bien aussi être un espece de grand homme, & que pour lui Directeur, il | n'en [1
quitte pas sa part [11]. »

Il est aisé de voir par quelle fatalité presque tous ces discours ont fait si peu d'honneur à ce Corps, *vitium est temporis potius quam hominis* [12]. L'usage s'est insensiblement établi que tout Académicien répéteroit ces éloges à sa réception : ç'a été une espece de loi d'ennuier le public. Si on cherche ensuite pourquoi les plus grands génies qui sont entrés dans ce corps, ont fait quelque fois les plus mauvaises harangues, la raison en est encore bien aisée, c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matiere toute usée : la nécessité de parler, l'embaras de n'avoir rien à dire & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule [2
même le plus grand homme : ne pouvant trouver de pensées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, & ont parlé sans penser, comme des gens qui mâcheroient à vuide, & feroient semblant de manger en perissant d'inanition.

Au lieu que c'est une loi dans l'Académie Française de faire imprimer tous ces discours, par lesquels seuls elle est connue, ce devroit être une loi de ne les imprimer pas.

L'Académie des Belles Lettres s'est proposé(e) un but plus sage & plus utile, c'est de présenter au public un recueil de mémoires remplis de recherches & de critiques curieuses [13]. Ces mémoires sont déja estimés | chez [28

85. *394-K omettent* Louis XIV... homme. *Angl. 33 rend le texte de 34-39.* — 86. *35, 394-K* une [espece] — 90. *34²-K* [discours] Academiques

91. *46-75* [l'usage] est — 93. *K* on s'est imposé [une...] — 94. *394-K* [si] l'on [cherche]— 98. Toute *est la leçon de toutes les éditions.*

101. *34²-K* des [pensées] — 107. *51 omet* seuls — 108. *51* pas imprimer.

les étrangers, on souhaiteroit seulement que quelques matieres y fussent plus aprofondies, & qu'on n'en eût point traité d'autres. On se seroit, par exemple, fort bien passé de je ne sçai quelle dissertation sur les prérogatives de la main droite sur la main gauche [14], & quelques autres recherches, qui sous un titre moins ridicule, n'en sont guéres moins frivoles.

L'Académie des Sciences dans ses recherches plus difficiles & d'une utilité plus sensible, embrasse la connoissance de la nature & la perfection des arts. Il est à croire que des études si profondes & si suivies, des calculs si exacts, des découvertes si fines, des vûes si grandes, produiront enfin quelque chose qui servira au bien de l'Univers [15]. [285]

Jusqu'à present, comme nous l'avons déja observé ensemble [16], c'est dans les siécles les plus barbares que se sont faites les plus utiles découvertes ; il semble que le partage des tems les plus éclairés & des compagnies les plus sçavantes, soit de raisonner sur ce que des ignorans ont inventé. On sçait aujourd'hui, après les longues disputes de Mr Hugens & de Mr Renaud, la détermination de l'angle le plus avantageux d'un gouvernail de vaisseau avec la quille [17] ; mais Christophe Colomb avoit découvert l'Amérique sans rien soupçonner de cet angle.

Je suis bien loin d'inférer de là qu'il faille s'en tenir seulement à une pratique aveugle ; mais il seroit heureux que les Phisiciens & les Géométres | joignissent autant [286] qu'il est possible, la pratique à la spéculation. Faut-il que

117. *39*[a]-*K* [et] de [quelques...]
127. *39*[a]-*K omettent les mots* Jusqu'à... ensemble. — 128. *Je corrige la leçon fautive de 34 :* ce [sont]
133. *34*[a]-*52* Huygens ; *56-K* Huyghens — *46*, *48*, *52*, *56* Renauld — *46-75* de Mr. Huygens et M. Renauld *Angl. 33 ne rend pas les mots* après... Renaud. — 135. *34*[a]-*39*; *71* Christophle

ce qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain, soit souvent ce qui est le moins utile ? Un homme avec les quatre régles d'arithmétique & du bon sens, devient un grand Négociant, un Jacques Cœur, un Delmet, un Bernard[18], tandis qu'un pauvre algébriste passe sa vie à chercher dans les nombres des raports & des propriétés étonnantes, mais sans usage, & qui ne lui aprendront pas ce que c'est que le change. Tous les arts sont à peu près dans se cas ; il y a un point, passé lequel, les recherches ne sont plus que pour la curiosité : ces vérités ingénieuses & inutiles ressemblent à des étoiles, qui placées trop loin de nous, ne | [nous] donnent point de clarté[19]. [28

Pour l'Académie Française, quel service ne rendroit-elle pas aux lettres, à la langue, & à la nation, si au lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faisoit imprimer les bons ouvrages du siècle de Louis XIV, épurés de toutes les fautes de langage qui s'y sont glissées[20] ? Corneille et Moliere en sont pleins, la Fontaine en fourmille : celles qu'on ne pourroit pas corriger seroient au moins marquées[21]. L'Europe qui lit ces auteurs aprendroit par eux notre langue avec sureté, sa pureté seroit à jamais fixée[22] ; les bons livres français imprimés avec ce soin aux dépens du Roi, seroient un des plus glorieux monumens de la nation. J'ai oui dire que Mr Despréaux | avoit fait autrefois cette proposition, & qu'elle a été [28 renouvellée par un homme dont l'esprit, la sagesse & la saine critique sont connus[23] ; mais cette idée a eu le sort

141. *34ª-56* [fait] plus [d'honneur] *Angl. 33* the greatest honour. *42ª*, *Errata* : plus d'honneur, *lis.* le plus d'honneur. — 144. *35-42ª* Jaques — *Angl. 33* shall become a sir Peter Delmé, a sir Richard Hopkins, a sir Gilbert Heathcot...

152. *J'ajoute* nous *selon toutes les éd. 34ª-K* ; *le sens l'exige. Angl. 33* afford us — 153. *Ici 48 replace la nouvelle version du début de la lettre* : Il faut encore convenir que les grands hommes... ou honoraires — 159. *51* point [corriger].

164. *34ª-K* avec soin — 166. *42ª omet* et *après* sagesse.

de beaucoup d'autres projets utiles, d'être aprouvée & d'être négligée.

COMMENTAIRE

1. On verra en étudiant les variantes de *39*[1], *42*[a] et *48* comment la pensée de Voltaire a peu à peu changé de façon que sa dernière rédaction est animée d'un esprit contraire à la première,

2. On peut remarquer que Th. Sprat (*The Hist. of the R. Soc.*, 3[me] éd., 1772) ne fournissait pas la date précise de l'établissement définitif de la Société Royale.

3. Sur l'importance des encouragements, cf. la première *Epître dédicatoire* de *Zaïre* où se marque nettement le lien qui unit cette *Lettre anglaise* à l'entreprise du *Siècle de Louis XIV*.

4. « Any Gentleman of Quality and Learning may be admitted a Member of this Society by having a good testimony given of

169. *52-K ajoutent :*

Une chose assez singuliere, c'est que Corneille, qui écrivit avec assez de pureté & beaucoup de noblesse les premieres de ses bonnes tragédies, lorsque la langue commençait à se former, écrivit toutes les autres très-incorrectement & d'un stile très bas, dans le tems que Racine donnait à la langue française tant de pureté, de vraie noblesse, & de graces, dans le tems que Despréaux la fixait par l'exactitude la plus correcte, par la précision, la force & l'harmonie. Que l'on compare la *Bérénice* de Racine avec celle de Corneille, on croirait que celle-ci est du tems de Tristan. Il semblait que Corneille négligeât son stile à mesure qu'il avait plus besoin de le soutenir, & qu'il n'eût que l'émulation d'écrire au lieu de l'émulation de bien écrire (*71*[a] *omet les mots* d'écrire au lieu de l'émulation). Non seulement ses douze ou treize dernieres tragédies sont mauvaises; mais le stile est (*K* en est) très mauvais. Ce qui est encor plus étrange, c'est que de notre tems même nous avons eû des pièces de théâtre, des ouvrages de prose & de poësie [24], composés par des académiciens qui ont negligé leur langue, au point qu'on ne trouve pas chez eux dix vers ou dix lignes de suite sans quelque barbarisme. On peut être un très-bon auteur avec quelques fautes, mais non pas avec beaucoup de fautes. Un jour une société de gens d'esprit éclairés compta plus de six-cent solécismes intolérables dans une tragédie qui avait eû le plus grand succès à Paris & la plus grande faveur à la cour [25]. Deux ou trois succès pareils suffiraient pour corrompre la langue sans retour & pour la faire retomber dans son ancienne barbarie, dont les soins assidus de tant de grands hommes l'ont tirée.

him to the President and Council » (*A Journey through England*, I, 289). Cf. aussi *The history of the Royal Society of London*, by Thomas Sprat, 3e ed., 1722, in-4° (c. r. dans La Chapelle, *Bibl. angl.*, 1724, t. II, p. 1-74), et Beeverell, t. V, p. 1018-1022. — *Il en coûte.* « Il faut payer 40 shellings en entrant et treize par quartier... Il y a des gens malins qui publient qu'on y associe tous les ignorants qui s'y veulent fourrer, pourvu qu'ils payent les shillings qu'on leur demande » (Misson, p. 386). — Le traducteur anglais de 1733 ajoute ici cette note : « The reader will call to mind that these letters were written about 1728 or 30, since which times the names of the several Candidates are, by a law of the Royal Society, posted up in it, in order that a choice may be made of such persons only as are qualified to be members. The celebrated Mr. de Fontenelle had the honour to pass thro' this ordeal. »

5. Je n'ai pas retrouvé cette dissertation dans les nos des années 1724-1730, et pas davantage dans le *General Index* ; les articles d'archéologie, de chronologie et d'histoire sont peu nombreux dans les *Philosophical Transactions*, et toujours d'un caractère très particulier et positif. — Voltaire entend d'ailleurs *littérature* (ligne 26) au sens du XVIIIe siècle (cf. *Siècle de Louis XIV*, éd. Bourgeois, ch. XXXII, p. 621).

6. *Œuvres* de Swift, éd. 1883, t. IX, p. 133-155. Le projet intitulé *A proposal for correcting, improving, and ascertaining the English tongue, in a letter to the most honourable Robert Earl of Oxford and Mortimer*, etc. parut à Londres en 1712. Il fut réimprimé au t. I. des *Miscellanies in prose and verse*, p. 316-349. La Chapelle en rendit compte en 1720 (*Bibl. Angl.*, t. VIII, 1e P., p. 108. Sprat (cf. n. 3) voulait aussi l'établissement d'une académie Anglaise sur le modèle de la Française. — Il n'y a dans l'opuscule de Swift ni mention de Bolingbroke ni trace qu'il dût s'occuper de l'établissement projeté. Déjà en 1712 Oxford et Bolingbroke s'entendaient mal, et c'est celui-ci qui, peu de jours avant la mort de la reine, fit renvoyer l'autre. Il fut lui-même renvoyé par le nouveau roi ; on leur fit à tous les deux leur procès, et, tandis qu'Oxford était mis à la tour de Londres, Bolingbroke s'enfuyait en France, persuadé qu'on voulait le pour-

suivre « jusqu'à l'échafaud ». C'est peut-être lui qui a raconté à Voltaire toutes les circonstances que celui-ci rappelle.

7. Ces sphères destinées à faire connaître le mouvement des astres, prennent leur nom de Ch. Boyle, 4me comte d'Orrery, qui en fit construire le premier modèle, inventé par Graham.

8. Cf. la note critique à la ligne 3. — Le *General Index* des *Phil. Trans.* indique les mémoires auxquels Voltaire fait ici allusion : p. 159 et 271, *électricité*; p. 183, *feu*; p. 188, *fluides*; p. 272-3, et 721-722, *lumière*; p. 213 et au mot *Newton, gravitation*; p. 409 et 272-273, *réfraction*; p. 540-541, *pesanteur*; p. 380, *phosphore*; p. 2, *aberration de la lumière*; p. 721 et 488-489, les télescopes de réflexion; p. 241, le calcul de l'infini. Je n'ai rien su trouver sur le *plomb laminé* ni sur les *microscopes solaires* (note critique, l. 3). La *machine hydraulique à feu* est *Mr. Savery's engine for raising water by the help of fire* (p. 184).

9. Perrin n'a pas été de l'Académie. C'est pour cela sans doute que Thieriot a retranché son nom dans l'édition de Londres 1734 (cf. la note critique). Voltaire peut-être a pris ce nom de mémoire dans le tas des victimes de Boileau (*Sat.* VII, 44; IX, 98); peut-être a-t-il confondu Perrin avec Bardin qui le côtoie dans le vers 98 de la sat. IX.

10. Voltaire oublie ici le *Dictionnaire*, 1694 et 1718. Par « 60 ou 80 volumes de compliments », il entend sans doute les impressions séparées des discours de réception. Le recueil de ces harangues ne formait pas, tant s'en faut, 60 ou 80 volumes. L'académie les réunit pour la première fois en 1698 en 1 vol. in-4°. La 2e éd. de ce t. I, 1714, in-12 (*Recueil de harangues prononcées par Mrs de l'Acad. fr.*) contient 92 discours. Le t. II (1714) en contient 54, et le tome III (1714) 60. Donc en tout 206 morceaux. Pour les imprimés séparés, voyez les *Notes* et la *Table* des *Registres de l'Académie française*.

11. « Ce fut en 1746 que M. de Voltaire entra dans l'Académie française. Il fut le premier qui dérogea à l'usage fastidieux de ne remplir un discours de réception que des louanges rebattues du Cardinal de Richelieu. Il releva sa harangue par des remarques nouvelles sur la langue française et sur le goût. Ceux qui ont été reçus après lui ont pour la plupart suivi et perfectionné cette

méthode utile » (*Comm. hist. sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*, 1776, t. I, p. 91). « Mais il n'alla point jusqu'à sup primer les éternels éloges de Richelieu, de Séguier et de Louis XIV » (Condorcet, *Vie de V.*, I, 225). Cf. le discours de Voltaire, notamment le passage (XXIII, 215) : « Je sais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges, etc... » Avant Voltaire, Bossuet, La Bruyère avaient mis autre chose que des éloges dans leurs harangues de réception.

12. « Non fuit... Ciceronis hoc vitium, sed temporis. » (Sénèque, fragm. cité par Aulu Gelle, *N. Att.*, XII, 2) « Erras, mi Lucili, si existimas, nostri seculi esse vitium luxuriam et neglegentiam boni moris, et alia quæ objicit suis quisque temporibus : hominum sunt ista, non temporum. » On le voit, la formule est un des clichés de Sénèque. J'ignore si la citation de Voltaire se rencontre quelque part plus littéralement, et s'il l'a prise d'un intermédiaire.

13. Le 1er volume de l'*Histoire de l'Acad. Roy. des Insc. et B. L., avec des Mémoires de Littérature tirés des registres de cette Acad. depuis son renouvellement...* parut en 1717, in-4°.

14. *Des privilèges de la main droite*, par H. Morin (*Mém. de l'acad.*, t. III, 1723, p. 68-72). H. Morin est d'ailleurs un savant très sérieux (cf. A. Maury, *Hist. de l'Acad. des Inscr.*, p. 42, etc.), et qui fut des premiers à s'appliquer à l'étude des institutions, mœurs et usages.

15. Il y a quelque contradiction dans l'expression entre le début et la fin du paragraphe. Ces recherches d'*une utilité sensible* n'ont encore *servi à rien*. Voltaire veut dire qu'on comprend l'utilité dont elles peuvent être, mais que, par la faute des hommes, cette utilité s'est réduite presque à rien.

16. Cf. lettre XII, p. 156.

17. « ...Deux *déterminations* difficiles et importantes..... : l'autre, *de l'angle le plus avantageux du gouvernail avec la quille* » (Fontenelle, *Eloge de Renau*, VII, 79 ; cf. sur les discussions avec *Huguens* les p. 79-81). Mais Voltaire a pu penser à cet exemple à cause de l'ouvrage de l'académicien Pitot, son futur débiteur, *La théorie de la manœuvre des vaisseaux réduite en pratique, ou les Principes et les règles pour naviguer le plus avantageuse-*

ment qu'il est possible, 1731, in-4°. Le *Journal des Savants* rend compte de ce livre en juin 1732 (p. 343). Ce détail nous donnerait-il la date de la rédaction de la lettre? Rien n'indique que Voltaire ait lu les objections de Huygens à Renau et la réplique de Renau, qui furent publiées dans le *Journal des Savants* en 1695 (p. 207, 219 et 237 ; cf. aussi *Hist. des ouvr. des sav.*, t. XIV, nov. 1694, p. 129). Il n'a peut-être connu que le compte rendu de Fontenelle dont il reproduit les expressions.

18. Bernard est sans doute le fameux Samuel Bernard. Delmet, comme l'indique le fait que son nom est le seul des trois qui ait été conservé dans la traduction anglaise, est un marchand anglais (cf. l. X, n. 19, la citation du *Craftsman*). Voltaire était à Londres quand mourut subitement dans ses bureaux de Fenchurch-street sir Peter Delmé, lord-maire de Londres en 1723, alderman de Langborne Ward : il laissait une fortune de 650.000 livres (*The Daily Post*, n° 2795, Thursday Sept. 5, 1728; *The Daily Journal*, n° 2397, Friday Sept. 13, 1728; *The Universal Spectator*, n° 16, Sat. Jan. 25, 1729).

19. Bayle, *Nouv. de la Rép. des Lettres*, sept. 1784 (*Œuv.*, I, 125), à propos d'un livre du P. Vavasseur contenant des remarques sur la latinité, répondait à ceux qui trouvaient de tels ouvrages peu nécessaires : « Ils ne voient pas que par là ils condamnent la plupart des sciences : car que sont-elles à proprement parler qu'un honnête amusement? De quoi sert pour la prospérité d'un Etat que l'on sache l'astronomie et l'algèbre ?... Je le dis encore un coup : si l'utilité qui vient des occupations d'un homme était la règle de nos éloges, celui qui a inventé la charrue mériterait mieux la louange de grand esprit qu'Archimède, qu'Aristote, que Galilée, que M. Descartes, etc... » Mais il est plus probable que Voltaire répond à l'admirable *Préface* de Fontenelle *sur l'utilité des mathématiques* (1699 ; t. VI, p. 59-75) dont il n'entame pas la haute et philosophique vérité. Les premiers mots de Fontenelle sont : « On traite volontiers d'inutile ce qu'on ne sait point. » Tout est à lire. Mais Fontenelle s'accorde avec Voltaire, selon l'esprit de leur temps, en ce qu'il démontre l'*utilité* des études prétendues inutiles, et ne défend, comme plus tard Auguste Comte, qu'un désintéresse-

ment provisoire, moyen de parvenir à plus d'utilité. — L'esprit de Voltaire est ici l'esprit l'anglais. Th. Sprat (*The Hist. of the R. S.*, p. 117), critiquant la forme spéculative de la science et de la philosophie anciennes, écrivait : « What help did it ever bring to the vulgar? What visible benefit to any city or country in the world? »

20. Sur le sujet traité ici par Voltaire, cf. A. François, *La Grammaire du purisme et l'Académie française au XVIII^e siècle*, 1905, in-8°. — Depuis le commencement du siècle, l'idée de rendre l'Académie « plus utile à l'Etat » travaillait quelques académiciens, l'abbé de St-Pierre, Valincour, Fénelon, etc. On hésita entre *une grammaire* et des *observations sur les bons auteurs*. Entre 1700 et 1705, l'Académie examina des ouvrages de Malherbe, Racan, Balzac, Vaugelas, Perrot d'Ablancourt. Elle examina en 1719-1720 le *Quinte Curce* de Vaugelas, et entre 1720-1730 la tragédie d'*Athalie*. En 1738 parurent dans le même esprit les remarques de l'abbé d'Olivet sur Racine. Voltaire, après la Beaumelle, reprendra en 1751 l'idée d'éditions annotées des classiques, et il la réalisera en 1764 pour Corneille.

21. Cf. la *Connaissance des beautés*, t. XXIII, p. 383 (art. *Langage*), les *sommaires des pièces de Molière* (t. XXIII, p. 97-126, et notamment 98), le *Commentaire sur Corneille* (t. XXXI-XXXII), et le *Catalogue des Ecrivains du siècle de L. XIV*. Pour le rapport de ces jugements de Voltaire avec le goût général du temps, cf. A. François, p. 196-208. — On notera que l'idée de Voltaire n'est pas de marquer les fautes seulement, mais de les corriger : ce qui revient à *tenir à jour* le style des grands écrivains par un rajeunissement perpétuel, tant qu'ils sont lus. Ainsi le goût difficile des puristes aboutit à disposer de l'œuvre de style artistique comme les temps barbares ou grossiers avaient disposé de la littérature populaire.

22. Cf. A. François, p. 129 et 134.

23. Sur l'idée de Boileau, voyez l'abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie française depuis 1635, par Pellisson avec des notes et une continuation jusqu'à 1700*, 1729, in-4° (éd. Livet, t. II, p. 108-109). Voltaire a pu lire les impressions de 1729 et 1730. Mais il a pu connaître le fait par *oui-dire*, de la bouche même

de l'abbé d'Olivet. — L'*homme dont l'esprit, la sagesse et la saine critique sont connus* est-il Valincour, qui reprit en la transformant l'idée de Boileau (A. François, p. 53)? Mais Valincour mourut en 1730 : il n'y avait pas de raison de ne pas le nommer. Cette discrétion et les termes mêmes de Voltaire semblent bien désigner un personnage vivant. La traduction anglaise (1733) nomme dans une note l'abbé de Rothelin. — Voltaire paraît ignorer ici que l'Académie était entrée déjà, quoique timidement, dans la voie qu'il indique (cf. n. 20).

24. Les *ouvrages de prose* ne sont peut-être mentionnés ici que pour masquer un peu l'attaque contre Crébillon et lui donner un air de généralité objective. *La Connaissance des beautés...*, 1749 (t. XXIII) critique Fénelon, Voiture, Fontenelle, l'abbé Girard, mais ce n'est pas pour l'incorrection du langage.

25. Cette addition de 1752 vise le *Catilina* de Crébillon joué le 20 déc. 1748, et très soutenu par la cour (cf. XXXVI, 557, 577; XXXVII, 294, 359, 407; XXIV, 359-362). Voltaire ne pardonne pas à Crébillon de lui avoir pris la faveur de Mme de Pompadour. D'ailleurs, fussent-ils demeurés amis, son goût ne lui permettrait pas de penser autre chose du style de Crébillon ; mais il ne le dirait pas, ou le dirait autrement.

VINGT-CINQUIÉME LETTRE [289]

Sur les Pensées de M. Pascal[1].

Je vous envoie les remarques critiques que j'ai faites depuis long-temps sur les pensées de Monsieur Pascal. Ne me comparez point ici, je vous prie, à Ezechias qui voulut faire brûler tous les livres de Salomon. Je respecte le génie & l'éloquence de Pascal ; mais plus je les respecte, plus | je suis persuadé, qu'il auroit lui-même corrigé [290] beaucoup de ces pensées qu'il auoit jettées au hazard sur le papier, pour les examiner ensuite : & c'est en admirant son génie que je combats quelques-unes de ses idées.

Il me paroit qu'en général l'esprit dans lequel Mr Pascal écrivit ces pensées, étoit de montrer l'homme dans un jour odieux. Il s'acharne à nous peindre tous méchans & malheureux : il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivoit | contre les Jésuites : il impute à [291] l'essence de notre nature ce qui n'apartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au genre

Ligne 2. *Les Remarques sur les* Pensées *de Pascal manquent dans 34ª et 35. Elles ne sont pas dans les volumes de 71ª que possède la Bibliothèque de l'Arsenal. Mais on les trouve dans l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale (Z, 24.818), t. XXIII, 1772, p. 437-508.* — *37ª* (Lettre (*sans* 25ᵉ) sur les P... *39* Vingt-sixième Lettre Sur les P... *39⁴*, *46* Sur les P... *42-K* Remarques sur les P. . *Le numéro du chapitre que forment ces remarques varie selon les éditions comme pour les autres lettres : certaines ne numérotent pas les chapitres. Dans K, les remarques se trouvent au t. XXXII* (Philosophie générale), *p. 289. Voltaire ne transcrit pas toujours exactement le texte de Pascal : je citerai les variantes du texte du Port-Royal, éd. de 1714* (*P.-R.*). — 3. *39⁴-K* Voici des [Remarques] — 4. *42*, *42ª* Paschal (*mais dans ces mêmes éd. on trouve ailleurs* Pascal).

humain. J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misantrope sublime : j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchans ni si malheureux qu'il le dit : je suis de plus très-persuadé que s'il avoit suivi dans le livre qu'il méditoit, le dessein qui paroit dans ses pensées, il auroit fait un livre plein de paralogismes éloquens, & de faus|setés [292] admirablement déduites. Je croi même que tous ces livres qu'on a faits depuis peu, pour prouver la Religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier [2]. Ces auteurs prétendent-ils en sçavoir plus que Jesus-Christ & les Apôtres ? C'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux ; on peut écarter ces roseaux inutiles sans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choisi avec discretion quelques pensées de Pascal, je mets les ré|ponses au bas ; c'est à vous à juger si j'ai [293] tort ou raison.

I [294]

Les grandeurs & les miseres de l'homme sont tellement visibles qu'il faut nécessairement que la véritable Religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même temps, quelque grand principe de misere. Car il faut que

25. *48-K* On dit [même] — 26. *39-56, 71-75* fait — 29. *394-K* ses [apôtres]

33. *394-K* J'ai mis — *Au lieu de la dernière phrase* C'est... raison, *394-K donnent :* Au reste, on ne peut trop répéter ici combien il seroit absurde et cruel de faire une affaire de parti de cette critique (*48-K* cet examen) des *Pensées de Pascal* : je n'ai de parti que la vérité. Je pense qu'il est très-vrai que ce n'est pas à la Métaphysique de prouver la Religion Chrétienne, & que la Raison est autant au-dessous de la Foi, que le fini est au-dessous de l'infini. *Puis 394-46 terminent par cette phrase :* Je suis métaphysicien avec Locke, mais Chrétien avec Saint Paul : *phrase que 48-K remplacent par ceci :* Il ne s'agit ici que de raison, et c'est si peu de chose chez les hommes que cela ne vaut pas la peine de se fâcher. — 35. *39⁴, 42², 48, 52, 56, 71, 75* I Pensée de Pascal.

la véritable Religion connoisse à fond notre nature, c'est-à-dire qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand, & tout ce qu'elle a de misérable, & la raison de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent 3.

Cette maniere de raisonner, paroit fausse & dangereuse; [295] car la fable de Promethée & de Pandore, les Androgines de Platon & les dogmes des Siamois &c. 4 rendroient aussi bien raison de ces contrarietés aparentes. La Religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tireroit pas ces conclusions ingénieuses, qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit.

Le Christianisme n'enseigne que la simplicité, l'humanité, la charité : vouloir le réduire à la métaphisique, c'est vouloir en faire une source d'erreurs 5.

II [296]

Qu'on examine sur cela toutes les Religions du monde, & qu'on voie s'il y en a une autre que la Chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce celle qu'enseignoient les Philosophes, qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous ? Est-ce là le vrai bien ? Ont-ils trouvé le remede à nos maux ? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu ? Et ceux qui nous ont égalés aux bêtes, & qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils aporté le remede à nos concupiscences 6.

Les Philosophes n'ont point enseigné de religion : ce [297] n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre.

46. *394-K omettent* et *39-K* [dogmes] des anciens Egyptiens, & ceux de Zoroastre, [rendroient] — *42*[a] rendoient (*42 porte* rendroient) — *51 omet* aussi bien

53. *37-39* d'erreur — *394-K remplacent la phrase* Le Christianisme... d'erreurs *par :* Il est nécessaire pour qu'une Religion soit vraye, qu'elle soit révélée, & point du tout qu'elle rende raison de ces (*70-75* ses) contrariétés prétendües ; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la Métaphysique que l'Astronomie. — 58-62. *394-K omettent le passage* Ont-ils trouvé... concupiscences.

Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu ; car dès-lors il eût cessé d'être Philosophe, & il eût fait le prophete. Il ne s'agit pas de sçavoir si Jesus-Christ doit l'emporter sur Aristote, il s'agit de prouver que la religion de Jesus-Christ est la véritable, & que celles de Mahomet, des Payens & toutes les autres, sont fausses.

III

Et cependant sans ce mistere | le plus incompréhensible de tous, [298]
nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours & ses plis dans l'abîme du péché originel ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mistere, que ce mistere n'est inconcevable à l'homme 1.

Est-ce raisonner que de dire. *L'homme est inconcevable sans ce mistere inconcevable* : Pourquoi vouloir aller plus loin que l'Ecriture ? n'y a-t-il pas de la témérité à croire qu'elle a besoin d'apui, & que ces idées philosophiques peuvent lui en donner ?

70. *48-K* [de Mahomet], de Zoroastre, de Confucius, d'Hermès, [et toutes] — *56-K ajoutent :* Il n'est pas (*K* pas bien) vrai que les Philosophes nous ayent proposé pour tout bien, un bien qui est en nous. Lisez Platon, Marc-Aurèle, Epictète ; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous sommes émanés.

74. *P.-R.* dans cet abîme. De sorte... — 76. *42-75* [mistere] est — 77. *39ª* [Est-ce] bien [raisonner] — *56-K* [... à l'homme.] Quelle étrange explication ! [L'homme] — 78. *48-K* [sans] un [mistère...] — 77-81. *42ª remplace les mots* Est-ce... en donner, *par ces lignes :* Une chose que je ne connois pas ne servira pas certainement à m'en faire connaître une autre. Si dans l'obscurité je me mets un bandeau sur les yeux, pourrai-je mieux voir ? Le péché originel est un Mystère ; donc la raison ne peut le prouver. [Qu'aurait...] — *48-K* [mistère inconcevable]. C'est bien assez de ne rien entendre à notre origine, sans l'expliquer par une chose, qu'on n'entend pas. Nous ignorons, comment l'homme nait, comment il croist, comment il digere, comment il pense, comment ses membres obéissent à sa volonté : Serai-je bien reçu à expliquer ces obscuritez (*71ª* ces verités) par un Systeme inintelligible ? Ne vaut-il pas mieux dire : *Je ne* (*51* n'en) *scai rien ?* Un mystère ne fut jamais une explication, c'est une chose divine et inexplicable. [Qu'auroit répondu...] *Les mots* pas mieux dire *sont omis dans 48 par une erreur de l'imprimeur.*

Qu'auroit répondu Mr Pas|cal à un homme qui lui [29
auroit dit : « Je sçai que le mistere du peché originel est
l'objet de ma foi & non de ma raison. Je conçois fort
bien sans mistere ce que c'est que l'homme. Je vois qu'il
vient au monde comme les autres animaux, que l'acou-
chement des meres est plus douloureux à mesure qu'elles
sont plus délicates, que quelquefois des femmes & des
animaux femelles meurent dans l'enfantement ; qu'il y a
quelquefois des enfans mal organisés qui vivent privés
d'un ou deux sens, & de la faculté du raisonnement : que
ceux qui sont le mieux organisés sont ceux qui ont les
passions les plus vives, que l'amour de soi-même est égal
chez tous les hommes, & qu'il leur est aussi nécessaire
que | les cinq sens : que cet amour propre nous est donné [30
de Dieu pour la conservation de notre être, & qu'il nous
a donné la religion pour régler cet amour propre : que
nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou
lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins
solides, plus ou moins déliés, & selon que nous sommes
plus ou moins passionnés : que nous dépendons en tout
de l'air qui nous environne, des alimens que nous pre-
nons, & que dans tout cela il n'y a rien de contradic-
toire. L'homme n'est point une énigme comme vous
vous le figurez, pour avoir le plaisir de la deviner.
L'homme paroit être à sa place dans la nature, supérieur
aux animaux, ausquels il est | semblable par les organes ; [301
inférieur à d'autres êtres, ausquels il ressemble probable-
ment par la pensée. Il est comme tout ce que nous
voïons, mêlé de mal & de bien, de plaisir & de peine. Il

84. *56-K* Je connais [fort bien] — 85. *51* [sans] ce [mystère]
92. *42*, *42*ª les mieux.
104. *48-K* [L'homme] à cet égard — *42*, *42*ª [n'est] pas — 105. *46* [comme vous] me [le figurez], *mais aux* fautes à corriger, *on trouve :* vous me, *lis.* vous nous. — *48 omet* le *devant* figurez.

est pourvû de passions pour agir, & de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme étoit parfait, il seroit Dieu, & ces prétendues contrariétés que vous apellez contradictions, sont les ingrédiens nécessaires qui entrent dans le composé de l'homme, qui est ce qu'il doit être [8]. »

IV

Suivons nos mouvemens, observons-nous nous-mêmes, & voïons si nous n'y trouverons pas les caracteres vivans de ces deux natures.

Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet simple ? [302]

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames, un sujet simple leur paroissant incapable de telles & si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur [9].

Nos diverses volontés ne sont point des contradictions dans la nature, & l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes. Si un seul de ses organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions | du cerveau, & que [303] l'animal ait de nouvelles pensées & de nouvelles volontés. Il est très-vrai que nous sommes tantôt abatus de tristesse, tantôt enflés de présomption, & cela doit être quand nous nous trouvons dans des situations oposées.

115. *394-K* [est], comme le reste de la Nature, [ce...] — 116. *394-K terminent par ce petit morceau* : Voilà ce que la Raison peut dire ; ce n'est donc point la Raison qui apprend aux hommes la chûte de Nature humaine : c'est la Foi seule à laquelle il faut avoir recours. — 119. *51* ses [deux]

123. *51* et de passer [d'une présomption] *Le texte de P.-R. est celui de 34.* — 124. *46* terriblement abatte (*terrible abattement*). — 125. *48-K commencent ainsi :* Cette pensée est prise entièrement de Montagne ainsi que beaucoup d'autres ; elle se trouve au chapitre *De l'inconstance de nos actions* [10]. Mais le sage Montagne s'explique en homme qui doute. — 126. *46-K* de [la nature]

Un animal que son maître caresse & nourrit, & un autre qu'on égorge lentement et avec adresse pour en faire une dissection, éprouvent des sentimens bien contraires ; aussi faisons-nous ; & les différences qui sont en nous sont si peu contradictoires, qu'il seroit contradictoire, qu'elles n'existassent pas.

Les fous qui ont dit, que nous avions deux ames [11], pouvoient par la même raison nous en donner trente ou quarante ; car un homme | dans une grande passion a [30 souvent trente ou quarante idées differentes de la même chose, & doit nécessairement les avoir, selon que cet objet lui paroit sous differentes faces.

Cette prétendue *duplicité* de l'homme est une idée aussi absurde que métaphisique. J'aimerois autant dire que le chien qui mord & qui caresse est double, que la poule qui a tant de soin de ses petits, & qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnoître, est double, que la glace qui represente des objets différens, est double ; que l'arbre qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable ; mais tout le reste de la nature l'est aussi, & il n'y a pas plus de contradictions aparentes dans l'hom|me que dans tout le reste. [30

V

Ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc ? Pesons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout, si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est sans hésiter. — Oui, il faut gager, mais je gage peut-être trop. — Voions, puisqu'il y a

136. *K* sensations — 137. *56-K* ainsi [faisons-nous]
153. *39*[4]*-K* [inconcevable] en un sens — *51 ajoute :* [en un sens], c'est-à-dire qu'on ne peut expliquer sa formation, les principes de ses mouvemens & de ses idées : [mais...] — 154. *51* [nature] est dans ce cas — 155. *34*[d], *34*[e], *37*[a], *37*[b], *39-K* Ne point parier — 158. *37*[a] prendriez-[vous] — *42*, *42*[a] Pensons
161. *71-75* gagner

pareil hazard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager [12].

Il est évidemment faux de dire : *Ne point parier que* [306]
Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas : car celui qui doute & demande à s'éclairer, ne parie assurément ni pour ni contre.

D'ailleurs cet article paroit un peu indécent & puérile; cette idée de jeu, de perte & de gain, ne convient point à la gravité du sujet.

De plus, l'intérêt que j'ai à croire une chose, n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Je vous donnerai, me dites-vous, l'empire du monde, si je crois que vous aïez raison. Je souhaite alors de tout mon cœur que vous aïez raison ; mais jusqu'à ce que | vous me [307]
l'aïez prouvé, je ne puis vous croire.

Commencez, pouroit-on dire à Mr Pascal, par convaincre ma raison : j'ai intérêt, sans doute, qu'il y ait un Dieu ; mais si dans votre sistême Dieu n'est venu que pour si peu de personnes, si le petit nombre des élus est si effraïant, si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire ? N'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire ? de quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes, à peine un seul a droit d'aspirer [13] ? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, & n'allez pas tantôt me parler de jeu [,]

163. *46-56* gager [pour une] *leçon vicieuse. K* gager [pour une], ... [encore] gagner *restitution du texte à contresens.* — 166. *34ª, 34ᵉ, 37ª, 37ᵇ, 38, 39-K* s'éclaircir

173. *48 (corr.), 52-K* Vous me promettez [l'empire]. *M. Fourcassié, étudiant, me fait remarquer avec raison que cette correction avait sans doute été motivée par une critique de Boullier (Rem. V en note) :* « La netteté du discours demandait qu'on mît : *Vous me promettez.* » *L'écrit de Boullier avait paru en 1741.* — 174. *48-K* avez — 177. *56-75* à Pascal

185. *34ª, 34ᵉ, 37ª, 37ᵇ, 39-K* un seul à peine.

de hazard, de | pari, de croix & de pile, & tantôt m'éfraïer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux & que je dois suivre. Votre raisonnement ne serviroit qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous crioit qu'il y a un Dieu, avec autant de force, que ces subtilités ont de foiblesse.

VI

En voïant l'aveuglement & la misere de l'homme, & ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature ; & regardant tout l'univers muet & l'homme sans lumiere, abandonné à lui-même, & comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans sçavoir qui l'y a | mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il y deviendra en mourant, j'entre en éfroi comme un homme qu'on auroit porté endormi dans une isle déserte & éfroïable, & qui s'éveilleroit sans connoître où il est, & sans avoir aucun moien d'en sortir ; & et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état [14].

En lisant cette réflexion, je reçois une lettre d'un de mes amis qui demeure dans un païs fort éloigné. Voici ses paroles :

» Je suis ici comme vous m'y avez laissé, ni plus gai, » ni plus triste, ni plus riche, ni plus pauvre, jouissant » d'u|ne santé parfaite, aïant tout ce qui rend la vie » agréable, sans amour, sans avarice, sans ambition & » sans envie, & tant que tout cela durera, je m'apellerai » hardiment un homme très-heureux [15]. »

193. *39⁴-42²* foiblesses. — 195. *46-K* les misères — 200. *46-K* emporté

201. *46-K* se réveilleroit — 205. *Note des éd. 39⁴-K :* Il a depuis été Ambassadeur, et est devenu un homme très-considérable. Sa Lettre est de 1728 (*71-K* 1738). Elle existe en Original. *Il faut noter que K (t. 280) date ces remarques de 1738 : ce n'est dans les deux cas qu'une faute d'impression.*

211. *omet* et *devant* tant que. — *56-K omettent* tout.

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui ; il en est des hommes comme des animaux. Tel chien couche & mange avec sa maitresse ; tel autre tourne la broche & est tout aussi content ; tel autre devient enragé & on le tue. Pour moi quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle Mr Pascal ; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une isle déserte ; mais peuplée, opulente, policée, & où les hommes sont heureux autant que la nature hu | maine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera [311] prêt à se pendre, parce qu'il ne sçait pas comme on voit Dieu face à face, & que sa raison ne peut débrouiller le mistere de la Trinité ? il faudroit autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds & deux ailes [16].

Pourquoi nous faire horreur de notre être ? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire acroire. Regarder l'univers comme un cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va executer [17], est l'idée d'un fanatique ; croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un Sibarite. Penser que la terre, les hommes & les animaux sont ce | qu'ils doivent être dans l'ordre de [312] la Providence, est, je croi, d'un homme sage [18].

VII

(Les Juifs pensent) que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres ; qu'il viendra un libérateur pour tous ; qu'ils sont au monde pour l'annoncer : qu'ils sont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avénement, & pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente du libérateur [19].

223. *394-K* [qui sera] plein de désespoir, parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connoit que quelques attributs de la Matiére, parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets ? [Il faudroit]

237. *Les mots que j'ai mis entre parenthéses sont de Voltaire.*

Les Juifs ont toujours attendu un libérateur ; mais leur | libérateur est pour eux & non pour nous ; ils [3
attendent un Messie qui rendra les Juifs maîtres des Chré-
245 tiens [20], & nous espérons que le Messie réunira un jour les Juifs aux Chrétiens : ils pensent précisément sur cela tout le contraire de ce que nous pensons.

VIII

La loi par laquelle ce peuple est gouverné, est tout ensemble la
250 *plus ancienne loi du monde, la plus parfaite & la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État. C'est ce que Philon Juif montre en divers lieux, & Josephe admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même | de loi n'a* [3
été connu des plus anciens que plus de mille ans après, en sorte
255 *qu'Homère qui a parlé de tant de peuples ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvû à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Législateurs Grecs & Romains en aïant quelque lumiere, en ont*
260 *emprunté leurs principales loix ; ce qui paroit par celles qu'ils apellent des douze tables, & par les autres preuves que Josephe en donne* [21].

Il est très-faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, | puisqu'avant Moïse leur législateur, ils demeuroient [31
265 en Egipte, le païs de la terre le plus renommé pour ses sages loix.

Il est très-faux que le nom de loi n'ait été connu qu'a-

247. *34*[d], *34*[e], *37*[a]. *37*[b], *39-75* [sur cela] le contraire de tout [ce que] — *K omet* tout *aux deux places.* — 250. *46-K omettent* toujours.
252. *46-71*, *75* Joseph (*de même l. 261*). — *39*, *394-46* l'Appien *48*, *52* l'Appion — 260. *34*[d], *34*[e], *37*[a], *37*[b], *39-42*[a] celle.
263. *46-51* [soit] plus [ancienne] — 265. *46-K*, par [ses sages Loix] *394-K ajoutent* : par (*56-K* selon) lesquelles les Rois étoient jugés après la mort.

près Homére : il parle des loix de Minos [22] ; le mot de loi est dans Hesiode [23] : & quand le nom de loi ne se trouveroit ni dans Hesiode ni dans Homére, cela ne prouveroit rien. Il y avoit des Rois & des Juges, donc il y avoit des loix.

Il est encore très-faux que les Grecs & les Romains aient pris des loix des Juifs. Ce ne peut être dans les commencemens de leurs républiques ; car alors ils ne pouvoient connoitre les Juifs : ce ne peut être dans le tems de leur grandeur ; car alors ils avoient | pour ces barbares, un mépris connu de toute la terre. [316]

IX

Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moise déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, & qu'il sçait qu'ils le seront encore plus après sa mort ; mais qu'il apelle le ciel & la terre à témoin contr'eux, qu'il le leur a assez dit : qu'enfin, Dieu s'irritant contr'eux, les dispersera par tous les peuples de la terre : que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'étoient point leurs Dieux, il les irritera en apellant un peuple qui n'étoit point son peuple. Cependant ce livre | qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de [317] *leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature* [24].

Cette sincérité a partout des exemples & n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est interessé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son

268. *394-K* [Minos] dans l'Odissée.

271. *48 (corr.)*, *52-K* d'anciens Royaumes, [des Rois] — *56-K* [loix.] Celles des Chinois [25] sont bien antérieures à Moÿse. — 277. *394-K ajoutent :* Voyez comme Cicéron les traite en parlant de la prise de Jérusalem par Pompée [26]. *Et ensuite* 56-K *terminent par cette réflexion* : Philon avoue qu'avant la traduction des Septante aucune Nation ne connut leurs livres. — 279. *394-K* dans sa [sincérité].

286. *34[d]*, *34[e]*, *37[a]*, *37[b]*, *39-K* pas [son Peuple].

ignorance des arts, sa grossiéreté qui l'a perdu ; mais que c'est la colère de Dieu qui le punit. Il pense avec satisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abatre ; & que sa nation est toujours la bien aimée du Dieu qui la châtie.

Qu'un Prédicateur monte en chaire & dise aux Français : [318
Vous êtes des misérables qui n'avez ni cœur ni conduite, vous avez été battus à Hoschstet & à Ramilly, parce que vous n'avez pas sçu vous défendre, il se fera lapider ; mais s'il dit : « Vous êtes des Catholiques chéris de Dieu ; vos péchés » infâmes avoient irrité l'Eternel qui vous livra aux » Hérétiques à Hochstet & à Ramilly ; mais quand vous » êtes revenus au Seigneur, alors il a béni votre courage » à Denain », ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

X

S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, & non les créatures [27].

Il faut aimer & très-tendrement les créatures ; il faut [319]
aimer sa patrie, sa femme, son pere, ses enfans, & il faut si bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires ne sont propres qu'à faire de barbares raisonneurs.

XI

Nous naissons injustes ; car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général. Et la pente vers soi est le commencement de tout desordre en guerre, en police, en œconomie, &c [28].

296. *46-K* de [Dieu qui] — 299 *et* 303. *70-K* Ramillies
310. *46-K omettent* et.
312. *39-K* sont propres à — 313. *394-K* [faire] des raisonneurs inhumains ; & cela est si vrai, que Pascal abusant de ce principe traitoit sa sœur avec dureté & rebutoit ses services, de peur de paroître aimer une créature ; c'est ce qui est écrit dans sa Vie[29]. S'il falloit en user ainsi, quelle seroit la Société humaine ? — 315. *P.-R.* [naissons donc

Cela est selon tout ordre. Il est aussi impossible qu'une [320]
société puisse se former & subsister sans amour propre,
qu'il seroit impossible de faire des enfans sans concupiscence, de songer à se nourrir sans apétit, &c. C'est l'amour de nous même qui assiste l'amour des autres ; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain ; c'est le fondement de tout commerce ; c'est l'éternel lien des hommes. Sans lui il n'y auroit pas eu un art inventé, ni une société de dix personnes formée ; c'est cet amour propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respec|ter celui des [321]
autres. La loi dirige cet amour propre & la Religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu auroit pû faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auroient été aux Indes par charité, & le masson eût scié de la pierre pour faire plaisir à son prochain. Mais Dieu a établi les choses autrement. N'accusons point l'instinct qu'il nous donne, & faisons-en l'usage qu'il commande[30].

XII

(Le sens caché des prophéties) ne pouvoit induire en erreur, & il n'y avoit qu'un peuple aussi charnel que celui-là qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchoit [322]
d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité qui déterminoit ce sens aux biens de la terre[31] *?*

En bonne foi le peuple le plus spirituel de la terre l'auroit-il entendu autrement ? ils étoient esclaves des

321. *39-K omettent* etc. — 330. *51 omet* bien.
333. *K omet* et. — 334. *K ajoute* etc. — 338. *Les premiers mots sont de Voltaire. P.-R.* De sorte que cela... [et] qu'[il n'y avait]
342. *46, 48* d'attendre

Romains ; ils attendoient un libérateur qui les rendroit victorieux, & qui feroit respecter Jérusalem dans tout le monde [32]. Comment avec les lumiéres de leur raison, pouvoient-ils voir ce vainqueur, ce monarque dans Jesus pauvre & mis en croix ? comment pouvoient-ils entendre par le nom de leur capi|tale, une Jérusalem céleste ? eux [323] à qui le décalogue n'avoit pas seulement parlé de l'immortalité de l'ame ? comment un peuple si attaché à sa loi pouvoit-il, sans une lumiére supérieure, reconnoître dans les prophéties qui n'étoient pas leur loi, un Dieu caché sous la figure d'un Juif circoncis, qui par sa Religion nouvelle a détruit & rendu abominable la Circoncision & le Sabat, fondemens sacrés de la loi Judaïque ! Pascal né parmi les Juifs, s'y seroit mépris comme eux. Encore une fois adorons Dieu sans vouloir percer dans l'obscurité de ses mistéres.

XIII

Le tems du premier avéne | ment de Jesus-Christ est prédit ; le [324] *tems du second ne l'est point, parce que le premier devoit être caché; au lieu que le second doit être éclatant & tellement manifeste, que ses ennemis mémes le reconnoîtront* [33].

Le tems du second avénement de Jesus-Christ a été prédit encore plus clairement que le premier. Mr Pascal avoit aparemment oublié que Jesus-Christ, dans le chapitre 21 de saint Luc, dit expressément.

350. *48* (*corr.*), *52-K* [dans] un de leurs concitoyens, né dans l'obscurité, dans la pauvreté & condamné au supplice des esclaves ?

353. *51 omet* si *devant* attaché. — *39-K* la [l.oi] *La leçon vient de 34d, 34e, 37a, 37b.* — 355. *K* sa [loi] — 359. *39-K supprimem les mots* Pascal... une fois.

361. *39-K* percer ses Mystères. *Mais t. LXX, p. 475 à l'errata, K invite à lire* ces. — 368. *56-K omettent* Mr. — 370. *42, 42a* vingt et un *39, 39d, 46, 52, 56* vingt-un *70-75* vingt-unième (*51* XXI ; *K* XXI[e]) — *34b* cite [expressément]

» Lorsque vous verrez une armée environner Jéru-
» salem, sçachez que la désolation est proche..... Jéru-
» salem sera foulée aux pieds, & il y aura des signes
» dans le soleil & dans la lune & dans les étoiles, les [325]
» flots de la mer feront un très-grand bruit.... Les vertus
» des cieux seront ébranlées, & alors ils verront le fils
» de l'homme, qui viendra sur une nuée avec une grande
» puissance & une grande majesté.

Ne voilà-t-il pas le second avénement prédit distinctement ? mais, si cela n'est point arrivé encore, ce n'est point à nous d'oser interroger la Providence.

XIV

Le Messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand Prince temporel. Selon les Chrétiens charnels, il est venu nous dispenser d'aimer Dieu *& nous | donner des Sacrements qui* opèrent tout *sans nous. Ni* [326] *l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne ni juive* [34].

Cet article est bien plûtôt un trait de satire qu'une réflexion Chrétienne. On voit que c'est aux Jésuites qu'on en veut ici. Mais en vérité aucun Jésuite a-t-il jamais dit que Jesus-Christ est *venu nous dispenser* d'aimer Dieu [35] ? la dispute sur l'amour de Dieu est une pure dispute de mots, comme la plûpart des autres querelles

381. *A la place de cette fin*, Ne voilà... Providence, *394-K donnent :* « Cette génération ne passera pas que ces choses ne soyent accomplies. » Cependant, la génération passa, & ces choses ne s'accomplirent point à la lettre (*46-K omettent ces trois derniers mots*). En quelque temps que St Luc ait écrit, il est certain que Titus prit Jérusalem & qu'on ne vit ni de Signes dans les Etoiles, ni le *Fils de l'Homme* dans les nues (*42-K* nuées). Mais enfin si ce second avénement (*394, par erreur,* évenement) n'est point encore (*48-K omettent le mot* encore) arrivé, si cette prédiction ne s'est point accomplie dans le tems qui paroît marqué (*48, 51* dans le temps marqué ; *48 (corr.), 52-K suppriment les mots* dans... marqué), c'est à nous de nous taire, de ne point interroger la Providence & de croire tout ce que l'Église enseigne. — 385. *46-K* les [sacremens]

scientifiques qui ont causé des haines si vives, & des malheurs si affreux.

Il y a encore un autre défaut dans cet article. C'est qu'on y supose que l'attente | d'un Messie étoit un [32
point de Religion chez les Juifs [36]. C'étoit seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéroient un Libérateur. Mais il ne leur étoit pas ordonné d'y croire comme article de foi. Toute leur religion étoit renfermée dans le livre de la Loi. Les Prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme Législateurs.

XV

Pour examiner les prophéties, il faut les entendre. Car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jésus-Christ [37].

La religion Chrétienne est si véritable, qu'elle n'a pas [322
besoin de preuves douteuses ; or si quelque chose pouvoit ébranler les fondemens de cette sainte & raisonnable religion, c'est ce sentiment de Mr Pascal. Il veut que tout ait deux sens dans l'Ecriture ; mais un homme qui auroit le malheur d'être incrédule pourroit lui dire : celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, & cette duplicité est toujours punie par les loix. Comment donc pouvez-vous sans rougir admettre dans Dieu ce qu'on punit & ce qu'on déteste dans les hommes ? Que dis-je, avec quel mépris & avec | quelle indignation [323]
ne traitez-vous pas les oracles des Païens, parce qu'ils

395. *39*[1]*-K* Il paroît [un autre] — 400. *46-K* [comme] un [article]
401. *46-K* les livres — 409. *56-K* [chrétienne], fondée sur la vérité même, [n'a...]
416. *34*[b] *omet* et. — 418. *52-K* [Dieu] ce qu'on [déteste]

avoient deux sens [38] ? Ne pouroit-on pas dire plûtôt que les Prophéties qui regardent directement Jesus-Christ n'ont qu'un sens, comme celle de Daniel, de Michée & autres ? Ne pouroit-on pas même dire que quand nous n'aurions aucune intelligence des prophéties, la religion n'en seroit pas moins pro[u]vée.

XVI

La distance infinie des corps aux esprits, figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle [39].

Il est à croire que Mr Pascal n'auroit pas emploié ce [324] galimatias dans son ouvrage, s'il avait eu le tems de le faire.

XVII

Les foiblesses les plus aparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux Généalogies de saint Mathieu & de saint Luc ; il est visible que cela n'a pas été fait de concert [40].

Les éditeurs des Pensées de | Pascal auroient-ils dû [325] imprimer cette Pensée, dont l'exposition seule est peut-

421. *Cette fin,* Ne pouroit-on... prouvée (*l. 421-426*), *est remplacée dans 394-K par ces lignes :*

Qu'une Prophétie soit accomplie à la lettre, oserez-vous soutenir que cette Prophétie est fausse, parce qu'elle ne sera vraye qu'à la lettre, parce qu'elle ne répondra pas à un sens mystique, qu'on lui donnera ? Non sans doute, cela seroit absurde. Comment donc une Prophétie qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraye dans un sens mystique ? Quoi ! de vraye, vous ne pouvez pas (*K omet* pas) la rendre fausse; & de fausse, vous pourriez la rendre vraye ? Voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la Foi seule dans ces matières ; c'est le seul moyen de finir toute dispute. *46, Fautes à corriger :* vous ne pouvez pas, *lis.* : vous ne pourriez *394-46 donnent plus loin la leçon absurde* et de fausse vous ne pourriez pas la rendre vraye. *Mais* ne *et* pas *sont biffés à la main dans 394 (corr.)* ; *42ª, Errata, invite à lire :* et de fausse vous pourriez la rendre (vraie)

432. *56-K* [de le] revoir

être capable de faire tort à la religion ? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion Chrétienne se contrarient, sans dire en quoi elles peuvent s'accorder ? Il falloit présenter l'antidote avec le poison. Que penseroit-on d'un Avocat qui diroit : « Ma » partie se contredit ; mais cette foiblesse est une force » pour ceux qui sçavent bien prendre les choses ? »

XVIII

Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession. Mais que l'on reconnoisse la vérité de la [326
religion dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumiere que nous en avons, & dans l'indifférence que nous avons de la connoître [41].

Voilà d'étranges marques de vérité qu'aporte Pascal ! Quelles autres marques a donc le mensonge ? Quoi ! il suffiroit pour être crû, de dire, *je suis obscur*, *je suis inintelligible*. Il seroit bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les lumieres de la foi, au lieu de ces ténébres d'érudition.

441. *48-K* [se contrarient] entièrement — 445. *48* (*corr.*), *52-K ajoutent :* Que diroit-on à deux témoins qui se contrediroient ? On leur diroit : « Vous n'êtes pas d'accord, mais certainement l'un de vous deux se trompe (*K* et certainement). » *Cette correction a peut-être été amenée, comme l'a noté M. Fourcassié, par une remarque de Boullier* [art. XVII] : « Non, Pascal ne ressemble pas à ce ridicule avocat ; mais si un avocat disait : « Il est vrai que *deux témoins* que j'ai fait ouïr en faveur de ma partie semblent se contrarier sur quelques points. Mais la cour va voir que ces contrariétés ne sont qu'apparentes ; et cela même donne un nouveau poids à leurs dépositions. Car il en résulte qu'elles n'étaient point concertées. » Un tel avocat raisonnerait-il si mal ? » — 447. *46* charité — 449. *39-K omettent les mots* dans l'obscurité même de la religion.

455. *48* (*corr.*) *remplace la phrase* Il seroit... d'érudition *par ceci :* Quoi ! ce qui le caractérise chez les hommes, l'ignorance et l'imposture, seroit selon Pascal, le caractère de la divinité ! *Cette phrase n'a été recueillie dans aucune édition ultérieure.*

XIX

S'il n'y avoit qu'une reli gion, Dieu seroit trop manifeste [42]. [333]

Quoi ! vous dites que s'il n'y avoit qu'une religion, Dieu seroit trop manifeste ? Eh oubliez-vous que vous dites à chaque page, qu'un jour, il n'y aura qu'une religion [43] ? Selon vous, Dieu sera donc alors trop manifeste.

XX

Je dis que la religion Juive ne consistoit en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, & que Dieu réprouvoit toutes les autres choses [44].

Quoi ! Dieu réprouvoit tout ce qu'il ordonnoit lui- [334]
même avec tant de soin aux Juifs & dans un détail si prodigieux ! N'est-il pas plus vrai de dire que la loi de Moïse consistoit, & dans l'amour & dans le culte. Ramener tout à l'amour de Dieu, sent bien moins l'amour de Dieu que la haine que tout Janseniste a pour son prochain Moliniste.

XXI

La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier ; le hazard en dispose, la coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs [45].

Qui peut donc déterminer les soldats, les maçons & [335]
tous les ouvriers mécaniques, sinon ce qu'on apelle hazard

459 *et* 461. *34*[b] manifesté
462. *48-K* [dites] souvent [qu'un...] — 463. *46-K omettent* alors. — 465. *P.-R.* qu']elle [ne]
472. *48-K* [sent] peut être [moins] — 480. *46* tous [ouvriers]

& la coutume ? Il n'y a que les arts de génie ausquels on se détermine de soi-même ; mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très-naturel & très-raisonnable que la coutume en dispose.

XXII

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; & si nous y pen | sons, ce n'est que pour en prendre la lumiere pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé & le présent sont nos moïens, le seul avenir est notre objet [46].

Il faut, bien loin de se plaindre, remercier l'auteur de la nature, de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus prétieux de l'homme est cette *espérance* qui nous adoucit nos chagrins, & qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présens. Si les hommes étoient assez malheureux pour ne s'occuper que du présent, on ne sémeroit point, on ne bâtiroit | point, on ne planteroit point, on ne pourvoiroit à rien : on manqueroit de tout au milieu de cette fausse jouissance. Un esprit comme Mr Pascal pouvoit-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là ? La nature a établi que chaque homme jouiroit du présent en se nourissant, en faisant des enfans, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser & de sentir, & qu'en sortant de ces états, souvent

491. *364-K au lieu de* Il faut... remercier *donnent* : Il est faux que nous ne pensions point au présent, nous y pensons en étudiant la Nature, & en faisant toutes les fonctions de la vie nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions [l'Auteur] (*51*, *56-71*, *75*, *ponctuent* : ... la vie, nous pensons *71*[a] la vie : nous *K* ... la vie ; nous) — 497. *394-K* [s'occuper] jamais [que]

501. *42-46 omettent* dans. *Mais 46, aux Fautes à corriger, le rétablit.*

au milieu de ces états même, il penseroit au lendemain, sans quoi il périroit de misére aujourd'hui.

XXIII

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que | *cet éloi-* [338]
gnement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective, c'est à dire, du malheur naturel de notre condition foible & mortelle, & si misérable, que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, & que nous ne voïons que nous [47].

Ce mot, *ne voir que nous*, ne forme aucun sens.

Qu'est-ce qu'un homme qui n'agiroit point, & qui est suposé se contempler ? Non-seulement je dis que cet homme seroit un imbécile, inutile à la societé, mais je dis que cet homme ne peut exister : car que (cet homme) contemple|roit-il ? son corps, ses pieds, ses mains, ses [339] cinq sens ? Ou il seroit un idiot, ou bien il feroit usage de tout cela : resteroit-il à contempler sa faculté de penser ? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déja venues, ou il en composera de nouvelles : or il ne peut avoir d'idées que du dehors [48]. Le voilà donc nécessairement occupé ou de ses sens ou de ses idées, le voilà donc hors de soi, ou imbécile.

Encore une fois, il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire ; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu | tend en haut & la [340]

507. *394-K terminent ainsi :* [... aujourd'hui]. Il n'y a que les enfans & les imbéciles qui ne pensent qu'au présent ; faudra-t-il leur ressembler ?

519. *56-K* [car] cet homme que

526. *51* [avoir] l'idée

pierre en bas. N'être point occupé & n'exister pas est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles.

XXIV

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misere continuelle : & ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de leur premiere nature, qui leur fait connoître, que le bonheur n'est en effet que dans le repos [49].

Cet instinct secret étant le premier principe & le fondement nécessaire de la société [50], il vient plûtôt de la bonté de Dieu, & il est plûtôt l'instrument de notre bonheur, qu'il n'est le ressentiment de notre misére. Je ne sçai pas ce que nos premiers peres faisoient dans le paradis terrestre, mais si chacun d'eux n'avoit pensé qu'à soi, l'existence du genre humain étoit bien hazardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avoient des sens parfaits, c'est à dire des instrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation ? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, & l'action, un rabaissement de notre nature ?

XXV

C'est pourquoi lorsque Cineas disoit à Pirrhus, qui se proposoit de

536. *42*, *42*[a] [dangereuses ou] inutiles. — *Dans K on trouve cette fin* Job a bien dit : *L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler*[51], mais l'oiseau en volant peut être pris au trébuchet. — 540. *34*[d], *34*[e], *37*[a], *37*[b], *39-K omettent le mot* secret.

551. *34* [b] *omet* c'est-à-dire... parfaits. *Est-ce une addition de Voltaire sur épreuves, ou une omission du contrefacteur ?* — 553. *39*, *42*, *42*[a], *51* pesantes *faute évidente.*

jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues ; il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés, & qui n'étoit guères plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposoit que l'homme se pût contenter de soi-même & de ses biens présens, sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires, ce qui est faux. Pirrhus ne pouvoit être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde [52].

L'exemple de Cineas est bon dans les satires de Despreaux [53], mais non dans un livre philosophique. Un Roi sage peut être heureux chez lui ; & de ce qu'on nous donne Pirrhus pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

XXVI

On doit donc reconnoître, que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition [54].

Au contraire l'homme est si heureux en ce point, & nous avons tant d'obligation à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain & à nous même.

XXVII

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, & qui, accablé de procès & de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus | maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec

563. *P.-R* se peut — *46-75* contenter soi-même [et de...]
576. *48-K* Ne serait-il pas aussi vrai de dire que [l'homme... et] que nous...]

ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là [55].

Cet homme fait à merveille ; la dissipation est un reméde plus sûr contre la douleur, que le Quinquina contre la fiévre : ne blâmons point en cela la nature qui est toujours prête à nous secourir.

XXVIII

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgez à la vûe des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant les uns les autres avec douleur & sans espérance, attendent leur tour. C'est l'image de la condition des hommes [56].

Cette comparaison assurément n'est pas juste : des malheureux enchaînés qu'on égorge l'un après l'autre, sont mal|heureux, non-seulement parce qu'ils souffrent, mais [3
encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné ni d'être égorgé ; mais tous les hommes sont faits comme les animaux & les plantes, pour croître, pour vivre un certain tems, pour produire leur semblable & pour mourir. On peut dans une satire montrer l'homme

586. *36*[4], *36-75 ponctuent :* l'homme ; quelque... soit, si.., *34*[a], *39*, *42*[a] l'homme, ... soit, si... *K*, l'homme :... soit, si ... *34*[e], *37*[a], *37*[b] *ne ponctuent pas après* l'homme, *et mettent une virgule après* soit. — *La ponctuation de 33 est celle de P.-R.*

592. *48-K ajoutent :* Louis XIV alloit à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfants, & il faisoit fort sagement 57. — 597. *39*, *42*, *42*[a] [et se] regardent... douleur, et sans espérance attendent.., *leçon issue sans doute de la fausse ponctuation de 34*[a], *34*[e], *37*[a], *37*[b] (*virgule après* douleur, *et pas de ponctuation après* espérance).

605. *34*[a], *39*[4]-*K* (*sauf 51*) *omettent* et.

tant qu'on voudra du mauvais côté ; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux, l'homme est le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus long-tems. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner & nous féliciter de notre [348] bonheur & de sa durée. A ne raisonner qu'en Philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueuil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes.

XXIX

Les sages parmi les Païens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persécutés, les Juifs haïs, les Chrétiens encore plus[58].

612. *56-K* [longtems] : car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'est qu'une fable. *Boullier avait remarqué en 1741* (Ed. de 1753, p. 83) : « Quant à ce dernier privilège, les cerfs, les corbeaux, les corneilles, le revendiqueront à coup sûr. » — *C'est une des rares remarques sur lesquelles il revint en 1754* (Lettres critiques sur les lettres philosophiques de M. de Voltaire. *Corrections, additions et supplément aux lettres critiques... page 24 des additions*) : *il appuyait sa remarque sur des citations de Pline et de Cicéron. C'est sans doute à Boullier que Voltaire répondit par la correction de 1756. Je dois encore cette observation à M. Fourcassié.*

619. *La pensée XXIX devient la XXXI^e dans 394-K, qui intercalent ici les deux remarques que voici :*

XXIX^a. *Car enfin, si l'homme n'avoit pas (P.-R. jamais) été corrompu, il jouiroit de la vérité de la félicité avec assurance, &c. (Cet* etc. *remplace dix lignes du texte de P.-R.) : tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes (P.-R.* [sommes] *malheureusement) tombés*[59].

Il est sûr par la Foi & par notre Révélation si au-dessus des lumières des hommes, que nous sommes tombés ; mais rien n'est moins manifeste par la Raison. Car je voudrois bien savoir si Dieu ne pouvoit pas sans déroger à sa Justice créer l'Homme tel qu'il est aujourd'hui ; & ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est ? L'état présent de l'Homme n'est-il pas un bienfait du Créateur ? Qui vous a dit que Dieu vous en devoit davantage ? Qui vous a dit que votre être exigeoit plus de connoissances & plus de bonheur ? Qui vous a dit qu'il en comporte davantage ? Vous vous étonnez que Dieu ait (*42-46 a*) fait l'Homme si borné, si ignorant, si peu heureux ; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux ? Vous vous plaignez d'une vie si courte & si infortunée ; remerciez Dieu de ce qu'elle n'est pas plus courte & plus malheureuse[60]. Quoi donc ! selon vous, pour raisonner conséquemment, il faudroit que tous les hommes accusassent la

Ils ont été quelquefois persécutés, de même que le seroit aujourd'hui un homme qui viendroit enseigner l'adora[tion d'un Dieu, indépendante du culte reçu. Socrate [3
n'a pas été condamné pour avoir dit, *il n'y a qu'un Dieu* ; mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du païs, & pour s'être fait des ennemis puissans fort mal à propos. A l'égard des Juifs, ils étoient haïs, non parce qu'ils ne croïoient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïssoient ridiculement les autres nations, parce que c'étoient des barbares qui massacroient sans pitié leurs ennemis vaincus, parce que ce vil peuple, superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisoit les peuples les plus policés. Quant aux Chrétiens, ils étoient haïs des Païens, parce qu'ils tendoient à abattre la religion & l'empire dont ils vinrent enfin à bout, comme les Pro[testans se sont rendus les maîtres dans les mêmes païs, [3
où ils furent long-tems haïs, persécutés et massacrés.

XXX

Les défauts de Montagne sont grands. Il est plein de mots sales &

Providence hors les Métaphysiciens qui raisonnent sur le Péché originel !

XXIX[b]. *Le Péché originel est une folie devant les hommes ; mais on le donne pour tel* [61].

Par quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce Péché originel est manifeste[62] ? Pourquoi dites-vous que tout nous en avertit ? Comment peut-il en même tems être une (*51-K omettent* une) folie, et être démontré par la raison ?

626. *51* [A l'égard des Juifs], ils n'étoient pas haïs par ce qu'ils croyoient un Dieu suprême ; car toute l'antiquité le croyoit comme eux. Jupiter étoit chez les Romains, comme dans Homère, le maître de tous les Dieux subalternes. Mais les Juifs vouloient que leur Dieu fut destructeur. Ce vil peuple, aussi superstitieux, aussi ignorant que barbare, osoit mépriser les peuples policés qu'il pouvoit connaître, & massacroi(en)t sans pitié les autres Sauvages voisins de ses déserts, quand il pouvoit avoir sur eux quelqu'avantage. [Quant aux chrétiens...] — 630. *K* haïssent, *rectifié à l'errata* (LXX, 477) *en* haïssaient.

636. *46-K* [religion] de [l'empire] — 637. *51*, *71*[a] ce [dont] — 638. *51* rendu maîtres. — 639. *Cette remarque disparaît à partir de 394.*

déshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentimens sur l'homicide volontaire & sur la mort sont horribles[63].

Montagne parle en Philosophe, non en Chrétien : il dit le pour & le contre de l'homicide volontaire[64]. Philosophiquement parlant, quel mal fait à la société un homme qui la | quitte quand il ne peut plus la servir ? Un vieillard a la pierre & soufre des douleurs insuportables ; on lui dit : « si vous ne vous faites tailler, vous allez mourir ; si l'on vous taille, vous pourrez encore radoter, baver & traîner pendant un an, à charge à vous même & aux vôtres. » Je supose que le bon homme prenne alors le parti de n'être plus à charge à personne : voilà à peu près le cas que Montagne expose[65]. [351]

XXXI

Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'astres qui n'étoient point pour nos Philosophes d'auparavant ? On attaquoit hardiment l'Ecriture sur ce qu'on y trouve en tant d'en|droits du grand [352] *nombre des étoiles. Il n'y en a que mille vingt-deux, disoit-on ; nous le sçavons*[66].

Il est certain que la sainte Ecriture en matiere de phisique s'est toujours proportionnée aux idées reçues ; ainsi elle supose que la terre est immobile, que le soleil marche &c. Ce n'est point du tout par un rafinement d'Astronomie qu'elle dit que les étoilles sont innombrables[67], mais pour s'accorder aux idées vulgaires. En effet quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoilles, cependant quand on regarde le ciel fixement, la vûe éblouie

655. *P.-R.* d'être (*faute d'impression*).
665. *51* s'accorder avec les [idées] *56-K*, s'abaisser aux... — 666. *394-K* [étoiles], et encore avec bien de la peine — 667. *48* (*corr.*), *52-K* [la vue] est [éblouie] et égarée ; on [croit]

croit a|lors en voir une infinité. L'Ecriture parle donc [3
selon ce préjugé vulgaire : car elle ne nous a pas été
donnée pour faire de nous des phisiciens : & il y a
grande aparence que Dieu ne révéla ni à Abacuc, ni à
Baruc, ni à Michée qu'un jour un Anglais nommé Flamstead
mettroit dans son catalogue plus de sept mille étoiles aper-
çues avec le Télescope[68].

XXXII

Est-ce courage à un homme mourant d'aller dans la foiblesse & dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puissant & éternel[69] *?*

Cela n'est jamais arrivé. Et ce ne peut être que dans un [35
violent transport au cerveau, qu'un homme dise : « je croi
un Dieu & je le brave. »

XXXIII

Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font egorger[70].

La difficulté n'est pas seulement de sçavoir si on
croira des témoins qui meurent pour soutenir leur
déposition, com|me ont fait tant de fanatiques ; mais [35
encore si ces témoins sont effectivement morts pour
cela, si on a conservé leurs dépositions, s'ils ont habité

672. *34*[d], *34*[e], *37*[a], *39*, *394-46* Famstead (*394* (*corr.*) Flamstead). — 673. *394-K* près de 3000 [étoiles]. — 674. *394-K ajoutent :* Voyez, je vous prie, quelle conséquence on tireroit du sentiment de Pascal. Si les auteurs de la Bible ont parlé du grand nombre des Etoiles en connoissance de cause, ils étaient donc inspirés sur la Physique. Et comment de si grands Physiciens ont-ils pu dire que la Lune s'est arrêtée à midi sur Aialon, & le Soleil sur Gabaon dans la Palestine[71], qu'il faut que le Bled pourisse pour germer & produire[72], & cent autres choses semblables ?

Concluons donc que ce n'est pas la Physique, mais la Morale qu'il faut chercher dans la Bible ; qu'elle doit faire des Chrétiens, & non des (*46*, *48*, *52* les) Philosophes.

les païs où on dit qu'ils sont morts. Pourquoi Josephe né dans les tems de la mort du Christ, Josephe ennemi d'Hérode, Josephe peu attaché au Judaïsme n'a-t-il pas dit un mot de tout cela ? Voilà ce que Mr Pascal eût débrouillé avec succès, comme ont fait depuis tant d'écrivains éloquents.

XXXIV

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant ; l'autre | extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui [356] *ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent sçavoir, trouvent qu'ils ne sçavent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis*[73].

Cette pensée est un pur sophisme : & la fausseté consiste dans ce mot *d'ignorance* qu'on prend en deux sens différens ; celui qui ne sçait ni lire ni écrire est un ignorant ; mais un Mathématicien pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance dont il étoit parti quand il commença à aprendre à lire. Mr Newton ne sça|voit pas pourquoi l'homme remue son [357] bras quand il le veut[74] ; mais il n'en étoit pas moins sçavant sur le reste. Celui qui ne sçait pas l'hébreu & qui sçait le latin, est sçavant par comparaison avec celui qui ne sçait que le français.

XXXV

Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le diver-

688. *K* [où] l'on... — *48-75* Joseph
692. *51-K omettent ces derniers mots* comme... éloquents. — 696. *34*[a], *34*[e], *37*[a], *37*[b], *39-71*, *75-K* [où se] donnent *non-sens.*
701. *39*[a]*-K* paraît un [sophisme] — 706. *K* d'apprendre — 709. *39*[a]*-K* [ne sait] point

tissement ; car il vient d'ailleurs, & de dehors ; & ainsi il est dépendant, & par conséquent sujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables[75].

Celui-là est actuellement heureux qui a du plaisir, & ce [35
plaisir ne peut venir que de dehors. Nous ne pouvons avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y faisant entrer des substances étrangéres qui se changent en la nôtre.

XXXVI

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité[76].

Ce n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité [35
& volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie. L'extrême esprit, est l'extrême justesse, l'extrême finesse, l'extrême étendue, oposée diamétralement à la folie.

L'extrême *défaut d'esprit*, est un manque de conception, un vuide d'idées ; ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes qui fait voir plusieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'aplication & de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne, c'est l'éloignement des | deux vices oposés ; c'est ce qu'on apelle [36
juste milieu & non *médiocrité*.

714. *39*[4]*-K omettent* et *devant* ainsi. — 717. *48-K commencent ainsi :* C'est comme si on disait : « C'est n'être pas malheureux que de pouvoir être accablé de douleur, car elle vient d'ailleurs. » [Celui-là...] — 718. *56-K* guère [avoir]

721. *71-K* ces [substances] *34*[b], *34*[d], *34*[e], *37*[a], *37*[b], *39-52* subsistances *non-sens.*

730. *34*[d], *39* une marque *non-sens. 42-48, 52* une manque

737. *39*[4]*-K ajoutent :* On ne fait cette remarque & quelques autres dans ce goût que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire.

XXXVII

Si notre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas nous divertir d'y penser[77].

Notre condition est précisément de penser aux objets extérieurs, avec lesquels nous avons un raport nécessaire. Il est faux qu'on puisse divertir un homme de penser à la condition humaine ; car à quelque chose qu'il aplique son esprit, il l'aplique à quelque chose de lié nécessairement [361] à la condition humaine ; & encore une fois penser à soi avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien, je dis à rien du tout, qu'on y prenne bien garde.

Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de sa condition. On parle à un sçavant de réputation & de science, à un Prince de ce qui a rapport à sa grandeur, à tout homme on parle de plaisir.

XXXVIII

Les grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes facheries & mêmes passions. Mais les uns sont au haut de la roue, | *& les autres* [362] *près du centre, & ainsi moins agités par les mêmes mouvemens*[78].

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands : au contraire leurs désespoirs sont plus vifs, parce qu'ils ont moins de ressource. De cent personnes qui se tuent à Londres, il y en a quatre-vingt dix-neuf du bas peuple, & à peine une d'une condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse & fausse.

742. *56-K* [puisse] détourner
756. *70- K* en [haut]
761. *394-K* [Londres] et ailleurs

XXXIX

On n'aprend pas aux hom|mes à être honnêtes gens, & on leur aprend tout le reste; & cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de sçavoir que la seule chose qu'ils n'aprennent point [79].

On apprend aux hommes à être honnêtes gens, & sans cela peu parviendroient à l'être. Laissez votre fils prendre dans son enfance tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin : louez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux-témoin ; flattez sa concupiscence, il sera sûrement débauché. On aprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

XL

Le sot projet que Montagne a eu de se peindre ! & cela non pas en passant, & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal; car de dire des sottises par hasard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas suportable, & d'en dire de telles que celle-là [80].

Le charmant projet que Montagne a eu de se peindre naïvement comme il a fait ! | car il peint la nature humaine ; & le pauvre projet de Nicole [81], de Mallebranche, de Pascal de décrier Montagne !

766. *39a-K omettent les mots* de rien tant... se piquent [de savoir]. *Erreur produite par la répétition du verbe* se piquent.

771. *34a, 34e, 37a, 37b, 39-K* dans son enfance prendre — 777. *34a, 34e, 37a, 37b, 39-K* qu'a eu Montagne

785. *Dans 48-K, les mots* et le pauvre... Montagne *sont remplacés par ceci :*

Si Nicolle et Mallebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auroient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de

XLI

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains : il m'a paru que la véritable cause est, qu'il y a de vrais remèdes ; car il ne seroit pas possible qu'il y en eût tant de faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avoit de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu, & que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginés qu'ils en pou | roient donner, & encore plus que tant [366]
d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantoit d'empêcher de mourir, personne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connoissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là, parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi il me paroit aussi evidemment qu'il n'y a tant de faux [367]
miracles, de fausses révélations, de sortilèges, &c. que parce qu'il y en a de vrais[82].

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le

Henri trois, qui est savant dans un Siécle d'ignorance, philosophe parmi des (*K* les) fanatiques, & qui peint sous son nom nos faiblesses & nos folies, est un homme qui sera toujours aimé.

807. *56-K* [aussi] évident — 808. *34d*, *34e*, *39-K omettent* etc. — 810. *52-K commencent par ce paragraphe :*

La solution de ce problème est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires, des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, & des sots crurent que la

moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru sans peine le premier charlatan : personne n'a vû de loups-garoux ni de sorciers, & beaucoup y ont cru : personne n'a vû de transmutation de métaux, & plusieurs ont été ruinés par la | créance de la pierre philosophale. Les Romains, les [368
Grecs, tous les Païens ne croïoient-ils donc aux faux miracles dont ils étoient inondés, que parce qu'ils en avoient vû de véritables ?

XLII

Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau. Mais où trouverons nous ce point dans la morale[83] *?*

Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. »

XLIII [369]

Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat. *Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie dont l'amour paroit si fort & si naturel*[84].

C'est des Catalans que Tacite a dit cela[85] ; mais il n'y en a point dont on ait dit & dont on puisse dire, *elle aime mieux la mort que la guerre.*

fièvre était plus forte, parce que la lune était pleine. Un malade qui devait guérir se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses, & on conclut que les écrevisses purifiaient le sang parce qu'elles sont rouges étant cuites.

819. *34*[a], *34*[e], *39-K omettent* tous.

829. *56-K omettent la phrase latine.*

833. *56-E* [a dit] en exagérant *Ferox... putat* : « Ce peuple féroce croit que ne pas combattre, c'est ne pas vivre. » [Mais il n'y a point] de nation [dont].

XLIV [370]

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes[86].

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux : presque tous se gouvernent, pensent & sentent par l'influence de la coutume & de l'éducation : rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle ; mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la dé|marche, que les vûes fines [371] aperçoivent.

XLV

Il y a donc deux sortes d'esprit, l'un de pénétrer vivement & profondément les conséquences des principes, & c'est là l'esprit de justesse ; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est là l'esprit de Géométrie[87].

L'usage veut, je croi, aujourd'hui qu'on appelle *esprit géométrique*, l'esprit méthodique & conséquent.

XLVI [372]

La mort est plus aisée à suporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril[88].

On ne peut pas dire qu'un homme suporte la mort aisément ou mal-aisément, quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien, ne suporte rien.

846. *51 ajoute :* & qui ne valent guères la peine d'être apperçues.
848. *34*[d], *34*[e], *37*[a], *37*[b], *39-48*, *52* de deux [sortes d'esprits] — 853. *La remarque XLV manque dans 51, et dans 56-K.*

XLVII

Nous suposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux : mais nous | le supo- [3
sons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on aplique les mêmes mots dans les mêmes occasions, & que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la nége, ils exprimen[t] tous deux la vûe de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un & l'autre qu'elle est blanche : & de cette conformité d'aplication, on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'est pas absolument convaincant, quoi qu'il y ait bien à parier pour l'affirmative[89].

Ce n'étoit pas la couleur blanche qu'il falloit aporter en preuve. Le blanc qui est un | assemblage de tous les [3
raïons, paroît éclatant à tout le monde, éblouit un peu à la longue, fait à tous les yeux le même effet ; mais on pouroit dire que peut-être les autres couleurs ne sont pas aperçues de tous les yeux de la même maniere.

XLVIII

Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment[90].

Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment, en fait de goût, non en fait de science.

XLIX [37

Ceux qui jugent d'un ouvrage par régle, sont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit : il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre, je dis à l'un : vous vous ennuïez, & à l'autre : le tems ne vous dure guères[91].

860. *La remarque XLVII ne se trouve que dans 34-39. Dès 39*[4] *elle disparaît.*

En ouvrages de goût, en musique, en poësie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre : & celui qui n'en juge que par régles, en juge mal. [376]

L

César étoit trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquerir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre ; c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter ; mais César devoit être plus meur[92].

L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre & César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre ; ce n'est point cela : Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Gréce, & fut | chargé de la juste entre- [377]
prise de vanger les Grecs des injures du Roi de Perse : il battit l'ennemi commun, & continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le roïaume de Darius s'étendoit jusqu'à l'Inde : de même que le duc de Malboroug seroit venu jusqu'à Lion sans le Maréchal de Villars.

A l'égard de César il étoit un des premiers de la République. Il se brouilla avec Pompée, comme les Jansénistes avec les Molinistes, & alors ce fut à qui s'exterminеroit : une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout.

Au reste la pensée de Mr Pascal est peut-être fausse en tout sens. Il falloit la maturité de César pour se démêler de | tant d'intrigues, & il est étonnant qu'Alexandre à [378]
son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

887. *39-K* ouvrage. — 889. *51* [par] les [règles] *42*, *42*[a], *71-K* par règle
902. *34*[d], *31*[e], *39*, *42*[a] Malborough ; *394*, *48-70*, *75* Marlborough ; *46*, *71*, *71*[a], *K* Marlboroug — 910. *394-K* [en] un [sens].
911. *56-K* [est] peut-être [étonnant]

LI

C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui aïant renoncé à toutes les Loix de Dieu & de la nature, s'en sont faites eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement, comme par exemple, les voleurs, &c[93].

Cela est encore plus utile que plaisant à considérer ; car cela prouve que nulle société | d'hommes ne peut [37
subsister un seul jour sans régles.

LII

L'homme n'est ni Ange ni bête, & le malheur veut que qui veut faire l'Ange, fait la bête[94].

Qui veut détruire les passions au lieu de les régler, veut faire l'*Ange*.

LIII

Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon : on voit bien entr'eux | quelque sorte d'émulation à la course, mais [38
c'est sans conséquence ; car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal taillé ne céde pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes : leur vertu ne se satisfait pas d'elle même ; & ils ne sont pas contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres[95].

L'homme le plus mal taillé ne céde pas non plus son pain à l'autre ; mais le plus fort l'enléve au plus foible ; &

917. *39*[4]*-K* fait. — *P.-R. donne* faites.
921. *39-K finissent ainsi :* [sans] loix. Il en est de toute Société, comme du Jeu, il n'y en a point sans régle.
931. *46*, *48*, *52* maltraité *non-sens qui sans doute a produit la leçon de 56-K* mal étrillé.

chez les animaux & chez les hommes, les gros mangent les petits.

LIV [381]

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment son esprit pourroit-il faire qu'une partie connut le tout ? Il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel raport, & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre, & sans le tout[96].

Il ne faudroit point détourner l'homme de chercher ce | qui lui est utile, par cette considération qu'il ne [382] peut tout connoître.

Non possis [oculo] quantum contendere Linceus,
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi[97].

Nous connoissons beaucoup de vérités : nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles. Consolons-nous de ne pas sçavoir les raports qui peuvent être entre une araignée & l'anneau de Saturne, & continuons à examiner ce qui est à notre portée.

LV

Si le foudre tomboit sur les lieux bas, les poëtes & ceux qui ne

938. *56-K ajoutent* : Mr. Pascal a très-grande raison de dire que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est qu'il recherche l'aprobation de ses semblables : & c'est cette passion qui est la mére des talents et des vertus.

950. oculo *manque dans 34-39*. — *394-46* oculos *394* (*corr.*), *42*ª, (*Errata*), *48-K* oculis.

958. *394-K* la [foudre]

sçavent raisonner que | sur les choses de cette nature, manqueroient [3
de preuves[98].

Une comparaison n'est preuve ni en poësie ni en prose : elle sert en poësie d'embellissement, & en prose elle sert à éclaircir & à rendre les choses plus sensibles. Les poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feroient des comparaisons contraires, si le contraire arrivoit.

LVI

C'est cette composition d'esprit & de corps, qui a fait que presque tous les Philosophes ont con|fondu les idées des choses, & attribué [38
aux corps ce qui n'apartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps[99].

Si nous sçavions ce que c'est qu'*esprit*, nous pourions nous plaindre de ce que les philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas ; mais nous ne connoissons ni l'esprit ni le corps ; nous n'avons aucune idée de l'un, & nous n'avons que des idées très-imparfaites de l'autre. Donc nous ne pouvons sçavoir quelles sont leurs limites.

LVII [38

Comme on dit beauté poëtique, *on devroit dire aussi* beauté géométrique, *& beauté médicinale. Cependant on ne le dit point ; & la raison en est, qu'on sçait bien quel est l'objet de la géométrie, & quel est l'objet de la médecine ; mais on ne sçait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poësie. On ne sçait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter, & à faute de cette connoissance, on a inventé de certains termes bizarres*, siècle d'or, mer-

968. *56-K* la [composition]
979. *34*[d], *34*[e], *37*[a], *37*[b], *39-K* dire beauté (*sans* aussi).

veille de nos jours, fatal laurier, bel astre, *&c. & on apelle ce jargon beauté poëtique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modèle, verra une jolie Demoiselle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton* 100. [386]

990 Cela est très-faux ; on ne doit point dire, *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parce qu'un théoréme & une purgation n'affectent point les sens agréablement, & qu'on ne donne le nom de beauté qu'aux choses qui charment les sens, comme la musique, la peinture, l'éloquence, la
995 poësie, l'architecture réguliere, &c.

La raison qu'aporte Mr Pascal est toute aussi fausse ; on sçait très-bien en quoi consiste l'objet de la poësie, il consiste à peindre avec force, netteté, délicatesse & harmonie : la poësie est l'éloquence harmonieuse : il falloit [387]
1000 que Mr Pascal eût bien peu de goût pour dire que *fatal laurier*, *bel astre*, & autres sottises, sont des beautés poëtiques ; & il falloit que les éditeurs de ces Pensées fussent des personnes bien peu versées dans les belles lettres, pour imprimer une réflexion si indigne de son illustre
1005 auteur.

Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les Pensées de Mr Pascal qui entraîneroient des discutions

990. 42ª *omet* Cela est très faux

991. *Je corrige* médecinale (*que donne ici* 34), *d'après la leçon de la ligne 980.* — 994. *K omet* l'éloquence.

1003. 34ᵇ fussent bien peu versées... — 1005. *Ici finissaient les remarques en 1734. Les autres parurent dans l'édition de Genève 1742 (42ª) : elles manquaient encore dans l'éd. d'Amsterdam de la même année (42). Elles ont été introduites en cours d'impression par l'intercalation de 4 feuillets paginés 283-290, et commencent au verso du premier feuillet, p. 284. Après la page 290, un dernier feuillet garde la pagination de l'éd. d'Amsterdam, et est paginé 285 et 286. On trouvera ces nouvelles remarques plus loin, p. 232, en appendice. La conclusion de 34 (l. 1006-1012) a été dans 42ª-K reportée à la fin des nouvelles Remarques.*

trop longues. C'est assez d'avoir cru apercevoir quelques erreurs d'inattention dans ce grand génie ; c'est une consolation pour un esprit aussi borné que le mien d'être bien persuadé que les plus grands hommes se trompent comme le vulgaire.

FIN.

COMMENTAIRE

1. Beuchot estimait que les *Remarques sur Pascal* dataient de 1728, Moland, de 1729 : tous les deux d'après la note de Voltaire sur la rem. VI. Moland semble avoir raison de penser que la remarque a été écrite en France : mais rien ne prouve que ce soit tout de suite après le retour de Voltaire. Par les mots *depuis longtemps* (ligne 2), l'auteur voulait certainement faire remonter ces remarques à une époque antérieure à celle où il écrivait, peut-être même antérieure au voyage d'Angleterre. Car il ne faut pas oublier que les *Lettres anglaises* sont données comme écrites entre 1728 et 1730 : l'expression *depuis longtemps* est relative à cette position générale. Il est impossible de savoir ce qu'il y a de réel dans cette indication. En juin 1733 (t. XXXIII, p. 348) Voltaire consulte Formont sur son « projet » d'ajouter aux *Lettres anglaises* « quelques petites réflexions détachées sur les *Pensées* de Pascal ». Il est évident que les remarques étaient écrites à cette date, et que ce qui restait à consulter, c'était uniquement l'opportunité de les comprendre dans le volume que préparait Jore. Car dès le 1er juillet (t. XXXIII, p. 355) Voltaire annonçait à Cideville qu'il

1008. *48* (*corr.*), *52-K remplacent la fin* C'est assez... vulgaire, *par ces lignes :*

On a voulu donner pour des loix, des pensées que Pascal avait probablement jettées sur le papier comme des doutes. Il ne falloit pas regarder comme des demonstrations (*52-K* croire démontré) ce qu'il auroit réfuté lui-même.

venait d'envoyer à l'imprimeur la 25e lettre. Il n'avait pu, en ce peu de temps, que mettre au point des remarques rédigées antérieurement, et peut-être choisir, parmi un plus grand nombre, celles qu'il laisserait passer.

Rien n'oblige d'ailleurs à croire que toutes ces remarques ont été faites d'une seule suite, à un certain moment, dans une lecture continue des *Pensées*. Voltaire a pu y revenir plusieurs fois, et, à la rigueur, la remarque VI avec sa note ne donnerait que la date de la remarque VI. Elle est postérieure au début de 1729 et pourrait n'être que de 1732. Au contraire la remarque XXXVIII peut avoir été écrite en Angleterre. La réflexion de Voltaire sur les suicides à Londres se place naturellement à côté d'un passage du fragment de Lettre anglaise que je crois pouvoir dater du milieu de 1728 (cf. p. 262-263). Mais la preuve n'est pas rigoureuse, et Voltaire a pu repenser ultérieurement à cette particularité du tempérament anglais.

A quelque époque que Voltaire ait commencé à noter par écrit des remarques sur Pascal, c'est au milieu de l'année 1732 qu'il s'occupa avec suite de le *combattre*. Cela résulte de l'épître *A une Dame ou soi disant telle* (X, 274), qui parut dans le *Mercure* de septembre 1732 (sous le titre *Epître à Mlle de Malcrais*, et avec la date du 15 août). Voltaire s'y montre étudiant Newton, et écoutant Maupertuis et Clairaut en raisonner; puis il continue :

> De ces obscurités (*scientifiques*) je passe à la morale :
> Je lis au cœur de l'homme et souvent j'en rougis.
> J'examine avec soin les informes écrits,
> Les monuments épars et le style énergique
> De ce fameux Pascal, ce dévot satirique,
> Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer.
> Je combats ses rigueurs extrêmes :
> Il enseigne aux humains à se haïr eux mêmes,
> Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer.

Il apparaît clairement de là que Voltaire relisait Pascal, classait ses remarques antérieures, s'il en avait, et les complétait en août 1732 : ce travail à peu près fini en juin 1733, il entretint Formont de son projet de le joindre aux *Lettres anglaises*.

Pour bien déterminer tout le sens de ces remarques, il faut noter ce que Voltaire en a dit en 1733-34 dans sa correspon-

dance. Voyez l'avertissement de cette édition, p. XLII. Il faut aussi rapprocher la lettre à S'Gravesande, de Cirey, 1er juin (1741, t. XXXVI, p. 62).

2. Voltaire pense peut-être à Abbadie, *Traité de la Vérité de la religion chrétienne* (1684, réimpr. en 1729, 4 vol. in-12), mais sûrement à l'abbé Houtteville, et à son livre « éloquent et estimé » (XXIII, 31), *la Religion prouvée par les faits* (1722, in-4°). Cf. sur l'auteur, XXIII, 550, où l'on voit aussi pourquoi l'ouvrage était plus fait pour *scandaliser* que pour *édifier* : « On sait que les objections qui sont dans ce livre contre la religion chrétienne, étant malheureusement beaucoup plus fortes que les reponses, ont fait une impression funeste dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur. » Quelques-unes des *Remarques sur Pascal* tombent sur certains endroits du livre de l'abbé Houtteville; mais c'est que celui-ci traitait la même matière que Pascal, et parfois s'en inspirait directement.

3. Ed. de Port-Royal (= P.-R.), G. Desprez et J. Desessarts, 1714, III, 1, p. 30; j'ai choisi cette réimpression parce qu'elle contient divers fragments commentés par Voltaire, qui manquent dans l'édition de 1670 et dans celles des années suivantes. Ed. Brunschvicg (= Br.), in-16, Hachette, n° 430. — Je ne note pas les différences du texte cité par Voltaire par rapport au texte authentique des *Pensées* : Voltaire les lisait dans l'édition de Port-Royal; je ne signale donc dans les notes critiques que les altérations qu'il fait subir à ce texte.

4. Cf. Bayle, art. SADEUR, n. F, sur les Androgynes de Platon ; et art. RUGGERI, n. D, sur les SIAMOIS. Les deux articles se suivent dans sa 1re éd. — Collins (*Disc. sur la liberté de penser*, trad. de l'angl., 2e éd. 1717, in-12, p. 82) avait parlé des Siamois et de Samnonokhodom, d'après le voyage de Tachard (1686). Choisy, Laloubère, Gervaise avaient aussi fait connaître la religion de Siam.

5. Cette thèse que le christianisme, l'Écriture, n'enseignent qu'à vivre, qu'il faut y chercher la règle des mœurs, et non des vérités philosophiques, est le point de vue de Saint-Evremond. C'est aussi celui de Spinosa (*Tract. theol.-pol.*), et de plusieurs autres penseurs du début du XVIIIe siècle.

6. P.-R., III, 1, p. 31 ; Br., n° 430.

7. P.-R., III, 8, p. 37 ; Br., n° 434.

8. Voltaire paraît ici imprégné des idées de King, *De origine mali* (1702, réimp. 1732). Les connaît-il directement, ou par les *Mémoires de Trévoux* (mai 1706, p. 707 et surtout 716-717), ou simplement par Bayle (*Rép. aux q. d'un prov.*, t. III, p. 654 suiv., 1066 et suiv., cf. aussi 848 et suiv.). On voit par Bayle (849 et 1666) que le cas des douleurs de l'accouchement était un des exemples qui servaient dans cette controverse. Les Jésuites de Trévoux acceptaient comme argument en faveur de la Providence cette idée de la *nécessité* de la douleur en vertu des lois de l'univers. Bayle ne s'en satisfaisait pas. Voltaire emploie les justifications traditionnelles de la Providence, en en changeant l'accent, comme un moyen de détruire le dogme du péché originel. — L'attitude de Voltaire à la fin de la remarque est l'attitude de Bayle qui a toujours, en théologie, combattu les *rationaux*, et qui, accumulant autour du dogme les objections philosophiques, a toujours maintenu que la seule raison de croire était la parole révélée de Dieu. (*Œuv. div.*, III, 763. Cf. Delvolvé, *Essai sur P. Bayle*, p. 309-312 et 317.) Mais Voltaire accuse plus brutalement l'incompatibilité de la raison et de la foi. — Sans malice, les Jésuites de Trévoux tenaient la même position : cf. la citation de Bayle (*Œuv. div.*, t. III, p. 767-768). Ils donnèrent raison à Voltaire sur la remarque III (*Mém. de Trévoux*, janv. 1735, p. 336-337) : la Révélation mise à part, l'homme peut être ce qu'il est sans péché ni chute. — La même attitude se retrouvera plus d'une fois dans ces remarques (XI, XII, XV, etc.).

9. P.-R., III, 11-13, p. 38 ; Br., nos 430 et 47.

10. *Essais*, II, 1 (De l'inconstance de nos actions), éd. Motheau et Jouaust, in-12, t. III, p. 7.

11. Cf. *Quest. sur l'Encycl.*, 1770, Ame (XVII, 133). — Bayle, IV, 435 : « On distingue trois espèces d'âmes, l'âme végétative, l'âme sensitive, et l'âme raisonnable. La première convient seule aux plantes. Elle et la seconde conviennent aux bêtes. Enfin toutes trois conviennent à l'homme. » — Le mot *fou* vise sans doute particulièrement Platon et ses trois âmes (dans le *Timée* et dans le *Phédon*).

12. P.-R., VII, 2, p. 51; Br., nº 233.

13. Voltaire disait dans *Le Pour et le contre*, ou *Epître à Uranie* (IX, 360).

> Quoi ! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
> Et son trépas est inutile.

La date de la pièce est incertaine, mais elle se répand précisément en 1732. La pièce était promise par Voltaire à Thieriot, le 30 juin 1731 (XXXIII, 215). Le *Mercure* insérait en réponse à cette « Epître à Uranie qui a couru le monde et fait assez de bruit », une autre *Epître à Uranie contre les impies*, exactement sur les mêmes rimes, dans son nº de mars 1732 (p. 605). — L'argument du *pari* avait été combattu par Boulainvilliers dans sa prétendue *Réfutation des erreurs de Benoît de Spinosa* (impr. 1731, p. 60) et par Lassay dans son *Recueil de différentes choses*, 1727 (cf. Pellisson, *Rev. pol. et parl.*, 10 oct. 1904, p. 108) : on attribue aussi à Fréret des réflexions sur ce sujet, qui ne parurent que dans les *Nouvelles libertés de penser*, 1743. Je ne parle pas du roman de Cl. Gilbert, l'*Histoire du Caléjava* (1700), qui demeura comme inédit : le *pari* y est aussi combattu (p. 104 et 185).

14. P.-R., VIII, 1, p 57; Br., nº 646.

15. Ces mots sont de Falkener. *Comme vous m'y avez laissé*, indique qu'il écrit d'Angleterre, et que Voltaire est en France. *Pays fort éloigné* a dû être mis dans l'éd. de 1734 pour dépister la curiosité : à moins qu'il n'y ait là une petite inadvertance de Voltaire. Au moment où Voltaire fit imprimer sa remarque, Falkener était sans doute à Constantinople. On sait qu'il y alla en 1735 comme ambassadeur. Mais ce n'était pas le premier voyage qu'il y faisait. Il y fut certainement en 1733 ou 1734 (XXIII, 411 : lettre à M. de Moncrif, non datée, mais qui est bien de la fin de 1733 ou du début de 1734). Voltaire a pu dans une correction de la dernière heure, introduire une allusion à al résidence actuelle de Falkener, sans faire attention qu'il y avait contradiction entre les expressions *pays fort éloigné* et *vous m'y avez laissé*. Mais à quelle date avait-il pu recevoir la lettre de Falkener ? Comme Voltaire ne paraît pas avoir entretenu avec lui une correspondance très suivie, on est tenté de supposer que

Falkener répondait soit à l'annonce de la dédicace de *Zaïre* jouée le 13 août 1732, soit à l'envoi de la dédicace imprimée (février 1733 ; XXXIII, 315) : c'est-à-dire que, très précisément, sa lettre serait arrivée d'Angleterre pendant que Voltaire travaillait sur Pascal. Il y a là une coïncidence assez séduisante.

16. « Ask not merely why man is naked...? Ask why he has not wings also for the air, fins for the water, and so on... » (Shaftesbury, *Characteristics*, éd. 1733, t. 2, p. 301.)

17. *Pensées*, P.-R., I, 1, p. 10; Br., nos 199 et 200.

18. Cf. la lettre à S' Gravesande (XXXVI, 64).

19. P.-R., VIII, 1, p. 60; Br., no 619.

20. « Quand cesserez-vous d'espérer comme les Juifs un Messie conquérant de l'Univers? Ceux-ci, trompés mille fois par ces espérances, ne laissent pas de se flatter de temps en temps qu'ils sont prêts de se voir *un chef qui détruira par la force de ses armes le Christianisme* et le Mahométisme. » (Bayle, *Rép. d'un nouv. Conv.*, *Œuv. div.*, t. III, p. 554.) — Mais cette remarque est partout, même dans les journaux : cf. *The London Journal*, no 400, 1727, où l'on discute si les Juifs attendaient « *a carnal or victorious Messiah* ». Voyez aussi Houtteville, éd. 1740, I, 230.

21. P.-R., VIII, 1, p. 62; Br., no 620.

22. Νόμος, ὁ, *Lex*. Vocabulum Homero ignotum... usurpavit Hesiod. *Op.* 274. *Th.* 66 et 417. (H. Estienne, *Thesaurus*...)

23. Δίκαι (Hés., *Œuv. et J.*, v. 225, 250, 269, etc.) ; Νόμος (*ibid.*, v. 276).

24. P.-R., VIII, 2, p. 63; Br., no 631, et, pour les dernières lignes, 630.

25. Cf. *Essai sur les Mœurs*, 1756, ch. 1 et 2.

26. *De Provinciis consularibus*, V ; *Pro Flacco*, XXVIII.

27. P.-R., IX, 3, p. 65 ; Br., no 479.

28. P.-R., IX, 5, p. 66; Br., no 477.

29. Par sa sœur Mme Périer, cf. l'édition des *Pensées* de 1714, p. LXXIII-LXXV.

30. C'est la morale du déisme anglais dont Voltaire adopte ici la réhabilitation optimiste de l'amour-propre et des passions, contrairement au point de vue chrétien de la corruption que

Bayle conserve encore (cf. Delvolvé, *Essai sur J. Bayle*, p. 104 et suiv.). Voltaire a toujours regardé l'amour-propre comme un don de Dieu à l'égal de la bienveillance (cf. IX, 410 ; XXII, 223, et *Sottisier*, XXXII, 555). — « The question wou'd not be, *who lov'd himself, or who not ? but who lov'd and serv'd himself the rightest, and after the truest manner* » (Shaftesbury, *Characteristics*, éd. 1733, t. I, p. 121). — Les lig. 330-334 rappellent un passage de Nicole, où il admet, en donnant précisément ces exemples, que la morale de l'amour-propre (qu'il connaît par Hobbes) peut produire les mêmes effets que la morale de la charité, et dans certains cas les produira plus sûrement (*Essais de la morale*, De la grandeur, ch. VI).

31. P.-R., X, 12, p. 74 ; Br., n° 571.

32. Cf. n. 20.

33. P.-R., X, 13, p. 76 ; Br., n° 757.

34. P.-R., X, 18, p. 78 ; Br., n° 607.

35. Cf. la 10e *Provinciale*, et, dans la réponse du P. Daniel, *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, le 7e Entretien, dont Voltaire adopte sommairement les conclusions.

36. Cf. n° 20.

37. P.-R., XIII, 2, p. 84 ; Br., n° 642.

38. Collins (*Grounds and reasons*, 1re P., ch. 4) discute les prophéties relatives à J.-C., et (ch. 11) rappelle l'usage de l'interprétation allégorique dans l'antiquité profane (oracles sibyllins ; philosophie pythagoricienne). D'ailleurs aucune relation particulière du texte ou de la pensée de Voltaire à Collins. On peut seulement songer que Collins a dû être pour quelque chose dans la formation de la critique voltairienne de l'Ecriture.

39. P.-R., XIV, 1, p. 95 ; Br., n° 793.

40. P.-R., XVIII, 16, p. 126 ; Br., n° 578.

41. P.-R., XVIII, 19, p. 127 ; Br., n° 565.

42. P.-R., XVIII, 19, p. 127 ; Br., n° 585. — Pascal a écrit *bien* [manifeste] : *trop* est de MM. de Port-Royal.

43. Par ex., dans P.-R., VIII, 1, p. 60 : cf. la rem. VII.

44. P.-R., XIX, 1, p. 128 ; Br., n° 610.

45. P.-R., XXIV, 8, p. 160 ; Br., n° 97.

46. P.-R., XXIV, 12, p. 162 ; Br., n° 172.

47. P.-R., XXVI, 1, p. 175 ; Br., nº 139. — On remarquera que l'expression critiquée par Voltaire (*nous ne voyons que nous*) est de Port-Royal, non de Pascal.

48. Par le principe sensualiste. Cf. l. XIII, lig. 100, et note 32.

49. P.-R., XXVI, 1, p. 181 ; Br., nº 139.

50. Cf. le *Traité de métaphysique* de Voltaire, ch. IX.

51. *Job*, V, 7.

52. P.-R., XXVI, 1, p. 182 ; Br., nº 139 (p. 392).

53. Boileau, *Ep.* I, v. 61-90.

54. P.-R., XXVI, 1, p. 183-184 ; Br., nº 139 (p. 394).

55. P.-R., XXVI, 1, p. 183-184 ; Br., nº 139 (p. 395).

56. P.-R., XXVIII, 20, p. 211 ; Br., nº 199.

57. Cette addition est sans doute le résultat de la préparation du *Siècle de Louis XIV*.

58. P.-R., XXVIII, 27, p. 213 ; Br., nº 556.

59. P.-R., III, 6, p. 35 ; Br., nº 434.

60. Cf. lettre XXII, n. cr. à la ligne 131 (ci dessus, p. 137).

61. P.-R., III, 9, p. 37 ; Br., nº 445.

62. Cf. rem. XXIX[a].

63. P.-R., XXVIII, 43, p. 223 ; Br., nº 63.

64. *Essais*, II, 3.

65. P. 28, n. 1, et p. 34 (t. III, éd. Motheau et Jouaust, in-12). — Montaigne indique seulement les cas de maladie, et étale les exemples de suicides éclatants qu'il a trouvés dans les auteurs.

66. P.-R., XXVIII, 59, p. 229 ; Br., nº 266.

67. Genèse, XV, 5.

68. Cf. Keill, *Introductio ad veram physicam et ad veram astronomiam*, 1725, in-4, p. 223. — L'ouvrage de Flamsteed, *Historia cœlestis Britannica*, 3 vol. in-fol., parut en 1725. Le catalogue est au tome III. Le *Daily Post*, nº 2313, Monday Febr. 27, 1727, en annonçant l'*Atlas cœlestis*, rappelait l'*Historia*... « containing a large Catalog of above 3000 Fixed stars ».

69. P.-R., XXVIII, 71, p. 233 ; Br., nº 209 (p. 422, n. 5).

70. P.-R., XXVIII, 72, p. 233 ; Br., nº 593.

71. *Josué*, X, 12.

72. Saint Jean. XII, 24.

73. P.-R., XXIX, 1, p. 236; Br., nº 327.
74. Cf. l. XV, ligne 331 et note 82.
75. P.-R., XXIX, 18, p. 243; Br., nº 170.
76. P.-R., XXIX, 21, p. 244; Br., nº 378.
77. P.-R., XXIX, 29, p. 248; Br., nº 165.
78. P.-R., XXIX, 35, p. 251; Br., nº 180.
79. P.-R., XXIX, 40, p. 253; Br., nº 68.
80. P.-R., XXIX, 41, p. 253; Br., nº 62.
81. Nicole, dans la *Logique de P. R.*, IIIe P., ch. 20; Malebranche, dans la *Recherche de la Vérité*, l. II, p. III, ch. 5.
82. P.-R., XXVII, 16, p. 198; Br., nº 817. — Houtteville a repris l'argument, éd. 1740, t. III, p. 127.
83. P.-R., XXIX, 42, p. 254; Br., nº 383.
84. P.-R., XXIX, 48, p. 255; Br., nº 156.
85. La citation est de Tite-Live (XXXIV, 17), prise chez Montaigne (I, 40).
86. P.-R., XXXI, 1, p. 277; Br., nº 7.
87. P.-R., XXXI, 2, p. 278; Br., nº 2.
88. P.-R., XXXI, 3, p. 281; Br., nº 166.
89. P.-R., XXXI, 5, p. 282; Br., nº 392.
90. P.-R., XXXI, 6, p. 283; Br., nº 274.
91. P.-R., XXXI, 7, p. 283; Br., nº 5.
92. P.-R., XXXI, 14, p. 285; Br., nº 132.
93. P.-R., XXXI, 21, p. 288; Br., nº 393.
94. P.-R., XXXI, 23, p. 288; Br., nº 358.
95. P.-R., XXXI, 25, p. 288; Br., nº 401.
96. P.-R., XXXI, 27, p. 292; Br., nº 72 (p. 355).
97. Horace, *Ep.* I, 1, v. 28-29.
98. P.-R., XXXI, 29, p. 293; Br., nº 39.
99. P.-R., XXXI, 27, p. 292; Br., nº 72 (p. 357).
100. P.-R., XXXI, 38, p. 296; Br., nº 33.

APPENDICE

Suite des remarques sur Pascal.

LVIII

On ne passe point dans le monde pour se connoître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de Poéte, ni pour être habile en Mathématiques, si l'on n'a mis celle de Mathématicien, mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne [1].

A ce compte il serait donc mal d'avoir une profession, un talent marqué, & d'y exceller? Virgile, Homère, Corneille, Neuton, le marquis de l'Hôpital, mettoient une enseigne. Heureux celui qui réussit dans un Art, & qui se connoît aux autres!

LIX

Le Peuple a les opinions très-saines : par exemple, d'avoir choisi le divertissement & la chasse plutôt que la Poésie, etc [2].

Il semble que l'on ait proposé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non, mais ceux qui ont des organes grossiers cherchent des plaisirs où l'ame n'entre pour rien ; & ceux qui ont un sentiment plus délicat, veulent des plaisirs plus fins : il faut que tout le monde vive.

LX

Quand l'Univers écraseroit l'homme, il seroit encore plus noble

Ligne 1. *Pour la date de publication de ces nouvelles remarques, voyez plus haut, p. 225, note critique à la ligne 1005 de la lettre XXV.* — 9. *46-K* Newton — 10. *46-71, 75* un enseigne
14. *P.-R.* de [la chasse]. *Le* etc. *est de Voltaire.*

que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, & l'avantage que l'Univers a sur lui, l'Univers n'en sait rien[3].

Que veut dire ce mot *noble* ? Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du Soleil ; mais est-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques pensées, est plus *noble* que le Soleil qui anime tout ce que nous connoissons de la nature ? Est-ce à l'homme à en décider ? Il est juge & partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a couté plus de peine à l'ouvrier, & qu'il est d'un usage plus utile : mais en a-t-il moins couté au Créateur de faire le Soleil que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal ? Qui est le plus utile au monde ou de cet animal ou de l'Astre qui éclaire tant de globes ? et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'Univers matériel ?

LXI

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme, si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas[4].

Comment peut-on assembler tous les biens et toutes les satisfactions autour d'un homme, & le laisser en même temps sans occupation et sans divertissement ? N'est-ce pas là une contradiction bien sensible ?

23. *K* [meurt] ; [et] — *P.-R.*... l'écraseroit, l'homme [seroit... meurt] ; [et... lui], [l'univers...]
35. *48-K* [Qui] des deux
41. *P.-R.* [et] toutes [les satisfactions]

LXII

Qu'on laisse un Roy tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, et l'on verra qu'un Roy qui se voit est un homme plein de misères, et qui les ressent comme les autres[5].

Toujours le même sophisme. Un Roi qui se recueille pour penser est alors très-occupé ; mais s'il n'arrêtoit sa pensée que sur soi en disant à soi-même : « Je règne », & rien de plus, ce seroit un idiot.

LXIII

Toute Religion qui ne reconnoit pas Jésus-Christ est notoirement fausse, et les Miracles ne lui peuvent de rien servir[6].

Qu'est-ce qu'un miracle ? Quelque idée qu'on s'en puisse former, c'est une chose que Dieu seul peut faire. Or, on suppose ici que Dieu peut faire des miracles pour le soutien d'une fausse Religion : ceci mérite bien d'être approfondi : chacune de ces questions peut fournir un volume.

LXIV

Il est dit : « Croyez à l'Église » ; mais il n'est pas dit : « Croyez aux miracles », à cause que le dernier est naturel, & non pas le premier. L'un avoit besoin de précepte, & non pas l'autre[7].

Voici, je pense, une contradiction : d'un côté les miracles en certaines occasions ne doivent servir de rien;

53. *P.-R.* comme un autre. — 59. *46-K* [reconnoît] point — *P.-R.* [pas] maintenant

& de l'autre on doit croire si nécessairement aux miràcles, c'est une preuve si convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'est assurément dire le pour et le contre.

LXV

Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire à la résurrection des corps & à l'Enfantement de la Vierge qu'à la création. Est-il plus difficile de reproduire un homme que de le produire[8] *?*

On peut trouver, par le seul raisonnement, des preuves de la création, car, en voyant que la matiere n'existe pas par elle-même, & n'a pas le mouvement par elle-même, etc., on parvient à connoître qu'elle doit être nécessairement créée, mais on ne parvient point, par le raisonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être ressuscité un jour, tel qu'il étoit dans le tems même qu'il changeoit. Le raisonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître sans germe ; la création est donc un objet de la raison ; mais les deux autres miracles sont un objet de la foi.

Ce 10 Mai 1738.

J'ai lû depuis peu des *Pensées* de Pascal, qui n'avoient point encore paru ; le P. des Mollets les a cues écrites

73. *52-K omettent* si *devant* nécessairement. — 76. *48-K* [contre], et d'une manière bien dangereuse, — 78. *P.-R.* croire la résurrection... et l'enfantement... que la création.

92. *46-75* [ce 10 mai] 1743. *K* 10 mai 1743. *K fait précéder cette date du titre* Addition aux Remarques sur les Pensées de M. Pascal. — 93. *46-52* les [Pensées] — 94. *K* des Molets

de la main de cet illustre Auteur, & on les [a] fait imprimer [9] : elles me paroissent confirmer ce que j'ai dit, que ce grand génie avoit jetté au hazard toutes ces idées, pour en réformer une partie, & employer l'autre, &c [10].

Parmi ces dernieres pensées, que les éditeurs des *Œuvres* de Pascal avaient rejettées du Recueil, il me paroît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conservées : en voici quelques-unes que ce grand homme eût dû, [ce] me semble, corriger.

I

Toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il ne la faut pas nier à cette marque, mais examiner le contraire ; & si on le trouve manifestement faux, on peut affirmer le contraire, tout incompréhensible qu'il est [11].

Il me semble qu'il est évident que les deux contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au Sud avec des aîles, un bœuf vole au Nord sans aîles ; vingt mille Anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille Anges ; ces propositions contraires sont évidemment fausses [12].

II

Quelle vanité que la Peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux [13] *!*

95. [on les] a fait *est* **le texte de 56-K. seul correct. Je corrige la leçon faulive de 42ª-52 :** on les fait. — 97. 71ª-*K* ses [idées]

102. *42ª omet* ce. *46-56* ce [semble], *qui est peut-être la vraie leçon.* — *70-K* ce **me** [semble] — 105. *D.* (*c'est ainsi que je désignerai la publication du P. Desmolet.*) il faut en suspendre le jugement et ne le [pas nier] — 106. *D.* [mais] en — 107. *D.* [on peut] hardiment [affirmer] la **première, toute... qu'elle** [est].

113. *46-K omettent* **contraires.** — 116. *51* pour [la ressemblance]

Ce n'est pas dans la bonté du caractère d'un homme que consiste assurément le mérite de son portrait, c'est dans la ressemblance. On admire César en un sens, & sa statue ou son image sur toile en un autre sens.

III

Si les Médecins n'avoient des soutanes & des mules, si les Docteurs n'avoient des bonnets quarrés & des robbes très amples, ils n'auroient jamais eu la considération qu'ils ont dans le monde [14].

Au contraire les Médecins n'ont cessé d'être ridicules, n'ont acquis une vraye considération que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie ; les Docteurs ne sont reçus dans le monde, parmi les honnêtes gens, que quand ils sont sans bonnet quarré & sans argumens.

Il y a même des pays où la Magistrature se fait respecter sans pompe. Il y a des Rois Chrétiens très-bien obéis, qui négligent la cérémonie du Sacre & du Couronnement. A mesure que les hommes acquèrent plus de lumiere, l'appareil devient plus inutile, ce n'est guéres que pour le bas peuple qu'il est encore quelquefois nécessaire ; *ad populum phaleras* [15].

IV

Selon ces lumieres naturelles, s'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a aucun rapport à nous, nous sommes donc incapables de connoître, ni ce qu'il est, ni s'il est [16].

121. *46-K* [statue] ou image — 125. *D.* [la] même [considération dans] — 126. *48* (*corr.*), *52-K* Cependant les [Médecins]
139. *70-K* [Selon] les [lumières] — *D.* Parlons maintenant selon les [lumieres naturelles]. S'il — 140 *D.* nul [rapport]

Il est étrange que Mr. Pascal ait cru qu'on pouvoit deviner le péché originel par la raison, & qu'il dise qu'on ne peut connoître par la raison si Dieu est. C'est apparemment la lecture de cette Pensée qui engagea le P. Hardouin [17] à mettre Pascal dans sa Liste ridicule des Athées; Pascal eût manifestement rejetté cette idée, puisqu'il la combat en d'autres endroits [18]. En effet, nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas; *j'existe, donc quelque chose existe de toute éternité*, est une Proposition évidente, cependant comprenons-nous l'éternité?

V

Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini sans parties? Oui : je veux donc vous faire voir une chose infinie & indivisible : c'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie, car il est en tous lieux, & tout entier dans chaque endroit [19].

Il y a là quatre faussetés palpables :

1° Qu'un point Mathématique existe seul.

2° Qu'il se meuve à droite & à gauche en même tems.

3° Qu'il se meuve d'une vitesse infinie, car il n'y a vitesse si grande qui ne puisse être augmentée.

4° Qu'il soit tout entier partout.

VI

Homère a fait un roman qu'il donne pour tel. Personne ne doutoit que Troye & Agamemnon n'avoient non plus été que la pomme d'or [20].

143. *56-K omettent* Mr. *devant* Pascal. — 144. *Je corrige la leçon fautive de 42ª :* original.
156. *D.* [je] vous veux donc [faire]
166. *D.* [Homere] fait [un roman... tel], et qui est reçu pour tel. Car [personne]

Jamais aucun Ecrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troye. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fonds du sujet. L'ampoule apportée par une Colombe, & l'Oriflamme par un Ange, n'empêchent pas que Clovis n'ait en effet régné en France.

VII

Je n'entreprendrai pas de prouver ici par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des Athées endurcis [21].

Encore une fois est-il possible que ce soit Pascal qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de Dieu ?

VIII

Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles leur déplaisent [22].

L'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire qu'on n'a de crédit sur l'esprit des peuples qu'en leur proposant le difficile, l'impossible même à faire & à croire ? Les Stoïciens furent respectés, parce qu'ils écrasoient la Nature humaine. Ne proposez que des choses raisonnables, tout le monde répond : « Nous en savions autant. » Ce n'est pas la peine d'être inspiré pour être commun ; mais commandez des choses dures, impraticables ; peignez la Divinité toujours armée de foudres, faites couler le sang

172. 71ª apportée [par un ange] — 176. *D.* [ame]. ni même des choses de cette nature

184. *Brunschwicg :* que les leurs ; *Voltaire donne exactement ici le texte de D.* — Elles *ou* les leurs *représentent les opinions des Jésuites.*

devant ses Autels ; vous serez écouté de la multitude, &
195 chacun dira de vous : « Il faut qu'il ait bien raison, puisqu'il débite si hardiment des choses si étranges. »

COMMENTAIRE

1. P.-R., XXIX, 22, p. 224 ; Br., n° 34.
2. P.-R., XXIX, 11, p. 241 ; Br., n° 324.
3. P.-R., XXIII, 6, p. 157 ; Br., n° 347.
4. P.-R., XXVI, 1, p. 177 ; Br., n° 139 (p. 390-391).
5. P.-R., XXVI, 1, p. 178 ; Br., n° 142.
6. P.-R , XXVII, 4, p. 189 ; je ne retrouve pas dans Brunschvicg le fragment cité par Voltaire, qui termine la pensée donnée par Br. sous le numéro 487.
7. P.-R., XXVII, 17, p. 200 ; Br., n° 852.
8. P.-R., XXVIII, 28, p. 213 ; Br., n° 223.
9. Elles parurent au t. V de la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, 1728, p. 302-331. — La leçon des éditions *42a-52* est curieuse : *on les fait imprimer*. Si ce n'était pas une simple faute d'impression, Voltaire aurait fait ces dernières remarques en 1728, avant la publication du P. Desmolets. Mais comme ces remarques ont été faites après les autres, et qu'il est impossible de ne pas fixer la rédaction des précédentes remarques à l'année 1732, quelle que soit d'ailleurs la date à laquelle Voltaire a commencé à s'occuper de Pascal, il faut conclure que la leçon est fautive. Si ces *Remarques* avaient daté de 1728, elles auraient été fondues dans les autres en 1732. On peut donc accepter comme vraisemblable la date de 1738 donnée en tête de l'addition. — Dans le *Registre de prêt* de la Bibliothèque Nationale commencé en 1735, Voltaire est marqué *le 30 may* comme ayant emprunté

194. *48-56*, des [autels] — ; *70-K* les [autels] — 195. *K* [il faut] bien [qu'il ait bien], *et à l'errata* (LXX, 477) : [Il faut] bien [qu'il] ait raison (*en supprimant* bien *là où il était placé exactement*).

les *Mémoires de littérature, 9 vol., du P. Desmolets*. Il rédigea donc ces dernières remarques entre mai 1735 et mai 1738.

10. Cf. l. XXV, p. 184, lig. 9 et 10. « On sait bien, avait dit l'abbé Dubos (*Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 2e P.., s. XXII, éd. 1760, t. II, p. 318), que celui des ouvrages de Monsieur Pascal que je cite (*les Pensées*) est composé d'idées qui lui étoient venues dans l'esprit, et qu'il avoit jetées sur le papier, plutôt pour les examiner que pour les publier. »

11. D., 302. Br., p. 177-178 (*De l'esprit géométrique*).

12. Voyez d'autres réfutations de cette remarque et des remarques 4, 5, 7 dans les lettres à S'Gravesande (t. XXXVI, p. 62), et à César de Missy (*ibid.*, p. 183). — La lettre à S'Gravesande étant du 1er juin 1741, Voltaire y donnait à son correspondant une esquisse de quatre remarques encore inédites : mais cette lettre ne fut imprimée qu'en 1743, donc après *42a*.

13. D., 306. Br., nº 134.

14. D., 306. Br., nº 82 (p. 366). — Cf. les *Dernières Remarques*, 1778, nos 108 et 109. — « Pour avoir quelque autorité sur les hommes, il faut être distingué d'eux. Voilà pourquoi les magistrats et les prêtres ont des bonnets carrés. » (XXXII, *Sottisier*, p. 553.)

15. Perse, *Sat.* III, 26.

16. D., 310. Br., nº 233 (p. 436).

17. Dans son livre *Athei detecti* (*Opera varia*, Amsterdam, in-fol., 1733).

18. Cf. rem. I.

19. D., 311. Br., nº 231.

20. D., 312. Br., nº 628.

21. D., 313. Br., nº 556 (p. 581).

22. D., 329. Br., nº 915.

SUPPLÉMENT

I

PRÉFACES DIVERSES

A. — Préface de la traduction anglaise

(*Angl. 33 :* Introduction, p. xvii).

THE PREFACE [1]

The present Work appears with Confidence in the Kingdom that gave Birth to it : and will be well satisfied with its Fortune [2], if it meets with as favourable a Reception as has been indulg'd to all the other Compositions of its Author. The high Esteem which Mr. *de Voltaire* has always discover'd for the *English*, is a Proof how ambitious he is of their Approbation. 'Tis now grown familiar to him, but then he his not tir'd with it ; and indeed one wou'd be apt to think that this Circumstance is pleasing to the Nation, from the strong Desire they have to peruse whatever is publish'd under his Name.

Without pretending therefore to any great Penetration, we may venture to assure him that his Letters will meet with all the success that cou'd be wished. M. *de Voltaire* is the Author of them, they were written in *London*, and relate particularly to the *English* Nation ; three Cir-

cumstances which must necessarily recommend them. The great Freedom with which M. *de Voltaire* delivers himself in his various Observations, cannot give him any Apprehensions of their being less favourably receiv'd upon that Account, by a judicious People who abhor Flattery. The *English* are pleas'd to have their Faults pointed out to them, because this shews at the same Time, that the writer is able to distinguish their Merit.

We must however confess, that these Letters were not design'd for the Public[3]. They are the result of the Author's Complacency and Friendship for M. *Thiriot*, who had desir'd him, during his stay in *England*, to favour him with such Remarks as he might make on the Manners and Customs of the *British* Nation. 'Tis well known that in a Correspondence of this Kind, the most just and regular Writer does not propose to observe any Method. M. *de Voltaire* in all Probability follow'd no other Rule in the Choice of his Subjects than his particular Taste, or perhaps the Queries of his Friend. Be it as it will, 'twas thought that the most natural Order in which they cou'd be plac'd, would be that of their respective Dates. Several Particulars which are mention'd in them make it necessary for us to observe, that they were written between the latter End of 1728, and about 1731[4]. The only thing that can be regretted on this occasion is, that so agreeable a Correspondence should have continued no longer.

The Reader will no doubt observe, that the Circumstances in every Letter which had not an immediate relation to the Title of it, have been omitted. This was done on purpose; for Letters written with the Confidence and Simplicity of personal Friendship, generally include certain Things which are not proper for the Press. The Public indeed thereby often loose a great many agreeable Parti-

culars; but why should they complain, if the want of them is compensated by a thousand Beauties of another Kind? The Variety of the Subjects, the Graces of the Diction, the Solidity of the Reflexions, the delicate Turn of the Criticism; in fine, the noble Fire, which enlivens all the Compositions of Mr. *de Voltaire*, delight the Reader perpetually. Even the most serious Letters, such as those which relate to sir *Isaac Newton's* Philosophy, will be found entertaining. The Author has infus'd into his Subject all the delicate Touches it was susceptible of; deep and abstruse enough to shew that he was Master of it, and always perspicuous enough to be understood.

Some of his *English* Readers may perhaps be dissatisfied at his not expatiating farther on their Constitution and their Laws, which most of them revere almost to Idolatry; but this Reservedness is an effect of M. *de Voltaire's* Judgment. He contented himself with giving his opinion of them in general Reflexions, the Cast of which is entirely new, and which prove that he had made this Part of the *British* Polity his particular Study. Besides, how was it possible for a Foreigner to pierce thro' their Politicks, that gloomy Labyrinth, in which such of the *English* themselves as are best acquainted with it, confess daily that they are bewilder'd and lost?

While this Work was in the Press, there came to *London* a Manuscript Letter of Mr. *de Voltaire*, in answer to the Complaints made by the Citizens of *Hamburgh* against a Passage in the History of *Charles* the Twelfth, relating to the Burning of *Altena*. We thought proper to insert that Letter here, for the Use of those who have the History of *Charles* the Twelfth in *English* only[5].

B. — Préface de l'édition de Londres

(*34ª* : Introduction, p. xv).

PRÉFACE

Ces lettres furent écrites de Londres depuis 1728 jusqu'à 1730 par une personne fort connuë dans le monde[6], elles ont couru longtemps manuscriptes à Londres & à Paris. Deux Anglois les traduisirent en 1732[7], l'une de ces Traductions fut imprimée aussi-tôt, & eut un débit prodigieux. On commença alors à Londres l'Édition du Manuscript François ; l'auteur nous fit prier de la suprimer. Il nous manda plusieurs fois qu'il ne pouvoit consentir à l'impression de ces lettres, qui avoient été écrites librement, & qui n'étoient pas pour être publiques. Nous deferâmes à ses remontrances, & nous suprimâmes un an entier l'édition : mais sachant que les copies manuscriptes se multiplioient, que plusieurs libraires se preparoient à les imprimer à Londres, & que Neaulme & Ledet en avoient commencé l'impression à Amsterdam & à la Haye[8], étant instruits de plus que d'autres Libraires avoient fait traduire en François la Traduction Angloise de ces Lettres[9], il nous a été enfin impossible de suprimer plus longtemps cette édition, & nous nous flattons que si nous déplaisons malgré nous à l'auteur, nous ne déplairons pas au Public.

C. — *Préface générale de l'édition de Trévoux*

(*46* : Introduction, p. xv).

Préface historique [10] (fragment).

. . . . . .

La calomnie a attaqué notre Auteur de la manière la plus lâche et la plus injuste au sujet de ses *Remarques sur les Pensées de Pascal*. Il n'y a point d'homme sensé qui ne voye combien Monsieur de Voltaire a raison dans cette dispute.

Monsieur Pascal dit qu'il *ne se sent pas assez fort pour prouver l'existence de Dieu par la simple raison indépendante de la révélation*, & il avance que la raison suffit pour prouver le péché originel.

Monsieur de Voltaire, avec tous les bons Philosophes, pense tout le contraire : il dit que la raison suffit pour démontrer l'Être suprême & que la Foy seule peut nous instruire du péché originel.

Voilà tout le fonds et toute la quintessence de cette fameuse dispute. Il est aisé de voir de quel côté est l'avantage. La jalousie, le préjugé, l'envie de nuire, l'esprit de parti, & souvent même une dévotion fausse et aveugle soulevent pour un tems les esprits contre l'évidence ; mais enfin il faut se rendre à la vérité qu'on a persecutée.

. . . . . .

D. — Préface du 4^e volume de l'édition de Trévoux.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Ce Quatriéme Tome contient beaucoup de Piéces très-instructives, soit sur la Littérature, soit sur des Morceaux d'Histoire ou de Filosofie, & particulierement des Lettres qui furent écrites par l'Auteur lorsqu'il étoit en Angleterre vers l'An 1727. Ces Lettres coururent longtems manuscrites. Mr. Lokman les traduisit en Anglais, & elles furent d'abord imprimées en cette Langue. On fit ensuite de cette Traduction Anglaise une Traduction Française ; ainsi de Traduction en Traduction l'Ouvrage fut infiniment alteré, on y ajouta beaucoup de choses qui n'étoient pas de l'Auteur. Nous le donnons ici tel qu'il est sorti de sa main, & sous le nom de *Mélanges* qui est le Titre le plus convenable.

E. — Préface de l'édition de Dresde

(*48* : Introduction, p. XV-XVI)[11].

...Dans sa réfutation de quelques pensées de Pascal, on laisse à juger s'il n'a pas toute la raison de son côté. Le fond de cette dispute roule sur ce que Pascal pose pour fondement, *qu'il faut que la religion véritable rende raison de ce que la nature humaine a de grand & de misérable, il faut encore qu'elle rende raison des étonnantes contrariétez qui sont dans l'homme.*

Notre auteur soutient qu'il faut que la religion soit révélée & rien de plus ; qu'elle est faite pour enseigner la vertu & non pas la métaphisique.

Pascal se contredit si visiblement dans ses pensées que tantôt il dit que le péché originel est prouvé par la raison, tantôt que c'est une folie devant les hommes & qu'il la donne pour telle.

Son adversaire relève ces contradictions, & finit par dire : *soumettons la raison à la foi, adorons Dieu sans vouloir percer des mistères.*

Quelques personnes se sont elevées avec violence contre cette hardiesse qu'on a eüe de prouver que Pascal s'étoit trompé ; mais notre Auteur, sans se mettre en peine des injustices, des persécutions & des calomnies, a soumis tous ses écrits & toutes ses pensées à l'Eglise dans laquelle il est né. Et comme en étant toujours soumis à cette Église, il a toujours marqué une horreur extrême pour la persécution, il mérite bien lui-même de n'être jamais persécuté ; aussi a-t-il été honoré de la protection du chef de l'Eglise Catholique, & des faveurs du Roi son Maître. Nous n'en dirons pas davantage sur sa personne & sur ses Ouvrages.

COMMENTAIRE

1. Cette préface est de Thieriot (cf. n. 2-4 et 9) ; peut-être l'écrivit-il en français et fut-elle mise en anglais par le traducteur des *Lettres*. « Il (Thieriot) m'a envoyé la *Préface* qu'il compte mettre au devant de l'ouvrage ; il y aura beaucoup de choses à réformer dans la préface comme dans mon livre » (Voltaire à Cideville, 3 juillet 1733 ; XXXIII, 357).

2. « Je crois qu'il faudra que vous accourcissiez le commencement, et que vous ne disiez pas que *mon ouvrage sera content*

de sa fortune... » (V. à Thieriot, Paris, le 14 juillet 1733 : XXXIII, 362).

3. « Je voudrais aussi moins d'affectation à louer les Anglais. Surtout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit quatre lignes plus haut que je les ai faites pour vous. (Critique qui visait sans doute une première rédaction des paragraphes *We must however...*, et *The reader will no doubt...*) D'ailleurs je suis très content de votre manière d'écrire et aussi satisfait de votre style que honteux de mériter si peu vos éloges » (*Ibid.*). — « Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi. Ce sont des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer ; par conséquent c'est à vous seul de mettre à la tête un avertissement qui instruise le public que mon ami Thieriot, à qui j'ai écrit ces guenilles vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout son cœur » (*Ibid.*).

4. « Surtout, mon cher Thieriot, ne manquez pas de mettre expressément dans la *Préface* que ces Lettres vous ont été écrites pour la plupart en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps-là dans la maison de notre cher et vertueux Falkener » (V. à Thieriot, 24 juillet 1733 ; XXXIII, p. 364). Il résulte clairement de ces lignes que jamais Thieriot ne reçut une de ces lettres, et que la forme épistolaire de l'ouvrage est purement fictive.

5. Le texte français parut en 1734 dans l'édition des *Lettres sur les Anglais* que donna Thieriot (*34ª*) : il avait été imprimé dès 1733, selon Bengesco (I, 379), dans l'édition d'Amsterdam du *Charles XII*. — La traduction anglaise de *Charles XII* est annoncée dans *The Gentleman's Magazine* en février 1732 (t. II, p. 625). On peut lire dans le même journal (mai 1732 ; t. II, p. 739) un extrait de *The London Journal*, May 6, nº 671, d'où il résulte que tous les Anglais n'étaient pas contents de la manière dont Voltaire parlait de leur nation. « It is no wonder that a Frenchman should be partial in his Characters of the English Nation, especially after having enrich'd himself with our contributions he behaved so ill that he was refused admittance into those Noblemen's and Gentlemen's Families in which he had been received

with great marks of Favour and Distinction. He left England full of Resentment and wrote the King of Sweden's Life to abuse this Nation and the Hanover Family. » Et le journaliste reproche à l'historien son jugement sur les Anglais, qui ne sont plus, dit-il, ce qu'ils étaient du temps de Cromwell. Ce sont peut-être des critiques de ce genre qui ont engagé Thieriot à prendre dans sa Préface (lig. 19-25) quelques précautions pour faire accepter des Anglais la liberté de jugement de Voltaire.

6. Cf. la n. 4.

7. Bengesco (II, 13, n. 1) a mal compris l'indication donnée ici, et attribue aux « deux Anglois » la traduction imprimée. On voit qu'il s'agit en réalité de deux traductions différentes dont une seule parut.

8. L'édition de Jore, sous la rubrique d'Amsterdam.

9. « Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit, ayant même été imprimé en anglais, et étant près de l'être en français, vous aviez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original, dont on avait déjà la copie anglaise » (Voltaire à Thieriot, 24 juillet 1733 ; XXXIII, 364). — Probablement Thieriot n'avait eu le temps de faire faire que de petites retouches à la Préface anglaise, dont le 3e feuillet (lig. 52-78) est un carton. Les critiques de Voltaire, et sans doute aussi celles des journaux anglais, l'amenèrent à se réduire dans l'édition française à un court avertissement où il ne mit que les deux ou trois indications auxquelles tenait Voltaire.

10. Cette Préface visiblement fournie ou inspirée par Voltaire, et reproduite par Bengesco (IV, 25), contient des détails intéressants sur le séjour de Voltaire à Londres, et sur la souscription de la Henriade. Je signalerai ce renseignement important par sa date : « Ceux qui s'intéressent aux anecdotes littéraires ne seront pas fâchés de savoir que M. de Voltaire à son abord en Angleterre, ayant essuyé une banqueroute considérable, le roi qui le sut lui envoya deux mille écus. »

11. Préface datée de Paris, 1er septembre 1748, et signée H. du Mont, J. Bertaud.

II

PROJET D'UNE LETTRE SUR LES ANGLAIS

A M*** [1]

Je tombai hier par hasard sur un mauvais livre d'un nommé Dennis [2], car il y a aussi de méchans écrivains parmi les Anglais. Cet auteur, dans une petite relation d'un séjour de quinze jours qu'il a fait en France, s'avise de vouloir faire le caractère de la nation qu'il a eu si bien le tems de connaître. « Je vais, dit-il, vous faire un portrait juste et naturel des Français, et pour commencer je vous dirai que je les hais mortellement. Ils m'ont, à la vérité, très-bien reçu, & m'ont accablé de civilités ; mais tout cela est pur orgueil, ce n'est pas pour nous faire plaisir qu'ils nous reçoivent si bien, c'est pour se plaire à eux-mêmes ; c'est une nation bien ridicule ! &c. »

N'allez pas vous imaginer que tous les Anglais pensent comme ce M. Dennis, ni que j'aie la moindre envie de l'imiter en vous parlant, comme vous me l'ordonnez, de la nation anglaise.

Vous voulez que je vous donne une idée générale du peuple avec lequel je vis. Ces idées générales sont sujettes à trop d'exceptions ; d'ailleurs un voyageur ne connaît d'ordinaire que très-imparfaitement le pays où il se trouve. Il ne voit que la façade du bâtiment ; presque tous les dedans lui sont inconnus. Vous croiriez peut-être qu'un ambassadeur est toujours un homme fort ins-

truit du génie du pays où il est envoyé, & pourrait vous en dire plus de nouvelles qu'un autre. Cela peut être vrai à l'égard des ministres étrangers qui résident à Paris, car ils savent tous la langue du pays ; ils ont à faire à une nation qui se manifeste aisément : ils sont reçus, pour peu qu'ils le veuillent, dans toutes sortes de sociétés, qui toutes s'empressent à leur plaire : ils lisent nos livres, ils assistent à nos spectacles. Un ambassadeur de France en Angleterre est toute autre chose. Il ne sait pour l'ordinaire pas un mot d'anglais ; il ne peut parler aux trois quarts de la nation que par interprète ; il n'a pas la moindre idée des ouvrages faits dans la langue ; il ne peut voir les spectacles où les mœurs de la nation sont représentées. Le trés-petit nombre de sociétés où il peut être admis sont d'un commerce tout opposé à la familiarité française ; on ne s'y assemble que pour jouer & pour se taire. La nation étant d'ailleurs presque toujours divisée en deux partis, l'ambassadeur, de peur d'être suspect, ne saurait être en liaison avec ceux du parti opposé au gouvernement ; il est réduit à ne voir guère que les ministres, à-peu-près comme un négociant qui ne connaît que ses correspondans & son trafic, avec cette différence pourtant que le marchand pour réussir doit agir avec une bonne foi qui n'est pas toujours recommandée dans les instructions de Son Excellence ; de sorte qu'il arrive assez souvent que l'ambassadeur est une espèce de facteur par le canal duquel les fausseté & les tromperies politiques passent d'une cour à l'autre, & qui après avoir menti en cérémonie, au nom du roi son maître, pendant quelques années, quitte pour jamais une nation qu'il ne connaît point du tout.

Il semble que vous pourriez tirer plus de lumières d'un particulier qui aurait assez de loisir & d'opiniâtreté pour

apprendre à parler la langue anglaise, qui converserait librement avec les wigs & les toris, qui dînerait avec un evêque, & qui souperait avec un quaker, irait le samedi à la synagogue et le dimanche à Saint-Paul, entendrait un sermon le matin, & assisterait l'après-dîner à la comédie, qui passerait de la cour à la bourse[4], & par-dessus tout cela ne se rebuterait point de la froideur, de l'air dédaigneux & de glace que les dames anglaises mettent dans les commencemens du commerce, & dont quelques-unes ne se défont jamais[5]; un homme tel que je viens de vous le dépeindre serait encore très-sujet à se tromper, & à vous donner des idées fausses, surtout s'il jugeait, comme on juge ordinairement, par le premier coup d'œil.

Lorsque je débarquai auprès de Londres, c'était dans le milieu du printemps[6]; le ciel était sans nuages, comme dans les plus beaux jours du midi de la France; l'air était rafraîchi par un vent doux d'Occident, qui augmentait la sérénité de la nature, & disposait les esprits à la joie : tant nous sommes *machine*[7], & tant nos âmes dépendent de l'action des corps. Je m'arrêtai près de Greenwich sur les bords de la Tamise. Cette belle rivière qui ne se déborde jamais, & dont les rivages sont ornés de verdure toute l'année, était couverte de deux rangs de vaisseaux marchands durant l'espace de six milles[8]; tous avaient déployé leurs voiles pour faire honneur au roi et à la reine[9] qui se promenaient sur la rivière dans une barque dorée, précédée de bateaux remplis de musique, & suivie de mille petites barques à rames : chacune avait deux rameurs, tous vêtus comme l'étaient autrefois nos pages, avec des trousses & de petits pourpoints ornés d'une grande plaque d'argent sur l'épaule. Il n'y avait pas un de ces mariniers qui n'avertît par sa physionomie, par

son habillement, & par son embonpoint, qu'il était libre, & qu'il vivait dans l'abondance [10].

Auprès de la rivière, sur une grande pelouse qui s'étend environ quatre milles [11], je vis un nombre prodigieux de jeunes gens bien faits qui caracolaient à cheval autour d'une espèce de carrière marquée par des poteaux blancs, fichés en terre de mille en mille. On voyait aussi des femmes à cheval, qui galopaient çà & là avec beaucoup de grâce ; mais surtout de jeunes filles à pied, vêtues pour la plupart de toile des Indes. Il y en avait beaucoup de fort belles, toutes étaient bien faites ; elles avaient un air de propreté [12], & il y avait dans leurs personnes une vivacité et une satisfaction qui les rendaient toutes jolies.

Une autre petite carrière était enfermée dans la grande ; elle était longue d'environ cinq cents pieds, & terminée par une balustrade. Je demandai ce que tout cela voulait dire. Je fus bientôt instruit que la grande carrière était destinée à une course de chevaux, & la petite à une course à pied [13]. Auprès d'un poteau de la grande carrière était un homme à cheval, qui tenait une espèce de grande aiguière d'argent couverte ; à la balustrade de la carrière intérieure étaient deux perches ; au haut de l'une on voyait un grand chapeau suspendu, & à l'autre flottait une chemise de femme. Un gros homme était debout entre les deux perches, tenant une bourse à la main. La grande aiguière était le prix de la course des chevaux ; la bourse, celle de la course à pied ; mais je fus agréablement surpris quand on me dit qu'il y avait aussi une course de filles ; qu'outre la bourse destinée à la victorieuse, on lui donnait pour marque d'honneur cette chemise qui flottait au haut de cette perche [14], & que le chapeau était pour l'homme qui aurait le mieux couru.

J'eus la bonne fortune de rencontrer dans la foule

quelques négocians pour qui j'avais des lettres de recommandation. Ces messieurs me firent les honneurs de la fête, avec cet empressement & cette cordialité de gens qui sont dans la joie, & qui veulent qu'on la partage avec eux. Ils me firent venir un cheval, ils envoyèrent chercher des rafraîchissemens, ils eurent soin de me placer dans un endroit d'où je pouvais aisément avoir le spectacle de toutes les courses & celui de la rivière, avec la vue de Londres dans l'éloignement.

Je me crus transporté aux jeux olympiques ; mais la beauté de la Tamise, cette foule de vaisseaux, l'immensité de la ville de Londres, tout cela me fit bientôt rougir d'avoir osé comparer l'Élide à l'Angleterre. J'appris que dans le même moment il y avait un combat de gladiateurs[15] dans Londres, & je me crus aussitôt avec les anciens Romains. Un courrier de Danemarck qui était arrivé le matin, & qui s'en retournait heureusement le soir même, se trouva auprès de moi pendant les courses. Il me paraissait saisi de joie & d'étonnement : il croyait que toute la nation était toujours gaie ; que toutes les femmes étaient belles & vives, & que le ciel d'Angleterre était toujours pur & serein ; qu'on ne songeait jamais qu'au plaisir ; que tous les jours étaient comme le jour qu'il voyait ; & il partit sans être détrompé. Pour moi, plus enchanté encore que mon Danois, je me fis présenter le soir à quelques dames de la cour ; je ne leur parlai que du spectacle ravissant dont je revenais ; je ne doutais pas qu'elles n'y eussent été, & qu'elles ne fussent de ces dames que j'avais vues galoper de si bonne grâce. Cependant, je fus un peu surpris de voir qu'elles n'avaient point cet air de vivacité qu'ont les personnes qui viennent de se réjouir ; elles étaient guindées & froides, prenaient du thé, fesaient un grand bruit avec leurs éventails, ne disaient

mot, ou criaient toutes à la fois pour médire de leur prochain ; quelques-unes jouaient au quadrille [16], d'autres lisaient la gazette ; enfin, une plus charitable que les autres, voulut bien m'apprendre que le *beau monde* ne s'abaissait pas à aller à ces assemblées populaires qui m'avaient tant charmé ; que toutes ces belles personnes vêtues de toile des Indes étaient des servantes ou des villageoises ; que toute cette brillante jeunesse, si bien montée et caracolant autour de la carrière, était une troupe d'écoliers & d'apprentis montés sur des chevaux de louage. Je me sentis une vraie colère contre la dame qui me dit tout cela. Je tâchai de n'en rien croire ; & m'en retournai de dépit dans la Cité, trouver les marchands & les *aldermen* qui m'avaient fait si cordialement les honneurs de mes prétendus jeux olympiques.

Je trouvai le lendemain, dans un café malpropre [17], mal meublé, mal servi, & mal éclairé, la plupart de ces messieurs, qui la veille étaient si affables & d'une humeur si aimable ; aucun d'eux ne me reconnut ; je me hasardai d'en attaquer quelques-uns de conversation ; je n'en tirai point de réponse, ou tout au plus un oui & un non ; je me figurai qu'apparemment je les avais offensés tous la veille. Je m'examinai, & je tâchai de me souvenir si je n'avais pas donné la préférence aux étoffes de Lyon sur les leurs ; ou si je n'avais pas dit que les cuisiniers français l'emportaient sur les Anglais, que Paris était une ville plus agréable que Londres, qu'on passait le temps plus agréablement à Versailles qu'à Saint-James, ou quelqu'autre énormité pareille. Ne me sentant coupable de rien, je pris la liberté de demander à l'un d'eux, avec un air de vivacité qui leur parut fort étrange, pourquoi ils étaient tous si tristes : mon homme me répondit d'un air renfrogné qu'il fesait un vent d'Est. Dans le moment arriva un de

leurs amis, qui leur dit avec un visage indifférent : « Molly s'est coupé la gorge ce matin [18]. Son amant l'a trouvée morte dans sa chambre, avec un rasoir sanglant à côté d'elle. » Cette Molly était une fille jeune, belle, & très-riche, qui était prête à se marier avec le même homme qui l'avait trouvée morte [19]. Ces messieurs, qui tous étaient amis de Molly, reçurent la nouvelle sans sourciller. L'un d'eux seulement demanda ce qu'était devenu l'amant ; *il a acheté le rasoir*, dit froidement quelqu'un de la compagnie.

Pour moi, effrayé d'une mort si étrange et de l'indifférence de ces messieurs, je ne pus m'empêcher de m'informer quelle raison avait forcé une demoiselle, si heureuse en apparence, à s'arracher la vie si cruellement ; on me répondit uniquement qu'il fesait un vent d'Est. Je ne pouvais pas comprendre d'abord ce que le vent d'Est avait de commun avec l'humeur sombre de ces messieurs, & la mort de Molly. Je sortis brusquement du café, & j'allai à la cour, plein de ce beau préjugé français qu'une cour est toujours gaie. Tout y était triste & morne, jusqu'aux filles d'honneur. On y parloit mélancoliquement du vent d'Est. Je songeai alors à mon Danois de la veille. Je fus tenté de rire de la fausse idée qu'il avait emportée d'Angleterre ; mais le climat opérait déjà sur moi, & je m'étonnais de ne pouvoir rire. Un fameux médecin de la cour [20], à qui je confiai ma surprise, me dit que j'avais tort de m'étonner, que je verrais bien autre chose aux mois de novembre [21] et de mars ; qu'alors on se pendait par douzaine ; que presque tout le monde était réellement malade dans ces deux saisons, & qu'une mélancolie noire se répandait sur toute la nation : car c'est alors, dit-il, que le vent d'Est souffle le plus constamment [22]. Ce vent est la perte de notre île. Les animaux même en souffrent, &

ont tous l'air abattu[23]. Les hommes qui sont assez robustes pour conserver leur santé dans ce maudit vent, perdent au moins leur bonne humeur. Chacun alors a le visage sévère, & l'esprit disposé aux résolutions désespérées. C'était à la lettre par un vent d'Est qu'on coupa la tête à Charles Ier, & qu'on détrôna Jacques II. « Si vous avez quelque grâce à demander à la cour, m'ajouta-t-il à l'oreille, ne vous y prenez jamais que lorsque le vent sera à l'Ouest ou au Sud. »

Outre ces contrariétés que les élémens forment dans les esprits des Anglais, ils ont celles qui naissent de l'animosité des partis ; & c'est ce qui désoriente le plus un étranger.

J'ai entendu dire ici, mot pour mot, que milord Marlborough était le plus grand poltron du monde, & que M. Pope était un sot[24].

J'étais venu plein de l'idée qu'un wigh était un *fier* républicain, ennemi de la royauté ; & un tory, un partisan de l'obéissance passive. Mais j'ai trouvé que dans le parlement presque tous les wighs étaient pour la cour, & les torys contre elle[25].

Un jour, en me promenant sur la Tamise, l'un de mes rameurs, voyant que j'étais Français, se mit à m'exalter d'un air fier la liberté de son pays, & me dit en jurant Dieu qu'il aimait mieux être un batelier sur la Tamise qu'archevêque en France[26]. Le lendemain je vis mon même homme dans une prison auprès de laquelle je passais ; il avait les fers aux pieds, & tendait la main aux passans à travers la grille[27]. Je lui demandai s'il fesait toujours aussi peu de cas d'un archevêque en France ; il me reconnut. « Ah ! Monsieur, l'abominable gouvernement que celui-ci !

240. *K* fin [républicain]

on m'a enlevé par force, pour aller servir sur un vaisseau du roi en Norvége; on m'arrache à ma femme & à mes enfans, & on me jette dans une prison, les fers aux pieds, jusqu'au jour de l'embarquement, de peur que je ne m'enfuie. »

Le malheur de cet homme, & une injustice si criante me touchèrent sensiblement. Un Français qui était avec moi m'avoua qu'il sentait une joie maligne de voir que les Anglais, qui nous reprochent si hautement notre servitude [28], étaient esclaves aussi bien que nous. J'avais un sentiment plus humain, j'étais affligé de ce qu'il n'y avait plus de liberté sur la terre.

Je vous avais écrit sur cela bien de la morale chagrine, lorsqu'un acte du parlement mit fin à cet abus d'enrôler des matelots par force [29], & me fit jeter ma lettre au feu. Pour vous donner une plus forte idée des contrariétés dont je vous parle, j'ai vu quatre traités fort savans contre la réalité des miracles de Jésus-Christ [30], imprimés ici impunément, dans le temps qu'un pauvre libraire a été pilorié pour avoir publié une traduction de la *Religieuse en chemise* [31].

On m'avait promis que je retrouverais mes jeux olympiques à Newmarket. « Toute la noblesse, me disait-on, s'y assemble deux fois l'an ; le roi même s'y rend quelquefois avec la famille royale. Là vous voyez un nombre prodigieux de chevaux les plus vîtes de l'Europe, nés d'étalons arabes & de juments anglaises, qui volent dans une carrière d'un gazon verd à perte de vue, sous de petits postillons vêtus d'étoffes de soie, en présence de toute la cour. » J'ai été chercher ce beau spectacle, & j'ai vu des maquignons de qualité qui pariaient l'un contre l'autre, & qui mettaient dans cette solemnité infiniment plus de filouterie que de magnificence [32].

Voulez-vous que je passe des petites choses aux grandes? Je vous demanderai si vous pensez qu'il soit bien aisé de vous définir une nation qui a coupé la tête à Charles Ier, parce qu'il voulait introduire l'usage des surplis[33] en Ecosse, & qu'il avait exigé un tribut que les juges avaient déclaré lui appartenir, tandis que cette même nation a vu sans murmurer Cromwell chasser les parlemens, les lords, les évêques, & détruire toutes les lois.

Songez que Jacques II a été détrôné en partie pour s'être obstiné à donner une place dans un collége à un pédant catholique[34]; & souvenez-vous que Henri VIII, ce tyran sanguinaire, moyen catholique, moitié protestant, changea la religion du pays, parce qu'il voulait épouser une effrontée, laquelle il envoya ensuite sur l'échafaud; qu'il écrivit un mauvais livre contre Luther en faveur du pape, puis se fit pape lui-même en Angleterre, fesant pendre tous ceux qui niaient sa suprématie, & brûler ceux qui ne croyaient pas la transsubstantiation[35]; & tout cela gaiement & impunément.

Un esprit d'enthousiasme, une superstition furieuse avait saisi toute la nation durant les guerres civiles; une impiété douce & oisive succéda à ces temps de trouble sous le règne de Charles II.

Voilà comme tout change, & que tout semble se contredire. Ce qui est vérité dans un temps est erreur dans un autre[36]. Les Espagnols disent d'un homme: *il était brave hier*. C'est à-peu-près ainsi qu'il faudrait juger des nations, & surtout des Anglais; on devrait dire: « Ils étaient tels en cette année, en ce mois[37]. »

COMMENTAIRE

1. Ce morceau a été publié par les éditeurs de Kehl (t. XLIX, p. 10 ; *Mélanges littéraires*, t. 3). On y reconnaît aisément une *lettre Anglaise*. Voltaire ne la publia pas. Lounsbury (*Shakespeare and Voltaire*, p. 13) donne une explication très arbitraire et très invraisemblable. « The very fact that this Epistle was not printed in Voltaire's lifetime, seems to indicate that he regarded its publication as too much of a tax upon human credulity, if not upon English patience. » Il n'y a pas à s'arrêter à cette hypothèse.

Le début de la pièce indique clairement qu'elle était destinée à ouvrir le recueil. Mais il est aisé de comprendre que cette lettre, par sa matière et par son développement, suppose un plan plus vaste que celui de l'ouvrage publié en 1734, et une conception assez différente du sujet. Les *Lettres* de 1734 sont exclusivement *philosophiques*, au sens du XVIIIe siècle, et polémiques : celle-ci marque un dessein pittoresque, et offre une peinture du pays et des mœurs, des sensations d'Angleterre et de la vie anglaise, qui rappellent davantage tout à la fois la manière des précédents voyageurs en Angleterre, Muralt ou Prévost, et le goût des ouvrages sur les mœurs donnés au début du XVIIIe siècle par Dufresny, Lesage ou Montesquieu. Voltaire mit cette ébauche de côté sans doute quand il eut précisé l'idée originale du livre qu'il voulait écrire.

A quelle date le morceau a-t-il été composé ? Il doit être antérieur à la rédaction définitive ; mais nous ne savons pas assez précisément à quelle époque celle-ci doit être placée, et cette conjecture raisonnable ne fournit pas beaucoup de lumière. Les éditeurs de Kehl datent cet essai très arbitrairement de 1727. L'arrangement qu'on y trouve donne à supposer au contraire qu'il n'a pas été écrit au début du séjour de Voltaire à Londres.

Une date précise est fournie par les allusions à la *presse* des matelots, aux *Discours sur les Miracles* de Woolston et à la con-

damnation de Curll (cf. n. 29, 30, 31). Curll est pilorié le 23 février 1728; le 4me Discours sur les Miracles est daté du 14 mai 1728; l'agitation sur la *presse* est d'avril-mai 1728. Les poursuites contre Woolston s'engagent à la fin de mai, et la condamnation est du 4 mars de l'année suivante. Voltaire ne connaît que quatre discours : le 5me est daté du 25 oct. 1728. Il devient donc fort vraisemblable que le fragment a été rédigé entre mai et novembre 1728.

Faut-il attribuer l'abandon du premier projet des Lettres à l'apparition des tomes V et VI des *Mémoires d'un homme de qualité*, où l'abbé Prévost donnait une description de Londres et de l'Angleterre (voyez dans l'éd. de 1808, les l. X, XI et le début du l. XII) ? Ces deux tomes parurent en 1731. Ce serait donc alors que Voltaire, pour mieux se distinguer de son devancier, aurait resserré son plan et mis de côté le charmant morceau que nous réimprimons. Il n'y a d'ailleurs pas là de quoi fonder solidement une conjecture.

2. J. Dennis, *Miscellanies in Verse and Prose*, London 1693, in-12. Sa *relation* d'un voyage en France et en Italie se compose de trois lettres datées de Lyon, Turin et Rome. C'est dans la première (15 oct. 1688) que se trouve le passage visé par Voltaire et dégagé selon son procédé habituel. *Il y a un mois*, dit Dennis, que son ami attend une lettre de lui : il a passé ce temps à Paris. Les Français sont « full of Talk, inquisitive ». Et il continue : « But since I am taking my leave of that People, I will confine my Discourse to them. But *before I begin*, I will use plain dealing with you (a thing which they never did yet with any one), *and tell you that I mortally hate them*. Yet neither shall my Nature nor acquired Antipathy suborn me to say any thing false of them... But then I must give you this Caution that what I have to say, tho' it be true in some measure of all of them, yet it is chiefly to be confined to the middle sort of the Nation :... These then I have found in the first place *excessively vain*. Every Man is here a Narcissus... They have so long made sport for their neighbouring Nations by extravagant and absurd Commendations of their own that to endeavour to bring proofs of their vanity, would be something more *ridiculous* than that... The French then are affected and impudent, which are but the necessary

effects of that National Vice, their Vanity. *But then have they one good quality, which proceeds froom the same Vanity. And that is their extraordinary civility to Strangers.* For *they are civil not for our satisfaction, but their own*, not as they imagine it a duty, but an accomplishment... ! *Tis to please himself that a Frenchman is officious to me* » (P. 126-130).

3. « Les ambassadeurs même, malgré les longs séjours qu'ils faisaient à Londres, n'apprenaient d'ordinaire pas un mot de la langue. Cominges, sous Louis XIV, appelait une rue « rue Rose Street », sans se douter du double emploi ; le comte de Broglie, au siècle suivant, décrivait une curieuse cérémonie qu'il appelait un *Drerum* (Drawing Room) » (Jusserand, *Shakspeare en France sous l'ancien régime*, p. 96). « D'Estrade, par exception, savait l'anglais », ajoute en note M. JusserandV oltaire avait eu des lettres de recommandation de M. de Morville pour le comte de Broglie, à qui, probablement, sous la généralité de ses expressions, il fait allusion (Cf. Jusserand, *English Essays from a French pen*, p. 214).

4. C'est sa vie que décrit Voltaire : cf. les ouvrages déjà cités de Ballantyne et de Churton Collins.

5. Muralt notait par oui-dire que les femmes anglaises étaient « d'abord réservées, mais se familiarisaient bientôt » (Ed. Ritter, p. 14 ; cf. aussi p. 38-44, sur les femmes, et p. 70, sur la froideur des hommes).

6. Au commencement ou au milieu de mai 1726, selon l'opinion communément reçue : le 10 juin (nouveau style ; 30 mai, v. s.) selon M. Churton Collins (*Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England*, 1908, p. 6). L'expression « au milieu du printemps » trouve une confirmation dans une lettre récemment publiée par M. Hettier dans les *Mémoires de l'Académie de Caen*, et précédemment par M. Sieveright dans l'*Athenæum* du 6 avril 1892. M. Lucien Foulet (*Le voyage de Voltaire en Angleterre*, dans la *Revue d'Histoire littéraire*, janv.-mars 1906) a cru pouvoir reculer au mois d'août la date de la première arrivée de Voltaire à Londres : son argumentation ne m'a pas paru convaincante. M. Foulet, depuis, a retiré son hypothèse (*Rev. d'H. l.*, 1908).

7. « La *machine* humaine n'est gueres moins dépendante des qualités de l'air d'un pays, des variations qui surviennent dans ces qualités, en un mot de tous les changemens qui peuvent embarrasser ou favoriser ce qu'on appelle les opérations de la nature, que le sont les fruits mêmes » (Abbé Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 2e P., sect. XIV... Du pouvoir de l'air sur le corps humain, éd. 1760, t. II, p. 231). « L'humeur et même l'esprit des hommes faits dépendent beaucoup des vicissitudes de l'air. Suivant que l'air est sec ou humide, suivant qu'il est chaud, froid ou tempéré, nous sommes gais ou tristes *machinalement*, nous sommes contents ou chagrins sans sujet » (*Ibid.*, p. 257).

8. C'est la distance de Greenwich à Londres (Beeverell, *Les Délices de la Grande Bretagne*, 1727, t. IV, p. 830). « Depuis Greenwich jusqu'à Londres, tout est bordé de beaux villages et la rivière est couverte d'une infinité de bâtiments de toute grandeur » (*Ibid.* ; cf. encore p. 886 ; La Mottraye, *Voyages*, t. I, p. 149-150 ; l'abbé Prévost, *Mém. d'un H. de qualité*, l. X, éd. 1808, t. III, p. 8 et 9).

9. Les réjouissances ordonnées pour la fête du roi, le 30 mai 1726, n'ont rien à voir avec cette description, malgré l'opinion de M. Churton Collins (*Voltaire... in England*, p. 7). — « Au printemps de 1726, la reine d'Angleterre, la pauvre femme du roi Georges Ier, était enfermée depuis plus de trente ans au château d'Ahlden en Hanovre où elle mourut six mois plus tard, le 13 nov. 1726. Elle ne pouvait donc pas se promener en barque sur la Tamise avec le roi. J'imagine que la fête décrite par Voltaire a eu lieu en effet, mais après la mort du roi Georges Ier (22 juin 1727). C'est le roi Georges II avec la reine Caroline, sa femme, qui s'est promené sur la Tamise, et si la fête a eu lieu au milieu du printemps, c'était en 1728 » (Lettre de M. Eug. Ritter, 18 déc. 1906). La déduction est rigoureuse, et, à un détail près, est confirmée par les journaux anglais. Ce n'est pas au printemps, c'est en été, et en 1727, peu après le couronnement, que la promenade décrite par Voltaire a eu lieu. « Saturday evening, the King and Queen diverted themselves upon the Rive Thames, in one of His Majesty's Shallops

with 12 oars; four other of his Majesty's Shalloups and Barges attending with the Duke of Grafton, the Earls of Scarlborough and Grantham, the Lord Paget and other Persons of Rank and Distinction in them. Their Majesties went thro' London Bridge as low as Shadwell Dock, and then were rowed back to Chelsea, where the Earl of Essex in his Barge, accompanied by his Countess and lady Mary Capel his sister, was waiting for their Majesties, and where a fine Concert of Musick, consisting of the best Masters, was placed in a Barge, to entertain the illustrious Company. The River was covered with wherries filled of spectators; and the ships hoisted their Colours and fired their Guns as their Majesties passed; and they were saluted with continual acclamations as well from shore as from the Ships and Boats. The Flags were also display'd at Lambeth, Chelsea and Battersea Churchs, and Guns fired from both shores. About 10 their Majesties landed at the Countess of Portland's Stairs and returded in their Chairs to Saint James's » (*The Daily Journal*, nº 2030, Monday, July 17, 1727). Je ne trouve pas dans les journaux anglais d'autre fait-divers auquel s'applique le passage de Voltaire : ils ne mentionnent en 1726-1727 sous Georges Ier, aucune promenade du Prince et de la Princesse de Galles, et depuis l'avènement de Georges II jusqu'en mars 1729, en dehors de deux promenades brièvement notées, où Leurs Majestés *remontèrent* la Tamise (14 et 20 juillet), ils ne fournissent la relation ni l'indication d'aucune fête analogue à celle dont je viens de transcrire la description. Voltaire, évidemment, a employé ici un procédé de composition artistique comme dans les lettres III et X, et n'a pas voulu faire une exacte relation de voyage.

10. Sur les bateliers de Londres, cf. Misson, p. 27; Muralt p. 48; Beeverell, t. IV, p. 886 (« L'on compte 3 ou 4000 bateliers dans Londres et aux environs ») ; César de Saussure, p. 286.

11. Sur les courses de chevaux en Angleterre au XVIIIe siècle, cf. Ashton, *Social Life*, ch. 23.

12. Sur la beauté et la propreté des Anglaises, Misson, p. 192; Muralt, p. 13.

13. Il s'agit sans doute ici des courses de Deptford, entre Greenwich et Londres. Misson (art. Courses) et La Mottraye (*Voyages*, I, 166) ont parlé des courses à pied sans nommer Deptford. Ashton, *Social Life in England*, ch. 24 (p. 243) : « There were foot races, but I can find out one or two notices of them, and there is very little like professional pedestrianism. » Ashton indique Hampstead-wake et Deptfort-wake comme deux fêtes où il y avait des courses à pied, et des courses de femmes (*Ibid.*). Saussure indique des courses de jeunes filles à Kû-green (Kew), de l'autre côté de Londres (p. 297). — Je n'ai pu trouver la date de Deptford-wake ; peut-être faut-il conclure d'une facétie de *Quidus* dans le *Weekly Journal* (n° 77, Sat. Oct. 22, 1726) que cette fête avait lieu en octobre. — M. Churton Collins croit (p. 6-7) qu'il s'agit de la fête de Greenwich qui avait lieu le lundi de la Pentecote, donc en 1727, le 30 mai (v. s.). Mais on ignore s'il y avait des courses à pied à Greenwich, et il y en avait sûrement à Deptford.

14. « Women raced for smocks, silk stockings or top knots » (Ashton, p. 244).

15. Cf. lettre XIX, n. 27.

16. « *Quadrille*, s. m. Espèce de jeu d'hombre qui se joue à quatre » (*Dict. de l'Acad.*, 1740). *Quadrille* n'était auparavant usité que comme terme de carrousel, et était du féminin.

17. Sur les *Cafés* cf. Misson, p. 37 ; Muralt, p. 96-97, qui les trouve aussi « forts dégoûtants, puants, pleins de fumée comme des corps de garde et autant farcis de monde » ; Ashton, *Social life in the reign of Queen Anne*, p. 161-179.

18. « Autrefois on se pendait beaucoup ; présentement la mort la plus en usage, c'est de *se couper la gorge* » (Murat, l. III, éd. Ritter, p. 54).

19. Est-ce un arrangement de l'histoire racontée dans le *Sottisier* ? « Chacun se croit quelque chose. Quand j'arrivai en Angleterre, la femme d'un procureur se tua, et fit mettre dans les gazettes qu'elle protestait, à la face de toute la terre, qu'elle n'avait jamais couché avec son clerc » (*Sottisier*, XXXII, 593). Ou sont-ce deux anecdotes distinctes ? Les journaux anglais de 1726-1729 ne contiennent aucun fait-divers où l'on reconnaît

naisse les éléments de l'une ou de l'autre. Le *Weekly Journal* (Saturday, February 24, 1728, nº 144, et Saturday, May 25, 1728, nº 157) conte l'histoire d'un homme qui allait disant partout que sa femme couchait avec son domestique. Il en devint fou, et eut pourtant l'esprit de se faire allouer en justice 500 l. de dommages-intérêts. Ce pourrait être le commencement de l'anecdote du *Sottisier*. Mais il manque le dénouement, le suicide de la femme.

20. Est-ce Mead ? Il fut nommé en 1727 ou 1728 médecin de la Reine ; il n'était donc pas « médecin de la cour » en 1726. Mead avait publié en 1708 *a Discourse concerning the action of the Sun and the Moon on animal Bodies and the influence they may have in many diseases*. Je n'y trouve rien sur le sujet traité par Voltaire, non plus que dans ses autres ouvrages (*Opera omnia*, 2 vol. in-8, 1757-1773).

21. « Un Français, célèbre écrivain de romans, pour s'opposer à ceux qui les commencent par la saison fleurie de l'année, entame un des siens de cette manière : Dans le triste mois de *Novembre*, lorsque les Anglais se pendent et se noyent, un amant au désespoir alla se promener à la campagne, etc. » (*Spectateur*, tr. franç., 1754, t. IV, p. 177).

22. Le Genevois Lesage, parlant de la mélancolie anglaise et des suicides fréquents, en attribue la cause à l'alimentation, à la consommation excessive de viande : « C'était l'opinion du Roi Charles second, que le bœuf rôti, et la lecture de la Sainte Écriture faisaient le malheur de l'Angleterre » (P. 433). La Mottraye : « Il ne se passe point de mois, ni même de semaine que quelque homme ne se pende ou ne se précipite dans la Tamise, ne se coupe la gorge ou ne se tire un coup de pistolet dans la tête » (I, 165). Mais pour lui, cette mélancolie a pour cause « la nature du climat humide et nébuleux » (*Ibid.*). Saussure, plus tard, s'étendra aussi sur ce sujet (p. 202-209), mais il se rapprochera plutôt de Lesage et de La Mottraye que de Voltaire dans l'explication de cette « fâcheuse maladie d'esprit ». Il s'écriera : « On dit qu'elle est causée par la bière, par les alimens qui sont trop succulens, et surtout par l'épaisseur de l'air et la fumée de charbon qu'on y respire » (P. 204). Muralt (l. III, p. 53-57) s'étonne

sans trop s'expliquer : « On ne sait (p. 56) à quoi attribuer une singularité si étrange, si ce n'est à ce que je vous ai déjà dit de leur caractère... » Il allègue aussi la contagion de l'exemple. — Voltaire obéissait donc à la tradition des récits de voyage en peignant cette folie du suicide ; mais pour l'explication, il se souvient probablement de l'abbé Dubos : « Il est en Europe un pays où les hommes qui se défont eux-mêmes, sont moins rares qu'ils ne le sont ailleurs. On a observé dans la capitale de ce royaume, où l'on tient un Registre mortuaire, qui fait mention du genre de mort d'un chacun, que de soixante personnes qui se défont elles-mêmes dans le cours d'une année, cinquante se sont portées à cet excès de fureur *vers le commencement ou bien à la fin de l'hiver*. Il règne alors dans cette contrée *un vent de Nord-Est* qui rend le ciel noir, et qui afflige sensiblement les corps les plus robustes » (*Réflex. crit. sur la Poésie et sur la Peinture*, 2e P., sec. XIV ; éd. 1760, t. II, p. 238-239). Vers l'époque où Voltaire rédigeait ce morceau, Montesquieu, dans un ouvrage également destiné à demeurer longtemps inédit, l'*Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*, exposait l'influence du *Chiroc* (sirocco) sur les Italiens et ajoutait : « Les Anglais ont aussi leur vent d'Est » (*Mélanges inédits*, p. 118). — Voyez encore sur le suicide en Angleterre les *Voyages et Aventures de Martin Nogué en Europe* (ch. 36, p. 395), 1728, in-12.

23. « On remarque même dans les animaux les effets différents de l'action de l'air. Suivant qu'il est serein ou qu'il est agité, suivant qu'il est vif ou qu'il est pesant, il inspire aux animaux une gaieté, ou il les jette dans une langueur que la moindre attention rend sensible » (Dubos, t. II, p. 238).

24. Cf. l. XXII, t. II, p. 138. Voltaire s'est copié lui-même. Abstraction faite des raisons générales, le rapprochement de ces deux passages invite à conclure que la lettre à M*** est antérieure à la rédaction de la lettre XXII.

25. Voltaire était à Londres sous le ministère Whig de Walpole.

26. Sur l'esprit des bateliers de Londres, cf. Muralt, l. III, p. 48.

27. Il est possible que le tour de ce passage contienne une réminiscence du *Spectateur*. « *Passing under Ludgate the other day*, I heard *a voice bawling for charity*, which I thought I had somewhere heard before. *Coming near to the grate*, the Prisoner called me by my name, and desired I would throw something into the box » (N° 82). Mais le fond de l'anecdote vient d'une brochure contre la « presse » parue en 1728, *The Sailors' Advocate* (p. 13), soit que Voltaire l'ait eue en main, soit plutôt qu'il ait été frappé d'une citation qu'en fit le n° 161 de *Mist's Weekly Journal* (Sat. May 18, 1728) : « We are bred up, écrit Mist, in a Notion that all the world are *slaves* but ourselves... The Author of the *Sailors' Advocate* tells us that he happen'd to go on board of a Press-smack in the River, where he saw great numbers of Men stew'd in a narrow Hold, fortified a-top with Iron-bars like a Prison ; and that a poor Fellow just turn'd in, looking up at the Iron Grates upon his Head, broke out into those expressions : *Why am I thrown into a Dungeon ? what have I done to be dragged from my Wife and Children ?* was I not born as free as the greatest Duke of England ? If I have committed no Crime, who has power to confine me, and why is not here as well as I ? » (Le texte du *Sailors' Advocate* présente quelques différences sans importance avec la citation : le nom prudemment laissé en blanc par Mist dans la dernière phrase est *my Lord Mayor*.) — On ne mettait pas les gens recrutés par la presse dans une prison de Londres, par ex. à Marshalsea, prison de l'Amirauté ; on les tenait, comme on voit, dans des bateaux, sans communication avec la terre.

28. Idée développée dans une note du *Sottisier* (XXXII, 595), où Voltaire fait encore allusion à la presse ; et reprise aussi dans les *Pensées sur le gouvernement* (16 et 18, t. XXIII, p. 528-529). Dans ce dernier passage, il cite et traduit des vers anglais qui expriment cette opinion sur la France :

> A nation here I pity and admire,
> Whom noblest sentiments of glory fire,
> Yet taught by custom's force and bigot fear
> To serve with pride and boast *the yoke* the bear...

Voltaire ailleurs attribue ces vers à Middleton, auteur de la

vie de Cicéron (XXVI, 159). Ils sont de lord Lyttelton, dans une épître qu'il écrivit de Paris à son tuteur Dr. Ayscough en 1728 (*The Works of George lord Lyttelton, now first collected together*, publ. by G. E. Ayscough, in-4, p. 599).

29. Il n'y eut pas au XVIIIe siècle d'acte du Parlement pour supprimer la presse (cf. de Franqueville, *Le gouvernement britannique*, I, 245 ; W. Connor Sidney, *England and the English in the 18th Century*, I, 335-341 ; Lecky, *Hist. of Engl. in the 18th C.*, III, 535-539 ; Ashton, *Social Life*, 405-406) ; mais il y eut en mai 1728 un acte pour encourager les enrôlements volontaires dans la marine, qui tendait à diminuer le recrutement par la *presse*. A cette époque, il y eut un mouvement très vif dans les journaux contre cette pratique (*The Craftsman*, nº 95, Sat. April 27, 1728 ; *Mist's Weekly Journal*, article cité note 27, etc.). Il y eut aussi nombre de brochures publiées sur le même sujet.

30. *A discourse on the Miracles of our Saviour in Wiew of the Present Controversy between Infidels and Apostates*, by Thomas Woolston sometime fellow of Sidney College in Cambridge, London, 1727. Ce discours fut suivi de cinq autres. La dédicace du premier est datée du 17 avril 1727 : celle du 4e est datée du 14 mai 1728. Woolston écrivit encore un 5e et un 6e discours. Il fut poursuivi après le 4e, jugé, et condamné à un an d'emprisonnement et 100 livres d'amende. (Cf. *The Daily Journal*, nº 2298, Friday May 24, 1728 ; *The Daily Post*, nº 2707, même jour, nº 2715, Tuesday June 4 ; *The London Evening Post*, nº 144, from Thursday Nov. 7 to Sat. Nov. 9, 1728 ; *The Universal Spectator*, Sat. Nov. 9, 1728 et Sat. March 8, 1729 ; *The Monthly Chronicle*, t. II, 1729, p. 50, 102, 132, 238 et appendice p. 25.) Le mot *impunément* prouve que Voltaire a écrit, sinon avant les poursuites, du moins avant la condamnation : d'ailleurs il ne connaît que quatre discours ; le cinquième parut à la fin d'octobre (dédicace du 25), et Voltaire n'aurait guère pu l'ignorer. On peut donc dater assez précisément cette lettre entre mai et novembre 1728.

31. *Vénus dans le Cloître ou la Religieuse en chemise*, par l'abbé Duprat (abbé Barrin), Cologne, 1683, in-12 (cf. Quérard, *Supr-*

cheries litt., t. I, p. 1182, *e*).— Le libraire Edmund Curll fut poursuivi pour avoir publié des traductions de la *Religieuse en chemise* et du *De Flagrorum usu in re Venerea*. L'affaire, sur laquelle se greffa une troisième poursuite, dura du mois de juin 1726 au mois de février 1728 (*The Daily Journal*, n° 1703, Thursday June 30, 1726 ; n° 1999, Sat. June 10, 1727 ; *The London Journal*, n° 382, Sat. Nov. 26, 1726 ; *The Daily Post*, nos 2549 et 2553, Thursday Nov. 23 et Tuesday Nov. 28, 1727 ; *The Weekly Journal*, Sat. May 28, 1726, etc.). Voici l'annonce de la condamnation : « Mr. Curll was also brought into the said Court (The King's Bench Bar at Westminster) in order to receive Sentence for publishing *the Nun in her Smock*, and the Treatise *De usu Flagrorum*, and also for publishing *the Memoirs of Ker of Kersland*, where the Court sentenced him to pay 25 Marks each for publishing the two first books, and to remain in Prison till paid ; and also to be fined 20 Marks for publishing *Ker of Kersland, to stand in the Pillory one hour at Charing Cross*, and to be bound himself in 100 l. for his good behaviour » (*The Daily Journal*, n° 2211, Tuesday February 13, 1728). Comme on voit, le *pilori* est pour *Ker of Kersland*, non pour *la Religieuse en chemise*. Curll fut *pilorié* le vendredi 23 février 1728, et la populace, accoutumée à insulter et maltraiter les voleurs et sodomites, eut des égards pour l'éditeur (*The Daily Journal*, nos 2219 et 2221, Thursday Febr. 22 et Sat. Febr. 24, 1728). — Voltaire écrit donc ceci après le 23 février 1728.

32. Sur Newmarket et les Courses, cf. *A Journey through England*, p. 137 ; La Mottraye, I, 166 ; Misson, 91 ; Ashton, *Social Life*, ch. 23, etc.

33. C'est-à-dire le culte anglican, symbolisé par l'usage du surplis. Sur le surplis, et sur le scandale qu'il donnait aux sectes dissidentes, cf. Abbey et Overton, t. II, p. 468.

34. « Le Jésuite Peters cause de son malheur » (*Sottisier*, XXXII, p. 509). Mais il ne s'agit pas ici de Peters (ou mieux Edward Petre) que Jacques II nomma « conseiller privé » au grand scandale des Anglais (Leclerc, *Histoire des Provinces Unies*, 1723, in-fol., II, 402). Il s'agit de l'effort fait par le roi pour installer des catholiques dans les Universités : il voulut faire du

bénédictin Alban Francis un maître ès arts de Cambridge en le dispensant du serment du *test*, et il essaya de faire recevoir Ant. Farmer, qui avait promis de se faire catholique, comme président de Magdalen College à Oxford. L'affaire de Magdalen College émut beaucoup les Anglicans (Leclerc, *ibid*, II, 407). Le mot *pédant* semble mieux s'appliquer à Farmer qu'au moine dont Voltaire n'aurait pas manqué de souligner la qualité.

35. « Il s'agissait d'être pour ou contre le pape. Les gens du roi pendaient ceux qui étaient pour, mais il brûlaient ceux qui étaient contre, etc. » (V. Hugo, *Marie Tudor*, I, 2). Est-ce Voltaire qui a suggéré le développement d'Hugo ?

36. Montaigne, *Essais*, II, 12 (*Apologie de Raimond Sebon*), éd. Motheau et Jouaust, in-12, t. IV, p. 121-122, tire la même conclusion des variations des Anglais sur la religion.

37. « Celui que vous vites hier si aventureux, ne trouvez pas étrange de le voir aussi poltron le lendemain » (Montaigne, II, 1). Je ne sais d'où Voltaire a pu tirer le dicton espagnol.

III

FRAGMENT SUPPOSE D'UNE LETTRE ANGLAISE

*A M**** [1]

. . . . . .

Dans ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui consiste en contradictions. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France [2]. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France un duc et pair ne sait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville [3]. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche), mais il vous refuse sa porte si vous ne l'appelez pas *Monseigneur*. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, se contente du titre de *Monsieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi ; mais il précède tous les pairs du royaume [4].

Ligne 1. Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre. (*Note de K.*)

Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie [5]. Le magistrat de la police a grand soin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval ; à peine a-t-il ordonné les réjouissances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuses se donnent le fouet pour en demander pardon à Dieu [6]. Il est défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtisseurs en vendent tant qu'ils veulent [7]. On peut acheter des estampes, le dimanche, mais non des tableaux [8]. Les jours de la Vierge on n'a point de spectacles, on les représente tous les dimanches [9].

On lit dévotement à l'église les chapitres de Salomon, où il dit formellement que l'âme est mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de se réjouir [10].

On fait brûler Vanini, et on traduit Lucrèce pour Monsieur le Dauphin [11], et on fait apprendre par cœur aux écoliers, *formosum pastor Corydon*, &c. [12]. On se moque du polythéisme, et on admet le trithéisme et les saints.

En Angleterre les ducs sont appelés *princes*. La communion anglicane est opposée au gouvernement, qui la tolère [13] ; la liberté, et les matelots enrôlés par force [14] ; défense d'injurier personne, mais permis de mettre la première lettre du nom [15], &c.

COMMENTAIRE

1. Ce petit morceau a été placé par les éditeurs de Kehl dans la Correspondance sous la date très arbitraire de 1727 (t. LII, p. 69 ; t. Ier de la *Corresp. générale*). Il est certain que ce n'est pas une vraie lettre. Est-ce un fragment de *Lettre sur les Anglais* ? Un indice le donne à croire : « Dans *ce pays-ci* comme ailleurs ». On interprète *ce pays-ci* par l'Angleterre dont Voltaire se met à parler à la fin du fragment. Mais *ce*

pays-ci, ce pourrait être aussi bien la France, dont il est principalement question. Il faudrait, pour l'expliquer sûrement, pouvoir dire dans quelle fiction le morceau devait servir.

Toute la matière de ce fragment sort des cahiers dont on a tiré ce qu'on appelle le *Sottisier* de Voltaire (t. XXXII, p. 483-607 ; cf. p. 514, 553, 557, 577). Il est difficile de préciser la date tant de cette ébauche que des notes qui y correspondent. Un bon nombre des remarques du *Sottisier* qui avoisinent celles dont nous avons à tenir compte ici, se rapportent à la préparation du *Siècle de Louis XIV* (vers 1755) ; il y en a d'autres qui se rapportent à des ouvrages parus en 1729, 1727-1730, 1735. On peut donc rapporter cette ébauche à une époque voisine de la publication des *Lettres sur les Anglais*.

Elle est sûrement antérieure à l'année 1742, date où parut, au t. V de l'éd. de Genève, in-12, des *Œuvres de M. de Voltaire* (Bengesco, 2125 ; c'est notre *42*[a]), un morceau *sur les Contradictions de ce monde* où se retrouve toute la substance de notre fragment et des notes du *Sottisier*. Les éditeurs de Kehl en ont fait la sect. I de l'article *Contradictions* dans le *Dict. phil.* Voltaire y reprend, d'après Montesquieu, la fiction de l'Asiatique ; et les mots *dans ce pays-ci* de notre fragment s'y rapporteraient aisément. Mais il est notable que, tant dans les notes du *Sottisier* que dans le morceau de 1742, l'Angleterre tient fort peu de place : au lieu que, dans notre ébauche, les dernières lignes sont le canevas d'un développement sur l'Angleterre que l'auteur, par un *etc.*, annonce l'intention de compléter.

On peut donc supposer que Voltaire a eu d'abord l'idée de traiter des contradictions en France et en Angleterre sous la forme d'une *Lettre anglaise*, qu'il y a ensuite renoncé, et qu'il a regardé les contradictions en général et dans toute sorte de pays (cf. notamment *Sottisier*, t. XXXII, p. 557), qu'enfin il a rédigé le morceau qu'il a abandonné à l'éditeur de Genève en 1742. Mais tout cela reste très problématique.

Il faudrait encore examiner si ce petit fragment ne serait pas simplement la continuation de la lettre précédente à M***, et si les éditeurs de Kehl n'ont pas eu tort de séparer les deux morceaux.

Car le premier développement aboutit à l'idée des *Contradictions*, que le second complète. Dans ce cas ce morceau aussi serait antérieur à 1732, et le *Sottisier* aurait recueilli quelques débris de l'ébauche inutilisée, à moins que les notes sur les contradictions n'aient été mêlées à tort par l'éditeur du *Sottisier* parmi des remarques postérieures : ce qui n'est pas à priori impossible.

L'objection à cette hypothèse serait que la ligne 43 du second fragment est le canevas d'un développement étendu de la lettre (p. 263-264). L'un n'est donc pas la suite de l'autre. Ce peut être ou une esquisse se rapportant au même projet et antérieure à la rédaction des p. 265-264, ou une reprise et un rappel du même sujet à une époque postérieure.

Toute cette matière est pleine d'obscurités.

2. « On ne voit en France que des contradictions » (*Sottisier*, Moland, XXXII, 553). — Voyez la fin du morceau précédent.

3. « Un président est méprisé à la Cour pour une charge qui l'honore dans le royaume. — Un président est méprisé à la Cour pour la même charge qui fait sa grandeur à la ville » (*Sottisier*, Moland, XXXII, 514, 553).

4. « Le chancelier est le premier officier de la couronne, et ne mange pas avec le roi : le Parlement lui écrit : *Monseigneur*, et au premier prince du sang : *Monsieur* » (*Sottisier*, 553).

5. « Les comédiens sont excomuniés [par le pape, sont payés[1]] par le roi. — Les comédiens sont entretenus par le roi et excommuniés par le curé. — Les comédiens déclarés infames, mais ils ne dérogent pas. » (*Sottisier*, 514, 553, 577). — Cf. l'art. *Contradictions*, sect. I (1742), dans le *Dict. phil.* (Moland, XVIII, 255).

6. « Les magistrats ordonnent le carnaval, et les religieuses se fouettent pour en demander pardon à Dieu » (*Sottisier*, 554).

7. « Les bouchers ne peuvent étaler le vendredi, mais bien les rôtisseurs. — Les vendredis, il est défendu aux bouchers de vendre de la viande, et les rôtisseurs en peuvent vendre » (*Sottisier*, 514, 554).

8. « On vend des estampes le dimanche, et point de tableaux.

1. Mots suppléés par Beuchot.

— Les dimanches on ferme les boutiques de tableaux et on vend des estampes » (*Sottisier*, 514, 554).

9. « Le dimanche qui est le jour du Seigneur, il y a opéra et comédie ; il n'y en a point le jour de la Vierge » (*Sottisier*, 554). — « On défend les spectacles la semaine sainte, et on permet la foire. — L'Opéra cesse la semaine sainte, et les danseurs de corde jouent » (*Ibid.*, 514, 554 ; cf. art. *Contradictions*, 255).

10. « *Unus interitus est hominis et jumentorum, et æqua utriusque conditio : sicut moritur homo, sic et illa moriuntur... Nihil esse melius quam lætari hominem in opere suo* » (*Eccles.*, III, 19 et 22). — « Si on écrivait comme Salomon, on serait brûlé » (*Sottisier*, 514).

11. « On a fait imprimer Lucrèce *ad usum Delphini*, cours d'athéisme complet ; on a brûlé Vanini comme Athée, lui qui n'a écrit qu'en faveur de l'existence de Dieu, et l'incrédule La Mothe le Vayer a été précepteur du Roi et de Monsieur » (*Sottisier*, 514). — Cf. art. *Contradictions*, 252.

12. Virg., *Egl.*, II. — « La pédérastie enseignée à la jeunesse » (*Sottisier*, 514). — Cf. art. *Contradictions*, 252.

13. Cf. l. V, t. I, p. 62.

14. Cf. p. 263-264.

15. Il suffit de parcourir les journaux et pamphlets anglais pour constater cette pratique par laquelle journalistes et pamphlétaires évitaient les poursuites judiciaires. Par ex. dans *The Craftsman's Apology*, 1732, lettre 3, p. 15, Walpole est désigné ainsi : W-l-le. Dans *The Daily Journal*, Pope est attaqué sous les initiales A. P. (cf. p. 145, note 26).

IV

TABLE DES PRINCIPALES MATIÈRES

(Edition de Basle [Londres] 1734 [1].)

A

Académie. Projet d'une Académie Angloise pour perfectionner la Langue, t. II, p. 172. Raisons qui le firent echouer, II, 173. Reflexions sur l'Academie Françoise, et sur celle des Sciences, II, 173, 174 *et suiv.* Utilité dont l'Academie Françoise pourroit être en France aux Belles Lettres, II, 176.

Addison. Defaut considerable dans sa belle Tragedie de Caton, II, 85. Estime où il est en Angleterre, II, 158.

Ame. Ignorance des Anciens sur la nature de l'Ame. Sentiment des Peres, des Docteurs Scholastiques et des nouveaux Philosophes, I, 166 *et suiv.*

Académie de Londres, cf. Société Royale.

Addison. Fragment de son *Caton*, II, 86.

Alexandre, I, 152.

Ambassadeurs français. Ignorent la langue des pays où ils vont, II, 257. Chargés de mentir en cérémonie, II, 257.

Ame. Selon Descartes et selon Malebranche, I, 168, 191. Ce que c'est que l'âme, I, 171, 192. Si elle est spirituelle, I, 172, 192. Ame végétative des plantes, I, 205. Ames des bêtes, I, 173, 195, 206. Si l'ame est immortelle, I, 207. Comparée à une horloge, I, 171, 210. Histoire de l'ame de Prior, II, 133.

1. J'ai substitué aux numéros de page de l'édition de Thieriot (*34*[1]) des renvois aux pages de la présente édition. Cette table ne se rapporte qu'aux lettres I-XXIV, puisque *34*[a] ne contenait pas les *Remarques sur Pascal*. J'ai retranché les articles Altona, Bibliothèque raisonnée, Fleury, Hambourg, Richey, Rousseau, Steinbock, Welling, qui se rapportent à la *lettre sur l'incendie d'Altena*, ajoutée dans *34*[a] aux *Lettres philosophiques*. En revanche j'ai dressé une table complémentaire pour les *Remarques sur Pascal*, pour les additions au texte de 1734, et pour les fragments donnés dans le supplément. Je n'ai pas voulu la mêler au travail de l'éditeur de 1734, qui a une valeur historique pour indiquer ce qu'on estimait le plus curieux dans l'ouvrage de Voltaire : on trouvera cette table complémentaire au-dessous de l'autre, en plus petit caractère.

Anaxagoras. Son Sentiment sur la nature de l'Ame, I, 166.

Angleterre. C'est proprement le Pays des Sectaires, I, 61.

Antonio. Personnage ridicule d'une Tragedie d'Otway, II, 80.

Argonautes. Newton a fixé le tems de leur Expedition 900 ans avant J.-C., II, 60-61.

Aristote. Il n'a eu tant de Commentateurs que parce qu'il est inintelligible, I, 167.

Astronomie. Usage que Newton a fait de cette Science pour rectifier la Chronologie, II, 57.

Attraction. Newton a pris son sisteme de l'Attraction du Chancelier Bacon, I, 157. Explication de ce Sistème, II, 15 *et suiv.* Justification du nom d'Attraction, II, 26 *et suiv.*

Amour-propre. Utile à la Société, II, 197.

Ange. Vouloir détruire les passions, c'est faire l'Ange, II, 222.

Anglais. Seul peuple qui ait commencé par être guerrier pour finir par être marchand, I, 120. Plus philosophes que les Français, I, 136. Leur scène encombrée de cadavres, II, 110. Plus civilisés aujourd'hui que les Italiens, II, 121. Effets du vent d'Est sur leur tempérament, II, 261-263.

Angleterre. Ses productions, I, 120. Ce qu'il faudrait faire pour la décrire avec vérité, II, 257, 258.

Animaux. S'ils ont une ame, I, 206. Les gros mangent les petits, II, 222.

Antipodes. Condamnées par les papes, I, 201.

Apollonius, II, 68.

Apologistes de la religion chrétienne. Sont plus capables de scandaliser que d'édifier, II, 185.

Archimède. Est de la même espèce qu'une taupe, I, 197. Ses découvertes géométriques, II, 68.

Augustin (St). Sur les antipodes, I, 201 ; II, 15.

Auteur (l') de jacques macé (S. Tyssot de Patot), I, 175.

Auteur (l') de l'espion turc (Maraña), I, 175.

Auteur (l') des lettres juives (d'Argens), I, 175.

Auteur (l') des lettres persanes (Montesquieu), I, 175.

Auteur (l') des pensées philosophiques (Diderot), I, 175

B

Bacon (le Chancelier) son Caractere et son Eloge, I, 153 *et suiv.* Reflexions curieuses sur ses decouvertes Philosophiques et sur ses Ouvrages, I, 156 *et suiv.* Critique de son Histoire de Henri VIII, I, 158.

Bacon. Pressent la gravitation, II, 16, 20.

Bapteme. Idée que les Quakers en ont, I, 2 *et suiv.*

Barbarie. C'est dans les Siecles de la plus grande Barbarie qu'on a decouvert les Inventions les plus utiles, II, 175.

Barclay (Robert). Auteur de l'*Exposition de Foi* des Quakers, ouvrage très estimé, I, 5. Il le presente au Roi Charles II, I, 35.

Bastille. Sir John Vanbrugh étant en France est mis à la Bastille sans savoir pourquoi, II, 108.

Bernard (St.). Opinion singuliere de ce Pere sur l'état des Ames après la mort, I, 167.

Bernoully. S'il est l'inventeur du Calcul Integral, II, 55.

Bolingbroke (Mylord) regardé comme un des Defenseurs de l'Eglise Anglicane, I, 62. Reponse noble et ingenieuse de ce Seigneur au sujet du Duc de Marlborough, I, 154.

Brounker (le Lord) trouve la quadrature de l'Hyperbole, II, 53.

Bateliers anglais, II, 258, 259, 263.
Beauté poétique. Ce que c'est, II, 224.
Becker, I, 175.
Bernouilli. Dispute à Newton la découverte du Calcul de l'infini, II, 71.
Bible. N'enseigne pas la physique, mais la morale, II, 211, 253.
Boileau. Apostrophe de Prior à Boileau, II, 133.
Bonheur. Est la même chose que le plaisir, et vient du dehors, II, 214.
Boulainvilliers, I, 175.
Brounker, II, 70.

C

Charta (Magna). Edit celebre que les Anglois regardent comme le fondement de leurs libertés, I, 104. Examen de cette piece, I, 105 *et suiv.*

Cafés de Londres, II, 261.
Carthage, I, 120.
Catalans, ce que Tacite (Tite Live) en dit, II, 218.
Cavalliero, II, 69.
Cerfs et corbeaux. Fable de leur longévité, II, 209.
César, II, 221, 239.
Chaine des êtres. Infinie, I, 198.
Chancelier (le) d'Angleterre (Cowper) et les Quakers, I, 50.
Charles I^er^. Décapité par vent d'Est, II, 263.

Chinois. Ils pratiquent depuis plus de deux cens ans l'Inoculation, I, 135, 136.

Chronologie. Nouvelles decouvertes de Newton dans cette Science, II, 55. Principes sur lesquels il les a etablies, II, 56 *et suiv.*

Cibber (Mr.). Poëte Anglois, et excellent Comedien, II, 109.

Circassiens. Ces peuples ont inventé l'inoculation de la Petite Verole. Raisons qu'ils ont eu pour prendre cet usage, I, 132, 133.

Clarke (le Docteur) celebre Theologien, Partisan du Socinianisme, I, 79. Son caractere, *ibid.* Son attachement pour cette Secte lui coute sa fortune, *ibid.*

Clergé. Quelle est son autorité en Angleterre, I, 61. Il mêne une vie plus réguliere que le Clergé de France, I, 63. La plûpart des Ministres sont pedans, et peu propres à la Société, I, 64. Il savent s'enyvrer sans scandale, *ibid.*

Comedie. Les Anglois ont des Comedies d'une grande beauté, mais pour les gouter il faut savoir leur Langue, parce qu'elles perdent trop dans la traduction, II, 109.

Cometes. Expliquées par Newton. Sentiment de quelques autres Philosophes, II, 24 *et suiv.*

Commerce. Etat florissant du Commerce en Angleterre, I, 120. Noble simplicité des riches Marchands de Londres, I, 121.

Communes. L'Origine de la chambre des Communes est fort obscure, I, 105. De quelle maniere son Autorité s'est accrue, *ibid.*

Chrétiens. Pourquoi persécutés, II, 209.

Christianisme. Enseigne la morale, et non la métaphysique. On doit prouver qu'il est véritable, II, 185, 212. N'a pas besoin des preuvesdouteuses de Pascal, II, 200.

Cinéas. Son exemple ne prouve rien, II, 206.

Clairaut, II, 70.

Clarke, II, 47.

Clovis, II, 241.

Comédie anglaise. Sa liberté de langage, II, 103.

Condamnés a mort. Fausse image de la condition humaine, II, 208.

Conduit (Mr. et Mrs.), II, 19, 77.

CONGREVE. Célèbre Poëte Anglois, il a fait quelques Comedies excellentes. Son caractere, II, 108. Ses Sentimens dans une visite que lui rend Mr. de Voltaire, II, 108, 109.

COULEURS. Différentes couleurs des Rayons de la lumiere fixées par Newton, II, 45.

COURAYER (le Pere) savant Moine de France. Il a écrit en faveur des Ordinations des Anglois. Opinion qu'on a de son Ouvrage en France et en Angleterre, I, 63. Il étoit inutile aux Anglois, *ibid.* Il l'est aussi pour l'auteur, *ibid.*

COURTISANS François. Quelles sont leurs Divinités? II, 119.

CROMWELL. Il persecute les Quakers, parce que leur Religion leur defend de combattre, I, 34.

CONTRADICTIONS. Des Anglais, II, 263. et suiv. Des Français, II, 278-279.

CONTRAIRES. Peuvent être faux tous les deux, II, 239.

COPERNIC, II, 15, 20.

CORNEILLE. Mauvais style de ses dernières piéces, II, 177.

COUR (la) DE LONDRES, II, 258.

COURSES A PIED, II, 259.

COURSES DE CHEVAUX, II, 259.

COUTUME. Il est naturel qu'elle détermine au choix d'un métier, II, 203.

CRÉATION. Se prouve par le raisonnement, II, 237.

CRÉBILLON. Barbarie de son style, II, 177.

CURÉ ANGLAIS (Un), E. Massey, prêche contre l'Inoculation, I, 136.

CYCLOÏDE. Ses propriétés démontrées simultanément par plusieurs savants, II, 71.

D

DESCARTES. Son Caractere. Abregé de sa vie. Jugement sur ses Talens, sur ses Ouvrages, et sur ses Progres dans la Philosophie, la Geometrie, &c., II, 3 *et suiv.* Comparé à Newton, *ibid.* Newton a détruit la plûpart de ses principes, II, 19.

DANSES. Sur le théâtre anglais, II, 110. La danse du pouvoir despotique et de l'état républicain, *ibid.*

DENNIS. Injurie les Français, II, 256.

DESCARTES. Ses idées sur l'âme, I, 119. Fait un roman, II, 16. Sentiment de Newton sur Descartes, 19. Descartes et l'Infini, 69. Sa matière rameuse, 75.

LE P. DESMOLLETS, éditeur des Pensées Nouvelles de Pascal, II, 238.

DIEU. Ceux qui refusent à la matière la faculté de penser limitent sa puissance, I, 199. Qu'il faut aimer autre chose que lui, II, 196. Si les

Difference remarquable entre la Comedie et la Tragedie, II, 110.

Dominis (Antonio de). Il explique le premier la cause de l'Arc en Ciel, II, 43, 44.

Dryden. Excellent Poëte Anglois. Son caractere, II, 83. Traduction d'un bel endroit de ses Ouvrages, *ibid.*

Jesuites dispensent d'aimer Dieu, II, 199. Si Dieu peut être trop manifeste, II, 203. Si la religion des Juifs ne consiste que dans l'amour de Dieu, II, 203. S'il est impossible de prouver Dieu par la raison, II, 240, 241. Braver Dieu. Si cela arrive, II, 212.

Dioclès, II, 68.

Divertissement. Critique des idées de Pascal, II, 205, 206, 207, 215, 217, 218.

Docteurs. Depuis quand ne sont plus ridicules, II, 239.

Dryden. Fragment de son Montezume, II, 83. De son don Sébastien, II, 84.

E

Ecole des Femmes, comedie de Moliere imitée par Wycherley sous le nom de *Country Wife*, II, 107.

Effiat (le Marquis d'). Compliment ingenieux de ce Seigneur au Chancelier Bacon, I, 153.

Enthousiaste. De quelle difficulté il est de ramener un Enthousiaste à la raison, I, 4.

Epitaphe de Sir John Vanbrugh, II, 108.

Erreur des Anglois sur la Mesure de la Terre, rectifiée par Newton, II, 21.

Écosse. Pays pauvre, I, 121.

Ecriture. Pourquoi les étoiles y sont dites innombrables, II, 211.

Enfant. Son developpement comparé à celui d'un chien, d'un chat et d'un serin, I, 195.

Enfantement de la vierge. Ne peut se prouver par le raisonnement, II, 237.

Enseigne. S'il est bon d'en avoir une, II, 234.

Épicuriens, I, 212.

Esprit. Si l'extrême esprit est folie, II, 214. Difference des esprits originaux aux esprits communs, II, 219. Esprit géométrique, II, 219.

Essence. Celle de la Matiere, suivant Newton, ne consiste pas seulement dans l'Etendue ; &.celle de l'Ame n'est point la Pensée suivant Locke ; opposés l'un et l'autre à Descartes, II, 2.

Eugene (le Prince) emprunte cinq millions des Marchands de Londres, I, 121.

Esséniens. Tolérés chez les Juifs, I, 213.
Évêque de Vorcester. Prêche pour l'inoculation, I, 136.

F

Fermat, le seul François du tems de Descartes, qui fut capable d'entendre sa Geometrie, II, 6.

Flottes. Les Anglois en 1723 en avoient tout à la fois en mer trois des plus puissantes, I, 121.

Fontenelle (Mr. de). Il a fait l'Eloge de Newton. Les Anglois se sont plaints qu'il ait comparé Descartes à ce Philosophe, II, 2. Il a attaqué le sisteme de l'Attraction, II, 27.

Fox (George). Auteur de la Secte des Quakers. Son Caractere et ses Avantures, I, 32 *et suiv.*

Francine. Maitresse de Descartes dont il eut un enfant, II, 3.

François. Quelle opinion ils ont de l'Angleterre ? I, 91. Descartes peu estimé de plusieurs Anglois par la seule raison qu'il étoit François, II, 3.

Falkener. Fragment d'une lettre qu'il écrivit à Voltaire, II, 192.
Fermat, II, 70.
Fiction. Si le mélange de fictions empêche de croire aux faits historiques, II, 241.
Flamsteed. Si l'Ecriture a prévu son catalogue des étoiles, II, 211.
Fludd, I, 175.
Fœtus. N'a pas beaucoup d'idées dans sa coiffe, I, 210.
Fontenelle, II, 23, 71.
Fréret, II, 61.

G

Galilée. Mis à l'Inquisition pour avoir démontré le mouvement de la Terre, II, 4.

Generations. Quelle proportion il y a entre leur durée et celle des Regnes ? II, 56.

Géometrie des Infinis. Sublimes découvertes de Newton dans cette Science, II, 54 *et suiv.*

Gordon (Mr.) bel esprit de Londres ; connu par plusieurs Ouvrages, II, 138.

Gouvernement. Divers changemens du Gouvernement d'Angleterre, I, 101 *et suiv.* Maniere dont on y leve les Taxes et les Impots, I, 106, 107.

Grands-Hommes. Reponse à la Question, quel est le plus grand Homme qui ait été jusqu'à present ? I, 152.

Guerres Civiles de France. Aussi cruelles, et plus folles que celles d'Angleterre, I, 91, 92.

Galilée, II, 16, 47, 76.
Gassendi, I, 175.
Généalogies de J. C. Sophismes de Pascal, II, 201.
Géométrie de l'infini. Ses origines, II, 66.
Goût, II, 220, 221.
Gibson. Empêche le Dr Clarke d'être évêque, I, 80.
Gladiateurs anglais, II, 101.
Grands. S'ils souffrent plus que les petits, II, 215.
Grands hommes. Formés avant les Académies ou en dehors d'elles, II, 168.
Grégoire de St-Vincent, II, 70.

H

Haine entre les Presbiteriens et les Episcopaux d'Angleterre à peu prés pareille à celle des Jansenistes et des Jesuites avec cette difference que les premiers gardent mieux les dehors, I, 73, 74.

Halley (le Docteur) son sentiment par rapport à la Comete de 1680, II, 25.

Halifax, II, 77.

Historiens. Les Anglois manquent de bons Historiens, II, 138.

Hollande. Descartes y fut persecuté parce qu'on n'y comprenoit point sa Philosophie, II, 3, 4.

Hudibras. Poeme fameux de *Butler*. Jugement sur cet Ouvrage, II, 134.

Hypparque. Philosophe Grec. Ses Observations Astronomiques, II, 58.

Hyperbole. Sa quadrature trouvée par le Lord Brounker, II, 53.

Hariot, anglais, II, 69.
Hippocrate de Chio, II, 68.
Homère, II, 241.
Hobbes, I, 175.
Homme. S'il est une énigme, II, 187. S'il y a en lui une duplicité et des contradictions, II, 189. Si l'homme est malheureux, II, 192, 208. Si l'homme peut *ne voir que soi*, II, 205, 206, 207. L'homme est né pour l'action, II, 205, 207. S'il faut comparer les hommes à des condamnés à mort, II, 208. S'il faut *divertir* l'homme de penser à sa condition, II, 215. On apprend aux hommes à être honnêtes gens, II, 216. S'ils ont tous les mêmes sensations des mêmes objets, II, 220. L'homme ne peut exister sans passions, II, 222. Comparé aux animaux, II, 222. S'il est plus noble que le soleil, II, 235. A le goût de l'étrange et de l'impossible, II, 242.
Honnête. On apprend à l'être, II, 216.
Hook, II, 20.
Horace. Nommait les choses par leurs noms, II, 103.
Hudibras. Fragment traduit en vers, II, 149.

I

Impots. De quelle maniere ils se levent en Angleterre ? I, 106.

Impulsion. Ce mot n'est pas plus intelligible en Philosophie que celui d'*Attraction*, II, 27.

Idées. Influence de la saignée sur les idées, I, 196. Sont en proportion des sensations, I, 198.
Ignorance. Que l'ignorance du savant n'est pas un retour à l'ignorance naturelle, II, 213.
Imbécile. Est de la même espèce que Newton, I, 196.
Imitation. Tout est imitation, II, 136.

INFINIS. Geometrie des Infinis merveilleusement approfondie par Newton, II, 53 *et suiv.*

INOCULATION. Methode venuë d'Asie pour prevenir la Petite Verole. Origine de cette Invention, I, 130 *et suiv.* Histoire curieuse de la maniere dont elle a été apportée en Angleterre, I, 133. Effets qu'elle a produit dans ce pays, I, 134. Utilité dont elle pourroit être ailleurs et sur-tout en France, I, 135. On dit que les Chinois la pratiquent il y a longtems, *ibid.*

INVENTIONS. La gloire de plusieurs nouvelles Inventions est contestée entre divers grands hommes, II, 55. On remarque que les Inventions les plus utiles et les plus considerables, sont duës aux Siecles les plus ignorans et les plus barbares, II, 155, 156.

INQUISITEURS. Devraient rougir en voyant une sphère de Copernic, II 76.

INQUISITION. N'ose plus juger les physiciens, II, 47.

INTOLÉRANCE. Ses causes, II, 76.

ITALIEN ennemi de Newton, II, 47.

J

JACQUES II. Détrôné par vent d'Est, II, 263. Pourquoi détrôné, II, 265.

JÉSUITES. Un jésuite inocule des sauvages, I, 136. Mot d'un Jésuite allemand sur Newton, II, 49. Pascal les vise dans ses *Pensées*, II, 199.

JÉSUS-CHRIST. Qu'il a prédit son second avènement, II, 198.

JOB. Inoculé par le diable, selon le Rev. E. Massey, I, 136. Cité, II, 206.

JUIFS. Tolérants, I, 213. Leur attente du Messie, II, 193. Sur l'ancienneté de leur loi, II, 194. Pourquoi les Juifs conservent les témoignages de leurs fautes contre leur Dieu, II, 195. Pourquoi ils étaient haïs des autres peuples, II, 209.

K

KÉPLER, II, 16, 20.

L

LANGUE Angloise. Il faut la savoir pour juger le merite des Anglois, et pour connoitre le prix de leurs Ouvrages d'esprit, II, 109.

LEIBNITZ. S'il est l'Inventeur du calcul des Fluxions, II, 55.

LA MOTHE LE VAYER, I, 175.

LEIBNIZ. Dispute à Newton la découverte du Calcul de l'Infini, II, 70. Son optimisme, II, 139.

LEEWENHOECK. Sa dispute avec Hartsoeker, II, 55.

LIBERTÉ. Amour des Anglois pour la Liberté. Il va jusqu'à les rendre jaloux de celle des autres, I, 90. Fondement de leurs Libertés, I, 105. Examen de leurs Libertés. *ibid. et suiv.*

LOCKE (Jean), I, 175. Son Caractere, I, 166, 168. Idée de sa Philosophie, I, 168 *et suiv.* Il est accusé d'en vouloir à la Religion, I, 170.

LONGITUDES. Récompense promise en Angleterre à celui qui les decouvrira, II, 157.

LULLY, meprisé par les Musiciens ignorans d'Italie, est admiré par les plus habiles, II, 109.

LIBRAIRE PILORIÉ, II, 264.

LOIS. S'il y a des lois plus anciennes que celles des Juifs, II, 194. Si les Romains et les Grecs ont pris leurs lois des Juifs, II, 194. Pas de société sans lois, II, 222.

LOKMAN, traducteur des lettres sur les Anglois, II, 252.

LONDRES. Le suicide à Londres, II, 215. Aspect de Londres, II, 258.

LOUIS XIV. Allait à la chasse le jour de la mort de ses enfants, II, 208.

M

MACHINES. Si les Betes sont de pures Machines ? Raisonnement de l'Auteur contre ce sentiment, I, 173, 174.

MAJESTÉ. Le Peuple Anglois traité de Majesté par un Membre du Parlement, I, 88.

MALEBRANCHE. Les Quakers estiment le P. Malebranche, et le regardent comme un des Partisans de leur Secte, I, 25.

MARCHANDS de Londres. Leurs Richesses et leur generosité, I, 121. Les plus gros Seigneurs n'y croient pas le Commerce indigne d'eux. Exemples qui le prouvent, I, 122.

MATIERE. L'essence de la matiere suivant Newton consiste dans la solidité et l'étendue, II, 2.

MAILLET, I, 175.

MALEBRANCHE. Ses idées sur l'âme, I, 191.

MARTYRS. Ce qu'ils prouvent, et à quelles conditions ils prouvent quelque chose, II, 212.

MATIÈRE. Peut être douée par Dieu de la pensée, I, 197 et suiv., 208. A plus d'attributs qu'on ne suppose, I, 268. Eternelle selon les anciens, I, 211.

Mesure de la Circonference du Globe terrestre, II, 21.

Milton. Une fille de ce grand homme, sauvée de la misere par les liberalités de la Reine d'Angleterre, I, 133, 134.

Misantrope de Moliere imité par Wycherley, sous le nom de *Plain-Dealer*, II, 105.

Montague (Mylady Wortley). On lui a l'obligation en Angleterre d'y avoir apporté la methode de l'Inoculation. Eloge de cette Dame, I, 133.

Muralt (Mr.) dans ses Lettres sur les Anglois et les François ne s'est point assez étendu sur les Comedies d'Angleterre, II, 103 *et suiv.*

Medecins. Depuis quand ne sont plus ridicules, II, 239.
Mercator, II, 70.
Messie. Sentimens des Juifs sur le Messie, II, 193, 199.
Métaphysique. Si l'ignorance des vérités métaphysiques est une misère, II, 192.
Miracles. Si les faux miracles prouvent qu'il y en a de vrais, II, 217. Si Dieu fait des miracles pour soutenir les fausses religions, II, 237. Contradiction de Pascal sur les miracles, II, 237.
Montagne. I, 175. Pillé par Pascal, II, 189. Justifié sur le suicide, II, 210. A bien fait de se peindre, II, 216.
Morale. Sa règle universelle, II, 218.
Mort, II, 218, 219.
Mots. Si les mots sont indifferents, II, 104.

N

Newton (sir Isaac). Partisan du Socinianisme, I, 79. Le plus grand homme, au jugement de plusieurs, qui ait été jusqu'à présent, I, 152. Sa Philosophie toute differente de celle de France, II, 1. On explique ses principes les plus curieux et les plus importants, depuis la page 15 [du tome II] jusqu'à la page 61. Il s'est élevé à une espece de Monarchie universelle dans les Sciences, II, 61.

Nord-Hollande. Lieu où Descartes s'étoit retiré pour philosopher, II, 4.

Newton. S'est vu disputer par Leibniz et Bernouilli la découverte du Calcul de l'infini, II, 70. Ses idées théologiques, II, 73. A commenté l'apocalypse, II, 61, 74. Pris pour un faiseur de lunettes, II, 47, 49. Avait une jolie nièce, II, 77. Ne savait pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut, II, 213. Mettait une enseigne, II, 235.
Nicomède, II, 68.

O

Oldfield (Mademoiselle) celebre Actrice de Londres, Honneurs qu'elle a reçus après sa mort, II, 159.

Opacité. Cause de l'opacité des Corps découverte par Newton, II, 46.

Optique. Admirables decouvertes de Sir Isaac Newton dans cette Science, II, 43. Methode qu'il a prise pour les faire, II, 45 *et suiv.*

Ordinations Anglicanes defendues par le P. Courayer. Quelle Obligation les Anglois lui ont pour son Ouvrage? I, 63.

Otway. Il a imité ridiculement Shakespear dans ses defauts, II, 80.

Oxford (le Comte d') regardé comme defenseur de l'Eglise Anglicane, I, 62. Il favorise le projet d'une Academie, II, 172.

Obscurité. Si elle est marque de vérité, II, 202.

Opinions relachées. S'il est étrange qu'elles déplaisent, II, 242.

P

Pairs. Les Pairs sont le boulevard des Rois d'Angleterre contre l'autorité redoutable des Communes, I, 106. La Pairie ne consiste qu'en un titre, auquel il n'y a point de terres attachées, *ibid.*

Papes. Ancienne Tyrannie des Papes en Angleterre, I, 102 *et suiv.*

Parlement. Comparaison du Parlement d'Angleterre avec les anciens Romains, I, 88. On examine si elle est juste, *ibid. et suiv.* Reflexions sur la liberté des Anglois, et sur l'autorité du Parlement, I, 90 *et suiv.*

Papes. Ils ont condamné les antipodes, I, 201.

Pari. S'il faut parier que Dieu est, II, 190.

Partis. Leur animosité en Angleterre, II, 263.

Pascal. Remarques sur ses *Pensées*. II, 184. Montre l'homme sous un jour odieux, *ibid.* Misanthrope sublime, *ibid.* Copie Montaigne, II, 189. Galimatias. II, 201. Sophismes, II, 201, 202, 213, 236. Jansénisme

Pen (William). Chef des Quakers en Amerique, I, 45. C'est de lui que la Pensylvanie tire son nom, I, 48. Avantures de sa Vie. Ses Voyages. Ordre qu'il met parmi ses Sectateurs, *ibid et suiv.* Quelques uns pretendent qu'il étoit Jesuite. Il s'est justifié de cette accusation, I, 49.

Philosophie. Quelle obligation elle a au Chancelier Bacon, I, 155 ; à Descartes, II, 7 ; à Newton, II, 15.

Picart (Mr.). Secours que Newton a tiré de lui pour confirmer son sisteme, II, 21.

Pope (Mr.) un des plus grands Poëtes d'Angleterre. Son Caractere, II, 136. Traduction d'un bel endroit de ses Ouvrages, II, 137 *et suiv.* C'est le Boileau d'Angleterre, II, 172. Consideration qu'on a pour lui à Londres, II, 158.

Presbiteriens. Ce qu'ils sont en Angleterre, I, 72. Difference entre les Ministres Presbiteriens et ceux de l'Eglise Anglicane, I, 73. Le Presbiterianisme est la Secte la plus considerable d'Angleterre apres la Religion dominante, I 74.

de Pascal, II, 203. S'est contredit, II, 210, 236, 237. A usé d'une comparaison fausse, II, 215. Choisit mal un exemple, II, 220. Avait peu de goût, II, 224. Traitait sa sœur avec dureté, II, 196. Pensées nouvelles publiées par le P. Desmollets, II, 238. Se serait corrigé, *ibid.* A dit quatre faussetés d'un seul coup, II, 241.

Peinture. Si c'est une vanité, II, 239.

Persécutions, II, 209.

Peuple. Pourquoi il a des plaisirs grossiers, II, 235.

Peuples commerçants. Ne sont pas guerriers, I, 120.

Pharisiens. Tolérés chez les Juifs, I, 197.

Philosophes. Sont des aveugles bavards, I, 191. Ne troublent pas le monde, I, 202, 211. Philosophes dans une île : comment ils raisonneraient sur l'âme. I, 205. Ne sont pas inspirés, II, 186. Comment ils définissent le bien, II, 186. Ne menacent pas le dogme, II, 76.

Philosophie. Doit s'arrêter quand le flambeau de la physique manque, I, 199.

Platoniciens, I, 212.

Poëtes. Leurs comparaisons, II, 224.

Point mathématique, II, 241.

Polignac (Le cardinal de). Ni géomètre ni philosophe, II, 75.

Pompe. N'est nécessaire que pour le peuple ignorant, II, 239.

Pomponace, I, 175.

Pope. Son optimisme. II, 139. Son déisme, *ibid.* Louis Racine publie une lettre où Pope se rétracte, II, 140.

Portugais, I, 120.

Prédicateur. Serait mieux reçu en attribuant les défaites d'Hochstet et Ramilly à la colère de Dieu, qu'à la lâcheté des Français, II, 195.

PRIOR. Poëte Anglois d'un merite distingué, II, 133. Recompensé par un grand emploi, II, 160.

PRYNNE. Ministre fanatique, II, 158. Ses raisonnemens contre les Spectacles, *ibid.*

PRÉSENT. C'est un bien, et non une misère, d'être occupé d'autre chose que du présent, II, 205.

PRESSE DES MATELOTS, II, 263, 264.

PRIOR. Détails sur sa personne et son œuvre, II, 133. Son histoire de l'âme, *ibid.*

PROPHÉTIES. Que les Juifs ne pouvaient raisonnablement les entendre autrement qu'ils ont fait, II, 197. S'il est honnête de leur attribuer deux sens, II, 200. Que la religion peut se passer de ces preuves, *ibid.*

PROVINCES UNIES, I, 120.

Q

QUAKERS. Entretien de l'Auteur avec un ancien Quaker, I, 2. Quelle opinion les Quakers ont du Baptême, I, 2, 3, 4. Usages de leurs Eglises, I, 23. Ils n'ont ni Pretres ni Ministres, I, 24. Origine des Quakers, I, 32. Persecutions qu'ils eurent à souffrir, et établissement de leur doctrine, I, 34 *et suiv.* Ils vont s'établir en Amerique particulierement en Pensylvanie, I, 47 *et suiv.* Leur Secte diminue tous les jours en Angleterre. Raisons de cela, I, 51.

QUALITÉ. Les Personnes de Qualité se font un honneur en Angleterre de cultiver les Lettres, II, 129.

R

RAYONS. Difference des Rayons qui composent la lumiere suivant le Sisteme de Newton, II, 45.

REGNES. Quelle proportion il y a entre la durée des Regnes et celle des Generations ? II, 57.

REINE (la). Eloge de la Reine d'Angleterre. Elle protege les Sciences, I, 133, 134.

RAISON. Ne démontre pas la chute et le péché originel, II, 209, 210. Peut prouver la création, mais non les mystères, II, 237. Peut prouver Dieu, II, 240, 241.

Religion. Pluralité de Religions necessaire pour le bonheur et la tranquillité des Anglois, I, 74.

Retz (le Cardinal de) son Caractere, I, 91.

Revenu annuel. Un grand nombre de particuliers sans titre, en Angleterre, ont deux cens mille francs de revenu, I, 107.

Revolution singuliere de la Terre, nouvellement découverte, II, 58.

Rochester (le Comte de) son Eloge, II, 124. Bel endroit d'une de ses Satires, II, 125 *et suiv.*

Romains. Comparaison des Anglois avec les Romains, I, 88.

Royal Exchange. C'est le nom de la Bourse de Londres. Belle idée de ce lieu, I, 74.

Resurrection des corps. Ne peut se prouver par le raisonnement, II, 237.

Rêves des animaux et de l'homme, I, 183, 197.

Robèrval, II, 71.

Roi. Divers sens du mot, I, 89.

S

Sectes. L'Angleterre est proprement le Pays des Sectes, I, 61. Les Philosophes ne formeront jamais de Sectes Religieuses, parce qu'ils sont exempts d'enthousiasme, I, 175.

Shakespear. Le Premier Poëte qui ait mis le Theatre en honeur en Angleterre, II, 79. Son Caractere, *ibid.* Le respect et l'admiration que les Anglois ont pour lui produit de mauvais effets, II, 79 *et suiv.* Bel endroit d'une de ses Tragedies traduit en François, II, 82.

Sociniens. De qui cette Secte est composée en Angleterre,

Sadducéens. Tolérés chez les Juifs, I, 213.

Science. N'est pas à mépriser pour n'être pas infinie, II, 223.

Sens. En nombre variable chez les diverses espèces de créatures, I, 198.

Sentiment. Où il faut y céder, II, 220.

Shaftesbury (Milord), I, 175.

Société Royale. Son influence sur le progrès scientifique, II, 170, 172

I, 78. Newton et le Docteur Clarke favorisoient le Socinianisme, I, 79. Reflexions sur l'état de cette Secte, I, 80.

Soubise (le Prince de). Il meurt de la petite Verole à la fleur de son age, I, 135.

Spectacles. Ils sont defendus à Londres le Dimanche, aussi bien que les Cartes, et toute autre sorte de jeux, I, 73.

Steele (Sir Richard). Auteur de plusieurs bonnes Comedies, II, 109.

Swift (le Docteur) son Caractere et son Eloge. Comparaison de cet Auteur avec Rabelais, II, 135.

Socrate. Pourquoi il fut condamné, II, 216.
Soleil. N'est pas moins noble que l'homme, II, 235.
Souciet, II, 61.
Spinosa, I, 175.
Stoiciens Ne furent pas persécutés, I, 212, Respectés pour la dureté de leur morale, II, 242.
Substance. Difficulté d'imaginer comment une substance quelconque pense, I, 200.
Suicide, II, 211, 215. Suicides à Londres, II, 262.
Swift. Analyse du Conte du Tonneau, II, 136.

T

Telescope. Nouveau Telescope de l'invention de Newton, II, 48.

Theatres. L'Angleterre a eu des Theatres avant la France II, 79.

Theologiens. Especes d'hommes d'un Caractere incommode, et qui ne se renferment point assez dans les bornes de leur profession, I, 170, 171. Beaucoup plus dangereux pour le genr humain que les Philosophes, I, 175, 176.

Thou (De). Auteur judicieux, jusques dans son Stile, I, 158.

Toris. Parti puissant en Angleterre, opposé aux Whigs, I, 61.

Traduction. Divers Passages des Poëtes Anglois traduits par Mr. de Voltaire. De Shakespear, II, 82. De Dryden, II, 83. Du comte de Rochester, II, 125. De Waller, II, 127. De

Tamise (La). Sa description, II, 258.
Toland, I, 175.
Tolérance, I, 211.

Mr. Pope, II, 137. De Mylord..., II, 120. Qualités nécessaires d'une bonne Traduction, II, 82, 83.

Tragedies. Reflexions sur l'état de la Tragedie en Angleterre, II, 83 *et suiv.*

Tutoyer. Les Quakers ne parlent qu'en tutoyant. Maniere dont ils justifient cet Usage, I, 5, 6. Exemple d'un discours de ce genre adressé à Charles II, I, 35, 36.

V

Vanbrug (Sir John). Auteur de plusieurs bonnes Comedies et celebre Architecte. Son Caractere et son Epitaphe, II, 107 *et suiv.* Il fait le voyage de France et il est mis à la Bastille, II, 108.

Verole (petite). Maniere de la prevenir par l'inoculation. Histoire curieuse de ce Remede, I, 130 *et suiv.* Ravages qu'elle fit à Paris en 1723, I, 135.

Villequier (le Duc de). Sa mort à la fleur de son age, *ibid*,

Voiture. Jugement sur le merite de cet Auteur, II, 126. 127.

Venise, I, 120.

Vent d'est. Ses effets à Londres, II, 261, 262, 263.

Viète, II, 69.

Voltaire. Caractère de ses lettres sur les Anglais, II, 247-249. Justifié sur sa critique de Pascal, II, 251, 252-253.

W

Waller. Poete Anglois. Son Caractere et son Eloge, II, 126.

Wallis (le Docteur). Ses Progrés dans la Geometrie, II, 53.

Warbeck (Perkin). Imposteur fameux en Angleterre sous le Regne de Henry VII, I, 158.

Whigs. Parti considerable en Angleterre opposé aux Toris, I, 61.

Wallis, II, 70.

WHISTON (Mr.). Son Sentiment sur le Deluge, II, 25.

WYCHERLEY, Auteur de plusieurs comedies excellentes. Il a fort imité Moliere, sur tout dans le *Plain-Dealer*, II, 105. Sujet de cette Comedie, et d'une autre intitulée *The Country Wife*, II, 107. Ce poëte a eu part aux faveurs de la plus fameuse des Maitresses de Charles II, II, 105.

WOLASTON, I, 175.

WOOLSTON, I, 175. Ses Discours sur les miracles de J.-C., II, 264.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Tome I.

P. XIII, note 2, l. 2. — M. Eugène Ritter m'a envoyé quelques détails sur l'édition allemande qu'il possède. Elle est intitulée : Lettres ecrites de Londres sur les Anglois et autres sujets par M. de Voltaire. (Une figure de Mercure volant dans les airs). Suivant la copie imprimée a Londres. A Francfort sur le Meyn. MDCCXXXV. Cette édition semble être la première où le nom de Voltaire soit imprimé. Pour le texte, elle se rattache à l'édition de Thieriot par l'intermédiaire de celle de Desbordes (*35*).

P. XXXIX, note 1. — *Ajouter* : M. L. Foulet croit au contraire « qu'il rentre en France avec un manuscrit des *Lettres Philosophiques* déjà très avancé » (*Correspondance de Voltaire, 1726-1729*, in-8°, 1913 ; pp. 308-309). Les raisons que donne M. Foulet à l'appui de son opinion ne m'ont pas convaincu.

P. XLV, note 1. — *Compléter par cette indication* : et le *Figaro* du 20 décembre 1913 (*Les reliques de Diderot et de Voltaire à Saint-Pétersbourg*, par F. Caussy).

P. XLVI, l. 11-13. — M. l'abbé J. Bonnet m'a écrit de Pétrograd, à ce sujet : « Dès que le Conservateur de la Bibliothèque de Voltaire a pu se metre à ma disposition, nous avons recherché ensemble de quelles éditions des *Pensées* de Pascal il s'était servi. Ce sont celles : 1° d'Abraham Wolfgang, Amsterdam, 1684 ; 2° de Desprez et Cavelier, Paris, 1748 ; et 3° de M. de***, à Paris, 1778 ; cette dernière toutefois n'ayant pu lui être d'un grand usage. Aucune ne porte de notes marginales. » — Voltaire a eu certainement entre les mains une édition du début du

1. Ces *Additions* et *Corrections* remplacent celles des pages 217 du t. I et 303-307 du t. II de la première édition.

XVIIIe siècle, antérieure à 1730, et analogue à celle dont je me suis servi (cf. t. II, p. 228, n. 3). Néanmoins la communication de M. l'abbé Bonnet est très intéressante, par l'assurance qu'elle nous apporte qu'il n'y a de notes marginales dans aucun des trois exemplaires de Pétrograd.

P. XLVII, l. 14. — Ajouter : Un carnet du même genre a été trouvé par M. Caussy à Pétrograd, et publié, sous le titre : *An english Notebook of Voltaire*, dans *The English Review* (february 1914). On y trouve des notes qui ont servi pour les *Lettres Philosophiques*. Ce sont des souvenirs de lectures ou de conversations, quelquefois des « choses vues ». Un certain nombre se datent de 1726 ; j'ai dit plus haut (t. I, p. 77) quelle difficulté naissait de cette date.

P. 3, l. 69. — Noter : David Durand, dans sa *Religion des Mahométans, tirée du latin d'Adr. Reland* (1721), avait noté, d'après Spanheim, l'existence des pèlerinages de La Mecque avant Mahomet.

P. 22, ligne dernière. — Ajouter : Une mention ultérieure d'Edward Higginson se rencontre dans un document publié par *The Journal of the Friends' Historical Society*, Ninth Month 1910, p. 144. Le 28 mars 1756 passèrent à Wellington John Rausom, de North Walsham (Norfolk), et son compagnon Edward Higginson, de Good Manchester (Huntingtonshire).

P. 23, note critique 11. — Compléter : La suppression de ces mots est motivée sans doute par la lettre du *quaker* (ou prétendu tel) *Erza*, qui objectait que les quakeresses n'avaient pas d'éventail (*The Grubstreet Journal*, nº 191, Thursday August 23, 1733). L'abbé Prévost, dans *le Pour et le Contre* (t. I, p. 287, note), avait recueilli l'observation d'Ezra.

P. 65, l. 4. — Ajouter : Si cette lettre a été écrite en France, ou lorsqu'elle a été revue, la rédaction en a pu être influencée par les querelles du Clergé et du Parlement, qui furent très vives de 1729 à 1731. Les magistrats rendirent le 7 septembre 1731 un arrêt établissant *que les ministres de l'Église étaient comptables du Parlement* (F. Rocquain, *L'Esprit révolutionnaire avant la Révolution*, 1878, in-8, p. 63).

P. 76, note 10. — Ajouter : Le germe de ce développement est contenu dans la première note du Carnet de Voltaire publié par *The English Review* (february 1914, p. 313) : « England is meeting of all religions, as the royal exchange is the rendez-vous of all foreigners. »

P. 77, l. 11-14. — Réduire à : Mais la sixième lettre serait bien courte sans ce morceau.

P. 85, note 15. — Commencer la note par : On lit dans le Carnet de Voltaire : « Ignorant — supported by more ignorant men. Dunces are the founders of all religions ; men of wit, founders of heresies ; men of understanding laugh at both » (*An english Notebook of Voltaire*, dans *The English Review*, february 1914, p. 317). Cette remarque contient en germe le développement des lignes 57-68. — [Montesquieu...]

P. 86, note 17. — Intercaler après [Locke, *Le Christianisme raisonnable*, 1695] : — On lit dans le *Notebook* précédemment cité (*The English Review*, p. 319) le jugement que voici sur cet écrit : « M. Locke's Reason a bleness of Christian Religion is really a new religion. » — [John Edwards...]

P. 93, note 2. — Commencer : Voltaire parle aussi dans son *Notebook* de « Mr. Shipping » (*The English Review*, february 1914, p. 319) ; mais [le traducteur...]

P. 94, note 8. — Ajouter : — Voici comment, dans le *Notebook* déjà cité plusieurs fois, Voltaire résumait les dispositions des Anglais à l'égard du pouvoir royal : « A King is in England a necessary thing to preserve the spirit of liberty, as a post to a fencer to exert himselft » (*The English Review*, february 1914, p. 320).

P. 100, l. 7. — Compléter ainsi la note 23 : Enfin, au milieu de 1732, Voltaire pensait déjà au *Siècle de Louis XIV* (voyez la lettre à Thieriot du 13 mai 1732). Il avait dû commencer à faire des lectures sur la Fronde : ainsi s'explique sans doute que le nom du Cardinal de Retz revienne à la fin de la 7e lettre et de celle-ci.

P. 128, note 15. — Terminer ainsi la note : M. Paul Perdrizet, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, me signale un pas-

sage du livre de M. Albert Vandal (*Les Voyages du marquis de Nointel*, Paris, 2e éd., 1900, p. 155), qu'il résume ainsi : « Quand Nointel, ambassadeur du roi de France (Louis XIV), arrive en vue d'Alep, la *nation* française vient à sa rencontre ; les marchands anglais et hollandais s'étaient joints aux Français. Parmi les premiers, l'ambassadeur s'étonna de trouver des cadets de bonne famille, *des fils de milords* qui s'étaient exilés au loin pour faire fortune. » Dans un article du *Bull. de la Soc. de Géographie de l'Est* (Nancy, 1903) intitulé Documents du XVIIe siècle relatifs aux Yézidis, M. Paul Perdrizet a rapproché (pp. 442-443) avec raison ce curieux détail du passage de Voltaire.

P. 163, note 15. — *Ajouter* : L'abbé Dubos avait exposé aussi que la plupart des inventions sont dues au hasard, à l'expérience, et non aux philosophes ; il citait la poudre à canon, la boussole, l'imprimerie, etc. (*Réflexions sur la poésie et la peinture*, P. II, s. 32 ; éd. 1760, t. II, p. 444-455).

P. 181, l. 6. — *Intercaler après* [doctoris Cherubici...] : Aussi bien que par Sprat, Moreri et Rabelais, il est possible d'expliquer ce passage de Voltaire par le *Journal des Savants* qui rassemblait en quelques lignes les cinq épithètes, y compris celle qui ne reçoit pas d'application personnelle. Rendant compte dans le n° de juin 1729 (p. 396) de l'ouvrage intitulé *Jo. Gottl. Heinecii... Elementa philosophiæ rationalis et moralis...* (1728), le rédacteur faisait cette remarque : « Il (l'auteur) trouve ridicule qu'on ait appelé Hales *le Docteur irréfragable*, Scot *le Docteur subtil*, saint Bonaventure *le Docteur séraphique*, saint Thomas d'Aquin, etc., *le Docteur angélique*, etc. Tous ces docteurs angéliques, *chérubiques* et séraphiques, dit-il, ont non seulement introduit diverses erreurs dans la Philosophie et dans la Théologie, mais ont encore corrompu la morale. » Jo. Gottl. Heinecke avait-il lu Rabelais ? — J'avais indiqué cette source dans les *Additions et Corrections* de ma première édition (t. II, 1909, p. 303-304 ; elle a été redécouverte ultérieurement par M. Virgile Pinot (*Rev. d'Hist. Litt.*, 1913, pp. 425-427 : *Voltaire et le Docteur Chérubique*). Il est fort à croire que Voltaire n'avait pas pris connaissance de l'ouvrage même de Heinecius (pp. 99-100), et que son éruditon n'a pas

creusé au delà du périodique où il en avait rencontré un extrait. Mais M. Pinot a raison de faire remarquer que le surnom de *Chérubique* avait été parfois réellement attribué à saint Thomas. [— Cf. XXXII, 65, l'opuscule...]

P. 185, l. 15. — *Compléter la note 44* : Cette attitude d'ailleurs avait été aussi en France celle de Bernier qui s'était exprimé ainsi sur l'immatérialité et l'immortalité de l'âme : « La chose nous est maintenant marquée et définie, l'Église ne souffrant pas que nous balancions entre tant de différentes opinions de philosophes et d'hérétiques ; aussi ne devons-nous pas la certitude de cette opinion au raisonnement naturel » (*Abrégé de la philosophie de Gassendi*, l. VI, ch. 1; t. V, p. 461).

P. 205, note 8. — *Compléter* : Cf. S. Augustin, *Cité de Dieu*, l. XVI, ch. 9, sur les Antipodes, trad. fr., 1675, p. 878 : « ... des antipodes, c'est-à-dire des hommes dont les pieds sont opposés aux nôtres. » Je ne trouve pas dans ce chapitre l'expression *tomber dans le ciel.*

P. 205-218. Appendice II. — Je respecte dans le texte de *51* l'incohérence orthographique qui révèle un effort pour introduire la réforme voltairienne des imparfaits et des conditionnels (*a*, pour *oit*).

Tome II

P. 79, l. 7. — *Note supplémentaire à ces mots* « il créa le théâtre » : M. Donald Clive Stuart, de l'Université Princeton, fait remarquer que cette idée avait cours en Angleterre et cite ces deux vers que Dryden, au Prologue de sa version de *Troïlus and Cressida*, met dans la bouche de Shakespeare :

> Untaught, unpractised, in a barbarous age,
> I found not, but created first the stage.

(*Modern Language Notes*, vol. 32, mars 1917, n° 3, p. 179).

P. 81, l. 69. — *Noter* : La comparaison vient de l'abbé Dubos. « On peut dire que juger d'un poème en général sur sa version, c'est vouloir juger d'un grand maître, vanté principalement pour son coloris, sur une estampe où le trait de son dessin serait

encore corrompu » (*Réflexions sur la poésie et la peinture*, P. II. s. 35 ; éd. 1760, t. II, p. 513).

P. 99, note 29. — *Ajouter* : Voltaire a repris et developpé le jugement qui suit sur Cornélie dans son *Commentaire sur Corneille*, Pompée, acte III, sc. 3 et 4; acte IV, sc. 4; acte V, sc. 1, 2 et 4 (Moland, t. XXXI, pp. 455-476, *passim*). Il y fait les mêmes réserves sur le rôle, mais avec une admiration plus chaleureuse et plus équitable.

P. 118, l. 14-15. — *Lire ainsi la dernière phrase* : [ce passage de la XIXe lettre] fait songer à [la comédie des *Ricochets* de Picard], que l'auteur dit d'ailleurs avoir tirée d'une autre source.

P. 155, au bas. — *Finir la note 6* : L'ouvrage fameux de Gaspard Tagliacozzi auquel Butler et Voltaire font allusion, est intitulé : *C. Taliacotii De curtorum chirurgia per insitionem libri duo, in quibus ea omnia quæ ad hujus chirurgiæ, narium scilicet, aurium ac labiorum per insitionem restaurandorum, cum theoricen tum practicen pertinere videbantur, clarissima methodo cumulatissime declarantur*, Venetiis, apud G. Bindonum, 1597, in-fol. L'édition comporte vingt-deux figures sur bois représentant les diverses greffes du nez, des oreilles et des lèvres, avec les positions ordonnées aux patients dans ces opérations.

P. 161-162, l. 104-121. Le P. Caffaro, dans sa fameuse Dissertation de 1694, qui fut imprimée en tête du *Théâtre de Boursault*, développe la plupart des idées que Voltaire indique ici : «... des Comédies qui se représentent chez les Religieux les plus réguliers et les plus austères... Les Princes mêmes et les Rois, les Prêtres et les Religieux, qui tous pour se divertir et sans scandale, représentent des personnages dans des Comédies... Les affiches qu'on lit au coin des rues, où l'on invite toutes sortes de personnes à venir à la Comédie et aux autres spectacles qui se jouent avec privilège du Roy et par des troupes entretenues pa sa Majesté... Les Magistrats ne la défendent point... » (*Théâtre de feu Monsieur Boursault*, 1746, t. I, pp. 44, 49, 60, 61). Voltaire devait avoir lu ce plaidoyer fameux dont il s'est peut-être souvenu plus tard dans la *Conversation de l'Intendant des Menus*. Ou bien s'il n'est pas remonté à Caffaro, connaissait-il l'opuscule

récent de Sautour, *Dissertation préliminaire à M. l'abbé C. sur le Poème dramatique*, 1729 ? « Le roi, disait Sautour dans sa *Préface*, n'honore-t-il pas les Comédiens de sa protection et de ses bienfaits ? ne leur donne-t-il pas des pensions ? » Et plus loin (p. 59), après avoir invoqué le témoignage de Th. Gage, qui dans son *Voyage aux Indes*, disait avoir vu jouer par des religieux, sur un vaisseau où il était, une pièce de Lope de Vega, le jour de Saint-Dominique, il ajoutait : « Cette autorité fera voir à M. Gerbais qu'il s'est trompé lui-même lorsqu'il a repris le P. Caffaro d'avoir dit que des princes et *des religieux* avaient joué eux-mêmes des Comédies. Cela s'est pratiqué et se pratique encore *dans les Convens* et dans les Colleges. A l'égard des Princes, n'ont-ils pas dansé dans les Ballets et dans les fêtes qu'ils ont données au Public ?... *Louis le Grand* même n'y a-t-il pas dansé avec les plus grands seigneurs de sa cour ? Et n'a-t-on pas vu le roi *Louis XV* y danser aussi, comme son bisaïeul, avec les jeunes seigneurs, dans le ballet qu'il donna aux Tuileries et dans celui qui lui fut donné par M. le Duc à Chantilly ? » Sautour appuie plus que Caffaro, et comme Voltaire, sur le fait que les lois autorisent les spectacles. Il rappelle (p. 76) la déclaration de Louis XIII rendue le 16 avril 1641 et enregistrée par le Parlement. Voltaire n'avait pas besoin de Caffaro ni de Sautour pour penser ce qu'il pensait et ce qu'il a écrit dans sa lettre XXIII sur les spectacles. Cependant la matière l'intéressait assez pour qu'il ne soit pas invraisemblable qu'il ait lu Sautour, et que ce soit cet écrit, qui, avec la réimpression du P. Lebrun (cf. n. 29), ait ramené son esprit vers la polémique de 1694.

INDEX

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CITÉS

dans l'*Introduction*, les *Notes critiques* et le *Commentaire*.

Abbadie, II, 227.

Abbey and Overton, *The English Church in the XVIIth Century*, I, 60, 81 ; II, 276.

About (Edmond), II, 155.

Acherley, *The Britannic Constitution, or the fundamental form of Government in Britain* (1727), I, 109, 110, 112, 113, 115.

Addison, *Works* (éd. 1854), I, 96, 98 ; II, 89, 97, 102, 131, 140.

The Freeholder, I, 117, 123, 127, 128; II, 144.

The Tatler, I, 13, 165 ; II, 117 ; cf. La Chapelle, *Le Babillard*.

Cf. *The Spectator*.

Alembert (d'), II, 164.

Algarotti, II, 50, 51.

Applebee's Journal, II, 102.

Archives des Missions scientifiques, I, xlv (n. 1).

Argens (d'), I, 188, 189.

Ascoli, I, xli (n. 1).

Ashton, I, 75, 76 ; II, 114, 270, 271, 274, 276.

Asse, *Lettres de* Mme *du Châtelet*, II, 8.

Aubert de Versé, *Le Protestant pacifique* (1684), I, 7, 10.

Avis sur le Tableau du Socinianisme (1690), I, 180.

Bacon, I, 159, 160.

De augmentis, I, 183, 187,

History of Henry VIII (éd. 1676), I, 115, 116, 164, 165.

Novum Organum, I, 162, 163, 164.

Baillet, *La vie de M. Descartes* (1691), II, 10, 11, 12, 13 14, 31, 63, 72.

Baker (Thomas), I, 31.

Baldensperger, II, 89.

Ballantyne, *Voltaire's Visit to England*, I, 12, 124, 145 ; II, 116, 142, 268.

Barbier, I, 148.

Barclay, *Theologiæ vere Chris-*

tianæ Apologia (1675 ; éd. 1676), I, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 28, 29, 30, 41, 43.
Basnage, II, 143.
Bastide, *John Locke*, I, 57, 65, 70, 71, 86, 95, 107, 109.
Bayle, *Œuvres diverses* (éd. 1737, 4 v. in-f.), I, 7, 15, 17, 71, 76, 82, 86, 87, 94, 149, 163, 182, 188, 189, 204, 214, 215 ; II, 37, 122, 131, 132, 143, 181, 228, 229, 231.
Correspondance, p. par Gigas, I, 87.
Dictionnaire, I, 86, 163, 177, 178, 179, 182, 183, 184, 187, 188, 204, 215, 216 ; II, 112, 162, 166, 167.
Cf. *Nouvelles de la République des lettres*.
Bedford, II, 66.
Beeverell, *Delices de l'Angleterre* (1727), I, 71, 76, 117, 118, 125, 127 ; II, 178, 269, 270.
Bekker (I.), I, 188.
Beljame (A.), II, 88, 89, 91, 96, 101, 111, 112, 115, 117, 140, 141, 153, 163.
Bengesco, II, 254, 255.
Ben Jonson, II, 112.
Bennet, I, 84.
Bernier, II, 306.
Bernouilli, II, 37, 63.
Beuchot, II, 226.
Bibliothèque anglaise, I, 69, 136, 138, 139, 143, 145 ; II, 178.
Bibliothèque britannique, I, xliv. 67, 111.
Bibliothèque choisie, I, 59, 87, 117.
Bibliothèque française, I, xliv, 83, 86, 168 ; II, 113.
Bibliothèque raisonnée, I, 14, 69, 159, 177, 187 ; II, 145.
Bibliothèque universelle et historique, I, 177 ; II, 30.
Besant (W.), I, 26.
Birds of a Feather..., I, 12.
Blackmore, II, 101, 131, 142.
Boccace, II, 143.
Boileau, II, 131, 141, 233.
Boissy, II, 122.
Bolingbroke, *Works* (éd. 1754, 5 v. in-4), I, 66, 70, 93, 94, 95, 96, 97, 108, 109, 110, 112, 113, 114, 116, 123, 161, 181 ; II, 89, 99, 178. Cf. *The Craftsman*.
Bonnet (abbé J.), II, 302, 303.
Bosset, I, 177.
Bossuet, *Discours sur l'Histoire Universelle*, I, 96.
Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, I, 99.
Bougainville, II, 78.
Boulainvilliers, I, 188 ; II, 230.
Boullier, *Histoire de la philosophie Cartésienne*, I, 181, 186.
Boullier, *Défense des Pensées de Pascal*, I, xlv ; II, 202, 209.
Lettres critiques, II, 202, 209.

Réflexions sur quelques principes de M. Locke, I, XLIV, 168.
BOUVY, II, 156.
BOYER, I, 136.
BOYER L'ESTRANGE, II, 153.
BUFFIER, *Remarques sur divers traités de Métaphysique*, I, 177, 182, 183, 185.
BULL (G.), I, 82.
BURNET, II, 129.
History of my own time, I, 59 ; — trad. fr. : *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande Bretagne*, 1725, I, 75.
Remarks upon an Essay (1697), I, 183.
BUTLER, II, 153, 154.
BRADY (N.), I, 112, 114.
BRADY (S.), I, 139, 140, 143.
BRAITHWAITS, I, 98.
BREWSTER, *Memoirs of the Life ...of sir I. Newton*, II, 32, 78.
British Cyclopædia, I, 58.
British Journal (*The*), I, 98, 129, 146 ; II, 91, 145.
BRITISH MUSEUM (*Catalogue*), I, 139, 184 ; II, 9, 123.
BROUNCKER, II, 62.
BRUMOY, II, 99.

CAFFARO (Le P.), II, 307, 308.
CARE (H.), *English Liberties* (1682), I, 95, 109, 114.
CASTRO, I, 143.
Cato's Letters (1722), I, 93 ; II, 145 ; cf. GORDON.
CATROU, *Histoire des Anabaptistes* (1705), I, 7.
Histoire des Trembleurs (1733), I, LII (n. 1), II, 15, 27, 30, 38, 39, 41, 51, 53, 55, 56, 57.
CAUMARTIN DE BOISSY, II, 153.
CAUSSY (F.), II, 302, 303.
CAYLUS (Mme DE), II, 144.
CESALPINI, I, 178.
CHABANON, II, 156.
CHAMBERLAYNE, *État présent de l'Angleterre* (1669 ; trad. par de Neuville, éd. 1698) ; — I, 7, 10, 13, 17, 18, 28, 29, 41, 65, 67, 68, 75, 76, 107, 110, 112, 117, 118, 125, 127 ; — (éd. 1727), I, 68, 124.
CHARLANNE, I, L (n. 1).
CHAUFEPIÉ, I, 83, 84, 86, 162, 165, 188 ; II, 33, 66, 98, 101, 140, 143, 163, 166, 167.
CHAUVELIN, I, 159.
CHOISY, II, 228.
CHRISTIE, I, 59.
CHURTON COLLINS, I, XLVI-XLVII ; II, 114, 142, 268, 269.
CIZE (DE), *Histoire du whiggisme et du torysme* (1718), I, 65, 70.
CLAIRAUT, II, 73.
CLARKE (S.), *Discours* (*A*) *concerning the being and attributes of God*, I, 84.
Scripture Doctrine (*The*) *of the Trinity* (1712), I, 84.
Verity (*The*) *and Certitude of*

natural and revealed Religion (1705), I, 84.
Cobbet, I, 68.
Colley Cibber, II, 111, 116.
Collier (J.), II, 111.
Collins, *Discours sur la liberté de penser* (trad. fr., 2e éd., 1717), I, 187 ; II, 228.
Essai sur la nature et la destination de l'âme humaine (trad. fr., 1769), I, 184, 185.
Grounds and reasons..., II, 232.
Cominale, II, 51.
Condorcet, II, 180.
Congreve, II, 97, 111, 115.
Connor Sidney, II, 274.
Conrart (*Recueils*), I, 8.
Conti, II, 90.
Copernic, *De revolutionibus orbium cælestium* (1617), II, 30.
Correspondants (*Les*) *de la marquise de Balleroy* p. p. Éd. de Barthélemy, I, 137 ; II, 142, 153.
Coste, I, 177. Trad. de l'*Essai sur l'Entendement humain* de Locke (éd. 1774), I, 181, 182, 183, 185, 186, 204, 214. Trad. de l'*Optique* de Newton II, 44, 49, 50, 77.
Cotes, II, 35, 41.
Counson, II, 156.
Courayer, I, 69.
Coxe, I, 85, 93.
Craftsman (*The*), I, 12, 93, 94, 99, 100, 108, 113, 128, 129, 161 ; II, 165, 181, 275. — Cf. Bolingbroke.
Craftsman's (*The*) *Apology*, II, 283.
Crébillon, II, 164, 183.
Croese, *Historia quakeriana*, I, 15, 27, 28, 30, 36, 37, 38, 41, 42, 43, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 58.

Daily Courant (*The*), I, 41.
Daily Journal (*The*), I, xl, 12, 28, 29, 42, 56, 69, 118, 124, 139, 145, 146, 164 ; II, 9, 91, 115, 145, 168, 181, 270, 275, 276.
Daily Post (*The*), I, 29, 42, 123, 128 ; II, 12, 91, 115, 165, 168, 181, 233, 275.
Daillé, I, 179.
Daniel, II, 232.
Dante, II, 156.
Dejob, II, 143.
Delvolvé, II, 229, 231.
Dennis, II, 89, 90, 96, 101, 102, 113, 117, 267.
Dentrecolles (Le P.), I, 149.
Descartes, I, 177, 178, 180, 181, 182, 185, 186 ; II, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 49, 62, 63, 72.
Dioptrique, II, 51.
Desfontaines, II, 144, 165.
Desmaizeaux, I, xli-li, 185.
Desmolets, II, 242.
Desprez de Boissy, II, 168.

Dictionary of National Biography, I, 58, 85, 128 ; II, 78, 123, 141, 168.
Dictionnaire de l'Académie (1740), II, 271 ; (1762), I, 7 ; (1694 et 1718), I, 81 ; II, 179 ; (1878), I, 81.
Diderot, I, 188.
Dixon, I, 58.
Doddridge (Ph.), I, 60.
Dodsley, II, 123.
Dominis (Ant. de), II, 49.
Dorset, II, 140.
Douglas (W.), I, 139, 142, 143, 145, 146, 147.
Dowell (St.), I, 118.
Dryden, II, 89, 90, 91, 97, 98, 101, 112.
Du Bois, I, 138, 140.
Du Bos, I, 87 ; II, 117, 141, 269, 272, 273, 305, 307.
Dufresny, II, 142, 266.
Duguet, I, 185, 186.
Duhaïde, I, 149.
Duhamel, I, 159.
Du Pin (Ellies), I, 180.
Duprat (abbé Barrin), II, 275.
Durand (David), II, 303.
Du Resnel, II, 143.
Duvernet, I, 159.

Echard, *History of England* (éd. 1720), I, 111, 112, 116, 161.
Edwards (J.), I, 83, 87.
Encyclopædia Britannica, I, 58.
Encyclopédie (1754), I, 81, 136, 143, 148.
Englishman (*The*), II, 38.
Epistle (*An*) *to W. S...* (1728), I, 66.
Essai philosophique sur l'âme des bêtes (1728), I, 186.
Estienne (H.), II, 231.
Examiner (*The*), II, 145.

Farinelli, II, 156.
Falkener, II, 230.
Farquar, II, 115.
Fénelon, *De l'Existence de Dieu*, I, 185.
Lettre à l'Académie, I, 16.
Télémaque, I, 95 ; II, 156.
Vies des anciens philosophes, I, 163.
Fenton, II, 130, 131, 132.
Fermat, II, 13, 62.
Flamsteed, II, 64, 233.
Fleury, *Histoire ecclésiastique* (éd. 1740), I, 82, 189.
Flud, I, 188.
Free Briton (*The*), I, 18, 95.
Freret, II, 64, 65, 66, 230
Fréron, I, 136.
Fog's Weekly Journal, I, 71, 93, 129.
Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes*, II, 14.
Eloge de Bernouilli, II, 37, 62, 63.
Eloge de Leibniz, II, 62, 63.
Éloge de Newton, II, 9, 12, 13, 30, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 40, 49, 50, 62, 63, 64, 65,

77. (Traductions anglaises), II, 9, 52.
Histoire des Oracles (éd. Maigron, 1907), I, 17 ; II, 32.
Œuvres (éd. 1790), *Pluralité des Mondes*, I, 163, 185, 204, 214 ; II, 31, 37.
Préface des Éléments de la géométrie de l'infini (1727), II, 62, 63, 72.
Préface de l'Histoire de l'Académie des Sciences, II, 13, 62, 63, 72, 73.
Préface sur l'Utilité des mathématiques et de la physique, II, 14, 49, 181.
Foulet (L.), II, 268, 302.
Fox, *A Journal... of the life.... of George Fox* (1694, éd. 1836), I, 36.
Fox Bourne, I, 177.
François (A.), II, 182, 183.
Franqueville, II, 274.
Funck-Brentano, II, 114.
Furetière, I, 180, 205 ; II, 9.

Galilée, II, 12.
Gassendi, I, 181, 188.
Gee (H.), I, 68.
Genest, II, 95.
Gentleman's (The) Magazine, I, xl, 12, 18, 67, 68, 75, 81, 93, 95, 97, 98, 112, 113, 116, 128, 129, 145 ; II, 102, 145, 165, 166.
Gervaise, II, 228.
Gilbert, II, 230.
Gildon, II, 98, 101, 102.
Golefer, I, 161.
Gomara, I, 162.
Gordon, II, 145.
Gould, I, 69.
Grécourt, II, 153.
Grey (Zachary), II, 153, 154.
Grubstreet Journal (The), I, xl-xliv, 145, 217.
Guardian (The), I, 165, 215 ; II, 95, 96, 97, 102, 145, 163.
Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, I, 188 ; II, 41.
Gurdon (Thornagh), *History of the High Court of Parliament* (1731), I, 109, 110, 111, 114, 115, 116.

Hales, *Voltaire in Hampstead*, I, 12, 19, 26.
Halévy, I, 60.
Halifax, I, 107 ; II, 78, 132.
Hallays-Dabot, II, 168.
Hamilton, II, 144.
Hardouin, II, 242.
Harris, *Dissertation sur la peste* (1722), I, 137, 143.
Hartsoeker, I, 214 ; II, 63.
Hecquet, I, 138, 141, 145.
Helvétius (Adr.), II, 116.
Helvétius fils (Cl. Adr.), I, 138.
Hervey (lord), II, 123.
Hésiode, II, 231.
Hettier, II, 268.
Higginson, II, 303.
Higgons, I, 75, 161.
Histoire de l'Académie Royale des

Inscriptions et Belles Lettres..., II, 180.
Histoire de l'Académie Royale des Sciences, I, 214.
Histoire des ouvrages des Savants, I, 177, 189 ; II, 181.
Historical Register, I, 98, 125.
History (The) of the High Court of Parliament (1731), v. GURDON.
History (The) of the life of Mary Queen of Scots... (1725), II, 145.
History (The) of the Reign of Queen Ann (1706), I, 126.
HOOK, II, 33, 34.
HOUTTEVILLE, II, 228, 231, 234.
HOWGRAVE, I, 139.
HUCHON, II, 89, 90, 91, 96.
HUGO, II, 276.

Impartial (An) Essay on the Inoculation... (1728), I, 144.
Inquiry (An) into the Causes of the Decay of the Dissenting Interest (1730), I, 60.

JACKSON, I, 82.
JACOB, II, 97, 129.
JANNEY, I, 58.
JOHNSON, II, 141.
JORDAN, I, XLV.
Journal des Savants, I, 69, 137, 138, 140, 143, 149, 159, 214 ; II, 63, 65, 141, 181.
Journal de Trévoux, cf. *Mémoires de Trévoux*.
Journal Littéraire, I, XLIV, 67, 76, 81, 160, 161, 187 ; II, 73, 90, 91, 141, 145.
Journey (A) through England (2e éd. 1722), II, 99, 116, 178, 276.
JURIEU, I, 180.
JURIN, I, 138, 139, 141, 143, 147, 148.
JUSSERAND, I, L ; II, 88, 89, 116, 117, 268.

KEILL, II, 37, 64, 230.
KEPLER, II, 30, 31.
KING, II, 228.
KIRKPATRICK, I, 151.

LA BARRE DE BEAUMARCHAIS, I, 191.
LA BRUYÈRE, I, 71 ; II, 13.
LA CHAPELLE, *Bibliothèque anglaise* (1726), I, 69 ; II, 178.
Le Babillard (trad. 1725), I, 160 ; II, 91, 101, 117 ; cf. ADDISON, *The Tatler*.
LA CONDAMINE, I, 149, 150.
LALOUBÈRE, II, 228.
LACROIX, II, 88.
LA COSTE, *Lettre sur l'inoculation de la petite vérole...* (1723), I, 137, 140, 144, 145.
LA FONTAINE, II, 122, 131.
LA HONTAN, II, 102.
LA METTRIE, I, 214.
LA MOTTRAYE, *Voyages...* (1727), I, 7, 11, 15, 18, 28, 29, 31, 41, 60, 76, 94, 138, 140, 141, 142, 143, 146, 147 ; II, 117, 269, 271, 272, 276.
LA NAUZE, II, 66.

Langbaine, II, 97.
Lanson, I, xliv, lii (n. 2).
La Place, II, 95, 100, 115.
La Roche (de), I, 137.
Larrey, *Histoire d'Angleterre*, I, 99, 109, 112, 126.
Larroumet, I, 182 ; II, 14.
Lassay (marquis de), II, 230.
Lecky, II, 274.
Leclerc, I, 87, 177, 184 ; II, 276.
Le Coq de Villeray, *Réponse aux Lettres Philosophiques*, I, xlv, 37, 97, 100.
Le Corgne de Launay, II, 77.
Le Duc, I, 140, 142.
Lee, I, 183.
Legard Sparham, I, 139, 141.
Le Gendre de Saint-Aubin, *Traité de l'opinion* (1733), I, 138, 149, 180 ; II, 66.
Leibniz, I, 185 ; II, 73.
Leigh Hunt, II, 114.
Lenglet Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire* (1739), I, 94, 95, 99, 162.
Le Pays, II, 116, 117.
Le Sage (A.-R.), II, 266.
Le Sage, *Mécanisme (Le) de l'esprit* (1700), II, 30.
Remarques sur l'Angleterre (1715), I, 6, 11, 28, 67, 70 ; II, 9, 117, 272.
Lessing, II, 143.
Leti, *Teatro Britannico* (1684), I, 11, 28, 66, 71, 75, 81, 98, 108, 118, 119.
Letter (A) to Rev. M. Massey (1722), I, 144, 148.
Lettres édifiantes, I, 149, 150.
Leuvenhoeck, II, 63.
Limiers, I, 126.
Locke, *Christianisme (Le) raisonnable* (1695), I, 87.
Collection (A) of several pieces, I, 68.
Essai sur l'Entendement humain (trad. par Coste, éd. 1774), I, 162, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 204, 214.
Essai sur le gouvernement civil (trad. par David Mazel, 1724), I, 99.
London Journal (The), I, 12, 69, 93, 94, 97, 111, 112, 116, 123, 126, 139, 146 ; II, 9, 13, 156, 231, 275.
London Evening Post (The), II, 115, 275.
Lounsbury, II, 88, 266.
Lovegrove, II, 114.
Lyttelton, II, 274-275.

Maillet, I, 188.
Maimbourg, I, 82.
Mairan, II, 9, 63.
Maitland, *An Account of Inoculating the Small Pox* (1722), I, 139, 140, 144, 145, 146, 147, 148.
Malebranche, I, 177, 179, 182 ; II, 234.
Mallet, I, 164.

Mantoux, I, 93.
Marana et Cotolendi, *L'Espion du Grand Seigneur* (1684), I, 188 ; II, 143.
Marivaux, I, 182 ; II, 14, 122,
Martin (Josiah), *Lettre à François de Voltaire* (trad. fr., 1748), I, xlv, 15, 39, 41, 43, 44.
Massey (Edmund), I, 139, 144, 150.
Massey (Isaac), I, 139.
Maupertuis, I, 214 ; II, 8, 9, 29. *Discours sur les différentes figures des astres*, II, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41.
Maury, II, 180.
Mead, II, 271.
Mémoires de Trévoux (*Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts*), I, xlv, 69, 137, 140, 144, 145, 149, 150, 151, 177, 183 ; II, 140, 163, 168, 228, 229.
Mémoires littéraires de la Grande Bretagne, I, 151.
Mémoires secrets de la République des Lettres, I, 161, 162.
Memoirs of Queen Ann (1729), I, 67, 97.
Menagiana, II, 131, 132.
Ménard, I, 87.
Mercure de France, I, xxxv (n. 1), xl, 11, 87, 98, 137, 138, 140, 148 ; II, 89, 95, 163, 165.
Middleton, II 274.
Miège (Guy), *Etat présent de la Grande Bretagne* (1728), I, 11, 124 ; II, 117, 122.
Milton, II, 131, 140.
Misson, *Mémoires et Observations faites en Angleterre* (1698), I, 7, 10, 13, 26, 28, 67, 70, 76, 95, 117, 118, 119, 127, 128, 129 ; II, 117, 143, 178, 270, 271, 276.
Mist's Weekly Journal, I, 75, 95, 128, 129, 146, 147 ; II, 242, 273.
Moland, II, 226.
Molinier, I, xliv-xlv, 100, 149.
Montaigne, I, 17, 179, 204 ; II, 229, 233, 234, 276, 277.
Montagu Bacon, II, 153.
Montague, *Letters of L. M. W. M.* (1725), I, 148 ; II, 116, 168.
Montesquieu, I, 86, 87 ; II, 112, 266, 273, 280. *Lettres Persanes*, I, 77, 94, 188, 189.
Monthly Chronicle (*The*), I, 98 ; II, 275.
Morellet, I, 75.
Moréri, *Dictionnaire historique*, I, 11, 30, 41, 67, 108, 162, 180.
Morfouace de Beaumont, I, 186.
Morin, II, 101.
Mulgrave (lord), II, 96, 101.

Muralt, *Lettres sur les Anglais* (1725), I, 71, 99, 108, 118, 129 ; II, 89, 91, 112, 113, 115, 116, 117, 118, 132, 266, 268, 270, 271, 272, 273.
Musset, II, 143.

Naudé (Ph.), *Histoire du Kouakerisme* (1692), I, 7, 10 ; cf. *Religion (la) des Kouakres*.
Nettleton, *A Letter... to Dr Jurin* (1722), I, 142, 146.
New Memoirs of Literature, II, 145.
New (The) Practice of Inoculation (1722), I, 144.
Newton, I, 83 ; II, 8, 9, 12, 13, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 49, 50, 51, 62, 63, 64, 65, 66, 77.
Brevia chronica, II, 64, 65.
Chronologie, II, 64, 65.
Optique, II, 49, 50, 77.
Principia, II, 30, 32, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 77.
Niceron, I, 31, 177, 184, 188.
Nicole, II, 231, 234.
Nisard (Ch.), II, 168.
Norman Penney, I, 20, 22.
Norris (J.), I, 31.
Nouvelles de la République des Lettres, I, 177 ; II, 143, 181 ; cf. Bayle.
Nouvelliste du Parnasse, II, 165.

Olivet (d'), II, 182, 183.
Orléans (le P. d'), *Histoire des révolutions d'Angleterre* (éd. 1724), I, 65, 75.

Pack (R.), II, 113, 115.
Paris (Gaston), II, 143.
Parker's Penny Post, I, 29.
Parliamentary History of England (1811), I, 93.
Pascal, I, 11, 205 ; II, 62, 72, 156, 232.
Pensées, éd. de Port-Royal et éd. Brunschvicg, II, 228 à 233, 242 à 244.
Payen, *Voyage* (1663), I, 57.
Peele, I, xli (n. 1).
Pellisson, II, 230.
Pemberton, *A view of sir I. Newton's philosophy* (1728, in-8°), II, 8, 29, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 49, 50, 51.
Penn (W.), *A collection of the Works* (1726, 2 v. in-f.), I, 36, 37, 38, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 76.
Perdrizet (P.), II, 304, 305.
Périer (Mme), II, 231.
Perrault, II, 63.
Perrot d'Ablancourt, I, 178, 179, 185.
Perrot Williams, *Some Remarks upon Dr Wagstaffe's Letter*, (1725), I, 139, 146, 148.
Philosophical Transactions of the Royal Society, I, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 145, 146, 147 ; II, 62, 178, 179.

Picard, *Les Ricochets*, II, 118, 307.
Pinot (V.), II, 305.
Pitot, II, 181.
Poiret, I, 189.
Polignac (cardinal de), II, 78.
Pope, II, 38, 88, 89, 90, 91, 99, 113, 142, 143, 144, 145, 146, 163.
Present (The) State of the Republick of Letters, I, xl, xliv, 59, 69 ; II, 9, 10, 13, 35, 41, 51, 52, 64, 66, 163.
Prévost (abbé), I, xliv, 65, 129 ; II, 89, 96, 117, 140, 266, 267, 269, 303.
Prior, II, 140.
Privat de Molière, II, 77.
Prothero, I, 68.
Prynne, II, 166, 167.
Pylarini, I, 136.

Quérard, I, 177 ; II, 275.

Rabelais, I, 71, 181 ; II, 142.
Racine (Louis), I, 186; II, 146, 164.
Ramsay, II, 140, 141, 146.
Rapin Thoiras, *Histoire d'Angleterre*, I, 65, 66, 67, 68, 75, 95, 97, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 115, 118, 125, 126; II, 144, 167.
Rawley, I, 160, 161.
Read's Weekly Journal, II, 116.
Recueil de harangues prononcées par MM. de l'Académie françoise, II, 179.
Recueil de pièces concernant l'inoculation (1756), I, 138, 146, 150, 151.
Recueils de pièces intéressantes (1755), II, 153.
Réflexions philosophiques sur l'immortalité de l'âme raisonnable, I, 190.
Réflexions sur l'humeur de la nation anglaise (trad. 1713), I, 65, 96.
Regnard, I, 40.
Regnault, I, 186.
Reiser (L. A.), I, 15.
Religion (La) des Kouakres (1720), I, 41 ; cf. Naudé (Ph.).
Renaudot, I, 69.
Ritter, II, 268-269, 302.
Rivarol, II, 159.
Rizzetti, II, 51.
Rochester, I, 204 ; II, 129, 130, 132.
Robertson, II, 89, 90.
Robeton, II, 144.
Rocquain (F.), II, 303.
Rohaut, *Traité de physique* (1671), II, 14.
Rothelin (abbé de), II, 78.
Rowe (N.), II, 89, 90, 101, 102.
Rushworth, I, 161; II, 166, 167.
Rymer, II, 89, 90, 91, 95, 96, 98, 99.

Sadeur, II, 228.
Sailors' (The) Advocate, II, 273, 274.
Saint-Evremond, I, 13 ; II, 112, 116, 129, 131, 228.

Saint-Hyacinthe, I, 86.
Saintsbury, II, 89.
Satyre (*La*) *Menippée*, II, 153.
Saurin, II, 40.
Saussure (César de), I, LI[1] (n. 1), 52, 127 ; II, 116, 166, 271, 272.
Sautour, II, 307, 308.
Sayous, I, LI (n. 1).
Savérien, I, 160.
Scarron, II, 141, 153.
Scheuchzer, I, 143.
Schwenderus, II, 156.
Secker, I, 86.
Sense (*The*) *of the People...* (1726), I, 93.
Sewel, *The history of the Rise, Increases and Progress of the Christian People called Quakers* (3e éd., 1726), I, 11, 13, 14, 15, 18, 26, 30, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58.
Shadwell, II, 112, 115.
Shaftesbury, II, 146.
Characteristics, II, 231.
Letter (*A*) *concerning Enthusiasm* (éd. 1737), I, 187.
Miscellaneous Reflections (éd. 1737), I, 183, 185.
Shakespeare, II, 88 et suiv., 95, 96, 101, 102.
Shaw, I, 161.
Sichel, *Bolingbroke*, I, 69, 95, 123.
Sidney (Alg.), *Discourse concerning Government* (1698), I, 96, 109, 110, 114.
Smith (Patrice), I, 14.
Social England... by various writers (1895), I, 60, 146.
Sorbière, II, 117.
Souciet, II, 65, 66.
Spectator (*The*), I, 66, 76, 96, 123, 125, 127, 163 ; II, 89, 90, 91, 95, 96, 101, 116, 123, 144, 272, 273 ; cf. Addison.
Spelman Prynne, I, 114.
Spenser, II, 140.
Spinosa, II, 228, 229.
Sprat, I, 163, 180 ; II, 177, 178, 182.
Stephen (Leslie), *English Thought in the XVIIIth Century*, I, 69, 70.
Stephens (R.), I, 161.
Stillingfleet, *A discourse in vindication of the Doctrine of the Trinity* (1697), I, 184, 185, 186.
Stone, II, 141.
Swift, I, 71, 85, 86 ; II, 38, 89, 113, 123, 142, 162, 168, 178, 182.
Account (*An*) *of the Court and Empire of Japan* (1728), I, 93.
Of the Contests and Dissensions... (1701), I, 116.
Symmes (Harold S.), II, 165.

Taine, II, 95.

Tatler (*The*), cf. Addison.
Temple, *Introduction à l'Histoire d'Angleterre* (trad. 1695), I, 109-111.
Tenison, I, 162.
Texte, I, li (n. 1).
Theobald, II, 88.
Thomas (W.), I, 60.
Thomson (James), II, 140.
Thomson (Elbert N. S.), II, 165, 166.
Thou (de), I, 159.
Tillemont, I, 82.
Timone, I, 136, 140, 141.
Toland, *Lettres philosophiques* (trad. par Naigeon, 1768), I, 204, 215.
Towneley, II, 153.
Trembley, I, 214.
Trenchard, II, 145.
Tronchin, I, 143.
Turner, *Collections for the History... of Grantham* (1806), II, 33, 165.
Tyrrel, *Bibliotheca politica* (1718), I, 94, 109.
History of England (1704-1705), I, 109, 110, 112, 114.
Tyssot de Patot, *Lettres* (1727), II, 14.
Voyages et aventures de Jacques Massé (1710), I, 188.

Universal (*The*) *Spectator*, II, 115, 181, 275.

Vandal (A.), II, 304.
Vanel, I, 66.
Vanbrugh, II, 111, 115.
Vernier, *Voltaire grammairien*, I, 11.
Vertot, I, 87.
Voet, II, 11.
Voltaire, *Œuvres*, éd. Moland :
Appel à toutes les Nations, II, 82.
Colimaçons (*Les*) *du R. P. L'Escarbotier*, I, 214.
Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade, II, 180.
Commentaire sur Corneille (1764), I, 11, 306.
Conseils à un journaliste, II, 145.
Conversation de M. l'Intendant des Menus, II, 169, 307.
Courte réponse aux longs discours d'un docteur allemand, I, 83.
Dialogues de l'A. B. C., I, 70.
Dictionnaire philosophique, I, 60, 187, 215 ; II, 96, 102, 145, 153, 156, 280, 281, 282, 283.
Discours sur la tragédie, II, 102.
Éléments de la philosophie de Newton, II, 30, 31, 33, 77.
Épître à Boileau, II, 164.
Essai sur la poésie épique, II, 91, 102.
Essai sur les mœurs, I, 60, 124, 125, 127, 156; II, 231.
Extraits de Dangeau, I, 93.

Henriade (*La*), I, 181.
Histoire de Jenny, I, 60.
Histoire de l'établissement du christianisme, I, 60.
Ingénu (*L'*), II, 99, 145.
Lettre d'un quakre à Jean George Le Franc de Pompignan... (1763), I, 8, 60.
Lettre Seconde du quaker... (1764), I, 8, 60.
Lettre sur la Didon *de Le Franc de Pompignan* (1736), I, 11.
Loi (*La*) *naturelle*, I, 8.
Métaphysique (*Traité de*), I, 184; II, 232.
Métaphysique de Newton, I, 83.
Micromegas, I, 204.
Philosophie de l'Histoire, I, 178.
Poème sur le Désastre de Lisbonne, II, 145.
Précis du siècle de Louis XV, I, 127.
Préface de Jules César, II, 102.
Préface d'Œdipe, II, 102.
Préface de Zaïre, II, 102, 165.
Questions sur l'Encyclopédie, I, 8, 59, 214; II, 229.
Sermon de Josias Rossette, I, 60.
Siècle de Louis XIV, I, 58, 126, 177; II, 10, 116, 122, 156, 162, 177, 178, 182, 233, 280.
Singularités (*Les*) *de la Nature*, I, 214.
Sottise des deux parts, I, 159, 181, 189.
Sottisier, I, XLVI, 110, 111; II, 113, 142, 231, 242, 271, 274, 276, 280, 281, 282, 283.
Temple (*Le*) *du Goût*, II, 116, 142.
Tolérance (*Traité de la*), I, 60, 214, 215.
Correspondance, I, IX, XII, XXXVI, XXXIX, XL, XLIV, 17, 68, 71, 153, 176, 177, 178, 182, 188, 189, 204; II, 8, 19, 29, 63, 77, 78, 79, 90, 142, 154, 163, 164, 165, 168, 183, 226, 227, 231, 253, 254, 280.
Lettres p. par F. Caussy (*Revue Bleue*, 25 avril 1908), I, XL, XLIV, II, 8, 30.
Commonplace book, I, XLVII.
Notebook (*An english*), II, 303, 304.
Divers, I, 92, 149, 168, 179, 181, 182, 187, 188, 204, 214, 215; II, 89, 90, 99, 116, 123, 146, 168, 169, 177, 182, 183, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 274.
VOSSIUS, I, 149.
Voyages et aventures de Martin Nogué en Europe (1728), II, 273.
WAGSTAFFE, *Lettre au Dr Freind* (1723), I, 137, 139.
WALLER, II, 130, 131, 132.

WALLIS, II, 62.
WARBURTON, I, 70.
WATERLAND, I, 81.
Weekly Journal (*The*), I, 93, 97, 109, 117; II, 116, 131, 168, 271, 275.
Weekly Miscellany (*The*), I, 68.
WILSON, II, 111, 115.
WHISTON, *Cause* (*The*) *of the Deluge* (1722), I, 38, 66.
Historical Memoirs of the Life of S. Clarke (2e éd., 1730), I, 83; II, 51.
Memoirs of the Life... (1753), I, 81.
New (*A*) *Theory of the Earth* (1696), II, 38.
WOLLASTON, I, 188.
WOLSLEY, II, 129.
WOOD, II, 129.
WOODWARD, I, 141, 143, 147.
WOOLSTON, I, 188, 189; II, 266, 267, 275.
WYCHERLEY, II, 113, 114, 115, 153.
WYNNE, I, 177.

Yorkshireman (*The*), I, 19.
YOUNG, I, 123, 124.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

QUATORZIÈME LETTRE. *Sur Descartes et Newton* 1
Commentaire 8

QUINZIÈME LETTRE. *Sur le Sistême de l'Attraction* 15
Commentaire 29

SEIZIÈME LETTRE. *Sur l'optique de M. Newton* 43
Commentaire 49

DIX-SEPTIÈME LETTRE. *Sur l'infini et sur la Chronologie* 53
Commentaire 62

APPENDICES A LA LETTRE XVII 66
I. Histoire de l'infini 66
Commentaire 72
II. De Newton 73
Commentaire 77

DIX-HUITIÈME LETTRE. *Sur la Tragédie* 79
Commentaire 88

DIX-NEUVIÈME LETTRE. *Sur la Comédie* 103
Commentaire 111

VINGTIÈME LETTRE. *Sur les seigneurs qui cultivent les lettres* .. 119
Commentaire 122

VINGT ET UNIÈME LETTRE. *Sur le comte de Rochester et M. Waller* 124
Commentaire 129

VINGT-DEUXIÈME LETTRE. *Sur Mr Pope et quelques autres Poetes fameux* 133
Commentaire 140

APPENDICE A LA LETTRE XXII 147
Commentaire 153

VINGT-TROISIÈME LETTRE. *Sur la Considération qu'on doit aux gens de lettres* 156
Commentaire 161

VINGT-QUATRIÈME LETTRE. *Sur les Académies* 170
Commentaire 177

VINGT-CINQUIÈME LETTRE. *Sur les Pensées de M. Pascal* 184
Commentaire 226

APPENDICE A LA LETTRE XXV. *Suite des Remarques sur Pascal* 235
Commentaire 243

SUPPLÉMENT 245
I. Préfaces diverses 247
A. Préface de la traduction anglaise 247
B. Préface de l'édition de Londres 250
C. Préface générale de l'édition de Trévoux 251
D. Préface du 4e volume de l'édition de Trévoux .. 252
E. Préface de l'édition de 1748 252
Commentaire 253

II. Projet d'une lettre sur les Anglais 256
Commentaire 266

III. Fragment supposé d'une lettre anglaise 278
Commentaire 279

IV. Table des principales matières. Édition de Basle (Londres), 1734 283

ADDITIONS ET CORRECTIONS 302

INDEX des auteurs et des ouvrages cités dans *l'Introduction*, les *Notes critiques* et le *Commentaire* 309

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

SOCIÉTÉ
DES
TEXTES FRANÇAIS MODERNES

La Société des Textes français modernes a pour but de réimprimer des textes publiés dans les quatre derniers siècles, et d'imprimer des textes inédits appartenant à ces mêmes siècles.

Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de *vingt francs* dont ils peuvent se libérer par un versement de *trois cents francs*.

Moyennant une cotisation annuelle de *quarante francs*, ou un versement de *six cents francs*, ils peuvent recevoir les publications tirées sur papier de Hollande.

Les exemplaires sur papier de Hollande ne sont pas mis dans le commerce.

Les sociétaires ont droit à toutes les publications de la Société, à partir de l'année de leur adhésion.

Ils ont droit à une remise de 20 % sur le prix de chacun des volumes publiés antérieurement.

La Librairie HACHETTE, à qui a été confié le soin de recevoir les cotisations, se charge également de transmettre à la SOCIÉTÉ les adhésions nouvelles.

PUBLICATIONS
DES QUINZE PREMIERS EXERCICES
(1905-1922)

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE

HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d'*Amadis de Gaule*, livre I (H. Vaganay), 2 vol..... 24 fr.
MAURICE SCÈVE. *Délie* (E. Parturier)..... 20 »
DU BELLAY. *Œuvres Poétiques* (H. Chamard),
Tomes I et II..... *en réimpression*
Tome III..... 8 »
Tome IV..... 12 »
Tome V..... 20 »
RONSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier),
Tomes I et II..... 30 »
Tome III..... 15 »
DES MASURES. *Tragédies saintes* (Ch. Comte)..... 12 »
J. DE SCHELANDRE. *Tyr et Sidon* (J. Haraszti)..... 10 »
J. DE LINGENDES. *Œuvres Poétiques* (E.-T. Griffiths). 10 »
TRISTAN. *La Mariane* (J. Madeleine)..... 10 »
TRISTAN. *La Mort de Sénèque* (J. Madeleine)..... 10 »
BOIS-ROBERT. *Epistres en vers*, tome I (M. Cauchie) 16 »
Le Festin de Pierre avant Molière (G. de Bévotte).. 16 »
FONTENELLE. *Histoire des Oracles* (L. Maigron)..... 12 »
Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette (P. Bonnefon), 2 vol..... 24 »
MONTESQUIEU. *Lettres Persanes* (H. Barckhausen), 2 vol..... 20 »
VOLTAIRE. *Lettres Philosophiques* (G. Lanson), 3e édit., 2 vol..... 20 »
VOLTAIRE. *Candide* (A. Morize)..... 16 »
LAMARTINE. *Saül* (J. des Cognets)..... 5 »
Le Conservateur littéraire, tome I (J. Marsan)..... 16 »
La Muse Française (J. Marsan), 2 vol..... 20 »
ALFRED DE VIGNY. *Poèmes Antiques et Modernes* (E. Estève)..... *en réimpression*

SEIZIÈME EXERCICE (1923) :

ANGOT L'ÉPERONNIÈRE. *Les Exercices de ce temps* (Fr. Lachèvre)..... 20 »
ALFRED DE VIGNY. *Les Destinées* (E. Estève)..... 10 »

DIX-SEPTIÈME EXERCICE (1924) :

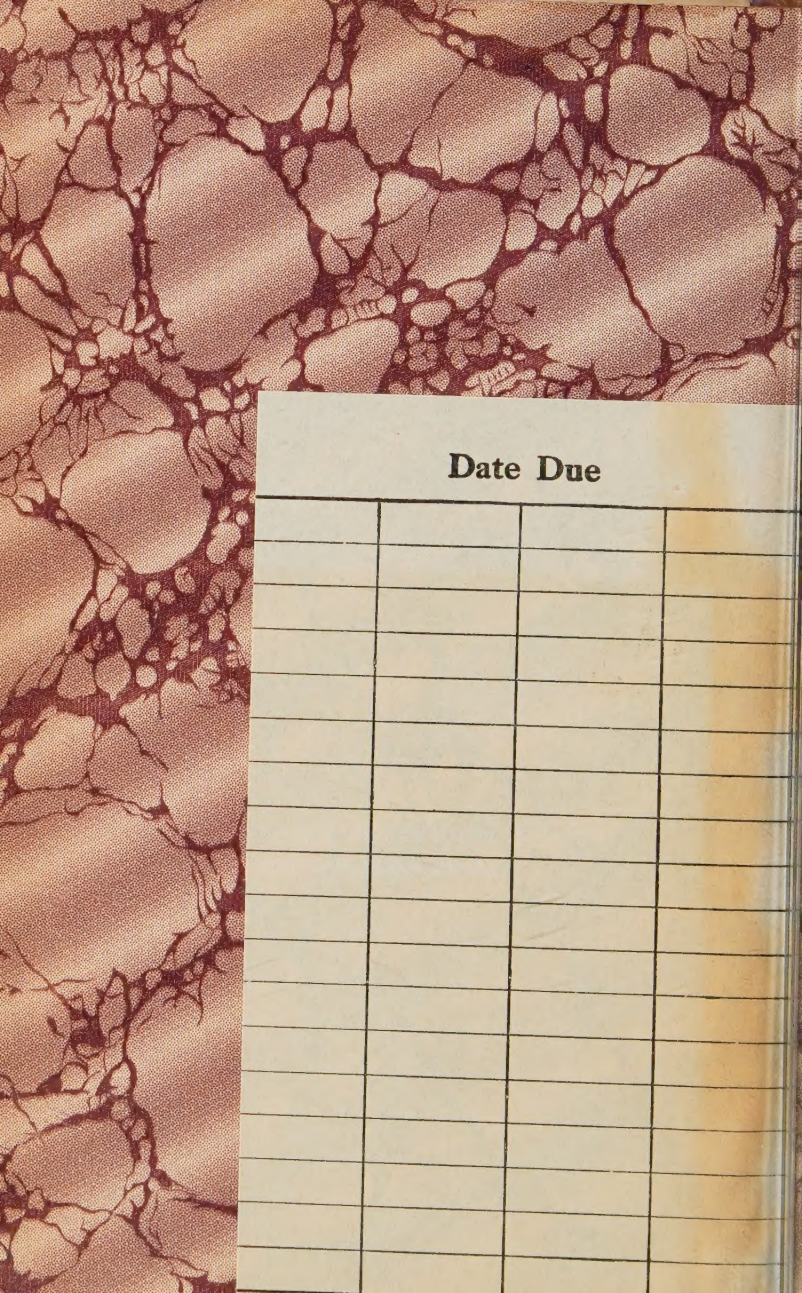
AMYOT. *Demosthènes et Ciceron* (J. Normand)..... 6 »
SOREL. *Histoire comique de Francion*, livres I, II et III (E. Roy).....

SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION

HERBERAY DES ESSARTS. *Amadis de Gaule*, livres II-IV (H. Vaganay).
DU BELLAY. *Œuvres Poëtiques*, t. VI et suiv. (H. Chamard).
RONSARD. *Œuvres complètes*, t. IV et suiv. (P. Laumonier).
AMYOT. *Alexandre et César* (J. Normand).
AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *Œuvres complètes*, à l'exception de l'*Histoire Universelle* (A. Garnier).
E. PASQUIER. *Recherches de la France*, livre VII (G. Michaut); — livre VIII (F. Gohin).
CH. SOREL. *Histoire comique de Francion*, livres III-XII (E. Roy).
CH. SOREL. *Polyandre* (E. Roy).
BOIS-ROBERT. *Epistres en vers*, t. II (M. Cauchie).
TRISTAN. *Le Parasite* (J. Madeleine).
TRISTAN. *Panthée* (J. Madeleine).
SCARRON. *Nouvelles tragi-comiques* (J. Caillat).
BOILEAU. *Satires* (A. Cahen).
Documents relatifs aux *Lettres Philosophiques* de Voltaire (G. Lanson).
Le Conservateur littéraire, suite (J. Marsan).
BALZAC. *Louis Lambert* (M. Bouteron).
MICHELET. *Jeanne d'Arc* (G. Rudler).

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.


Date Due

3853

PQ
2086
L4
1924. v 2
Voltaire
Lettres philosophiques

DATE	ISSUED TO

PQ
2086
L4
1924
V2

3853

ST. MARY'S ACADEMY
LEAVENWORTH, KANSAS